

Géographie historique et urbanisation en Birmanie et ses pays voisins, des origines (II^e siècle avant J.-C.) à la fin du XIII^e siècle

par Ernelle BERLIET

Thèse de doctorat (nouveau régime) en Langues, histoire et civilisations des mondes anciens
sous la direction de Jean-François SALLES
soutenue le 7 décembre 2004

devant un jury composé de : Jean-Pierre PAUTREAU (Président) Jean-François SALLES Bruno
DAGENS Marie-Françoise BOUSSAC Roland MOURIER

Table des matières

Remerciements . .	1
Introduction . .	3
Première partie. Des origines de l'urbanisation à la conquête birmane . .	7
I. Apparition de la ville en Birmanie centrale : la « cité-état » Pyu .	7
Introduction .	7
Beikthano . .	12
Maingmaw .	25
Halin . .	28
Sri Ksetra . .	35
II. Les villes « secondaires » pyu. Prospections, état des lieux et repères archéologiques . .	42
Les villes « secondaires » associées à une « capitale » . .	43
Les villes « secondaires » isolées .	48
III . L'organisation d'un territoire en réseau : la ville môn .	51
Introduction .	51
Thaton : La première capitale .	56
Ayetthema : Une cité tournée vers la mer .	64
Pegu : Transfert de pouvoir et transfert de capitale . .	73
IV. Le réseau territorial et l'importance des régions : Les 32 provinces de Pegu .	78
Introduction .	78
Prospections et état des lieux des 32 provinces .	87
V. Les villes « secondaires » môn : prospections et état des lieux . .	99
La face orientale du Golfe de Martaban .	99
La région de Rangoun . .	108
La région de Bassein . .	115
La région de Henzada .	119

Deuxième partie. L'occupation du territoire à la période de Pagan : formation et développement d'un empire .	123
VI. Les Postes Militaires d'Anawratha . .	123
Introduction .	123
Prospections et état des lieux des forteresses .	129
VII. Les domaines irrigués . .	161
Introduction .	161
Les 11 <i>khayaing</i> de Mlasca . .	163
Prospections et état des lieux des 11 <i>khayaing</i> de Mlasca . .	165
Les 6 <i>khayaing</i> de Khrok . .	174
Prospections et état des lieux des 6 <i>khayaing</i> de Khrok . .	175
Les <i>khayaing</i> de Tonplon . .	177
VIII. Les fondations urbaines de Narapatisithu .	177
Introduction .	177
Prospections et état des lieux des forteresses de Narapatisithu . .	178
IX. Pagan .	186
Introduction .	186
Le rempart .	187
La planification urbaine .	193
Les aménagements portuaires .	197
L'intérieur des terres .	199
X. Les établissements « secondaires » . .	201
Introduction .	201
Prospections et états des lieux .	202
XI. Les frontières et problèmes associés .	208
Introduction .	208
Le royaume du Nan-Chao .	210
La région de Tagaung .	211
Le royaume de Pattikkera .	215

XII. L'Arakan : Une « cité-état » aux frontières du Bengale ? . .	217
Introduction .	217
Dinnyawadi .	219
Vesali . .	222
La période du Lemro .	225
Prospections des sites du Lemro . .	226
XIII. La région de Tavoy : un royaume en marge de la civilisation môn ? . .	230
Introduction .	230
Prospection et état des lieux de la région de Tavoy .	233
XIV. Les Môn du Siam ancien : quelques éléments de comparaison . .	239
Introduction .	239
Présentation des principaux sites .	242
Mise en parallèle .	255
Conclusion .	263
Annexes . .	269
Annexe 1. Chronologie des rois de la dynastie de Pagan ⁴⁶⁶ .	269
Annexe 2. Chronologie des rois d'Arakan .	270
Bibliographie . .	275
Index des sites étudiés .	291
Planches .	297
Cartes .	299
Cartes thématiques . .	299
Cartes régionales .	299

⁴⁶⁶ La liste des rois tels qu'ils sont nommés dans les inscriptions n'est pas exhaustive. Les dates de règnes proposées par G.H. Luce sont issues de son ouvrage de 1969, vol. 2 ; les dates de règnes proposées par Maung Htin Aung sont issues de son ouvrage de 1967, p. 335.

Remerciements

Il m'est impossible de dresser une liste exhaustive de toutes les personnes qui m'ont apporté leur aide ou qui ont participé de près ou de loin à ce travail tant elles sont nombreuses. Cette étude, que je porte seule la responsabilité, résulte en fait d'innombrables collaborations européennes et asiatiques.

Je tiens d'abord à remercier mes professeurs, Jean-François Salles et Bruno Dagens pour la confiance qu'ils m'ont chacun accordée depuis plusieurs années et sans laquelle ce travail n'aurait pu voir le jour. Je leur suis infiniment reconnaissante de leur soutien, de leurs conseils, de leurs encouragements et de leur patience à mon égard.

Je remercie également l'École Française d'Extrême Orient et le Ministère des Affaires Étrangères pour leur soutien financier sans lequel je n'aurais pu travailler sur le terrain et mener à bien mes prospections qui constituent le cœur et les fondements de cette recherche. L'École Française d'Extrême Orient m'a alloué deux bourses de voyage au cours de cette étude : une première de quatre mois au printemps 2002, puis une seconde de six mois durant le premier semestre de l'année 2003. Le Ministère des Affaires Étrangères m'a accordé une bourse Lavoisier de douze mois, de l'automne 2003 à l'automne 2004.

J'exprime mes remerciements à Jean Hourcade et Ma Shwe Zin du Service Culturel de l'Ambassade de France, qui m'ont assistée dans mes démarches administratives au cours de mes divers séjours. Je remercie également U Nyunt Han, directeur du Département d'Archéologie de Rangoun, dont le soutien à mon projet de recherche a facilité mes déplacements en Birmanie.

Nombreux sont ceux qui m'ont soutenue de diverses manières dans l'accomplissement de ce travail, qui ont fait preuve d'amitié et de patience à lire et à relire ces chapitres. Qu'ils soient à leur tour chaleureusement remerciés.

Parmi les chercheurs qui m'ont fait don de nombreux conseils et qui ont été longuement à l'écoute, je tiens tout particulièrement à remercier Pierre Pichard pour ses encouragements dès la première heure, Marie-Françoise Boussac, Alexandrine Guérin, Jacques Ivanoff et Bob Hudson.

Remerciements aussi à toutes les personnes qui m'ont guidée à travers le pays, qui m'ont consacré leur temps avec beaucoup d'indulgence et qui m'ont fait partager leur histoire. Parmi ceux qui m'ont été les plus proches en Birmanie et qui m'ont aidée avec tant de dévouement et d'amitié, je tiens particulièrement à témoigner ma gratitude et mon affection à Ma Maybelle, Ma Ni Ni Khet, Ma Kyi Kyi, U More Sun, et U Shwe Maung Tha.

Tous les remerciements du monde ne peuvent être à la hauteur de la générosité que j'ai rencontré dans ce pays, et ce travail de thèse restera avant tout une aventure humaine qui m'a comblée.

Introduction

L'émergence des cités et celle des états ainsi que l'interdépendance de ces deux processus figurent parmi les questions les plus complexes que posent les débuts des périodes historiques en Asie du Sud-Est. Souvent abordé pour le sous-continent indien, le problème n'a été que partiellement traité pour le sud-est asiatique. En particulier, la question de l'occupation du territoire, dont les phénomènes d'urbanisation font partie, n'a jamais fait l'objet d'études approfondies pour la Birmanie. C'est la raison pour laquelle j'ai choisi d'étudier l'urbanisation de ce pays depuis l'apparition des premières villes jusqu'à la période médiévale, c'est-à-dire du II^{ème} siècle avant JC jusqu'à la fin du XIII^{ème} siècle, date de la chute du premier empire birman et début d'une période durant laquelle se déclenchent des troubles dans toute la région. Dans le cadre de cette thèse, j'ai voulu observer ce phénomène sur une longue durée pour tenter d'en isoler les diverses séquences et pour essayer de comprendre la manière dont s'est organisé l'espace des diverses populations qui se sont succédées ou qui ont coexisté sur ce territoire au cours des siècles. Il s'agissait en fait de pouvoir porter un regard sur le développement et l'évolution de l'urbanisme dans le temps, mais aussi d'en observer les caractéristiques et singularités en fonction des régions ou des périodes.

La Birmanie est un pays que sa situation géographique tend à isoler, mais qui a joué un rôle de charnière entre l'Inde et l'Asie du Sud-Est. Elle est à la fois culturellement intégrée au monde indianisé et en marge de celui-ci : les populations présentes sur son territoire se sont développées sous l'influence de la civilisation indienne tout en conservant une identité indigène très forte, ce phénomène qui n'est pas exceptionnel en Asie du Sud-Est semble avoir pris ici une importance toute particulière.

Les études faites sur la Birmanie ne se sont pas intéressées au problème de l'urbanisation, en particulier dans une perspective comparatiste : jusque dans les années 1960-70, les chercheurs britanniques se sont essentiellement penchés sur l'histoire générale, la linguistique et l'architecture religieuse du pays. Encore récemment, l'accent était mis sur l'étude de cette dernière thématique, notamment avec le programme de l'UNESCO pour la préservation et la restauration des temples de Pagan. Depuis les années 1980, l'approche ethnographique s'est principalement développée dans le domaine de la recherche.

Deux travaux préliminaires (maîtrise et DEA), traitant des villes et de l'occupation de territoire, ont précédé cette thèse car le projet d'étude fut envisagé dès le départ sur une longue échéance, et amorcé en 1998. Au terme de ces deux années préparatoires, j'ai pu mettre au point un inventaire des sites archéologiques, riche d'environ 130 noms, en m'appuyant essentiellement sur les anciens recueils administratifs britanniques, les *Gazetteers*. Après une phase préalable d'identification ou de localisation de ces sites, ont été mis en évidence plusieurs phénomènes : l'irrégularité de l'occupation du sol entre la Basse et la Haute Birmanie ; l'évolution du paysage urbain de quelques villes pyu sous l'émergence du bouddhisme ; la réorganisation du territoire avec la prise de pouvoir par les Birmans et l'intense développement *de facto* de villes à partir de la seconde moitié du XI^{ème} siècle.

De la fermeture prolongée de ce pays résultaient notamment un état des connaissances très insuffisant et des données trop parcellaires que seules des prospections systématiques pouvaient combler. J'ai donc mené des enquêtes de terrain, sur près d'une centaine de sites, de manière plus ou moins continue entre 2001 et 2004, et effectué le relevé des structures encore en place au GPS (Global Positioning System). Cette méthode m'a permis non seulement de dresser les plans des vestiges archéologiques, principalement des remparts dont la plupart sont inédits, mais aussi l'élaboration d'une cartographie précise et indispensable qui faisait jusqu'à présent défaut.

Ce travail propose de dégager les modalités de l'occupation du territoire en Birmanie par le biais de l'étude de la géographie historique et de l'urbanisation. L'observation de ce phénomène porte sur les implantations de différentes populations qui ont occupé les secteurs en plaine de ce pays, principalement : les Môn, les Pyu, les Birmans et les Arakanais. La fourchette chronologique déterminée entre le II^{ème} siècle avant JC à la fin du XIII^{ème} siècle permet de traiter l'évolution de ces implantations urbaines et leur répartition au cours d'une longue période à l'intérieur de laquelle il est possible d'isoler des séquences plus brèves, et de dégager ainsi plusieurs niveaux de lecture. Ce travail propose aussi d'utiliser une approche comparatiste avec les pays voisins de la Birmanie, géographiquement et culturellement proches de celle-ci, en raison de l'état lacunaire des sources birmanes dans ce domaine. Ces régions voisines, envisagées comme des points de références, s'étendent principalement au Bengale, et à la Thaïlande.

L'étude se divise en trois parties. Elle aborde en premier lieu la période "pré-birmane" en s'attachant particulièrement aux Pyu et aux Môn. Du premier peuple on connaît les grandes capitales et les centres urbains dans lesquels on cultivait sous irrigation tant à l'intérieur qu'à l'extérieur des remparts. Les Môn, qui ont fondé de nombreuses villes en Basse Birmanie, pratiquaient la riziculture inondée. Au cours de cette période précédant la

conquête birmane, l'agriculture a exercé une influence indéniable sur la morphologie des villes. Le second volet de ce travail se concentre sur l'occupation du territoire et le développement des centres urbanisés à la période de Pagan qui voit naître le premier empire birman et la transformation de cette ville pyu en capitale. De nombreux établissements apparaissent à cette époque et reflètent souvent les exigences politiques et économiques de l'état centralisé de Pagan ; elles sont le miroir d'une nouvelle gestion du territoire. Enfin une dernière partie traite des régions périphériques et des royaumes voisins de la Birmanie où se sont développés d'autres royaumes môn aux périodes qui nous intéressent, ouvrant ainsi sur des comparaisons, essentiellement avec la Thaïlande. L'étude des territoires transfrontaliers et des confins de la Birmanie porte d'abord sur les frontières du pays et les états voisins du Nan-Chao (qui occupait l'actuel Yunnan) et de Pattikera (le Bangladesh d'aujourd'hui). On présente ensuite l'urbanisation de l'Arakan et de la région de Tavoy, considérés comme périphériques. Enfin, le dernier chapitre porte sur le royaume môn de Dvaravati et le développement de ses villes qui ont fait l'objet de plus vastes recherches au cours des dernières décennies ; celles-ci ont permis d'établir des parallèles entre les Môn de Basse Birmanie et de Thaïlande et d'ouvrir sur une perspective comparatiste.

La transcription des noms étrangers, est généralement reproduite dans cette étude telle qu'elle est donnée dans les sources qui ont servi à l'élaboration de cette recherche et à sa formulation écrite. Pour les noms chinois, la transcription utilisée est souvent hors d'usage aujourd'hui car les ouvrages qui m'ont été utiles dans ce domaine sont généralement anciens. La transcription des noms birmans, qui a beaucoup évolué depuis un siècle, est également reproduite telle qu'elle apparaît dans les ouvrages de référence, mais le nom des sites prospectés est donné tant dans sa version transcrite en caractères latins que sous sa forme en écriture birmane.

Ce travail se fonde essentiellement sur les prospections et les enquêtes que j'ai menées au cours de ces quatre dernières années. J'espère qu'il sera profitable à d'autres chercheurs et qu'il contribuera à revaloriser les études sur la Birmanie. Je souhaite surtout qu'il motive la mise en place de nouvelles recherches de terrain dans ce pays.

Première partie. Des origines de l'urbanisation à la conquête birmane

I. Apparition de la ville en Birmanie centrale : la « cité-état » Pyu

Introduction

L'agriculture et ses méthodes ont, en grande partie, guidé le développement urbain en Birmanie centrale. C'est pourtant dans la zone sèche que la population pyu s'est implantée, dans cette région subdésertique où la culture du riz ne peut se passer de système d'irrigation, phénomène qui a en quelque sorte modelé la ville pyu tant par le besoin d'aménagements hydrauliques (réservoirs et canaux) que par l'étendue des terrains nécessaires pour cultiver. Les murailles de la ville encerclent toujours une vaste surface rendue cultivable, et l'eau, pour des besoins agricoles, fait partie intégrante du réseau urbain des établissements de cette époque. La particularité d'inclure les terroirs agraires à l'intérieur de l'espace fortifié restera une caractéristique constante à travers toute l'histoire urbaine de cette population. L'intérieur de la ville, délimité par le tracé du

rempart, s'organise toujours de manière hiérarchisée : au-delà de l'aire agricole se trouve le quartier résidentiel, qui occupe souvent la place centrale, réservé aux dirigeants et aux hommes de pouvoir ; on rencontre également des espaces religieux qui prennent forme, notamment avec l'adoption du bouddhisme ; enfin des espaces à vocation funéraire, par exemple à Sri Ksetra où des terrasses funéraires sont aménagées hors les murs mais à proximité immédiate des remparts. À Halin, des jarres contenant des ossements humains ont été retrouvées près des bâtiments de brique édifiés à l'intérieur de la vieille ville.

L'urbanisme pyu et l'occupation du territoire, reflètent également le système politique mis en œuvre à cette époque, système que l'on peut qualifier de "cité-état"¹ dans la mesure où chaque unité urbaine semble avoir contrôlé un territoire peu étendu, territoire qui se limitait probablement à la ville elle-même et sa périphérie immédiate, au terroir qui en dépendait directement. On connaît ce système dans de nombreuses régions d'Asie, à des moments similaires, qui marquent le passage de l'âge du fer ou du bronze au début des périodes historiques. C'est par exemple le cas en Chine, à l'époque de la dynastie de Printemps et d'Automne (771-481 avant JC)², période qui naquit de l'éclatement des monarchies de l'âge des métaux et qui précéda celle des "Royaumes combattants". C'est également le cas en Thaïlande et dans le nord du Laos où les *Müang* sont aujourd'hui considérés comme relevant d'une organisation politique en "cité-état"³.

Le terme de "cité-état" renvoie à des critères sélectifs qui ont été définis, entre autres, par M.H. Hansen⁴, mais les nombreuses et diverses caractéristiques qu'il donne à ce sujet ne peuvent, en aucun cas, s'appliquer à un seul et même exemple. Parmi les éléments majeurs qui permettent de distinguer ces "cité-états", on retiendra, pour l'étude de la civilisation pyu, certains critères qui nous paraissent essentiels. Tout d'abord le territoire d'une "cité-état" est considéré comme restreint et sans frontières réelles puisqu'il se limite à la ville et son terroir immédiat ; on doit ensuite pouvoir déceler une identité ethnique et politique commune ; le territoire de la "cité-état" est centré sur une seule ville ou sur un seul centre urbain ; dans le domaine économique, elle doit présenter une organisation qui spécialise les rôles et qui répartit les tâches et travaux ; la population doit être hiérarchisée ; la ville est le plus souvent munie d'un rempart ou de systèmes défensifs ; son territoire est autonome et une reconnaissance collective de la population envers le souverain doit être effective au moins à l'intérieur de la "cité-état", c'est-à-dire qu'elle peut être tributaire d'un autre état plus puissant mais doit bénéficier de cette reconnaissance interne ; enfin, la "cité-état" doit être autosuffisante. Comme nous le verrons, les villes pyu répondent à une majorité de ces critères, et c'est pour cette raison que nous qualifions l'organisation du territoire chez les Pyu comme telle. On reprendra également une réflexion de Kenoyer à propos de la civilisation harappéenne, qu'il

¹ Frasch, 1994, résumé du chapitre I.

² Lewis M.E., 2000, p. 359.

³ O'Connor R., 2000, pp. 431-443.

⁴ Hansen 2000, pp. 17-18.

considère comme organisée en “cité-état” : « Due to the long distance between the four major cities [Mahenjo-Daro, Harappa, Ganweriwala et Rakhigarhi], it is highly unlikely that a single ruler ever dominated the entire Indus Valley. Each of the largest cities may have been organised as an independent city-state,... »⁵. Cette remarque semble s'appliquer également à notre contexte, et l'on imagine péniblement un seul souverain ou dirigeant exercer son pouvoir sur l'ensemble de la vallée de l'Irrawaddy.

La population

Le peuple proto-birman que sont les Pyu est principalement connu par le biais des sources chinoises qui le nomment *Piao*, alors que les Môn employaient le terme *Tircul*. La première référence chinoise aux *Piao* apparaît dans un texte datant du milieu du IV^{ème} siècle de notre ère nommé « Hua-yang-kuo-chih ». Son auteur, Ch'ang Ch'ü, établit dans son livre la liste des tribus, vivant, semble-t-il, dans une région proche de la frontière sino-birmane actuelle. Un autre texte de la même période (puisqu'il est attribué à la dynastie Tsin – 265-420 ap. JC), décrit brièvement le peuple « civilisé » que forme les Pyu⁶. Deux célèbres pèlerins chinois, Hsüan-tsang et I-tsing, qui rédigèrent respectivement leurs écrits en 648 et en 675, notent dans leurs récits que le royaume des Pyu était bouddhiste. Les chroniques suivantes relatent une partie des événements ayant eut lieu au début du IX^{ème} siècle, et principalement la venue d'une ambassade pyu à la cour de Chine en 800 et en 802. Dans leurs remarques, les chroniqueurs chinois célèbrent les qualités de musiciens et de danseurs des Pyu. Au cours du IX^{ème} siècle, le royaume du Nanchao, qui occupait le Yunnan actuel, dominait très probablement le nord de la Birmanie, dans la région de Bhamo. Les Pyu, si l'on en croit la *Nouvelle Histoire des T'ang*, auraient été soumis ou alliés de force au Nanchao dont l'appareil militaire était important, dans le but de contrôler l'usage des routes menant de la Chine vers l'Inde en passant par la haute Birmanie. Le *Livre des Man-shu*, de Fan Ch'o, rédigé en 863, raconte que les soldats du Nan-Chao, après avoir détruit la capitale pyu, sans doute Sri Ksetra, déportèrent 3000 personnes⁷. Ainsi, GH Luce a émis l'hypothèse que des soldats pyu auraient pu faire partie de l'armée qui assiégea Hanoi en 863⁸. Il est toutefois intéressant de noter que les Môn s'attribuent le sac de la capitale pyu et le déclin de cette population conséquent à la chute de Sri Ksetra en 832. Les textes chinois ont également laissé quelques informations sur la vie quotidienne des Pyu, principalement dans la *Nouvelle Histoire des T'ang* et le *Livre des Man-shu*. Ces deux textes indiquent que la capitale pyu possédait douze portes, avec des pagodes aux quatre angles et que les tuiles qu'ils fabriquaient étaient en plomb et en étain. Ils étaient doués en astronomie et suivaient la loi du Bouddha; ils utilisaient un monnayage d'or et d'argent⁹ et faisaient du commerce avec les tribus voisines en leur vendant, entre autres, des ustensiles de

⁵ Kenoyer 1998, p. 100.

⁶ Luce 1985, p. 47.

⁷ Luce 1937, p. 252.

⁸ Luce 1937, p. 248.

céramique vernissée et des jarres de terre. Ces textes décrivent également leurs vêtements, leurs coiffures, leurs danses et leurs instruments de musique ¹⁰.

La langue pyu n'est pour sa part que partiellement déchiffrée, et ce déchiffrement fut rendu possible grâce à une inscription en birman, en môn, en pyu et en pali, laissée par le roi Kyanzittha au début du XII^{ème} siècle. Les Pyu qui utilisaient une écriture indienne nommée Kadamba ¹¹ employaient également le pali et le sanskrit comme le montrent diverses inscriptions retrouvées à Halin et Sri Ksetra.

Ils ont créé l'ère dite "birmane" en 638 de notre ère : utilisée jusqu'à la colonisation britannique, elle figure, encore aujourd'hui, sur les en-têtes des journaux. Un roi de la dynastie Vikrama, fut probablement à l'origine de ce nouveau calendrier, dont l'apparition coïnciderait peut-être, pour certains historiens, à la fondation de la dernière capitale pyu Sri Ksetra ¹². Enfin, rappelons également que ce peuple est à l'origine de la fondation de Pagan qui devint, par la suite, la capitale du premier empire birman. Il est possible que les Pyu aient, à un moment donné, conquis des territoires jusqu'à l'Arakan, car une inscription a été retrouvée dans la partie méridionale de cette région, à moins de 50 km au sud de Sandoway, l'actuel Thandwe ¹³.

L'indianisation de la haute Birmanie

L'arrivée des émigrants indiens est, d'un point de vue général, mal connue et ne transparaît, dans le contexte birman, qu'à travers des légendes. À l'inverse du sud du pays où diverses traditions proposent chacune leur version quant à la venue des Indiens, versions qui varient d'un lieu à l'autre, les établissements de la zone septentrionale se réfèrent à la fondation de Tagaung. La légende concerne un personnage nommé Abhiraja, prince du clan des Sakya de Kapilavastu, clan et ville bien connus pour être ceux du Bouddha. Il arriva en haute Birmanie avec son armée et fonda la ville de Sankissa, c'est-à-dire Tagaung, et se proclama roi. À sa mort, ses deux fils se partagèrent son royaume. Le plus âgé obtint l'Arakan, et le plus jeune régna sur Tagaung, où une dynastie de 31 rois lui succéda jusqu'à l'invasion des armées venues de l'est. À l'époque du Bouddha Gautama, un second clan de Ksatriyas originaire de la vallée du Gange s'installa dans la capitale avec Dazaraja ¹⁴ à sa tête. Ce dernier épousa la veuve de l'ancien roi et fonda une seconde dynastie dont les seize générations sur Tagaung, avant que le royaume ne fut de nouveau détruit par des envahisseurs étrangers ¹⁵. Le plus âgé

⁹ Le *Livre des Man-shu* ne parle que de pièces d'argent.

¹⁰ Majumdar 1963, p. 230.

¹¹ Luce 1985, p. 74, note 16.

¹² Luce 1985, pp. 48-49.

¹³ Luce 1985, pp. 50-51.

¹⁴ On trouve également l'orthographe Dasaraja.

des fils de Dazaraja parvint à s'enfuir dans la région de Prome où son descendant Duttabaung fonda la capitale Sri Ksetra¹⁶. On constate ici une divergence entre cette légende et celle de Sri Ksetra qui mentionne, avant la naissance de Duttabaung, la fuite de deux frères aveugles de Tagaung, et non l'unique évasion du fils aîné. Néanmoins, au-delà de ces différences, ces deux récits font venir tous ces Indiens de la vallée du Gange, alors que dans le cas de la Basse Birmanie, leurs provenances géographiques sont multiples. Des Indiens, les Pyu ont surtout emprunté les croyances religieuses, le brahmanisme et essentiellement le bouddhisme, des langues et une écriture. Ils ont également adopté la titulature royale sanskrite.

De quelques souverains pyu de la dynastie Vikrama, on possède, gravés sur leurs urnes funéraires, les nom, dates de mort (en ère birmane) et l'âge atteint à ce moment là de quatre rois, peut-être successifs (ph. 73 à 75 ; pl. XXIV, XXV) :

- En 35 (673 ap. J.C.), ---- (un parent de Suriyavikrama) est mort.
- En 50 (688 ap. J.C.), le 5^{ème} mois, Suriyavikrama est mort l'âge de 64 ans.
- En 57 (695 ap. J.C.), le 2^{ème} mois, le 24^{ème} jour, Harivikrama est mort à l'âge de 41 ans 7 mois et 9 jours.
- En 80 (718 ap. J.C.), le 2^{ème} mois, le 4^{ème} jour, Sihavikrama est mort à l'âge de 44 ans 9 mois et 20 jours¹⁷.

Les vestiges brahmaniques de haute Birmanie

Les récits légendaires sur la fondation des villes font intervenir des divinités du panthéon hindou comme Visnu et Indra à Beikthano et Sri Ksetra et quelques images de divinités appartenant à ce panthéon nous sont parvenues, essentiellement de Sri Ksetra. À ce jour, il s'agit uniquement d'images du dieu Visnu. Parmi les plus anciennes, on peut citer une dalle de grès sculptée en bas relief représentant le dieu monté sur Garuda et accompagné d'une déesse, sans doute Laksmi. La tête de l'oiseau a disparu, ainsi que le cou et le visage des deux personnages. Visnu a quatre bras et tient un attribut dans les trois mains qui sont visibles. À droite de l'image, la déesse debout sur un trône de lotus, tient également un lotus dans la main droite, son bras gauche tombant le long du corps. La seconde pièce importante figure aussi Visnu monté sur Garuda. La sculpture est réalisée en haut relief, sur une plaque en grès de forme triangulaire. La tête de l'oiseau, dont les ailes sont déployées, est également absente. Visnu possède quatre bras dont les mains tiennent les attributs. La facture, plus ou moins grossière de cette sculpture pourrait indiquer qu'elle est l'œuvre d'une école locale. Enfin, citons une dernière représentation figurant Visnu couché sur le serpent : il a les deux jambes croisées et quatre bras, les mains tenant chacune un attribut ; de son nombril jaillit la tige d'un triple lotus sur lequel sont assis Brahma à gauche, Visnu au centre, et Siva à droite¹⁸. Deux sculptures très

¹⁵ Dans le cas de la dernière dynastie, la légende ne précise pas qui étaient ces envahisseurs.¹⁸

¹⁶ Majumdar 1963, p. 218.

¹⁷ Luce 1985, p. 48.

¹⁸ Ray 1932, p. 29.

semblables à celle-ci ont été retrouvées en basse Birmanie sur le site de Thaton. À l'inverse de l'ancienne capitale môn, aucune représentation du dieu Siva n'a été découverte à ce jour sur les sites pyu, pas plus que des représentations de Brahma ou autres divinités hindoues, à l'exception de la dernière sculpture décrite où apparaît la triade brahmanique mais sous la suprématie visnuïte.

Beikthano



La fondation et ses légendes

Beikthano se trouve au centre de la Birmanie, dans l'ancien district de Magwe, et plus précisément à 20° de latitude nord et 95°23' de longitude est (cartes 2, 23 et 26). La ville aurait été créée par la princesse Panthwar, issue de la dynastie légendaire de Tagaung. La légende de fondation de la ville est contée dans une chronique du XIX^{ème} siècle, le *Taungdwingyi Thamaing*, qui n'est autre qu'une compilation des traditions orales de la région¹⁹. Deux princes aveugles, Mahathambawa et Sulathambawa, auraient fui leur ville natale de Tagaung, située en haute Birmanie, en navigant vers le sud sur l'Irrawaddy. Au cours de leur voyage, ils auraient rencontré une ogresse du nom de Sandamukhi qui aurait promis de les délivrer de leur cécité. Une fois guéris, ils se rendirent à Yathemyo, près de la future Sri Ksetra, et le plus âgé des deux princes, Mahathambawa, épousa la fille d'un ermite nommée Bedayee, qui appartenait également à la lignée des rois de Tagaung. Après six années de règne sur Yathemyo, Sulathambawa succéda à son frère et prit pour épouse sa belle sœur Bedayee devenue veuve. Ils eurent un fils nommé Duttabaung qui succéda à son père sur le trône puis fonda Sri Ksetra. Avant de devenir roi, Sulathambawa avait eut une fille de l'ogresse Sandamukhi. La jeune enfant fut enlevée par un ermite qui prit soin d'elle jusqu'à l'âge adulte. Plus tard, la jeune fille qui devait accomplir les pénibles tâches de la maison, notamment la corvée d'eau, fut aidée par le dieu Visnu qui se souvint d'elle pour avoir été son frère au cours d'une de ses existences antérieures. Sur les conseils du dieu Indra, il lui construisit une ville splendide sur laquelle elle exerça son pouvoir et devint la princesse Panthwar : cette ville fut nommée Beikthanomyo²⁰, c'est-à-dire la "ville de Visnu", Beikthano étant l'appellation birmane de ce dieu et *myo* signifiant la ville. Duttabaung, fils de l'aîné des princes et cousin de la princesse Panthwar, constatant au bout de quelques années la prospérité de la cité, mena une campagne militaire à son encontre, captura la princesse qu'il épousa de force. Cette dernière fut alors connue comme la reine Beikthano. Ces derniers événements se seraient déroulés au V^{ème} siècle de notre ère, le roi Duttabaung ayant régné cinq siècles dans la tradition birmane²¹.

¹⁹ Aung Thaw 1968, p. 2.

²⁰ On la rencontre parfois sous l'orthographe Peikthano.

Les recherches archéologiques menées sur le site de Beikthano ont permis de conclure à une occupation s'étalant du II^{ème} siècle avant notre ère au V-VI^{ème} siècle²² comme le montrent diverses datations au C14 réalisées à partir d'échantillons prélevés lors de fouilles archéologiques. Voici le récapitulatif des fourchettes chronologiques proposées, présentées des plus anciennes aux plus récentes²³ :

- 196 BC – 246 AD
- 105 BC – 305 AD
- 90 BC – 138 AD
- 10 AD – 235 AD
- 90 AD – 535 AD
- 145 AD – 420 AD
- 150 AD – 600 AD
- 260 AD – 525 AD

Les fortifications

Le rempart présente un plan rectangulaire presque carré, dont chaque côté mesure environ trois kilomètres: sa surface totale est donc d'environ 9 km². Seuls trois côtés sont fortifiés, la face ouest étant fermée par un lac artificiel alimenté par la rivière Yanpe. Les murs de briques nord et sud s'élèvent aujourd'hui sur une hauteur de deux mètres, et atteignaient probablement trois à quatre mètres à l'époque. Leur épaisseur est d'environ 2,5 m (ph. 4 ; pl. II). L'enceinte ne présente pas de douves sur son contour extérieur mais une sorte de canal profond de 2 m, large de 4,5 m et distant d'environ 25 m de la muraille²⁴. La face nord, dans sa moitié ouest, est légèrement inclinée nord-est/sud-ouest, tandis que la moitié est s'incline selon une orientation opposée, la "cassure" se formant au niveau d'une porte. La jonction entre les murs nord et est forme un angle droit. La face orientale est rectiligne puis se courbe pour marquer un angle sud-est très arrondi. Le mur méridional présente un tracé relativement irrégulier, dessine un angle obtus au sud-ouest puis s'interrompt brusquement. Les portes sont constituées de deux murs parallèles, placés perpendiculairement par rapport à l'enceinte et formant une sorte de couloir de 4 à 5 m de large sur 25 m de long, et remontent à l'époque de construction des murailles (ph. 6 à 9 ; pl. II, III). Deux se trouvent percées sur la face nord, et une sur la face orientale qui ne présente qu'un seul mur en retour d'angle, à droite de l'entrée. Des deux ouvertures au nord, celle de l'est possède des murs plus massifs que sa voisine. D'énormes gonds en fer ont été retrouvés, et indiquent par leur emplacement la présence d'une double

²¹ Aung Thaw 1968, p. 3.

²² Stargardt 1990, p. 71.

²³ Stargardt 1990, p. 408, table 14.

²⁴ U Kan Hla 1979, p. 96.

fermeture, dans le couloir, par des portes en bois. De nombreux accès permettent aujourd'hui de pénétrer à l'intérieur de la ville, mais une majorité d'entre eux, si ce n'est la totalité, sont en réalité des brèches ouvertes à différentes époques ultérieures pour le passage de chemins et de routes.

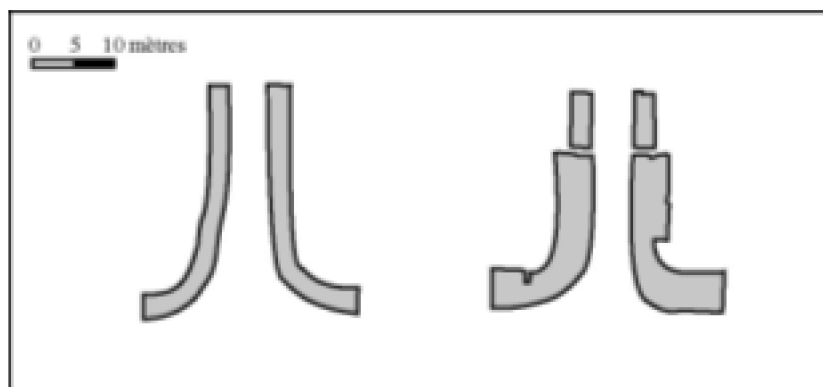


Figure 1. Beikthano - les portes de la ville

(d'après Kan Hla 1979)

Une large ouverture a d'ailleurs été percée dans le mur est pour l'installation d'une voie de chemin de fer au cœur du site, projet qui fut par la suite abandonné. La présence d'autres portes similaires à celles de la face nord est envisageable car celles-ci n'étaient pas visibles avant la campagne de fouilles des années 1960, il est même possible que le nombre de douze, avancé par la tradition, soit un fait réel²⁵. Les briques qui constituent ce rempart portent des traces de doigts imprimées dans l'argile fraîche (ph. 3, 10 à 12 ; pl. I, IV). En Birmanie, ces marques dont l'usage était très répandu dans les civilisations anciennes, se rencontrent exclusivement, semble-t-il, sur des sites d'occupation antérieure à la prise de pouvoir par les Birmans. De même que les villes pyu, les constructions de l'ancien pays Môn des terres du Sud utilisaient également ces traces sur les briques. Plusieurs hypothèses quant à l'utilité de ces marques sont possibles. Certains y voient la "signature" d'atelier de production ; elles peuvent également permettre de connaître le rendement de chaque ouvrier et de le payer en conséquence. D'un point de vue technique, ces rainures augmentent l'adhérence des briques entre elles, favorisant ainsi la stabilité du mur et la solidité du rempart. Les dimensions des briques utilisées pour le mur d'enceinte appartiennent à trois gabarits différents²⁶ : 50 x 26,25 x 8,75 cm, 47,5 x 23,75 x 7,5 cm, et 43,5 x 21,25 x 6,25 cm. Ces dimensions importantes disparaissent, de même que les traces de doigt, dès le début de la domination birmane sur l'ensemble du territoire.

Les aménagements urbains

Le palais, ou citadelle, excentré vers le nord-ouest, forme un plan quadrangulaire, séparé

²⁵ Aung Thaw 1972, p. 3.

²⁶ Stargardt 1990, p. 155.

en deux parties rectangulaires inégales selon un axe méridien (ph. 13 à 15 ; pl. V). D'après les plans, l'accès à l'intérieur était possible tant par l'ouest que par l'est. La porte percée dans le mur oriental de cette citadelle, numérotée KKG8, est semblable à celles de l'enceinte de la ville avec un couloir d'accès rentrant vers l'intérieur. Cette porte, à la différence des autres, marque à la jonction de ce couloir un retour en angle parfaitement droit et non arrondi.

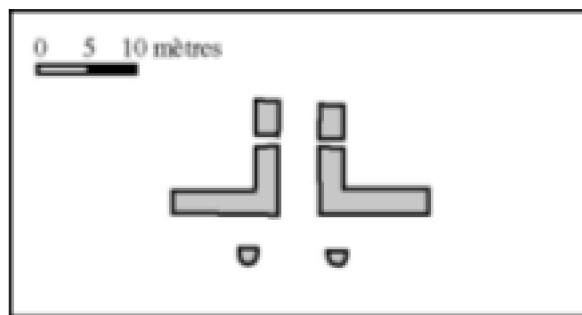


Figure 2. Beikthano - la porte de la citadelle (KKG8)

(d'après Kan Hla 1979)

À l'intérieur de la partie rectangulaire la plus grande de la citadelle, se trouve une autre construction de même forme, également divisée en deux parties inégales. Des sondages effectués dans la citadelle ont mis au jour deux structures de tailles différentes et cloisonnées de pièces. La première, identifiée comme la salle du trône et connue sous le numéro KKG5, se situe à la jonction des deux grands rectangles (ph. 21 ; pl. VII). Elle se découpe en dix pièces disproportionnées les unes par rapport aux autres, et son unique entrée est tournée vers l'est. Les archéologues des années 1960 ont distingué deux phases d'aménagements dans les chambres occidentales où un rehaussement du sol de 45 cm a permis la fusion des deux plus grandes pièces en une seule mesurant 11,4 x 10,2 m²⁷. L'identification de cette structure comme la salle du trône est soutenue par J. Stargardt du fait de sa situation face à la porte principale de la citadelle, et surtout à cause de l'importante concentration de céramiques élaborées et décorées qui a été recueillie à cet endroit unique sur l'ensemble du site de Beikthano.

²⁷ Stargardt 1990, p. 172. Les dimensions de ces pièces dans leur premier état, c'est-à-dire séparées, mesuraient 11,4 x 6 m et 11,4 x 4,2 m.

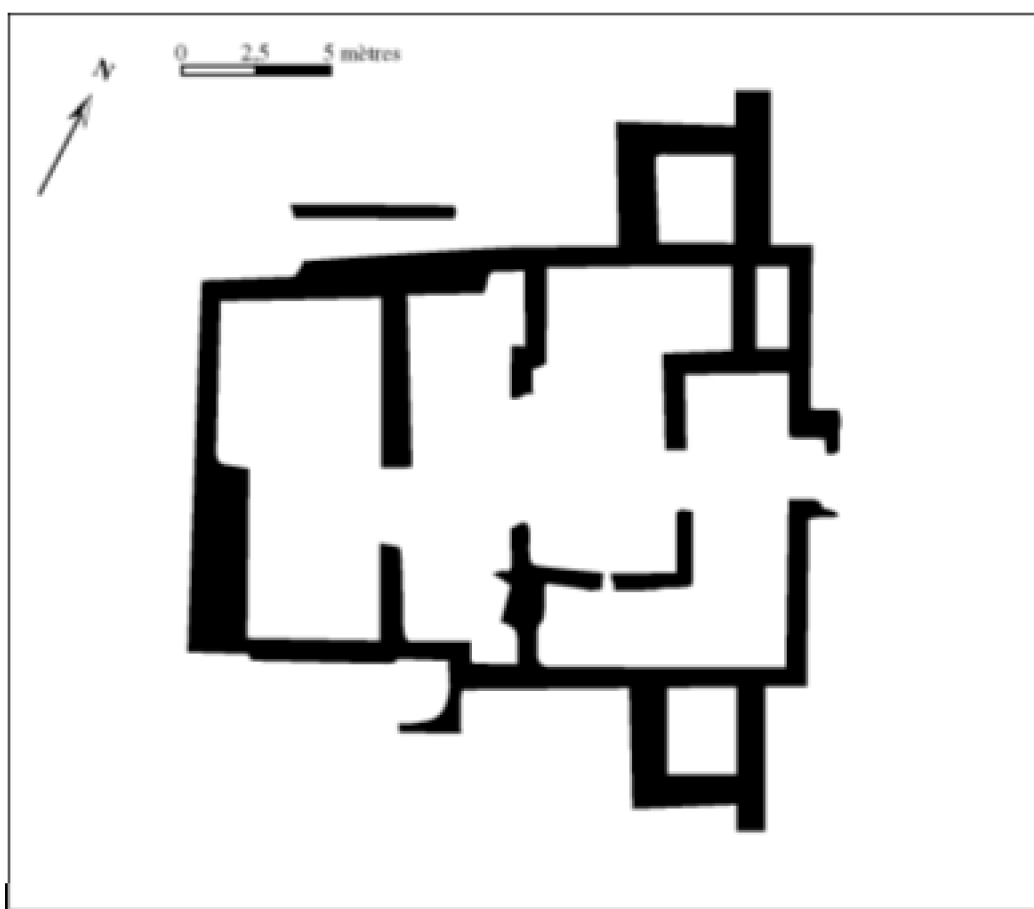


Figure 3. Beikthano – la structure KKG5

(d'après Stargardt 1990)

La seconde structure qui fut dégagée a, pour sa part, été interprétée comme la salle du trésor royal. Elle est identifiée dans les publications sur le site par le numéro KKG7. Bien plus petite que la précédente, les dimensions totales atteignent de 10,2 x 7,2 m. Le plan, à peu près rectangulaire, se divise en deux parties longitudinales. Le secteur ouest est subdivisé en trois pièces de taille similaire, et le secteur ouest se compose d'une large pièce centrale de 4,2 x 3,6 m, flanquée de deux petites chambres. L'entrée unique se situe à l'est. Les murs massifs et la situation de ce bâtiment à l'intérieur de la citadelle, dans le secteur ouest, ont conduit J. Stargardt à suspecter que ce lieu était destiné à garder le trésor royal, et plus largement les réserves de métaux, les pierres précieuses et semi-précieuses, les pièces tissues rares, et autres objets de valeur²⁸.

²⁸ Stargardt 1990, p. 175.

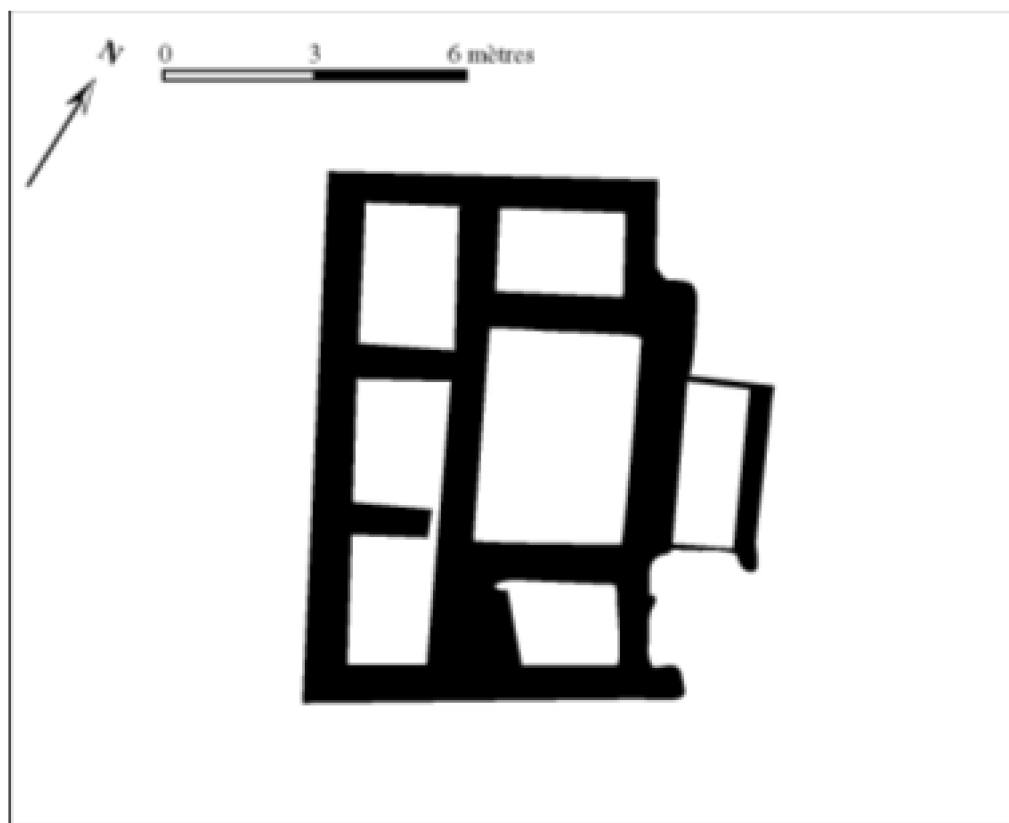


Figure 4. Beikthano – le bâtiment KKG7

(d'après Stargardt 1990)

Enfin, notons la présence d'un dernier bâtiment, numéroté KKG17, situé au nord de la capitale, tout près de la porte KKG13 (ph. 19 ; pl. VII). Son plan rectangulaire de petite taille, mesurant 7,35 x 3,3 m, est ouvert à l'est, l'accès étant surmonté d'un porche. Par son emplacement et sa configuration, il a été interprété comme un poste de contrôle, éventuellement spécialisé pour les marchandises en raison de la quantité de céramiques étrangères qui a été retrouvée dans ce bâtiment²⁹.

²⁹ Stargardt 1990, pp. 154 & 177.

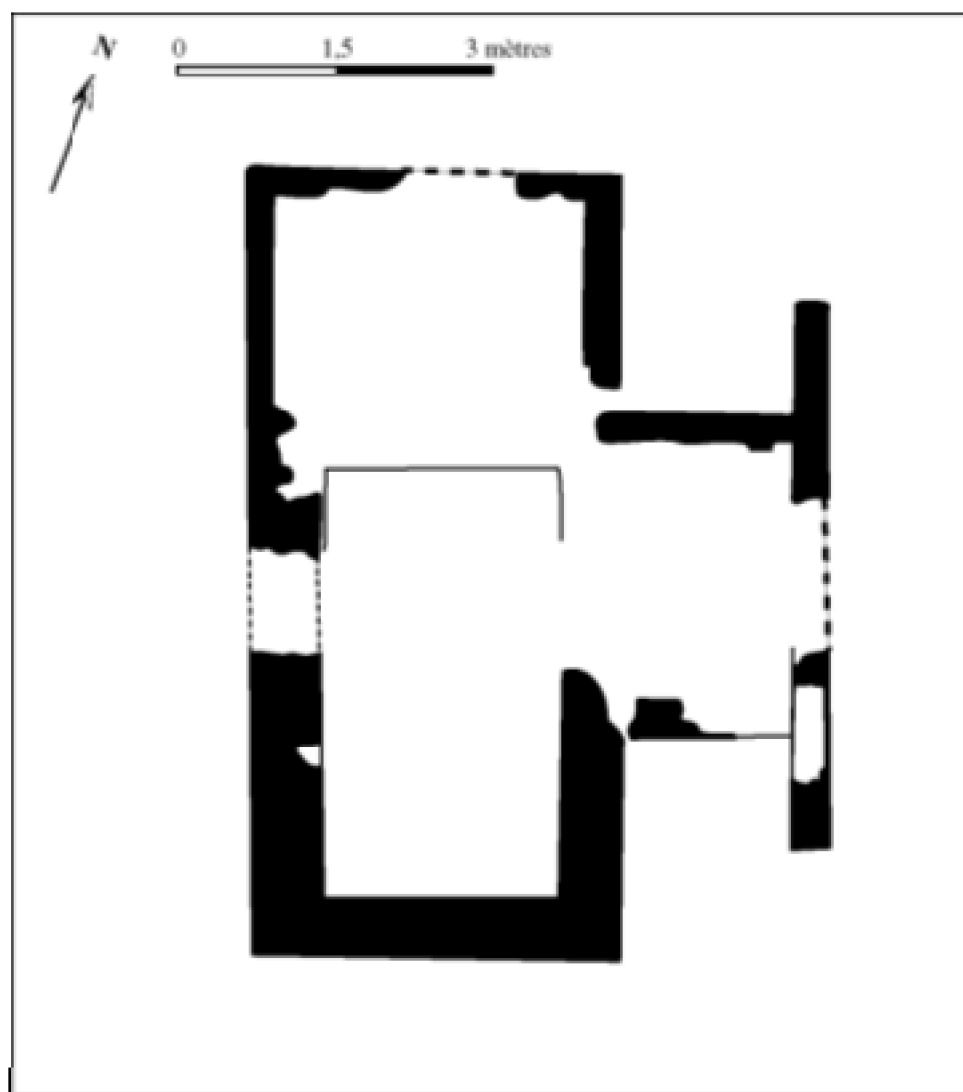


Figure 5. Beikthano – la structure KKG17

(d'après Stargardt 1990)

Les édifices pré-bouddhiques

Plusieurs structures rituelles précédant la phase de construction de monuments bouddhiques ont été dégagées à Beikthano. Les trois plus importantes sont numérotées KKG9, 10 et 11, les deux premières étant situées côte à côte à 450 m environ au sud de la citadelle, et la troisième se trouvant au nord de la ville, à 120 m de la porte KKG13. Je ne décrirai brièvement que deux des structures, car KKG10 n'a été que partiellement fouillée. Très similaire dans sa taille et sa physionomie au bâtiment KKG9, cette structure contenait également des urnes funéraires (ph. 28 à 30 ; pl. 10). Le premier édifice, le KKG9, est une salle rectangulaire de 25,2 x 14,7 m ouverte au nord. Les murs atteignent une épaisseur de 1,27 m et l'appareillage utilisé se constitue des plus grosses briques employées dans les édifices du site³⁰. À l'intérieur, huit piliers de bois répartis en deux

rangées sont disposés dans la longueur à intervalle régulier de 2,4 m, divisant ainsi l'espace en trois nefs. Ces colonnes furent l'objet d'un incendie, et les restes brûlés ont permis d'effectuer des analyses au C14, portant ainsi la construction de l'édifice au début du I^{er} siècle de notre ère³¹. Une quarantaine d'urnes funéraires y ont été dégagées. À l'extérieur de l'édifice, 17 d'entre elles se trouvaient alignées et disposées contre le mur oriental, dans sa partie nord ; d'autres étaient placées devant l'entrée du bâtiment. Les plus belles urnes ont été retrouvées à l'intérieur. Deux paires d'urnes étaient disposées de part et d'autre de la porte, les autres étaient réparties autour de quatre des piliers. Après l'incendie, les piliers ont été renforcés, notamment celui du nord-ouest où une base de brique fut ajoutée. Enfin, une troisième étape de travaux consista à l'adjonction d'une plate-forme en brique, située dans la partie sud du bâtiment, mesurant 8 x 8 m. D'après J. Stargardt, cette dernière étape aurait eu lieu après l'introduction du bouddhisme à Beikthano³².

³⁰ Ces briques mesurent 50 x 26,25 x 8,75 cm (Stargardt 1990, p. 177).

³¹ Stargardt 1990, p. 179.

³² Les briques employées pour l'édification de la plate-forme sont de taille plus petite que celles utilisées pour la construction des murs et mesurent 25 x 22,5 x 7,5 cm. Elles présentent une face décorée de moulures et sont connues dans l'architecture indienne et birmane sous le terme "mango sprout" (Stargardt 1990, p. 181 & fig. 35).

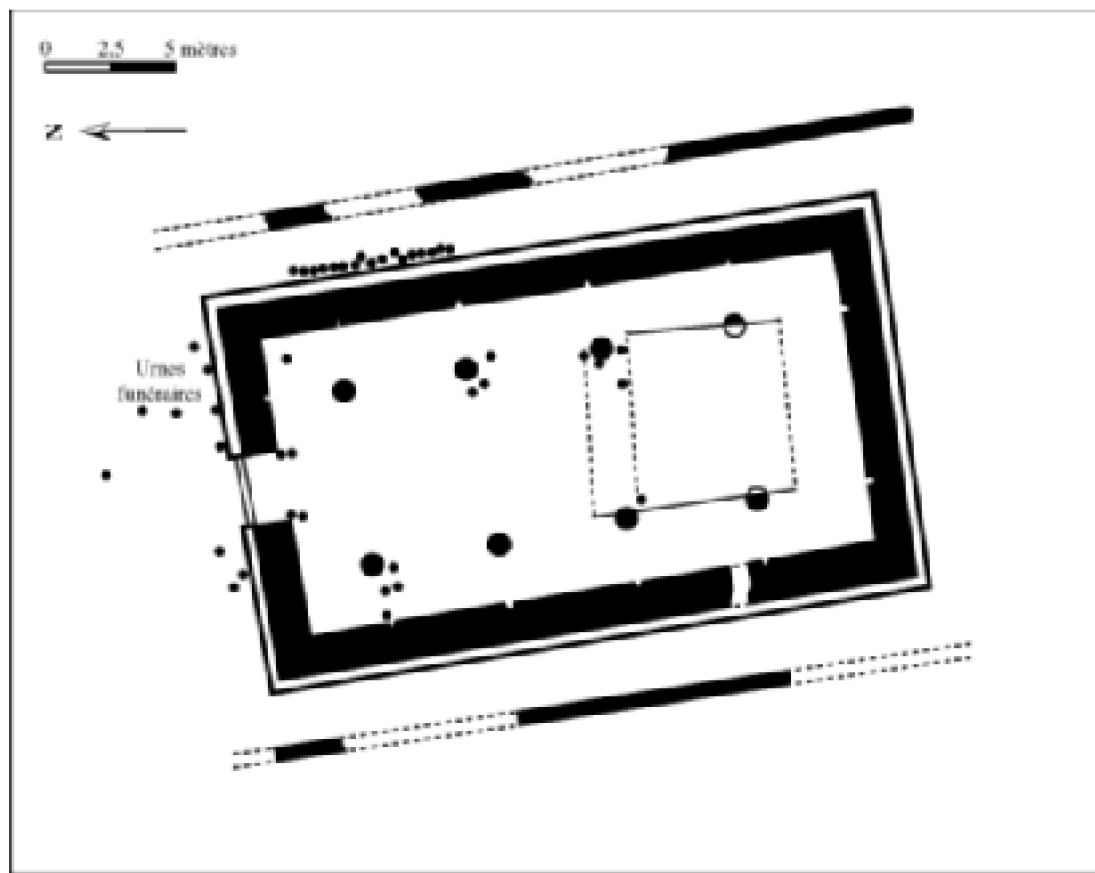


Figure 6. Beikthano – le bâtiment KKG9

(d'après Stargardt 1990)

La seconde structure qui sera décrite ici est le KKG11 (ph. 20 ; pl. VII). Elle se compose également d'une pièce rectangulaire unique mesurant 26,4 x 14,4 m et ouverte à l'ouest. Très similaire au KKG9, elle possède également deux séries de quatre piliers. De même, une plate-forme fut édifiée au fond de la salle lors de la dernière phase d'aménagement du lieu. Onze urnes funéraires furent dégagées, toutes à l'intérieur du bâtiment. L'étude stratigraphique menée ici, en comparaison avec l'autre bâtiment précédemment décrit, et le matériel retrouvé ont permis de conclure que cette construction était la plus tardive des trois, KKG9 étant la plus ancienne³³, sans que de datation plus précise n'ait été proposée.

³³ Stargardt 1990, p. 182.

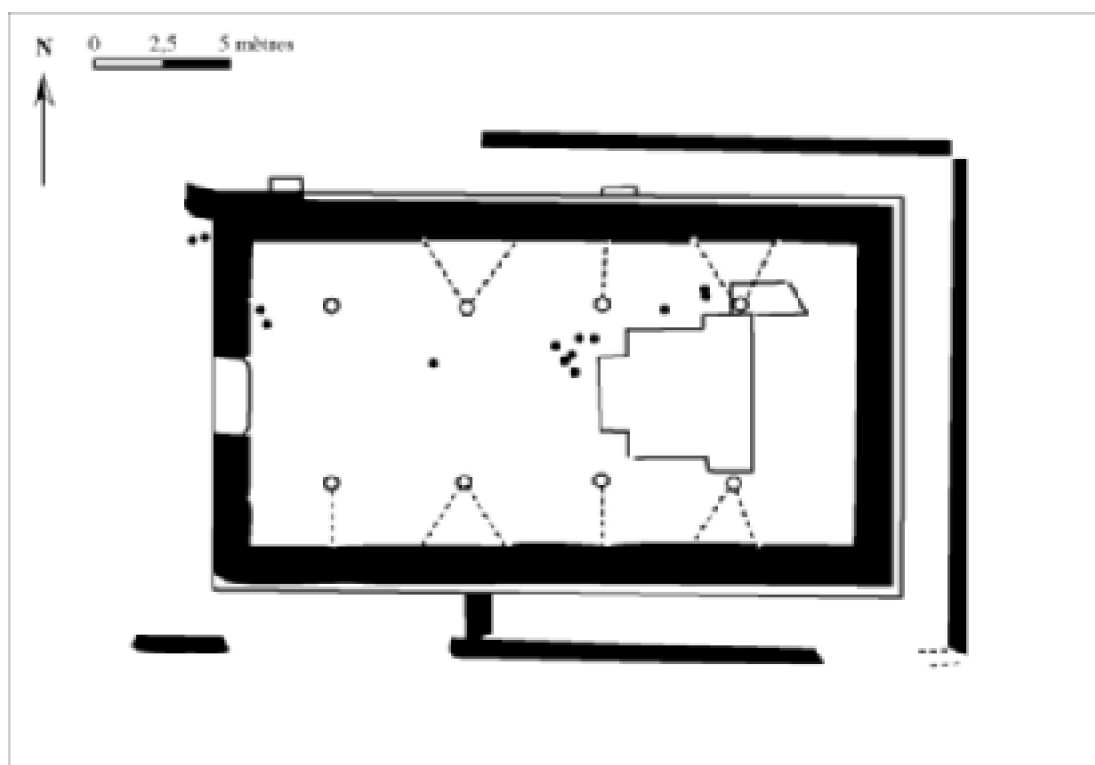


Figure 7. Beikthano - le bâtiment KKG11

(d'après Stargardt 1990)

Les édifices bouddhiques

Il semble difficile de dater l'émergence du bouddhisme au sein du peuple pyu, les témoignages archéologiques sont peu concluants sur cette question. Néanmoins, on peut dire que les premiers bâtiments bouddhiques apparaissent au milieu du IV^{ème} siècle, ce qui n'empêche pas que l'adoption du bouddhisme lui-même, en tant que religion, par la population, puisse leur être antérieure. La première construction concernée est un monastère, identifié par le numéro KKG2 (ph. 22-23 ; pl. VIII). Il se trouve dans la partie nord du site, à peu près à mi-chemin entre la porte KKG13 et la citadelle. C'est une structure rectangulaire mesurant 29 m de long et 10 m de large, précédée au centre de la face est par une avancée marquant l'unique accès. Ce corps d'entrée est également rectangulaire avec une largeur de 6 m et une profondeur de 4 m. L'espace intérieur est divisé en deux dans le sens de la longueur de manière symétrique. La partie ouest est subdivisée en huit pièces égales, des cellules mesurant 3 x 2,85 m. La moitié est ne possède pas de cloisonnement interne, ce qui donne une pièce de 26,85 x 2,62 m, sans doute une salle de réunion. Les murs extérieurs et celui divisant l'espace en deux moitiés possèdent une épaisseur de 1,35 m, les cloisons de chaque chambre sont épaisses de 50 cm. Les portes de ces cellules sont placées au centre du mur oriental avec en face d'elles une fenêtre percée dans la face ouest. Ce bâtiment a été interprété comme un monastère par sa ressemblance frappante avec d'autres exemples connus en Inde du Sud, notamment ceux de Nagarjunakonda (IV^{ème} siècle de notre ère), et par sa présence

dans un ensemble de monuments bouddhiques ³⁴ composé d'un stupa, d'un sanctuaire (?) et de ce bâtiment monastique.

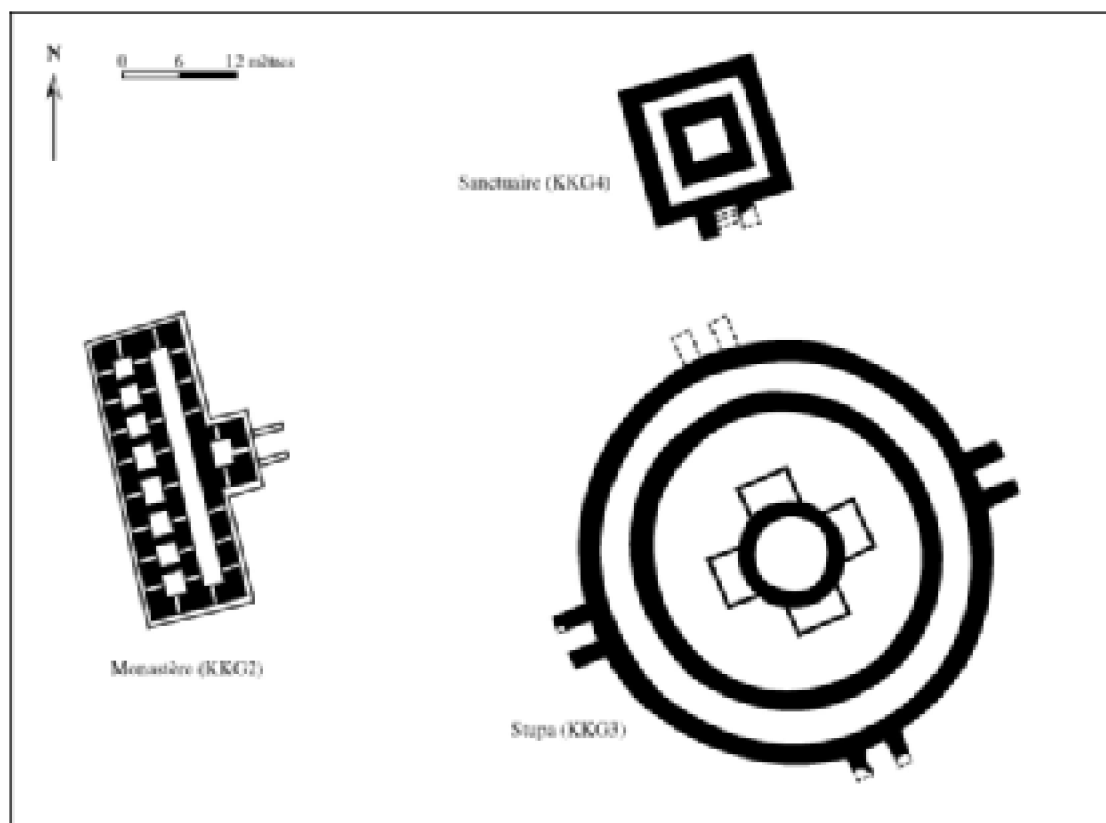


Figure 8. Beilthano – le complexe religieux

(d'après Stargardt 1990)

Les stupas présents sur le site de Beikthano sont tous construits de brique et se comptent au nombre de quatre, numérotés KKG3, 6, 14 et 18. Les trois derniers sont des édifices isolés, tous semblables par leur style et leurs dimensions. Le KKG6 est placé à l'ouest tout près de la citadelle, le KKG14 est situé dans le secteur nord du site (ph. 26 ; pl. IX), et le KKG18 se trouve à l'extérieur de l'enceinte nord. Des urnes funéraires et des corps inhumés ont été retrouvés autour de ces bâtiments ³⁵.

³⁴ Stargardt 1990, p. 196.

³⁵ Stargardt 1990, pp. 153-54 & 205-06.

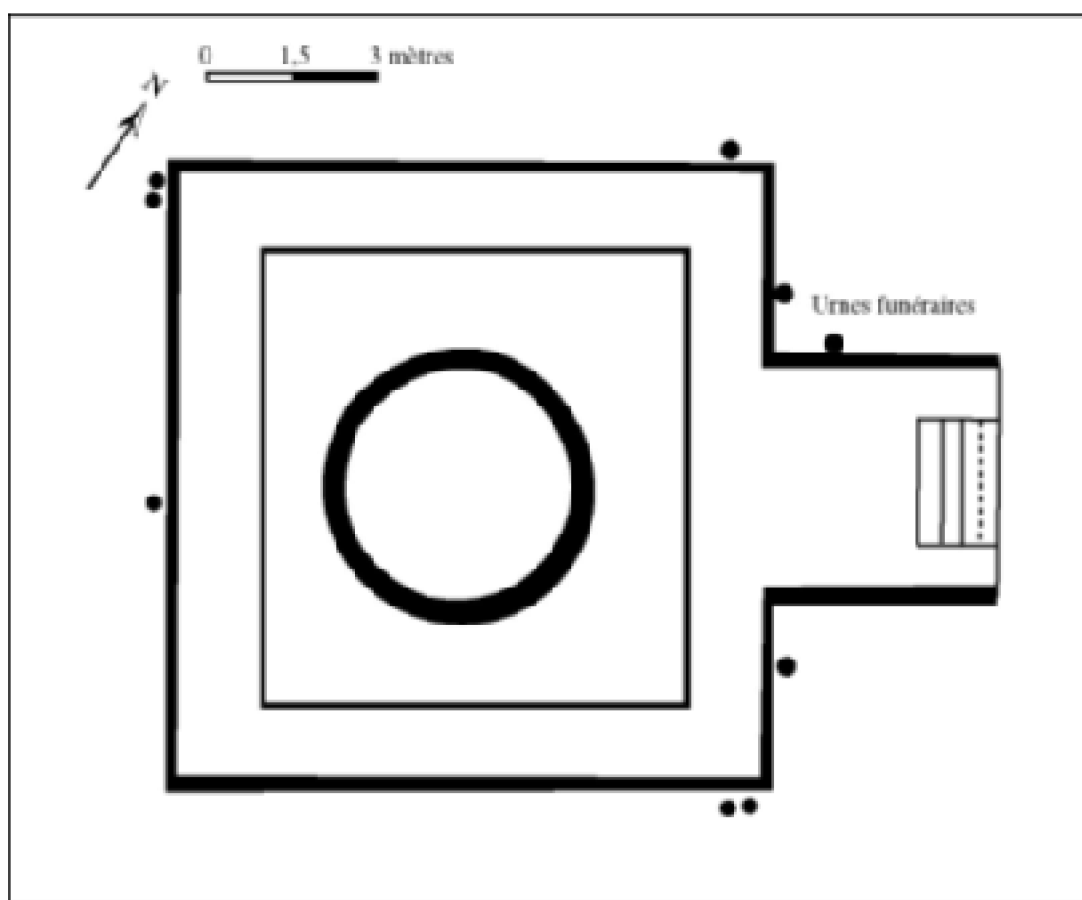


Figure 9. Beikthano – la structure KKG18

(d'après Stargardt 1990)

Le KKG3, le plus important par sa taille, est associé au monastère précédemment décrit (ph. 24 ; pl. VIII). Ce stupa qui s'élève actuellement sur une hauteur de 3 m repose sur une base circulaire de 9,3 m entourée de quatre plates-formes presque carrées mesurant 3,3 x 3 m. Cette structure centrale est entourée par une double enceinte d'une quarantaine de mètres de diamètre. Les murs de cette double enceinte sont épais de 2,1 m, espacés l'un de l'autre de 3 m, et n'atteignent aujourd'hui qu'une hauteur de 30 à 90 cm. Quatre plates-formes sont réparties autour de cette enceinte et placées dans l'alignement des quatre plates-formes disposées autour du stupa central. Trois pièces de monnaie pyu en argent ont été retrouvées, ainsi que quelques tessons de céramiques estampées portant des symboles indiens de bon augure et de nombreuses perles en pierres semi-précieuses³⁶. Deux phases de construction ont pu être déterminées pour le stupa central. Dans un premier temps, il fut directement édifié sur le substrat naturel du sol, comme toutes les constructions de la capitale, puis, dans un second temps, des réaménagements auraient été entrepris dans la zone sud du bâtiment. La structure numérotée KKG4, accompagnant le monastère et le grand stupa, présente un plan carré d'environ 14 m de côté (ph. 25 ; pl. IX). Elle possède un accès unique, ouvert au sud-est.

³⁶ Stargardt 1990, p. 202 ; fig. 88a, p. 271 & fig. 95, p. 282.

Les aménagements hydrauliques

L'ancienne cité de Beikthano est installée au carrefour de quatre grands cours d'eau : il s'agit du Yin, du Sun ou Sadoun, du Yanpe et du Taungu. Le site est établi près du confluent entre le Yin et le Yanpe, à l'est de ce dernier, tandis qu'au nord de la ville le Sun rejoint le Yin, et au sud le Taungu se joint au Yanpe. Ce dernier reçoit l'eau de nombreuses rivières, pérennes ou non, venant essentiellement de l'est et du sud. À ce réseau hydraulique naturel s'ajoutaient de nombreux canaux qui venaient alimenter les réservoirs et irriguer les champs tant à l'extérieur qu'à l'intérieur de la ville. Certains d'entre eux prenaient leur source sur le Yanpe, parcouraient les secteurs à l'ouest et au sud de l'enceinte, puis se jetaient à nouveau dans le même fleuve. Enfin, d'autres canaux approvisionnaient quelques canaux secondaires jusqu'à atteindre un ou plusieurs réservoirs, pour finir leur trajet dans la rivière d'origine ou dans un autre cours d'eau.

L'emplacement de six réservoirs a pu être déterminé. Trois se trouvaient à l'extérieur des murs : un dans le secteur oriental, près de l'angle nord-est (A) ; un second situé tout près du centre de la muraille est (B) ; et le troisième au sud de la ville (E). Trois autres sont implantés *intra muros* : un immense réservoir se substituant au rempart occidental (D) ; un autre moins important situé au sud-est du palais (C), et enfin, le plus petit creusé au sud-est du précédent (C1). Le réservoir A était alimenté par les divers canaux reliés au Sun. Ses dimensions pouvaient peut-être atteindre jusqu'à 600 x 240 m³⁷, offrant ainsi une capacité de 432 000 m³, valeur calculée sur une profondeur moyenne estimée à 3 m. Le réservoir B était de taille plus réduite, ses dimensions approchant, à l'origine, 240 x 120 m avec une profondeur estimée à 2 m, soit une capacité de 86 400 m³. On ne sait pourquoi J. Stargardt, qui est l'auteur de ces calculs, estime la profondeur du réservoir B à 2 m et non à 3 m comme pour les autres ; de plus les dimensions qu'elle propose semble dans l'ensemble avoir été relativement majorée. Le réservoir E était de grande taille, mesurant 900 x 300 m au maximum, et d'une capacité de 810 000 m³ pour une profondeur évaluée à 3 m. Le réservoir D, qui s'apparente à un lac artificiel, mesurait à l'époque Pyu, environ 2 km de long sur 720 m de large³⁸ (ph. 27 ; pl. IX). Toujours en eau, sa profondeur actuelle est de 2 m, mais une accumulation considérable de sédiments a diminué sa capacité. J. Stargardt a supposé que la profondeur initiale s'élevait à 5 m, mais calculée sur une profondeur moyenne de 3 m, la capacité minimum de cet aménagement atteignait au moins 4 500 000 m³³⁹. Le réservoir C, mesurant 1 000 x 120 m, pour une profondeur estimée à 2 m, pouvait contenir 360 000 m³, et enfin le petit réservoir C1, mesurant 120 x 100 m pouvait contenir, pour une profondeur de 2 m, 24 000 m³. La capacité totale des six réservoirs pouvait donc atteindre 6 212 400 m³, ce qui devait permettre des rendements agricoles importants, avec des champs répartis *intra* et *extra muros*. Certains parcellaires fossiles ont été repérés sur les images aériennes. L'importante quantité de ressources fournie par les productions agricoles grâce à ces

³⁷ Stargardt 1990, p. 67 & 70.

³⁸ Aujourd'hui, ce grand lac est séparé en deux.

³⁹ Stargardt 1990, p. 68 & 70.

aménagements hydrauliques, peut suggérer que, sur le plan économique, la capitale pouvait non seulement vivre sur ses propres ressources mais également exporter et vendre des surplus. La faible quantité d'objets étrangers, ou importés, sur le site, suggère que cette première cité Pyu aurait eu une fonction agraire plutôt que commerciale, à la différence de la capitale suivante Halin. Par comparaison aux trouvailles d'objets importés sur d'autres sites d'Asie du sud-est de la même époque, l'activité commerciale de Beikthano semble effectivement avoir été limitée⁴⁰.

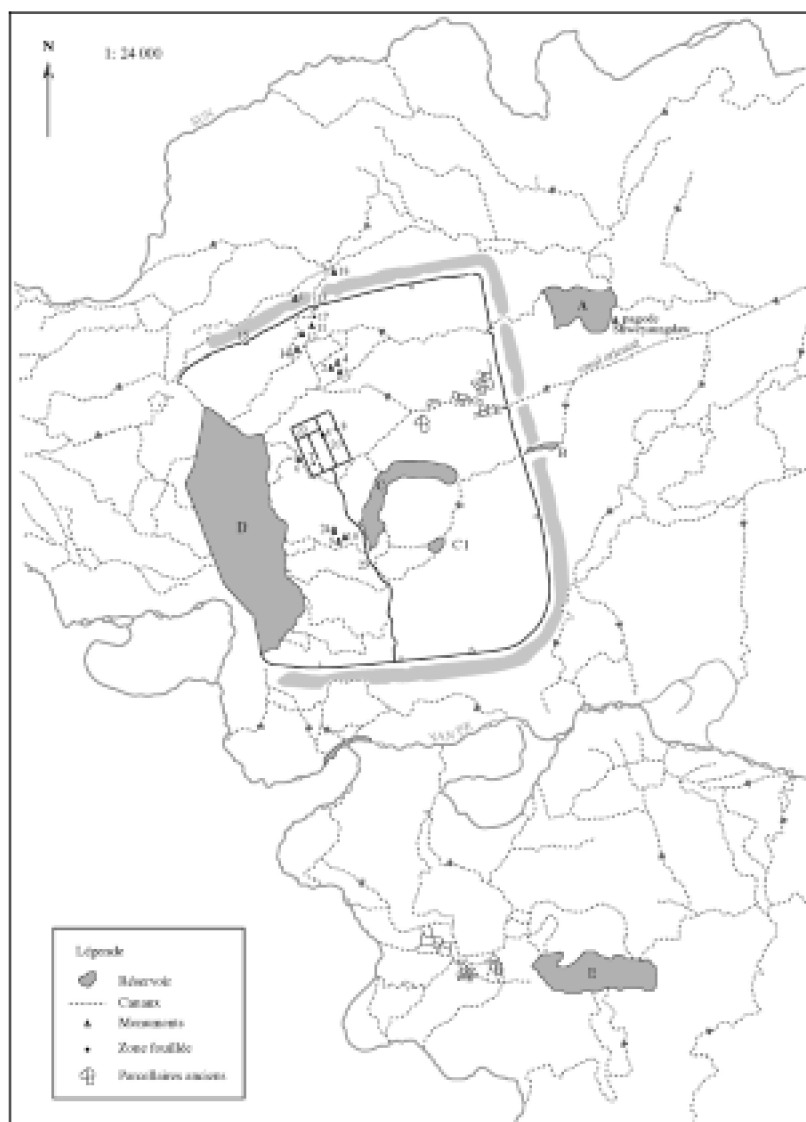


Figure 10. Beikthano – le réseau hydraulique

(d'après Stargardt 1990)

Maingmaw

⁴⁰ Stargardt 1990, p. 74.



Le site de Maingmaw ⁴¹ se trouve à 80 km environ au sud de Mandalay et à une trentaine de kilomètres à l'est de la ville de Kyaukse, par 21°17' de latitude nord et 76°12' de longitude est, en bordure du plateau Shan. Il est établi au sud du fleuve Panlaung et traversé par le canal Nathlwe qui suit un parcours oblique par rapport aux orientations cardinales (cartes 2 et 19).

Cette ancienne ville, qui a sans doute revêtu une importance majeure en son temps, n'a jamais fait l'objet de fouilles archéologiques à sa mesure et on n'y a mené, semble-t-il, que des investigations sporadiques. On y trouve néanmoins les caractéristiques de l'urbanisme pyu, à savoir un rempart, ici de plan circulaire, qui enferme une large surface à l'intérieur de laquelle se pratiquait la riziculture. L'espace urbain est fortement hiérarchisé avec, à l'intérieur de la ville forte, une citadelle, ou peut-être un ancien quartier palatin, de plan rectangulaire qui renfermait peut-être l'ancien quartier résidentiel des hommes de pouvoir. Au centre de cette citadelle on rencontre un troisième espace fortifié de forme circulaire, à l'intérieur duquel sont édifiées des pagodes, peut-être d'origine ancienne mais constamment rénovées, la principale étant la Nandawya (ph. 36 ; pl. XII). Des canaux sillonnent l'ensemble du site tant à l'intérieur qu'à l'extérieur des murs et l'on note la présence d'un grand réservoir au nord-ouest de l'enceinte. Le dernier élément décelable en surface et typique de la civilisation pyu, en terme d'urbanisme, est la présence supposée d'une terrasse funéraire située *extra muros*, dans la partie sud-est. Notons aussi que les briques portent des traces de doigts imprimés dans l'argile encore fraîche, qu'elles sont d'un gabarit important et qu'elles sont mal cuites (ph. 35 ; pl. XII).

Le rempart trace un ovale mesurant environ 3 km d'est en ouest, et 2,5 km du nord au sud. Au centre de la ville demeurent les traces de la citadelle qui mesure environ 1 km de large ⁴².

Le mur de rempart est difficile d'accès à cause de la végétation qui s'est accumulée en s'appuyant contre ses parois. Cette concentration végétale facilite néanmoins la lecture du tracé de la ville qu'elle rend plus évident dans le paysage (ph. 31-32 ; pl. XI). Certaines sections du rempart sont toutefois accessibles, notamment à l'endroit où demeurent les vestiges d'une porte nommée, d'après la tradition locale, Shwedaga (« la porte dorée »), c'est-à-dire dans la zone sud-est de la muraille (ph. 33 ; pl. XI). Les restes du mur sont peu élevés mais massifs et laissent apparaître de nombreux joints verticaux

⁴¹ On le rencontre parfois sous les orthographes Mongmai, Mongmao Maingmao, ou encore Hmaingmaw.

⁴² Nous reprenons ici les dimensions fournies par le texte de J. Stargardt (1990, p. 123) mais elles ne correspondent pas avec les deux plans qui accompagnent cette description : ces plans sont théoriquement à l'échelle du 1/24 000 mais ils ne sont pourtant pas de taille similaire lorsqu'on les superpose. Ni pour l'un ni pour l'autre, aucun des deux plans n'approche 3 km d'est en ouest si l'on se réfère à l'échelle indiquée. Il est donc difficile de savoir si les dimensions données dans le texte sont justes, et qu'elles sont mal reportées sur les plans, ou s'il faut considérer l'inverse, c'est-à-dire que l'un des plans est correct, sans savoir lequel, et qu'une erreur s'est glissée dans le texte. On abordera donc la taille du site avec quelques prudentes réserves.

dans la construction.

L'espace *intra muros* est occupé, de nos jours encore, par d'abondantes rizières. Les stupas et édifices religieux construits au centre de la ville font régulièrement l'objet de restaurations qui masquent l'aspect d'origine.

Une coupe d'argent datant du VI^{ème} siècle de notre ère et gravée d'une inscription en pyu a été retrouvée sur le site, ainsi que de nombreuses briques portant des symboles⁴³. Des urnes funéraires, des perles et des monnaies typiquement pyu étaient également présentes dans cette ville⁴⁴. Des aménagements d'irrigation anciens sont visibles sur les photographies aériennes, et, à l'extérieur comme à l'intérieur de l'espace urbain, on distingue de nombreux canaux, alimentés jadis par le Panlaung et formant un réseau dense.

Des vestiges de structures en brique sont visibles dans la moitié orientale de l'espace fortifié, ainsi qu'à l'extérieur, l'un d'entre eux étant peut-être une terrasse funéraire comme nous l'avons déjà évoqué. Parmi les autres, il a été possible d'identifier un stupa cerné d'une enceinte rectangulaire ou carrée, semblables à ceux de Beikthano numérotés KKG14 et 18. Des sondages effectués par les équipes birmanes ont mis au jour une pierre portant une inscription. L'écriture, la langue et la préparation de la pierre seraient, selon J. Stargardt, similaires à celles que l'on voit à Halin et Sri Ksetra⁴⁵. Une datation antérieure au site de Beikthano, c'est-à-dire avant le II^{ème} siècle avant notre ère, a été plusieurs fois avancée mais des réserves sont émises au regard du matériel épigraphique qui date, pour sa part, de la fin du IV^{ème} ou début du V^{ème} siècle de notre ère⁴⁶.

⁴³ Aung Myint & Moore 1991, p. 85.

⁴⁴ Aung Thwin 1982, p. 18.

⁴⁵ Stargardt, 1990, p. 124.

⁴⁶ Stargardt, 1990, p. 124.

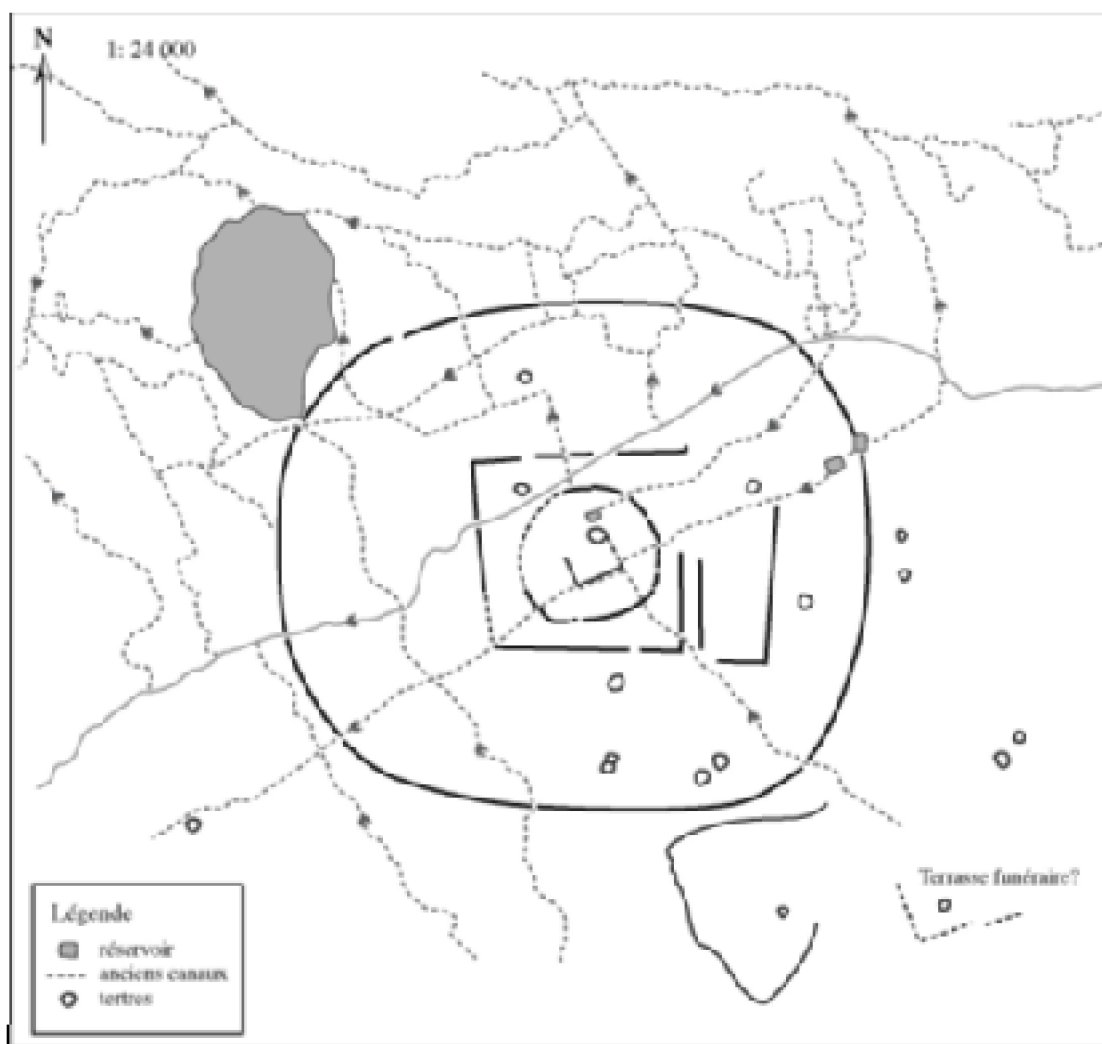


Figure 11. Maingmaw – le réseau hydraulique
(d'après Stargardt 1990)

Halin

(ဟန်လင်း).

La fondation et ses légendes

Cette ancienne capitale pyu, Halin, se situe à une quinzaine de kilomètres au sud-est de Shwebo, par 22°28' de latitude nord et 95°49' de longitude est (cartes 2 et 18). Les deux chroniques les plus célèbres de Birmanie, la *Chronique du Palais de Cristal* et celle d'U Kala connue sous son titre anglais de *The Great Chronicle*, ne mentionnent pas son

en vertu de la loi du droit d'auteur.

existence. Seule une allusion la concernant apparaît dans le texte d'U Kala, à propos des événements relatifs au roi de Pagan Naratheinka⁴⁷. U Aung Hpyo rédigea à la fin du XIX^{ème} siècle, sous le règne de Bodawpaya, une chronique en vers sur l'histoire de Halin. Il place sa fondation à une époque antérieure à la vie du Bouddha par un prince indien du nom de Karabaw, descendant du légendaire Mahasamata⁴⁸. Ce Karabaw tenta de construire un barrage sur l'Irrawaddy afin d'alimenter en eau sa nouvelle fondation mais échoua dans cette vaste entreprise et bâtit le réservoir Nagayon qui se situe encore aujourd'hui au sud des fortifications. La ville aurait par la suite connu une succession de 799 rois et le dernier aurait été celui d'un Pyu ou plus exactement de deux frères, Pyu Min et Pyone Min. Halin bénéficiait à cette époque d'une prospérité certaine. À cause d'un malentendu Pyone Min aurait été assassiné par son frère, acte qui provoqua la révolte de toute la population et le lynchage de Pyu Min. Après ces événements, la légende rapporte que la ville tomba dans le chaos et fut abandonnée de ses habitants. D'après Taw Sein Ko, directeur du Département d'Archéologie au début du siècle dernier, le déclin de Halin serait dû à un changement de cours du fleuve Mu qui, à l'origine, rejoignait peut-être l'Irrawaddy au niveau de la ville de Thitseingyi⁴⁹, au sud-est de l'ancien site. Les archéologues qui ont mené cinq campagnes de fouilles entre 1963 et 1967, sous la direction de Myint Aung, ont montré que la ville avait probablement été détruite par un incendie, incendie ce qui va à l'encontre de la théorie de Taw Sein Ko. La chute de cette capitale remonterait au VIII^{ème} siècle de notre ère.

Deux pierres gravées d'inscription pyu ont été retrouvées sur le site. L'une d'entre elles date du IV^{ème} siècle de notre ère, tandis que la seconde est plus tardive et se situe aux environs du VII^{ème} ou VIII^{ème} siècle⁵⁰. Le contenu de ces inscriptions n'a, pour l'instant, été que très partiellement déchiffré.

Les fortifications

Le plan de la ville forme un rectangle approximatif de 3 km de long sur 1,8 de large, couvre ainsi une surface d'environ 5,4 km², et se déploie selon un axe pratiquement nord-sud. Les longs côtés est et ouest et la face sud présentent un tracé convexe. La largeur des murs de rempart qui ont été dégagés au cours des fouilles s'élève approximativement à 8,9 m avec 35 assises de brique en place sur la face nord et 21 sur la face sud, liées entre elles par des joints de torchis, et édifiées à la base sur un épais remblai. Les angles des murailles sont légèrement arrondis et les sondages effectués dans l'angle sud-est, à la fin des années 1960, ont mis au jour la structure d'un corps de garde approximativement carré de 4,5 m de côté, accolé à la face interne de la muraille qui, à cet endroit présente une épaisseur moindre d'environ 4,8 m. Une douve, et non un canal comme à Beikthano, cerne les fortifications à l'exception de la face sud. Elle est

⁴⁷ Myint Aung 1970, p. 56.

⁴⁸ Aung Thaw 1972, p. 11.

⁴⁹ Williamson 1929, p. 44.

⁵⁰ Myint Aung 1970, p. 56.

doublée sur toute la longueur des faces orientale et occidentale, et partiellement sur la face nord, par une butte de terre recouverte de gravier. Selon la tradition, les remparts étaient percés de 24 portes⁵¹, mais il n'y a aujourd'hui que les traces de 14 ouvertures. Aung Thaw mentionne dans son ouvrage l'existence de 12 portes, les deux autres présentes sur le plan qu'il donne ne sont donc peut-être que des brèches plus tardives⁵². Au total, on compte trois ouvertures au nord dont une laissait passer une rivière (aujourd'hui asséchée) à l'intérieur de la ville : deux à l'ouest, trois à l'est et six au sud dont trois laissaient également pénétrer des cours d'eau actuellement secs. La porte la plus méridionale de la face est et les deux portes orientales de la face sud présentent chacune deux murs en retour d'angle perpendiculaires à la muraille (ph. 37 à 39 ; pl. XIII). Ces trois entrées, qui ont fait l'objet de fouilles, présentent une largeur d'environ 5 m. La stratigraphie de ces sondages a montré que, préalablement à la construction du rempart et des portes, l'ensemble du site avait été recouvert d'un remblai de terre d'une épaisseur moyenne de 75 cm⁵³.

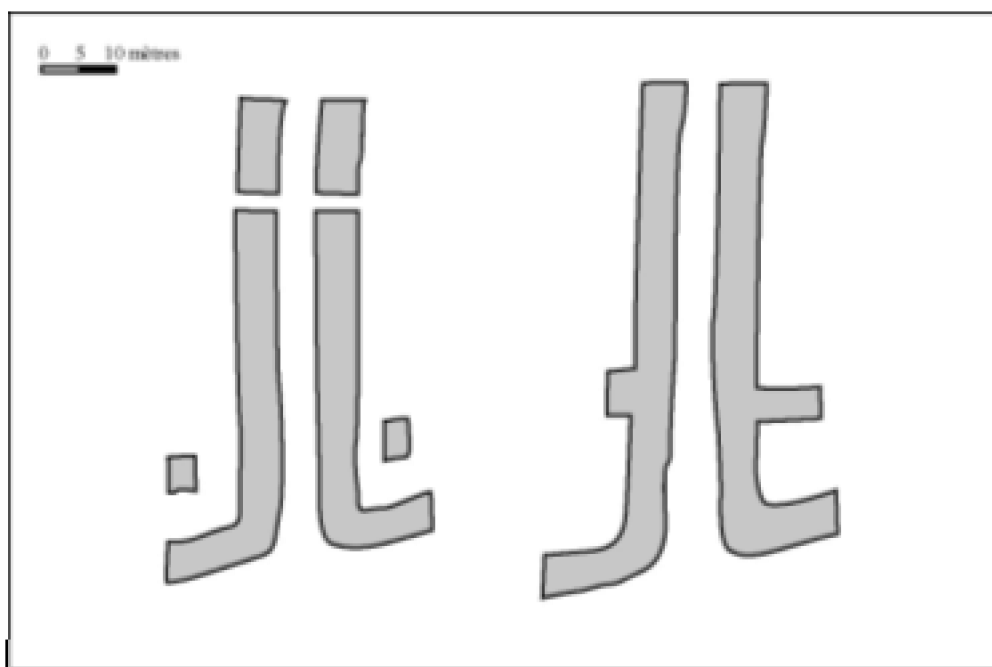


Figure 12. Halin – les portes de la ville

(d'après Kan Hla 1979)

Les fouilles ont également mis en évidence le fait que les portes se sont enfoncées dans le sol à la suite de l'effondrement des superstructures en bois et des niveaux de construction en brique. C'est la présence des restes de nombreux morceaux de bois brûlés dans les dernières strates qui a conduit l'équipe d'archéologues à conclure que

⁵¹ Myint Aung 1970, p. 57.

⁵² Aung Thaw 1972, p. 12.

⁵³ Myint Aung 1970, p. 57.

Halin fut abandonnée suite à un incendie (voir ci-dessus)⁵⁴. Ces restes ont été datés du II^{ème} siècle de notre ère après analyse au C14. De ce fait, les fortifications dateraient probablement du I^{er} siècle de notre ère et la première occupation du site pourrait avoir débuté vers le 3^{ème} siècle avant JC⁵⁵.

Lors des sondages effectués au niveau de la porte sud-est, quarante squelettes humains inhumés ont été mis au jour. La plupart des corps ont été retrouvés allongés sur le dos, certains empilés les uns sur les autres, et accompagnés de dépôts céramiques.

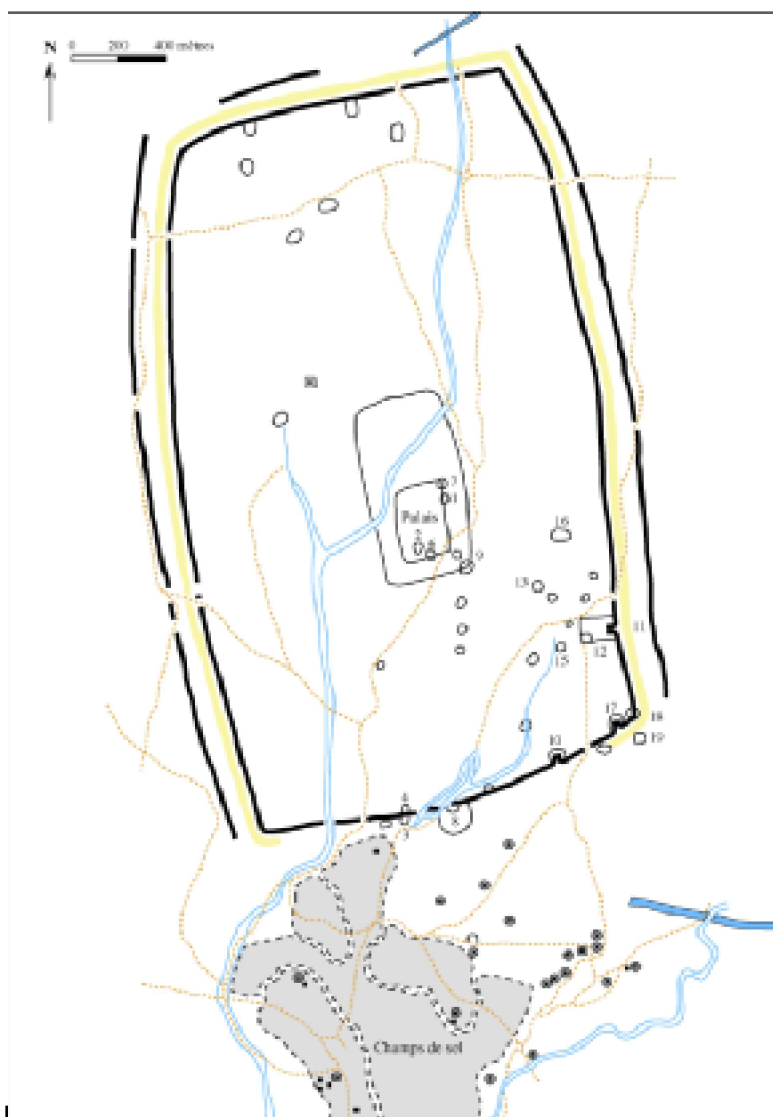


Figure 13. Halin – plan général du site archéologique
(d'après Myint Aung 1970)

⁵⁴ Myint Aung 1970, p. 57.

⁵⁵ Stargard 1990, p. 78.

Les aménagements urbains, religieux et funéraires

Le centre de la ville est occupé par une citadelle de plan rectangulaire avec, à l'intérieur de cet enclos dans la partie sud, les vestiges d'une structure également rectangulaire considérée traditionnellement comme le palais. Les quelques sondages qui ont été réalisés dans ce secteur ont dégagé quelques sections discontinues de murs en briques de faibles dimensions. Malgré la quantité relativement faible de matériel archéologique découvert, cette zone a été interprétée comme un secteur d'habitation⁵⁶. À l'extérieur de cette citadelle, à proximité immédiate en direction du sud-est, une grande salle d'assemblée de plan rectangulaire mesurant environ 36 m de long pour 11,5 de large a été dégagée ; elle repose sur le même niveau de fondation que l'enceinte de la capitale. Son orientation générale suit un axe nord-est / sud-ouest. Cette salle possédait une colonnade dont il demeure la base de 84 piliers en bois brûlé ; ils étaient répartis en 21 rangées de chacune quatre piliers⁵⁷. Il reste, dans la partie ouest de cet espace, les traces du sol d'origine en terre battue. Aucune des entrées n'a été retrouvée. La partie occidentale du bâtiment s'étant effondrée, on peut supposer que les accès étaient percés de ce côté.

On a retrouvé aussi les vestiges d'un monastère datant du milieu de la période de Pagan, si l'on en croit les techniques de construction et la présence d'une jarre à libation rattachée à cette période⁵⁸, c'est-à-dire dans le courant du XII^e ou XIII^e siècle. Ce bâtiment se situe à proximité immédiate de l'angle sud-est de la muraille. Son plan rectangulaire suit un axe d'orientation nord-sud ; il est d'une longueur de 11,5 m pour une largeur avoisinant les 8,5 m. Il repose sur une plate-forme rectangulaire dont les quatre faces sont recouvertes d'un parement de brique ; cette plate-forme est longue de 26 et large de 16 m environ. On y accède par trois escaliers disposés à l'est, au nord et au sud. Le monastère lui-même se divise en deux parties avec une pièce au nord et une au sud, chacune dotée d'un accès à l'est, la chambre nord possédant pour sa part une seconde ouverture sur la face nord. Cette dernière était décorée de moulures de stuc dont certaines étaient encore en place au moment des interventions archéologiques. Accolée au mur oriental se trouvait une cour de 16,5 m de large : elle est orientée est-ouest, et il en reste des bases en pierre de colonnes qui servaient probablement à soutenir un toit. Les vestiges d'un trône ayant été retrouvés contre le mur est, entre les deux entrées, cet espace a été interprété comme la tribune du moine principal, et la cour comme une salle d'audience⁵⁹.

Cinq tombes "construites" ont été découvertes sur le site, et inventoriées par les archéologues Birmans de la fin des années 1960 sous les numéros HL5, 8, 12, 13 et 15⁶⁰

⁵⁶ Myint Aung 1970, p. 57.

⁵⁷ Myint Aung 1970, p. 58 & planche II.

⁵⁸ Myint Aung 1970, p. 60.

⁵⁹ Myint Aung 1970, p. 60.

. Seules la sépulture HL8 se trouve à l'extérieur de l'enceinte, bien qu'elle soit immédiatement voisine à la face sud. Les quatre autres sont localisées dans la partie méridionale de la ville.

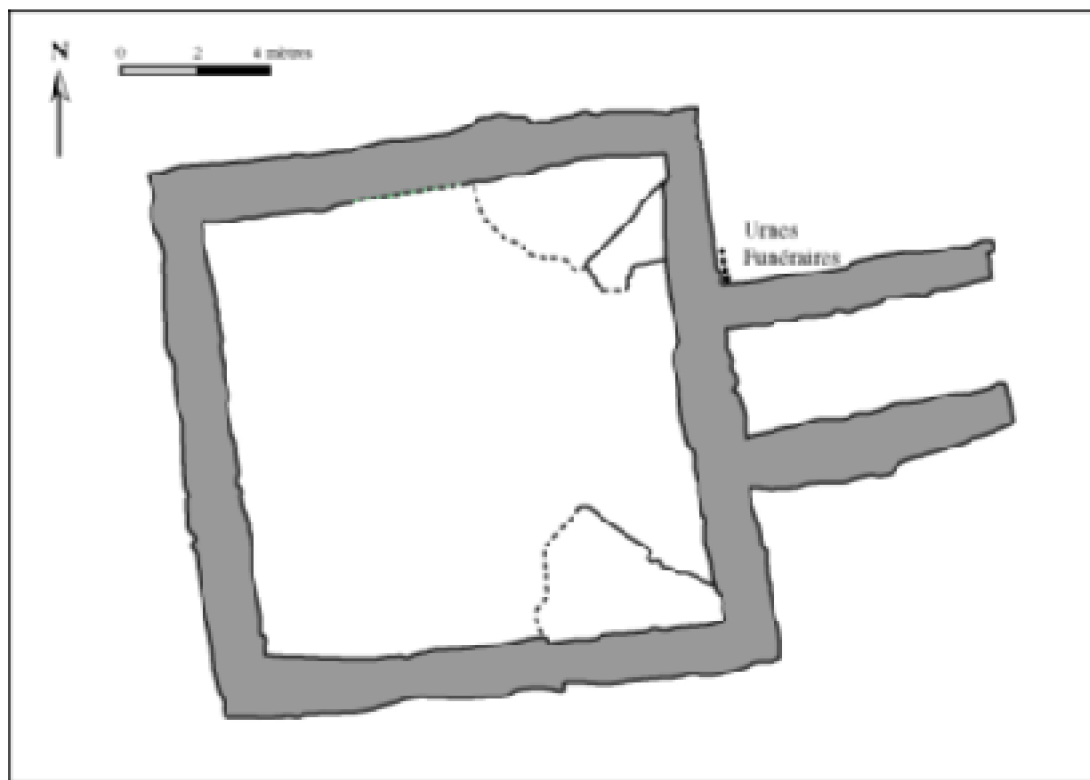


Figure 14. Halin – la structure HL5

(d'après Myint Aung 1970)

Toutes sont de forme similaire avec un plan carré prolongé sur l'une des faces par deux murs parallèles formant un couloir d'accès, construits perpendiculairement au corps de bâtiment principal, et placés au centre du mur auquel ils sont adossés. Certaines de ces constructions possèdent un noyau central cylindrique. Au pied de ces bâtiments ont été dégagées des urnes funéraires contenant des ossements humains, mais aussi comme des édifices à destination rituelle par analogie à ceux de Beikthano numérotés KKG14 et 18, similaires par leur plan et par la présence des urnes funéraires déposées au pied de chaque bâtiment.

Les aménagements hydrauliques

Dans la vallée du fleuve Mu, où Halin est établie, le plus important canal est celui de Muhaung, un aménagement ancien qui connut divers remaniements notamment au cours de la période coloniale. Son cours se développe selon un axe nord-sud, le long de la chaîne de Maingwun, à 6,5 km vers l'ouest de celle-ci, au niveau où la pente inclinée d'est en ouest se trouve suffisamment marquée pour ne nécessiter qu'une seule retenue d'eau

⁶⁰ Myint Aung 1970, p. 58.

en aval de la dénivellation. Ce canal prend sa source au fleuve Mu, au nord, et croise diverses rivières, plus ou moins saisonnières s'écoulant d'est en ouest, qui accroissent son alimentation. Des nombreux réservoirs qui suivent la course du canal en amont de Halin, trois semblent avoir été en activité à la période pyu et associés à son système d'irrigation⁶¹. Il s'agit, en allant du nord vers le sud, du Singut, du Gyogyi⁶² et du Tagantha. Ils se trouvent face à la ville de Shwebo, de l'autre côté du canal Muhaung auquel ils sont reliés. Plus proche de la capitale, on rencontre quatre réservoirs dont trois de taille importante. Le plus petit, le plus éloigné de la ville et le plus méridional, est celui de Thazin qui couvre une surface de 3100 x 2700 m ; les trois autres sont celui de Halingyi à l'est dont les dimensions s'élèvent à 6400 x 3200 m, celui de Hladaw à l'ouest qui mesure 6500 x 4200 m, et enfin celui de Kadu au sud, dont la taille atteint 9100 x 4200 m. La capacité de surface d'irrigation de ces réservoirs a été évaluée entre 7 000 et 10 000 hectares pour les trois derniers, et 3 000 hectares pour celui de Thazin⁶³. À proximité immédiate de l'angle sud-est du rempart se trouve le réservoir Nagayone qui, d'origine ancienne sans doute, est associé dans la légende de fondation à Karabaw et considéré comme son premier travail d'envergure pour amener l'eau jusqu'à Halin. Huit petits réservoirs *intra muros* ont été décelés d'après les images aériennes. Tous se situent dans la partie sud de la ville, mais la couverture végétale qui s'étend sur le site limite la lecture de ces images⁶⁴. Les bordures de quelques anciennes parcelles cultivées sont visibles à l'extérieur de l'enceinte, au sud-ouest, ainsi que dans le secteur nord *intra* et *extra muros*. Le système hydraulique général semble avoir fonctionné à son maximum pendant la dernière phase d'existence de la ville, c'est-à-dire du VII^{ème} au IX^{ème} siècle, période durant laquelle les relations avec Sri Ksetra auraient été soutenues.

La présence de grands réservoirs dans une large périphérie et celle de petites réserves d'eau aux abords immédiats de la ville, a poussé J. Stargardt à conclure que le système d'irrigation de Halin ne pouvait permettre qu'un développement agricole d'appoint, suffisant à la subsistance des habitants mais ne donnant aucun surplus susceptible d'être exporté. Cette hypothèse est renforcée par la position stratégique de cette capitale sur la route qui menait de Chine en Inde, position qui laisse supposer qu'elle jouait un rôle important dans les échanges commerciaux. De plus, les Pyu qui occupait cette région ont maintenu, et peut-être développé, l'exploitation minière notamment l'extraction du sel, des mines se trouvant au sud de la cité au-delà des murailles. L'économie de Halin semblerait donc avoir été solidement basée sur des activités commerciales et minières beaucoup plus que sur l'exploitation de ses ressources agricoles.

⁶¹ Stargardt 1990, p. 76.

⁶² Ce réservoir est mentionné sous cette orthographe dans le texte de Stargardt p. 76 (1990), et se trouve orthographié Gyogya sur le schéma de la vallée du Mu (fig. 10, p. 49).

⁶³ Stargardt 1990, pp. 77-78.

⁶⁴ Stargardt 1990, p. 81.

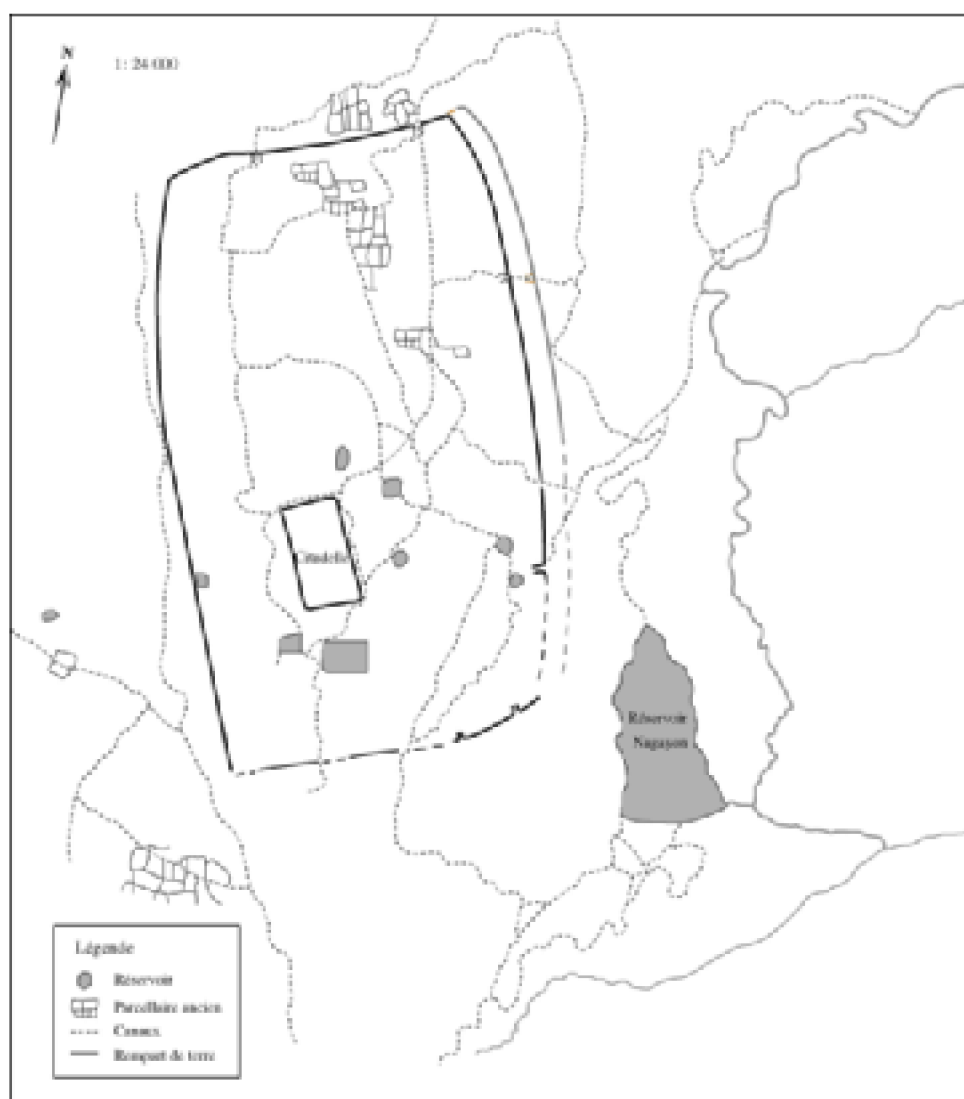


Figure 15. Halin – le réseau hydraulique

(d'après Stargardt 1990)

Sri Ksetra

(သရေခေတ္တရာ)

La fondation et ses légendes

Le début de la légende concernant la fondation mythique de Sri Ksetra par le roi Duttabaung a déjà été partiellement traité à propos de la fondation de Beikthano avec l'émigration des deux frères aveugles originaires de Tagaung. Notons toutefois que les

en vertu de la loi du droit d'auteur.

traditions sur l'émergence de Sri Ksetra mentionnent en premier lieu, et d'une voix unanime, le passage du Bouddha Gautama dans la région et la prophétie que celui-ci aurait faite à son disciple Ananda : la création de ce royaume durant la 101^{ème} année de sa religion⁶⁵ par le futur roi Duttabaung⁶⁶. La région était connue sous le nom de Patthanapati à l'époque du Bouddha Kakusandha, comme Punnavati à l'époque du Bouddha Konagamana, comme Punna à l'époque du Bouddha Kasapa, et comme Tharehkittara à l'époque du Bouddha Gautama. Duttabaung fonda la capitale avec l'aide de Sakra, c'est-à-dire du dieu Indra, de Gavampati, des Rishi, des Naga, de Garula, de Sandi et de Paramesura. Indra se plaça au centre du point le plus élevé du site, décrivit un cercle au moyen d'une corde tirée par le Naga. Sur la trace de celui-ci, Indra créa la ville merveilleuse de Sri Ksetra, ou Tharehkittara de son nom birman. La capitale possédait, toujours d'après les récits traditionnels, les sept éléments essentiels à une capitale, c'est-à-dire 32 portes principales, 32 portes secondaires, des douves, des fossés, des barbacanes, des mâchicoulis, quatre tours quadrangulaires surmontées de toits superposés à chaque porte et enfin des tourelles le long des murailles. Cette ville ainsi créée par Indra mesurait un yojana de diamètre, trois de circonférence ; à l'intérieur était bâti le palais du futur roi⁶⁷. Duttadaung prit deux épouses parmi ses sœurs : Sandadevi, petite fille de Mahathambawa, et Besandi, une princesse Naga. Indra lui donna également les cinq emblèmes de la royauté ; Thilawunta, c'est-à-dire l'épée ; des vases pour l'usage royal ; Areindama, la lance magique ; une cloche et un tambour ; des chevaux Valahaka ayant la particularité de voler dans les airs ; l'éléphant Nalagiri ; 17 esprits vaillants pour être ses gardiens ; et enfin il lui offrit six ministres : Nga Nipa, Nga Yegya, Pyissinbyu, Pyissinnyo, Atwinpinlè et Pyinpinlè⁶⁸.

Comme on le retrouvera plus tard à propos de la fondation légendaire de Pégou où Indra dessina le plan de la ville avec un collier de perles, cette manière d'esquisser un tracé, ici avec le naga, sous-entend probablement que le plan des villes étaient préalablement dessiné au sol, en tout cas pour certaines d'entre elles.

Historiquement, les témoignages archéologiques ayant montré que la cité de Sri Ksetra connut son apogée entre le V^{ème} et le milieu du IX^{ème} siècle, date à laquelle elle fut détruite par le royaume Nanchao qui occupait le Yunnan actuel.

La dynastie des rois de Sri Ksetra d'après les sources birmanes⁶⁹

Date	Nom des rois	
------	--------------	--

⁶⁵ 101 ans après l'atteinte du nirvana, soit en 443 avant notre ère.

⁶⁶ Luce & Pe Maung Tin 1923, p. 6-7 (éd. 1976).

⁶⁷ Luce & Pe Maung Tin 1923, p. 14-15 (éd. 1976).

⁶⁸ Luce & Pe Maung Tin 1923, p.15 (éd. 1976).

⁶⁹ Différentes chroniques proposent une chronologie de ces rois. Le plus souvent, les dates concordent d'un texte à l'autre. La chronologie présentée ici est issue de la chronique du palais de cristal et les dates sont exprimées en ère chrétienne. Pour les chronologies figurant dans différents textes, voir Maung Hla 1923, pp. 86-89.

av. JC		120	Thiriyit	62	Thathi
		111	Ngadaba	65	Kan-nu
484	Mahathambawa	60	Papiyan	66	Kantet
478	Sulathambawa	Date		69	Beikza
443	Duttabaung	ap. JC		73	Thamondari
373	Duttayan	6	Yanmokkha	80	Atitaya
351	Yanbaung	21	Yantheikkha	83	Thupyinnyanagasein
301	Yanman	24	Yanmunzaleinda		
251	Yakkhan	39	Beyeinda		
220	Khanlaung	51	Munzala		
182	Lakkhaing	56	Ponna		
148	Thiyikhan	59	Thakha		

Les fortifications

Le plan de l'ancienne capitale forme un ovale, large et plus aplati au nord qu'au sud. La longueur maximale du nord au sud avoisine les 4,5 km, celle d'est en ouest atteint approximativement 4 km, tandis que la circonférence mesure environ 13,6 km, l'enceinte enfermant une surface totale de 14 km² ⁷⁰. Tout cela fait de cette capitale la plus grande ville pyu connue.

À certains endroits, la hauteur des murs s'élève encore à 5 m. Sur le terrain, le rempart est simple au nord et à l'est et sur une petite section ouest. Il est double dans l'angle nord-ouest et au sud de la face ouest (ph. 46, 49 ; pl. XVI-XVII). Enfin, il est triple dans le secteur sud et l'angle sud-est (ph. 52 à 54 ; pl. XVIII). Grâce aux images aériennes, on perçoit les trois murailles sur la quasi-totalité du périmètre, à l'exception du côté est où le rempart se compose d'une muraille unique plus basse que les autres. La protection de la cité était probablement assurée sur cette face par le grand réservoir oriental, aujourd'hui plus restreint qu'à l'époque pyu ⁷¹, schéma déjà rencontré à Beikthano.

Ces fortifications sont édifiées en briques qui étaient vernissées et de teinte verte ⁷² si l'on en croit la description de Sri Ksetra que nous a laissée la *Nouvelle Histoire des T'ang*. Entre les différentes enceintes s'intercalent des douves larges de 17,5 m en moyenne et profondes de 3 m environ. Au sol, onze portes demeurent visibles, tandis que les images aériennes permettent d'en distinguer douze.

⁷⁰ U Kan Hla 1979, p. 96.

⁷¹ Stargardt 1990, p. 86.

⁷² Weathley 1983, p.177.

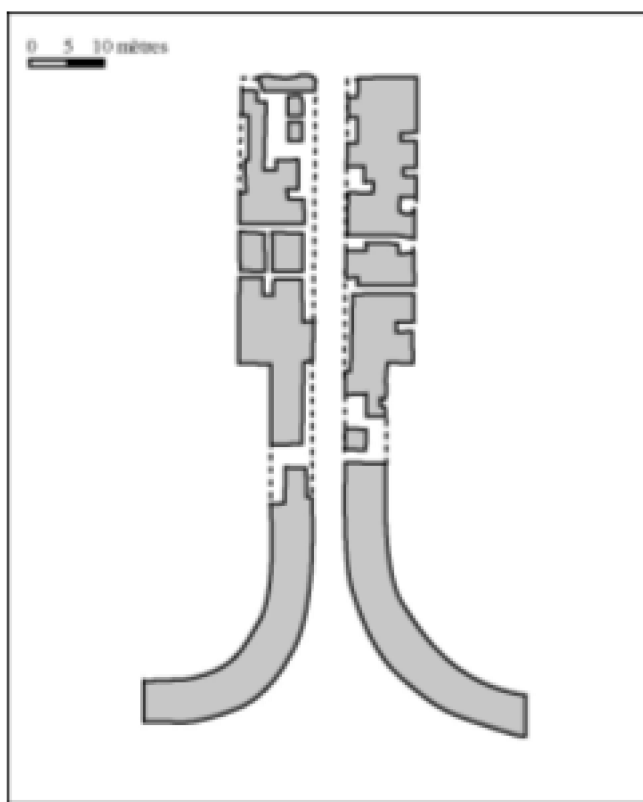


Figure 16. Sri Ksetra – la porte Shwedaga

(d'après Kan Hla 1979)

Trois brèches importantes, dont deux dans le mur est, s'ajoutent aux ouvertures qui se distinguent au sol, la plus méridionale du mur oriental et celle de l'ouest correspondent chacune à un accès pour la voie de chemin de fer qui traverse le site. Les portes reprennent la configuration de celles de Beikthano et Halin, avec l'élaboration d'un couloir formé par deux murs parallèles en retour d'angle, placés perpendiculairement au mur de rempart (ph. 47-48 ; pl. XVI). Ce passage, pour la porte Shwedaga située au nord-ouest de la cité, avoisine les 80 m de long.

Les aménagements urbains, religieux et funéraires

À l'image des deux autres capitales pyu, Sri Ksetra n'échappe pas à la règle d'une citadelle renfermant un palais dans la zone centrale de la ville. Ici, la citadelle, cernée d'une douve alimentée par des canaux, est légèrement décalée en sud-ouest par rapport au centre géométrique de la ville. Elle est de plan rectangulaire, ses dimensions extérieures (env. 550 m de long et 400 m de large) Celles-ci sont plus importantes que pour Beikthano, mais plus petites qu'à Halin. Décalés au sud-ouest, comme l'est la citadelle à l'intérieur de la ville, les vestiges du palais montrent également une structure rectangulaire mesurant approximativement 150 x 100 m. Dans la *Nouvelle Histoire des T'ang*, ce palais royal est brièvement décrit comme une résidence somptueuse, dotée de deux cloches, l'une d'or et l'autre d'argent, servant à prévenir de l'arrivée éventuelle d'ennemis. Ce texte mentionne également la présence d'une statue blanche d'environ

trois mètres de haut, placée face à la porte du palais⁷³. À l'extérieur de la capitale, au sud des fortifications, se trouve une autre citadelle munie d'un double rempart et de plan carré. Elle porte le nom de Beikthanomyo, en souvenir de la légende qui relate l'enlèvement par Duttabaung de la princesse Panthwar qui régnait sur la ville de Beikthano (ci-dessus). La princesse aurait été gardée en captivité dans cette citadelle après la destruction de sa capitale par le roi de Sri Ksetra. Dans l'angle nord-est de cette structure est édifié le temple Lemyethna, également de plan carré, à quatre entrées axiales. Comme le suggère son nom, il renferme quatre images du Bouddha, chacune adossée contre le pilier central de la cella (ph. 63-64 ; pl. XXI-XXII).

Les monuments de la capitale sont pour la plupart situés à l'intérieur des fortifications avec 22 édifices *intra muros*, et 6 *extra muros* : de ces derniers il y en a un au nord-ouest – le Payagyi (ph. 58 ; pl. XX), un au nord – le Payamagyi (ph. 59 ; pl. XX), un au sud-est et trois au sud – le Lemyethna (ph. 62 ; pl. XXII), le Beibeigyi (ph. 65 ; pl. XXII) et le Bawbawgyi (ph. 60 ; pl. XX). Ces bâtiments, situés en dehors de la cité, sont les plus importants : le Payagyi, le Payamagyi et le Bawbawgyi sont trois grands stupas d'une quarantaine de mètres ; ils datent des du VI^{ème}-VII^{ème} siècle⁷⁴. Les deux premiers sont constitués d'un dôme conique, tandis que la superstructure du troisième est un corps cylindrique. Tous reposent sur une base circulaire. Parmi les temples les plus importants de Sri Ksetra, il faut citer le Lemyethna et le Beibeigyi à l'extérieur de la ville fortifiée, tandis que le Zegu oriental et le Zegu occidental sont à l'intérieur. Le premier est une structure carrée d'environ 7 m de côté⁷⁵, munie d'un porche en saillie au centre de chaque face. La cella unique est pourvue d'un noyau central également carré. Le Beibeigyi présente des dimensions plus modestes avec 5,5 m de côté environ. Il ne dispose que d'un porche d'entrée tourné vers l'est. La cella voûtée est flanquée de deux niches au nord et au sud et ne comporte pas de pilier central. Le toit du monument est surmonté d'un grand stupa⁷⁶. Le Zegu oriental, dont la superstructure a disparu, présente une forme légèrement rectangulaire, mesurant approximativement 8 x 9 m, ouvert à l'est⁷⁷. Le Zegu occidental, de plan carré, est ouvert de deux entrées orientées à l'est par lesquelles on accède directement dans la cella, cette dernière est entourée d'un déambulatoire sur les trois autres côtés (ph. 61 ; pl. XXI). Ce déambulatoire est percé de niches inégales dans les faces nord et sud⁷⁸. La majorité des temples de Sri Ksetra ont longtemps été considérés comme des prototypes de l'architecture religieuse de Pagan. Toutefois cette hypothèse est fortement remise en cause aujourd'hui car tous ces édifices

⁷³ U Kan Hla 1979, p. 97.

⁷⁴ U Kan Hla 1979, p. 97 ; fig. 7 & 8, p. 99 ; fig. 9, p. 100.

⁷⁵ U Kan Hla 1979, fig. 14 B, p. 101.

⁷⁶ Stargardt 1990, p. 211 & fig. 48, p. 210.

⁷⁷ Aung Thaw 1972, p. 20.

⁷⁸ Aung Thaw 1972, p. 21.

dont on pensait qu'ils dataient des VI^{ème}-VIII^{ème} siècles seraient peut-être à rattacher à une période plus tardive, justement celle de Pagan.

Des structures funéraires édifiées sous forme de terrasses ont été repérées dans le voisinage immédiat des remparts. Il y en a une au nord de la ville, associée à la pagode Payamagyi, tandis que plusieurs ont été localisées au sud (au moins trois). Ces structures, étant associées ou contenant des urnes funéraires sont désignées par le terme birman *pyudaik* (littéralement "bâtiment pyu") (ph. 72 ; pl. XXIV). Toutes sont de forme rectangulaire, avec un second espace délimité à l'intérieur.

Les aménagements de Sri Ksetra sont pour la plupart localisés dans la zone sud de la ville, que ce soit à l'intérieur mais aussi à l'extérieur de l'enceinte. Ce phénomène est dû à la nature même du sol qui présente un substrat argileux au nord, et un socle surélevé de latérite dans la partie sud⁷⁹. Ces conditions géologiques ont donc guidé l'implantation des aménagements civils et religieux dans le secteur méridional du site, tandis que la zone septentrionale était réservée aux activités agricoles.

Les aménagements hydrauliques

Le site est implanté dans la vallée du fleuve Nawin, au pied d'une zone forestière située au sud-ouest. Outre le Nawin qui représente une source d'eau majeure, d'autres cours d'eau importants alimentent les aménagements hydrauliques de la ville comme les rivières Lathaw et Shangon au nord-est, la rivière Ze à l'est et celle de Taungu au sud-est de la ville (cartes 2 et 28).

À l'extérieur de l'enceinte, les réservoirs installés au sud de la capitale sont de forme circulaire et, pour certains d'entre eux, associés à des terrasses funéraires. Il s'agit des réservoirs identifiés sur la carte par les numéros 6-7, 10-13, 11-12, 15-16 et 19-20⁸⁰. On constate d'ailleurs qu'ils fonctionnaient par paire.

Quatre canaux principaux alimentaient les zones sud et sud-ouest, (canaux A, A1, B et C), les trois premiers étant les plus longs. Quant aux réservoirs identifiés par les numéros 24 et 25, leur taille et leur forme actuelles seraient dues à l'érosion⁸¹. D'après la configuration des réservoirs et des canaux dans la zone sud, J. Stargardt émis l'hypothèse que ces aménagements assuraient des fonctions à la fois agricoles, défensives mais aussi rituelles liées au culte des ancêtres⁸². Au nord plusieurs canaux prenant leur source sur la rivière Lathaw parvenaient jusqu'à la ville, l'un d'entre eux faisant un détour pour encercler le Payamagyi, également lié à des terrasses funéraires. À l'est, se trouve un vaste réservoir alimenté par des canaux secondaires venant de l'ouest (E1, E2, E3) et du nord (E). D'autres canaux repartent de celui-ci pour irriguer des champs à l'est. Des parcelles fossiles ont pu être distinguées dans ce secteur grâce aux

⁷⁹ Stargardt 1990, p. 95-96.

⁸⁰ Stargardt 1990, p. 92.

⁸¹ Stargardt 1990, p. 94.

⁸² Stargardt 1992, p. 320-21.

photographies aériennes.

À l'intérieur de l'espace fortifié, le réseau hydraulique est particulièrement dense, formé sur la trame de cercles concentriques (canaux A1, A2 et A3) couvrants le sud, l'ouest et le nord de la capitale. Dans le secteur méridional, le canal A alimentait le réservoir sud d'où repartaient trois canaux: un en direction de l'ouest pour parcourir un long trajet circulaire et parallèle aux remparts (A1); un autre partait vers l'angle sud-ouest de la citadelle pour rejoindre le canal A2; enfin un dernier rejoignait la face est de la citadelle pour l'entourer totalement et servait d'alimentation au canal principal de la zone orientale (E). De l'angle nord-ouest de la citadelle partait le canal A3 qui rejoignait le réservoir nord, de même que les canaux A1 et A2, pour achever sa course au nord-est de la ville. Deux autres canaux amorçaient leur course à partir du nord de la citadelle (G et F). La capacité des réservoirs a été estimée sur la base de 3 m de profondeur moyenne. Ainsi les douves avaient une capacité de 2 125 800 m³, le réservoir sud pouvait atteindre une capacité de 810 000 m³, le réservoir nord, une capacité de 691 200 m³, et le réservoir est pouvait contenir jusqu'à 5 875 000 m³, soit un total de 9 502 000 m³⁸³. Notons toutefois que ces valeurs indiquées sont certainement sous-estimées car la profondeur moyenne de 3 m, est une indication minimum. Ce réseau hydraulique continu qui pouvait permettre des résultats sans doute considérables en matière de rendements rizicoles, est également envisagé, par certains auteurs, sous des aspects spirituels et religieux. Le parcours des canaux de dérivation convergents et divergents vers la citadelle royale, marque un trajet circulaire, concentrique et continu. À travers ce schéma, J. Stargardt affirme voir une matérialisation, à échelle urbaine, de la roue de la loi bouddhique, le *dharmacakra*⁸⁴. Notons enfin l'importance qui semble être accordée au parcours des canaux et l'association de l'eau et des terrasses funéraires. Chacune d'entre elles est accouplée à une paire de bassins, généralement creusée au nord de la terrasse.

⁸³ Stargardt 1990, p. 101.

⁸⁴ Stargardt 1992, p. 319.

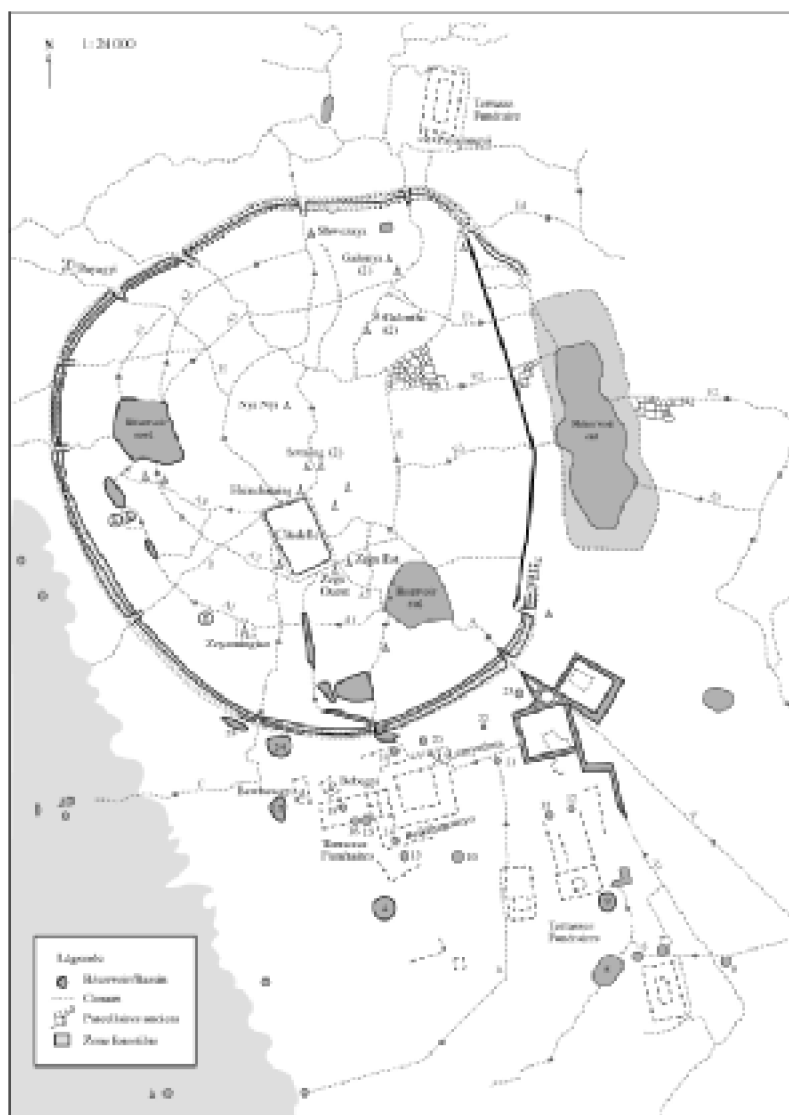


Figure 17. Sri Ksetra – le réseau hydraulique

(d'après Stargardt 1990)

II. Les villes « secondaires » pyu. Prospections, état des lieux et repères archéologiques

Plusieurs sites d'époque et d'occupation pyu, inconnus ou ignorés des sources écrites sont implantés en Birmanie centrale. On constate d'abord, en observant la répartition géographique des villes pyu, que les "grandes" villes, encerclant de leurs remparts une vaste surface, ont souvent une autre petite ville fortifiée établie à proximité. C'est le cas de Beikthano avec Taungdwingyi, de Maingmaw et Myodwin (Pinlè), de Sri Ksetra et Thegon. On ne connaît pas de situation similaire à Halin ni à Waddi, site localisé près de

Myingyan, mais leur site voisin, s'ils existent, sont peut-être à découvrir. Dans l'état de nos connaissances actuelles, on distingue donc l'existence de deux types de villes "secondaires" : celles qui sont associées à un site important et qui semblent former une paire, et celles qui semblent fonctionner seule ou de manière isolée.

En ce qui concerne Taungdwingyi, Myodwin et Thegon, des éléments typiquement pyu y ont été trouvés mais en l'absence d'investigations approfondies, particulièrement des fouilles, la contemporanéité avec leur grande ville voisine n'est pas assurée. On ne peut, par conséquent, qu'émettre des hypothèses à leur sujet. Soulignons également que la promiscuité entre la ville principale et la secondaire peut atteindre jusqu'à une vingtaine de kilomètres.

La première supposition, dans le cas d'une occupation synchrone des sites géographiquement proches, tient au fait que ces couples de villes fonctionnaient peut-être comme des ensembles urbains uniques, comme des entités à part entière. Faut-il y voir la hiérarchisation d'un même espace urbain distribué entre la "capitale" et sa périphérie ? Les petits établissements périphériques étaient-ils destinés à accueillir une population socialement moins élevée que celle résidant dans la "capitale", comme des ouvriers ou des artisans, des esclaves ou des paysans ? Étaient-ils réservés à un groupe de population particulier, comme certains fonctionnaires, certains membres de l'armée ? Était-ce la résidence de riches propriétaires fonciers ? Dans un second cas de figure, on peut imaginer que si les deux établissements ne fonctionnaient pas véritablement comme un tout, comme une seule et même entité urbaine, la petite ville assumait peut-être un rôle que la "capitale" ne pouvait endosser, celle de ville marché par exemple, ce qui expliquerait alors leur promiscuité sans qu'il y ait redoublement de fonction.

Toutes ces hypothèses, et il y en a sûrement d'autres possibles, se limitent aujourd'hui à des questions en attente de réponse.

Les villes « secondaires » associées à une « capitale »

Thegon



Ce site se trouve au sud-est de l'ancienne capitale Sri Ksetra, à 20 km environ (cartes 2 et 28), et présente plusieurs caractéristiques, bien que ces éléments soient disparates, de l'urbanisme pyu tant par les dimensions des briques qui portent également des traces de doigt (ph. 79-80 ; pl. XXVI-XXVII), que par la présence d'un réservoir accolé à la ville ou encore par celle d'urnes funéraires doigt (ph. 82-83 ; pl. XXVII).

Le rempart qui suit un tracé allongé d'est en ouest, est bâti de briques marquées au doigt : les marques sont souvent de simples lignes verticales tracées sur au moins l'une des extrémités de la brique, dans le sens de la largeur. Les gabarits utilisés atteignent environ 40 x 23 x 7,5 cm. Les vestiges du rempart sont recouverts d'une butte de terre peu élevée dans laquelle apparaissent des briques (ph. 77 ; pl. XXVI). Le tracé de la

fortification se lit plus ou moins bien sur les photos aériennes⁸⁵ et particulièrement mal sur la face orientale de la ville, à cause de la faible hauteur du mur encore en place (celui-ci est cependant bien visible au sol ; ph. 78 ; pl. XXVI). Le mur de rempart se dédouble à partir de l'angle nord-ouest : l'un suit sa trajectoire elliptique pour clore l'espace fortifié en partant vers l'est, tandis que l'autre se dirige vers le nord-est. On peut supposer qu'il existait un réseau de canaux directement associé au réservoir creusé au nord-est du site et distribuant l'eau à travers le terroir agraire dépendant de la ville, hors les murs dans ce cas. L'angle nord-est du rempart effleure d'ailleurs le contour sud de cette réserve d'eau. Comme nous l'avons déjà évoqué plus haut, des urnes funéraires, contenant des ossements, sont visibles sur le site. Un cimetière était sans aucun doute présent à l'extérieur des murs, dans le secteur occidental. En effet dans la cour d'un monastère établi à moins de 2 km de la face ouest de la muraille, on voit, à la surface du sol, de nombreuses poteries à corps cylindrique remplies d'os et de terre, semblables à celles qui ont été exhumées à Beikthano et Halin. Les habitants du village ont découvert, en divers endroits du site archéologique, des tablettes bouddhiques en terre cuite, souvent à l'occasion de travaux agricoles (ph. 81 ; pl. XXVII). Ces tablettes votives possèdent des caractéristiques comparables à celles qui ont été découvertes lors de fouilles d'autres sites pyu, Beikthano et Sri Ksetra en particulier où le musée en possède de nombreux exemplaires. Elles sont semblables aux autres tablettes pyu tant par leur forme ovale et leurs dimensions (environ 10 cm de haut par 7 à 8 cm de large), mais également par leur décor moulé. Les tablettes votives de la période de Pagan se distinguent des tablettes pyu par leurs dimensions plus importantes, leur forme presque triangulaire mais aussi par le fait qu'un épais rebord de terre encadre l'image, cadre qui est toujours absent à la période qui nous intéresse ici.

⁸⁵ Aung Myint & Moore 1991, p. 89.

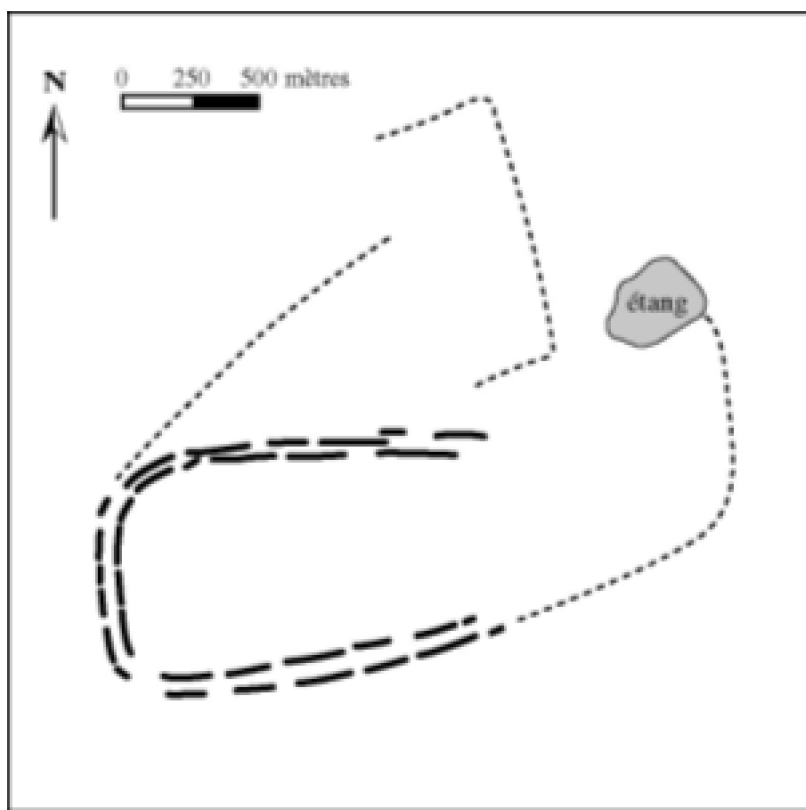


Figure 18. Thegon – plan d'après photographie aérienne
(d'après Aung Myint & Moore 1991)

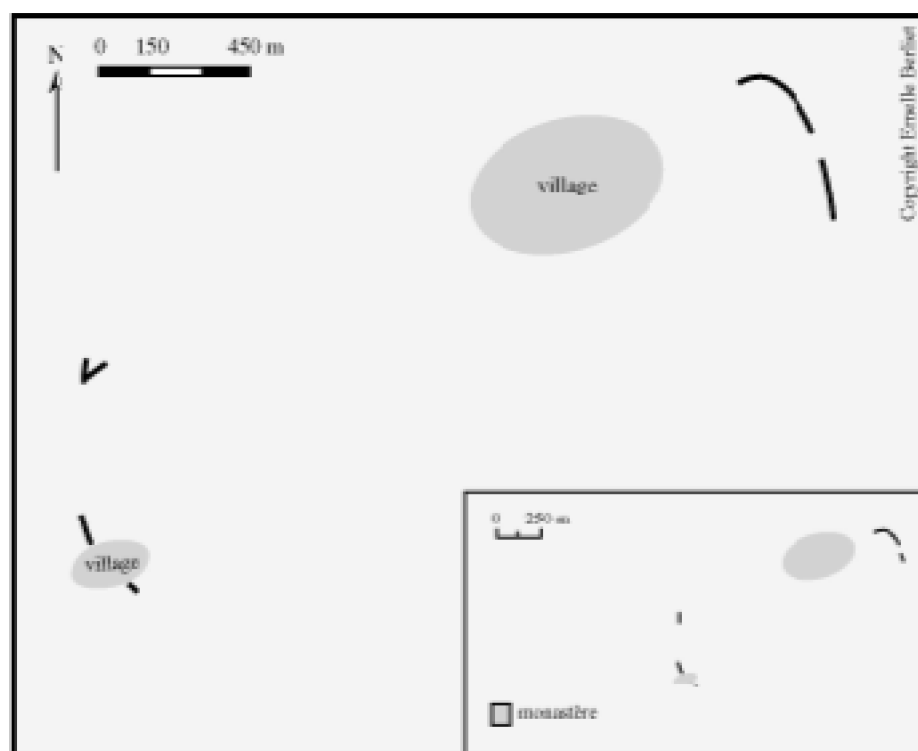


Figure 19. Thegon – relevé des structures au sol (GPS)

Taungdwingyi

(တောင်ငူမြို့)

Le rempart de cette ancienne ville, située à une quinzaine de kilomètres de Beikthano (cartes 2 et 23), traverse le village actuel de Taungdwingyi qui recouvre le site archéologique dans son ensemble (ph. 84 ; pl. XXVIII). De même que la première capitale pyu dont elle est voisine, le plan de la ville fortifiée s'apparente à un carré dont l'un des côtés est fermé par une vaste étendue d'eau. Ce grand réservoir, allongé du nord au sud, est lié à deux cours d'eau : l'un provient du sud et l'autre de l'ouest. Ce dernier rencontre d'abord la douve nord qu'il alimente sur son parcours, puis rejoint le grand réservoir. Les murs nord et ouest sont rectilignes (ph. 86 à 89 ; pl. XXVIII-XXIX) ; la face sud, qui ne se voit que partiellement sur les photos aériennes, n'est presque pas visible au sol. Sa trajectoire s'incurve vers l'intérieur de la ville dans sa section orientale et rejoint probablement le réservoir dans son premier état d'occupation. Des briques marquées au doigt constituent ce rempart⁸⁶ et relèvent d'un gabarit d'époque ancienne, semblable à celles de Thegon avec des dimensions atteignant 47 x 24 x 7,5 cm.

⁸⁶ Aung Myint & Moore 1991, p. 90, fig. 8 ; Hudson 2000, p. 67, fig. 11.

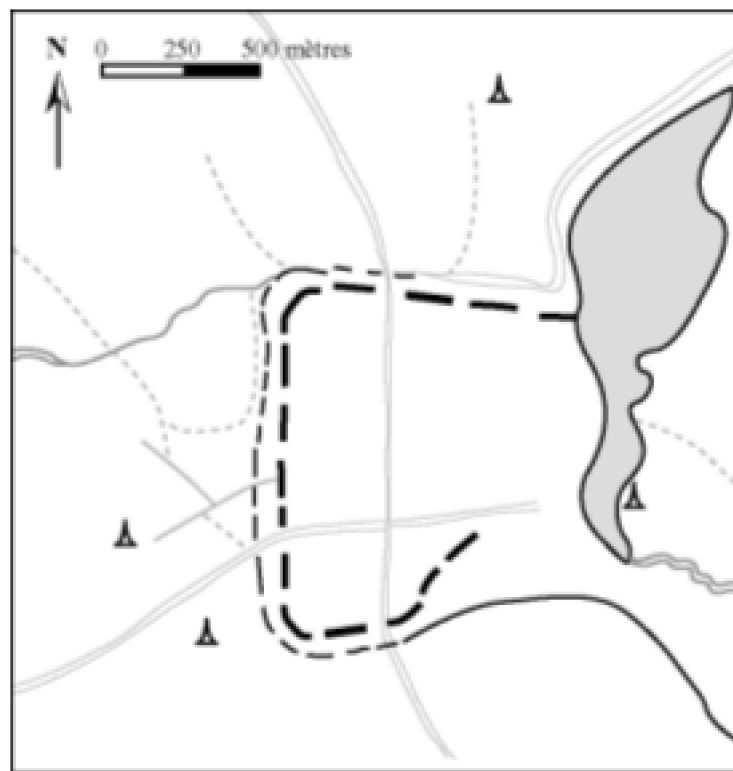


Figure 20. Taungdwingyi – plan d'après photographie aérienne
(d'après Aung Myint & Moore 1991)

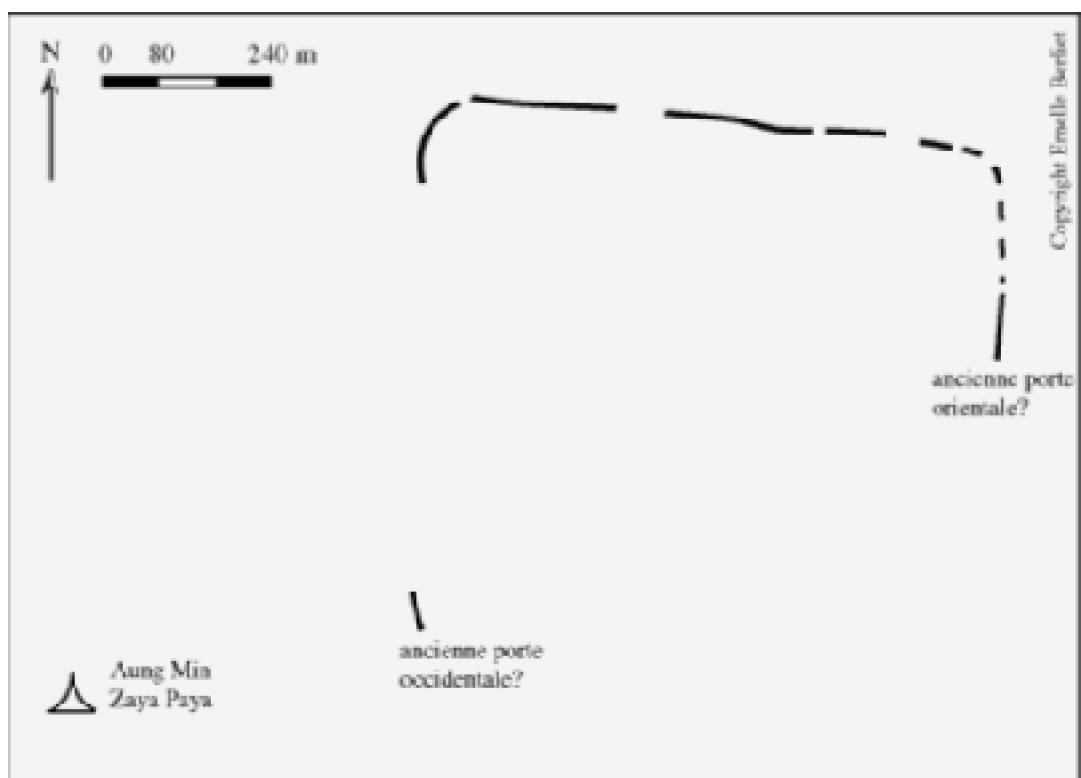


Figure 21. Taungdwingyi – relevé des structures au sol (GPS)

Les villes « secondaires » isolées

Waddi



Le site se trouve à proximité de Myingyan, à mi-parcours entre Maingmaw et Pagan (cartes 2 et 20). Son plan est similaire à celui de Sri Ksetra avec une forme circulaire tendant vers l'ovale, mais ses dimensions sont plus réduites, le diamètre de l'enceinte atteignant environ 1,5 km. Les traces du rempart, extrêmement limitées et peu visibles au sol, ne laisseraient pas supposer l'existence d'une telle ville si les clichés aériens n'en apportaient pas la preuve.

Un réservoir, qui était probablement associé à un réseau de canaux, se trouve à l'ouest-sud-ouest de la ville, à proximité immédiate du rempart. Celui-ci paraît simple et une douve en faisait sans doute le tour. Des briques marquées au doigt ont été retrouvées sur le site ⁸⁷ (ph. 91 ; pl. XXX). Les habitants trouvent régulièrement de nombreuses perles noires portant un décor blanc ainsi que des perles en cornaline, de forme sphérique ou allongée et parfois zoomorphe (ph. 94 ; pl. XXXI). La fabrication de perles est d'ailleurs une activité importante dans le village actuel, certains artisans exportent leur production même jusqu'à Taiwan. Comme pour les véritables perles pyu de couleurs noire et blanche, les villageois utilisent comme matériau de base le bois fossilisé abondant sur le site (ph. 96 ; pl. XXXI). De nos jours les perles sont coupées, percées et polies à l'aide de machines industrielles, laissant une surface parfaitement blanche : le dessin est ensuite appliqué avec une pâte résultant d'un mélange de sable et d'eau, puis, enfin, les perles sont déposées sur des braises de charbon : la surface vire au noir par oxydation et le décor laissé en réserve sous le sable conserve sa blancheur (ph. 95 ; pl. XXXI). On connaît ce procédé de coloration par oxydation depuis la préhistoire et les Pyu usaient sans doute de la même technique pour la fabrication de leurs perles. Plusieurs stèles gravées d'inscriptions qui, d'après le Département d'Archéologie, seraient pyu ont été retrouvées (ph. 92-93 ; pl. XXX). Il m'a été impossible de savoir si ces documents épigraphiques avaient été traduits ou non.

⁸⁷ Aung Myint & Moore 1991, p. 89 et p. 90 fig. 7.

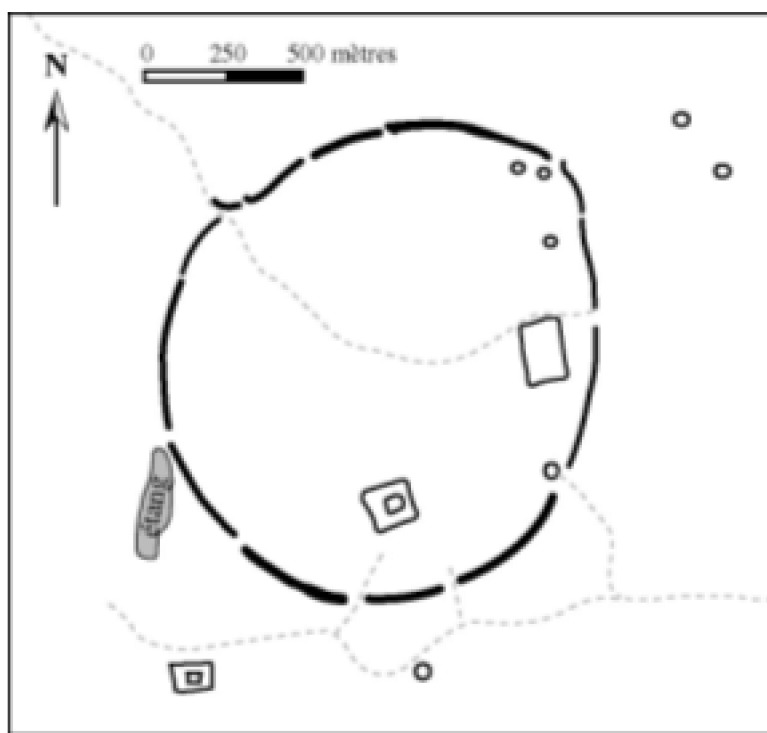


Figure 22. Waddi – plan d'après photographie aérienne
(d'après Aung Myint & Moore 1991)

Myayde

(*Allanmyo*-အောင်လံမြို့.)

La première fondation de cette ville est attribuée par la tradition légendaire au roi Thammoddarit, qui l'aurait créée après sa fuite de Sri Ksetra au I^{er} siècle de notre ère, date certainement légendaire. La ville aurait été reconstruite de nombreux siècles plus tard par un roi d'Ava⁸⁸ (cartes 2 et 26). De nombreux stupas sont érigés sur le site dont un est attribué aux frères aveugles de Tagaung, Mahathambawa et Sulathambawa (ci-dessus), et un autre au roi de Pagan Narapatisithu qui l'aurait fait construire en 1167. Bien d'autres édifices sont attribués à Duttabaung, mais leur construction par ce roi Pyu est sans doute tout aussi légendaire que la fondation de la ville (ph. 100 ; pl. XXXIII).

Une fortification de brique est encore en place sur le site, mais la surface réduite qu'elle enferme, et certains éléments architecturaux comme la présence d'une tourelle d'angle (ph. 99 ; pl. XXXII), interdisent d'en attribuer la construction aux Pyu, ni même à la période de Pagan. De plus, la céramique retrouvée en abondance à l'intérieur de l'espace fortifié atteste d'une occupation peu ancienne : de nombreux tessons de poterie chinoise

⁸⁸ *Gazetteer of Burma*, vol.2, pp. 429-30.

récente et de céramique anglaise tapissaient la surface du sol. On a également retrouvé plusieurs exemplaires de foyers de pipe en terre cuite qui, certes, reprennent les mêmes motifs que ceux de l'époque pyu, mais ce type d'objets et de décors (en pétales de lotus par exemple), sont encore fabriqués en quantité de nos jours. Toutefois, certains artefacts typiquement pyu ont été découverts sur le site, notamment des briques marquées au doigt et des tablettes votives en terre cuite. Les briques, tout d'abord, portant des marques rectilignes sur un seul côté ont été retrouvées à divers endroits (ph. 97-98 ; pl. XXXII). Elles sont tout à fait similaires à celles que l'on rencontre à Beikthano ou Sri Ksetra, tant par les traces qu'elles portent que par leurs dimensions. Celles que nous avons mesurer étaient fragmentaires mais leur épaisseur, environ 8 cm, relève des gabarits anciens.

Un ensemble de 49 plaques bouddhiques en terre cuite a été trouvé dans un stupa en ruine, attribué au roi Duttabaung. Ces objets, qui ne portent pas d'inscriptions, présentent les caractéristiques des tablettes pyu tant par leur forme, que leur dimension et leur décor. Une équipe du Département d'Archéologie de Rangoun, qui les attribue de même à la période pyu, a emporté 8 de ces objets et laissé les 41 autres dans la pagode d'un monastère, aux soins des moines du village qui les ont recouvertes de peinture dorée (ph. 101-102 ; pl. XXXIII).

Kama



D'après la légende, cette ville serait l'œuvre d'un roi de Sri Ksetra, sans doute imaginaire, qui aurait régné vers 250 avant notre ère et qui est nommé Rekkhan dans le *Maha Rajaweng* et Yakkhan dans la *Chronique du palais de cristal*. Le nom d'origine de la ville était Mahagama jusqu'au règne d'Alaungpaya. Une autre tradition rapporte que ce nom changea au temps de Narapatisithu, aux alentours de 1167. L'appellation première, Mahagama, dériverait du terme pali gama: celui-ci qui s'appliquerait aux villes de seconde classe⁸⁹, comportant un marché et ne possédant pas de fortifications⁹⁰. À proximité de la ville se trouvent deux pagodes, celles de Shwenanpaing et Shwemyeng-deng, qui auraient été édifiées par le dernier roi de Sri Ksetra, Thupinnyanagasein⁹¹. Une autre fondation religieuse près de Kama est attribuée à ce souverain, il s'agit de la pagode Shwezigon. Enfin, notons une dernière pagode dans cette région, celle de Shwe Bhoorabaw, qui est due à Narapatisithu. Elle daterait de 1170 et aurait été construite sur les vestiges d'un édifice plus ancien⁹². La prospection de ce site n'a débouché sur aucun résultat intéressant, si ce n'est de confirmer l'absence de rempart et la présence de

⁸⁹ Le mot "gama" signifie littéralement "village".

⁹⁰ *Gazetteer of Burma*, vol. 2, p. 217.

⁹¹ *Gazetteer of Burma*, vol. 2, p. 668.

⁹² *Gazetteer of Burma*, vol. 2, p. 633.

nombreux édifices religieux dont plusieurs sont rattachés à la période de Pagan (cartes 2 et 26).

III . L'organisation d'un territoire en réseau : la ville môn

Introduction

Les Môn de Basse Birmanie ont fondé un royaume basé sur un système politique rayonnant à partir de sa capitale (Thaton puis Pegu) mais ne se limitant pas au contrôle d'un petit terroir qui lui était directement dépendant. En effet, la monarchie Môn semble avoir exercé un pouvoir beaucoup plus large, sur le plan territorial, en fondant des villes, semble-t-il, de différentes fonctions. Les sources font largement défaut quant aux Môn de Basse Birmanie, mais les sites que l'on connaît, et surtout leur localisation, tendent à montrer la diversité des rôles qu'ils attribuaient à leurs villes : certaines, implantées en bord de mer, étaient directement liées au commerce maritime, notamment sur la Baie du Bengale ; d'autres, établies à l'intérieur des terres, étaient tournées vers les activités agricoles et/ou éventuellement vers les échanges intérieurs.

En terme d'urbanisme, l'état de nos connaissances sur les Môn est plus lacunaire que sur les Pyu. Les recherches y ont été moindres, surtout dans le domaine de l'archéologie. On retiendra néanmoins quelques facteurs et quelques constantes. Tout d'abord, le climat de Basse Birmanie ne nécessite pas d'irrigation pour la riziculture, facteur qui rend à lui seul la morphologie des villes bien différente de celle des villes pyu ; on constate également une diversité dans l'emploi des matériaux de construction avec l'utilisation tantôt de la brique, tantôt de la latérite, voire le mélange des deux. Lorsque la brique est employée, c'est-à-dire dans la majorité des cas, on trouve, comme chez les Pyu, des lignes tracées aux doigts sur l'une des surfaces.

Le développement des échanges commerciaux en direction du détroit de Malacca et de la mer de Chine depuis l'Asie du Sud-Est a probablement joué un rôle non négligeable sur la population Môn de Basse Birmanie, de même qu'il a eu un impact considérable sur les Môn de Thaïlande et le royaume de Dvaravati. L'image que l'on a néanmoins de la situation en Birmanie du sud à cette époque est bien plus floue qu'au Siam.

La population

L'origine géographique précise des Môn est inconnue, mais ils seraient originaires d'une région se trouvant à l'est de la Birmanie. Ils appartiennent en effet à la famille linguistique dite môn-khmère, appartenant elle-même à la famille plus large des langues austro-asiatiques⁹³. L'alphabet en usage pour transcrire la vieille langue môn était un

⁹³ Luce 1985, chap. I, p. 1-10.

dérivé très proche de l'ancienne écriture telugu, employée dans le sud de l'Inde⁹⁴. On ne sait pratiquement rien sur l'arrivée des Môn en Birmanie et ce que l'on sait d'eux dans cette région jusqu'au XI^e siècle est très limité. Néanmoins, par des études linguistiques et épigraphiques, G.H. Luce a pu démontrer que les plaines de Kyaukse avaient été leur première terre d'accueil en Birmanie. L'abondance des sources d'eau pérennes font de cette région, malgré sa situation au cœur de la zone sèche, un territoire particulièrement fertile une fois mis en place des aménagements permettant la culture sous irrigation. Avant la migration du peuple birman ce riche territoire était occupé surtout par des Môn mais également par des Pyu, des Karens, des Was, des Palaungs, des Kadus et peut-être des Thets ainsi que des Sgaw Karens⁹⁵. D'après le même auteur, l'arrivée des Birmans dans ces plaines fertiles aurait probablement été un facteur majeur de leur abandon par les Môn. Après une période de cohabitation, ils se seraient déplacés vers le sud pour investir le delta de l'Irrawaddy et la région du Ténasserim, au nord de l'isthme du Kra, région dans laquelle les pluies de mousson suffisent à elles seules à l'alimentation des rizières, sans aucune nécessité d'irriguer. Ils établirent alors un royaume connu sous le nom de Ramannadesa, voisin des deux autres royaumes môn occupant la Thaïlande actuelle : Dvaravati à l'embouchure du Ménam dont les premiers sites datent du VI^e siècle de notre ère et dont l'occupation dura jusqu'au XI-XII^e siècles au moins, et Haripunjaya fondé au VII^e siècle à 400 km au nord dans la région de l'actuelle Lamphun, qui disparut au XIII^e siècle⁹⁶. C'est aux Môn, peut-être dans la région de Kyaukse, que les Birmans empruntèrent l'écriture et c'est à leur contact qu'ils découvrirent la culture et l'influence indienne, essentiellement le bouddhisme et le brahmanisme.

Les Môn furent nommés *Talaing* par les Birmans, puis cette dénomination conserva son usage jusque dans le courant du XX^e siècle, employée notamment par les Anglais, et que les Môn récusent. Son origine fut longtemps un sujet de controverse, mais aujourd'hui, la théorie généralement admise considère que son existence est ancienne. En effet l'usage de ce nom ne remonte pas à la conquête du territoire Môn par Alaungpaya, au milieu du XVIII^e siècle, comme on le croyait mais à des époques, semble-t-il, antérieures. Le mot *Talaing* serait, d'après les traditions locales, tamoules et telugu, un dérivé du nom Telingana⁹⁷, région qui correspondrait aux environs de Madras d'où étaient originaires les immigrants indiens arrivés en Basse Birmanie. Cette idée est reprise dans un manuscrit môn⁹⁸ qui précise, pour sa part, le métissage des deux populations. Cette descendance aurait alors été désignée par le nom *Talinga*⁹⁹ qui se

⁹⁴ Duroiselle & Blagden, vol. 1, part 2, p. 78.

⁹⁵ Luce 1959 « Old Kyaukse ... », p. 81.

⁹⁶ Dupont 1959, p. 1

⁹⁷ Cooper 1913, p. 2.

⁹⁸ Ce manuscrit se nomme le *Weerng Dhat Satern*, ou le *Livre des Reliques de Thaton* (cf. Cooper, 1913).

⁹⁹ *Imperial Gazetteer of India*, vol. 23, p. 208.

serait transformé en *Talaing*. Le roi, mécontent de cette descendance, lui attribua le nom *Ita Lerm*, ce qui signifie "demi caste"¹⁰⁰ et, transposé dans la langue birmane, ce terme donna le nom *Ita Laing* qui semble également être une origine possible du mot *Talaing*¹⁰¹. Quoi qu'il en soit, le nom *Talaing* fut indistinctement appliqué à la totalité du peuple môn par les Birmans, et ce dès l'époque d'Anawratha, alors qu'à l'origine il ne désignait que la descendance issue du métissage entre Indiens et Môn.

Une minorité de Môn vit aujourd'hui dans l'état du Myanmar, représentant ainsi la plus ancienne ethnie encore présente sur le territoire¹⁰².

Ainsi l'étude des anciennes villes môn, par leur diversité et surtout leur nombre important, met en lumière des différences majeures dans le système politique et la gestion du territoire par rapport aux Pyu. Ceux-ci, comme nous l'avons vu, semblent avoir adopté une organisation territoriale proche ou inspirée du modèle de la cité-état lorsque l'on étudie la répartition et la morphologie des villes, tandis que les Môn ont choisi un mode d'occupation où les implantations urbaines se répartissaient en réseau hiérarchisé et/ou spécialisé. En créant à la fois des fondations maritimes avec des villes implantées sur le littoral, ou ayant un accès facile à la mer, et des fondations fluviales édifiées à l'intérieur des terres, la population Môn basait son économie et ses revenus sur au moins deux types de ressources, agricoles et commerciales¹⁰³. Il est vrai que les données textuelles ne nous renseignent pas sur ce sujet, mais c'est par analogie avec les Môn de Thaïlande à la même époque que l'on peut comprendre la situation des Môn de Basse Birmanie. On peut également supposer que la mise en place et le maintien d'un tel système de gestion, tant sur le plan économique que territorial, nécessitait l'intervention d'un pouvoir dirigeant fort et centralisé.

On peut également s'interroger sur l'influence possible que ce système, politiquement centralisé et économiquement diversifié, a pu avoir sur les Birmans lorsque ceux-ci conquièrent le Sud et prirent le pouvoir au XI^{ème} siècle. L'image que l'on a néanmoins de la situation en Birmanie méridionale à cette époque est bien plus floue qu'au Siam.

L'usage mixte ou varié de matériau n'existait pas chez les Pyu, notamment en raison de l'absence de carrière de latérite en Birmanie centrale. Ce matériau, à forte granulométrie, est d'usage idéal dans les régions très humides et arrosées comme la Birmanie méridionale pour ses qualités de drainage. De même que chez les Pyu, lorsque la brique est employée, les gabarits mis en œuvre sont de dimensions importantes et on trouve des lignes tracées aux doigts avant cuisson sur l'une des faces.

L'indianisation de la Basse Birmanie

La Birmanie est, parmi les pays d'Asie du Sud Est, le plus proche de l'Inde, accessible à

¹⁰⁰ Cooper 1913, p. 2.

¹⁰¹ Cooper 1913, p. 8.

¹⁰² Luce 1953, p. 1.

¹⁰³ Saraya 1999, pp. 46 & 48.

la fois par la route terrestre qui depuis le début des périodes historiques traversait les montagnes de l'Assam et de Manipur, débouchant ainsi sur la Haute Birmanie, et par les voies maritimes qui rejoignaient les côtes de l'Arakan, le delta de l'Irrawaddy et la côte du Ténasserim le long du golfe de Martaban. Sa situation géographique ne pouvait donc que favoriser l'intérêt des marchands indiens pour y installer des comptoirs. Les Môn et les Pyu ont chacun leur histoire et leur tradition vis-à-vis de l'arrivée et de l'installation des immigrants indiens sur leur territoire. La tradition môn propose différents récits qui varient selon les lieux colonisés. Les légendes de fondation de chaque ville, lorsque par le biais de l'oralité ou des écrits cette tradition les a transmises, montrent la diversité relative des régions dont ces nouveaux venus indiens étaient originaires. Ainsi, la présente étude s'efforcera, dans la mesure du possible, de mentionner ces légendes au cas par cas, considération faite qu'un fond de vérité potentiel existe dans leur contenu, malgré leur forme bien souvent fabuleuse. Si l'on veut présenter ici une récapitulation plus ou moins schématique des mouvements de population entre l'Inde et la Basse Birmanie, on peut dire que les environs de Thaton, à l'embouchure du Salween, furent "colonisés" par des habitants en provenance d'une région nommée Karanatta, tandis que les immigrants des environs de Pegu venaient, d'après la tradition, d'une région qui se situait entre la Krsna et la Godaverī¹⁰⁴. Ayetthema fut, semble-t-il occupée par une population venue du Bengale, et la partie orientale du delta, plus précisément le secteur compris aux abords du fleuve Hlaing et du Sittang, portait le nom d'Ukkala ou Ukkalaba qui n'est autre que l'ancien nom de l'Orissa : les vestiges découverts, notamment des sculptures, ont été rapprochées d'un point de vue stylistique aux productions de l'Orissa.

À l'exception de la légende de fondation de Thaton et de Pegu dans laquelle intervient directement le dieu Indra, nommé Thagya Min ou Sakka en Birmanie. Ces légendes de fondation des autres établissements font souvent intervenir le Bouddha en personne. Des disciples de celui-ci auraient également vécu en Basse Birmanie ou, selon les traditions, certains d'entre eux en seraient originaires. Les deux missionnaires d'Asoka, Sona et Uttara, auraient été envoyés par le troisième concile bouddhique afin d'y prêcher la parole du Maître. Cette histoire est contée dans les chroniques cinghalaises le *Mahavamsa* et le *Dipavamsa* datant du V^{ème} siècle, mais cette mission n'apparaît pas dans les inscriptions d'Asoka lui-même, à l'inverse des autres, c'est pourquoi cette ambassade est considérée comme mythique. Il faut donc probablement envisager que les auteurs cinghalais, à défaut de raconter un épisode véridique, considéraient la tradition bouddhique en Birmanie comme un phénomène ancien. De même, la légende des deux marchands, Taphussa et Bhallika¹⁰⁵, qui selon les sources étaient originaires soit de l'Inde soit de Suvannabhumi, qui auraient motivé la fondation de Dagon, l'actuelle Rangoun, sont traditionnellement considérés comme les premiers dévots du Bouddha qu'ils auraient rencontré durant la septième semaine après son illumination¹⁰⁶. Bien connue dans le contexte bouddhique, cette légende a été souvent reprise dans différentes

¹⁰⁴ Majumdar 1963, p. 219.

¹⁰⁵ On rencontre également l'orthographe Tapussa et Bhalluka.

¹⁰⁶ Majumdar 1963, p. 224.

régions avec des variantes locales.

L'immigration indienne s'est bien entendu fait ressentir dans l'appellation des villes. Pour les plus importantes un nom sanskrit ou pali est venu doubler le nom vernaculaire. Par ailleurs, plusieurs noms de villes situées en Basse Birmanie se retrouvent, sous leur forme indienne, dans la géographie de Ptolémée.

Les vestiges brahmaniques du royaume de Ramannadesa

Force est de constater le paradoxe entre tradition et archéologie dans ces régions où les vestiges sont majoritairement d'obédience brahmanique. On remarque également dans ce penchant pour l'hindouisme une préférence envers Visnu plutôt que Siva. Il n'est question ici que de retracer les grandes lignes des découvertes dans le sud, les objets ne sont bien entendu que présentés de manière partielle et la liste qui va suivre est loin d'être exhaustive. Deux plaques sculptées ont été retrouvées à Thaton. Chacune représente, dans le registre inférieur, un Visnu à quatre bras couché sur le serpent avec les jambes croisées. Au-dessus de lui se trouvent trois fleurs de lotus sur lesquels sont assis Brahma à gauche, Visnu au centre et Siva à droite. Sur l'une de ces plaques, la tige d'où fleurissent les lotus émerge du nombril du dieu couché, comme celle qui a été retrouvée à Sri Ksetra. Sur l'autre image, trois stèles figurent dans le registre supérieur au-dessus des trois divinités assises, celle de Visnu au centre étant de taille plus importante. D'un point de vue stylistique, ces images ont été datées du IX^e siècle de notre ère ¹⁰⁷. Une représentation de Siva a également été retrouvée à Thaton, et serait la plus ancienne image de ce dieu découverte en Birmanie ¹⁰⁸. À l'exception de l'Arakan, le culte de Siva semble avoir très limité, car totalement absent de toutes les légendes ou histoires traditionnelles et de l'épigraphie, et n'apparaît que rarement en image ainsi que sur quelques monnaies en Birmanie proprement dite, où une face lui est réservée, l'autre représentant les attributs de Visnu ¹⁰⁹. D'autres vestiges brahmaniques existent à Thaton, au bord d'une des terrasses de la pagode Shwezayan qui, dans son état actuel, est un monument bouddhique datant du XIV^{ème} ou XV^{ème} siècle. Quatorze panneaux datés sur le plan stylistique du IX-X^{ème} siècle ont été retrouvés. Ces panneaux auraient constitué un même ensemble avec les deux représentations de Visnu et celle de Siva appartenant à un temple hindou puis déplacé sur le monument qu'est aujourd'hui le Shwezayan. Parmi les pièces identifiées avec certitude, on peut citer par exemple une représentation de Hanuman et deux de Siva. Ces pièces ont été rapprochées avec celles de l'Orissa compte tenu des nombreuses affinités présentes dans la sculpture contemporaine des deux régions, rapprochement auquel adhèrent les historiens en général. Les représentations de Brahma sont également très rares, ainsi qu'il est assez

¹⁰⁷ Ray 1932, p. 33. Pour une représentation de ces deux plaques, voir Ray 1932, pl. V, fig. 5 & 6.

¹⁰⁸ Ray 1932, p. 53.

¹⁰⁹ Seule la région de l'Arakan a développé le culte sivaïte sous la dynastie des Candra. On y trouve des monnaies similaires à celles qui viennent d'être décrites mais également des monnaies figurant les attributs de Siva sur une face et sur l'autre, on y rencontre parfois le nom du roi écrit en caractère nagari. Ces pièces s'étalent sur une fourchette chronologique allant du IV^e au X^e siècle (voir Ray 1932, pp. 51-53).

exceptionnel de le voir représenté seul. On le trouve sculpté en bas relief sur un pilier intérieur du temple Nanpaya, à Pagan¹¹⁰, bâtiment considéré comme la résidence du roi de Thaton Manuha, ramené captif par Anawratha. Quelques petites images de Ganesa ont été retrouvées presque exclusivement dans le delta de l'Irrawaddy, c'est-à-dire dans la région que côtoyaient les marchands indiens. Quelques autres proviennent de Pagan, notamment sous forme de petites tablettes votives¹¹¹. Ces objets très ordinaires dans le contexte bouddhique sont également fréquents en contexte brahmanique, particulièrement dans la tradition bengalie.

Thaton : La première capitale



La fondation et ses légendes

La date de fondation de la capitale du royaume de Ramannadesa, Thaton est communément fixée par les historiens au V^{ème} siècle de notre ère. De nombreuses légendes abondent quant à sa création, la situant parfois dans le temps à des époques très reculées, comme au XVII^{ème} siècle avant l'ère chrétienne. Une tradition môn ramène son établissement à la fin du VI^{ème} siècle avant JC et l'attribue à Siharaja, personnage fantastique né d'un dragon et contemporain du Bouddha Gautama¹¹². La légende la plus courante, mentionnée par les Môn, les Birmans et les chroniques cinghalaises, le *Mahavamsa* et le *Dipavamsa*, concerne Sona et Uttara qui auraient été deux missionnaires indiens envoyés en Basse Birmanie, sous l'impulsion d'Asoka, par le troisième concile bouddhique réuni en 241¹¹³ avant notre ère dans la ville de Pataliputra, l'actuelle Patna. Nous n'avons aucun renseignement crédible sur la fondation de Thaton et sur l'histoire de ce site pour les périodes antérieures au XI^{ème} siècle, c'est-à-dire avant la conquête d'Anawratha.

Une des traditions des plus répandues attribue la première fondation de la capitale à une colonie indienne venue de Thubinga, dans le pays de Karanatta (ou Karanaka)¹¹⁴ plusieurs siècles avant notre ère. Elle met en scène Titha Kumma et Dzaya Kumma, fils du roi Thita qui régnait sur cette région. Les deux princes quittèrent leur pays natal pour

¹¹⁰ Ray 1932, p. 65.

¹¹¹ Ray 1932, pp. 66-68.

¹¹² Scott O'Connor 1907, p. 328.

¹¹³ Gazetteer of Burma 1987, vol. 2, p. 714.

¹¹⁴ Phayre 1873, p. 25.

s'installer sur le site de la future capitale et y menèrent une vie de retraite.

Ils trouvèrent un jour sur le bord de mer deux œufs abandonnés et issues d'une femelle dragon qu'ils emportèrent avec eux. De chaque œuf sorti un garçon, mais l'un d'entre eux mourut à l'âge de dix ans. Le second vécut dans la forêt sous la protection des ascètes jusqu'à dix-sept ans, puis fonda la ville de Thaton avec l'aide du dieu Sakra (parfois nommé Thakya) qui correspond au dieu Indra, et pris comme titre royal le nom de Thiha Radza¹¹⁵. D'après les sources môn, une dynastie de 59 rois régna sur Thaton jusqu'à sa chute au milieu du XI^{ème} siècle, et le premier roi mourut l'année où le Bouddha atteignit le Nirvana¹¹⁶. Cette même légende raconte que le Bouddha aurait prêché sa doctrine dans cette cité 37 ans avant son illumination, accompagné de quelques fidèles dont le disciple Mithila, considéré comme la réincarnation du jeune enfant recueilli par les deux ermites et décédé à l'âge de dix ans¹¹⁷. La *Chronique du Palais de Cristal* situe le premier monarque de Thaton, du nom de Siharaja, à l'époque du Bouddha historique. 48 rois de la même lignée se seraient alors succédés jusqu'à Manuha, défait par Anawratha¹¹⁸. Le *Maha Yazawin*¹¹⁹ mentionne à la même époque le roi de la capitale sous le nom Asokadhammaraja, tandis que la chronique de Thaton se réfère également à Siharaja, précisant que celui-ci était le frère d'Ashin Gavampati, disciple du Bouddha. C'est sur l'invitation de ce disciple qu'il se serait rendu dans le royaume de Suvannabhumi, et, après son extinction, Ashin Gavampati aurait remis à Siharaja 32 dents reliques du grand maître¹²⁰.

La dynastie de Thaton d'après les sources môn¹²¹

¹¹⁵ Phayre 1873, p. 26

¹¹⁶ Dupont 1959, p. 5 ; Phayre 1883, p. 288 (2^{ème} éd. 1967)

¹¹⁷ U Tin Gyi 1931, p. 13

¹¹⁸ Luce & Pe Maung Tin 1923 p. 79 (2^{ème} édition 1976)

¹¹⁹ Ce texte est souvent désigné par son titre anglais "The Great Chronicle"

¹²⁰ Luce & Pe Maung Tin 1923 p. 79 (2^{ème} édition 1976)

¹²¹ Phayre 1883, p. 288 (2^{ème} éd. 1967).

1-Thiha Radza	16-Maha Baddara	31-Bhumma Radza	46-Radza Thura
2-Thiri DhammaThauka	17-Adara	32-Manda Radza	47-Tsitta Radza
3-Titha	18-Angula	33-Mahingtha Radza	48-Diga Radza
4-Dhamma Pala	19-Urunnata	34-Dhamma Tsekkaran	49-Uttama Radza
5-Dhamma Dhadza	20-Maha Thuganda	35-Thutsan Badi	50-Thiri Radza
6-Enggura	21- Thuganda Radza	36-Baddara Radza	51-Dhamma Radza
7-Ubadewa Meng	22-Brahmadat	37-Narathu Radza	52-Maha Tsitta
8-Thiwarit	23-Manyaradza	38-Tsambudipa	53-Ganda Radza
9-Dzautakumma	24-Adika	39-Ketharit Radza	54-Dzeyaradza
10-Dhamma Thauka	25-Maradi Radza	40-Widzaya Kumma	55-Thumana Radza
11-Uttara	26-Thaduka	41-Mani Radza	56-Maddaka Radza
12-Kathawun	27-Dhamma Biya	42-Tekka Meng	57-Aminna Radza
13-Mahathala	28-Thudatha	43-Kutha Radza	58-Udinna Radza
14-Araka	29-Dippa Radza	44-Dippa Radza	59-Manuha Meng
15-Narathura	30-Athekka Radza	45-Nra Radza	

Les fortifications et les structures défensives

La ville est adossée à des petites montagnes granitiques à l'est mais surtout à l'est, tandis que les zones ouest et sud sont des plaines alluvionnaires récentes âgées tout au plus de 300 ans. Thaton possédait très probablement un port de mer,¹²² ce qui fait de cette ville une fondation maritime dont le rôle, outre celui de capitale, devait être essentiellement tourné vers le commerce (cartes 3 et 32).

L'espace fortifié se développe selon un schéma rectangulaire orienté nord-ouest sud-est, à la base d'un petit massif granitique. Le plan publié dans l'ouvrage de G.H. Luce¹²³ et datant probablement des années 1950, est le plus complet que l'on possède. Sur ce plan, un double rempart est visible sur la face est avec des douves creusées dans l'espace intermédiaire et en bordure du mur extérieur. Les parois de ces douves auraient été parementées de blocs de latérite. Les murailles sud et ouest sont apparentes mais partielles, et se distinguent sur une longueur de 700 m environ pour la face méridionale et 500 m pour le mur occidental. Ce dernier est simple, sans aucune trace de fossé, et il est relié au double rempart oriental par un mur transversal longé d'une douve étroite sur le côté nord. À l'est, le mur intérieur s'étend sur une distance d'environ 2300 m, et celui du nord mesure environ 1450 m : la surface totale dépassait donc 300 hectares. D'après ce plan de Thaton, plusieurs cours d'eau traversaient les douves de la ville, et les alimentaient probablement au passage.

Au-delà des remparts de la capitale, les vestiges d'un autre mur bordé d'un fossé sur l'extérieur étaient visibles au nord-ouest, entre les collines granitiques et la rivière Yebok.

¹²² Guillon 1974, p. 275; Aung Thaw 1972, p. 34; U Tin Gyi 1931, p. 9.

¹²³ Luce, 1969, vol. 1, pp. 24-25

Trois fortins quadrangulaires se trouvaient à proximité immédiate de la ville. Celui du nord était directement accolé au double rempart, mais également à un mur situé plus au nord et qui semble avoir été une protection supplémentaire, entre la rivière et les collines. Ce fortin de plan carré, constitué de quatre enceintes successives, occupait toute la largeur de cet espace intermédiaire. C'était de loin le plus important. Cette construction imposante associée au rempart septentrional indique, peut-être, que le danger le plus redoutable pouvait provenir du nord. Le second, établi au sud du site, à l'opposé du fortin précédent, n'a été que très partiellement dégagé car seul son angle nord-ouest est visible. On distingue toutefois la présence d'une fortification double. Le troisième fortin, le plus distant de la cité, est totalement visible sur le plan avec une fortification double et de forme carrée. Enfin, au centre de la ville fortifiée se trouvent les vestiges d'un bâtiment également de plan carré, bordé d'une douve le long de sa face nord ; ils ont été interprétés comme l'ancien palais. Les prospections que nous avons menées sur le terrain en 2002 laissaient apparaître des vestiges plus limités qu'à l'époque où le plan que nous venons de commenter, a été dressé. La face orientale du rempart de latérite est de loin l'élément le mieux conservé : il ne reste qu'un mur sur les deux édifiés à l'origine, mais il reste visible sur une hauteur importante et sur presque toute sa longueur puisqu'il mesure encore 1920 m (ph. 116 à 122, pl. XXXVIII à XL). L'angle sud-est a totalement disparu de même que les restes de la face occidentale, qui étaient déjà limités dans les années 1950 ; la face méridionale n'est aujourd'hui préservée que sur une courte section. Côté nord, l'angle nord-est est encore en place avec sa double muraille (ph. 123 à 125, pl. XL-XLI). Par contre, les traces des trois fortins, du mur de protection extérieur situé au nord de la ville et celles du "palais" ont totalement disparu aujourd'hui, puisque l'agglomération actuelle recouvre la totalité du site archéologique.

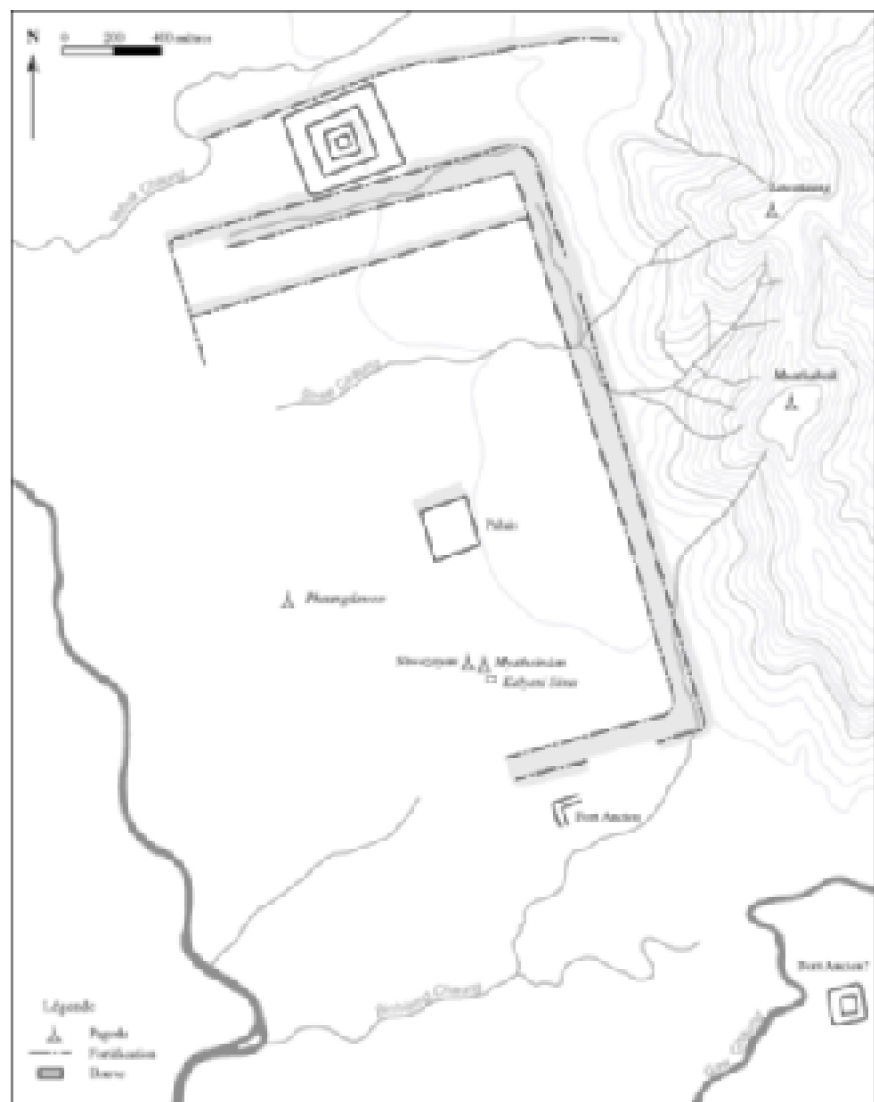


Figure 23. Thaton – plan ancien du site archéologique
(d'après Luce 1960)

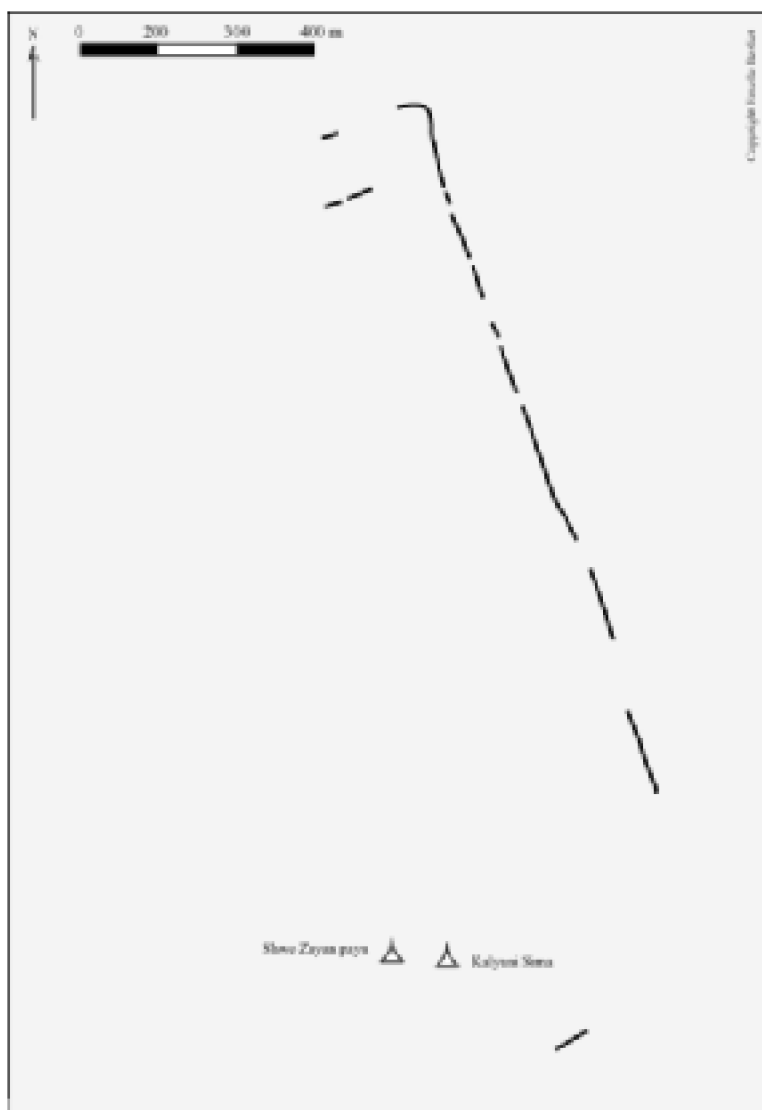


Figure 24. Thaton – relevé des structures au sol (GPS)

Les aménagements urbain et religieux

Le seul bâtiment qui peut être qualifié de civil au sens strict a été interprété comme l'ancien palais. Il occupait la place centrale de la vieille ville et se présentait sous la forme d'un carré de 200 m de côté environ, fortifié comme une petite citadelle.

Le développement de la ville actuelle concerne surtout la partie nord de l'ancienne capitale. Ainsi, il ne reste que les vestiges de monuments situés dans la zone sud. Le plus imposant des bâtiments religieux est la pagode Shwezayan qui, d'après la légende aurait été construite au V^{ème} siècle avant notre ère pour renfermer quatre dents reliques du Bouddha. Malheureusement, de nombreuses transformations ont affecté son aspect originel, sa base circulaire et sa superstructure conique sont des remaniements modernes¹²⁴. Toutefois, cet édifice nous a livré quelques inscriptions. La réplique d'un texte gravé

¹²⁴ Aung Thaw 1972, p. 37

en vieux môn sur une statue du Bouddha conservée dans la grotte de Kawgun, à 45 kilomètres environ au nord de Moulmein, indique que la statue était due à une reine de Martaban résidant dans la ville de Du'wop. Plusieurs documents épigraphiques demeurent illisibles, mais sur certains d'entre eux on distingue la mention des Krom (Khmers) et des Syam, des Lwa', c'est-à-dire soit des Wa de Birmanie soit des Lawa de Lavapuri (c'est-à-dire Lopburi), et enfin l'évocation des Ja'ba (Javanais)¹²⁵. À propos de cet ensemble de témoignages épigraphiques, l'attribution d'une date antérieure à la conquête birmane n'est pas une certitude établie. Un dernier document, rédigé en môn et en pali, contient l'éloge d'un roi tantôt cité sous le titre de "savant" (pandit), tantôt sous l'appellation de "seigneur" (*trap*), qui apparaît six fois dans les deux textes. On le trouve également sous le nom de Makutaraja ce qui a permis à G.H. Luce de l'identifier au dernier roi de Thaton d'après les chroniques birmanes, c'est-à-dire Makuta. La pagode Myatheindan, également désignée par le nom Thagyapaya, se trouve à proximité immédiate de la Shwezayan. Entièrement réalisée dans la latérite, elle se compose de trois terrasses carrées sur lesquelles s'élève une superstructure conique. De multiples restaurations et remaniements ont été effectués sur cet édifice, qui comportait, au XI^e ou XII^e siècle, une série de 64 panneaux de bas reliefs en terre cuite. Aujourd'hui, nombreux de ces panneaux sont manquants ou dans un état très dégradé. Quelques scènes dont des illustrations des *jatakas* ont néanmoins pu être identifiées.

Toujours dans la zone sud et *intra muros*, se trouve une salle d'ordination, le Kalyani Sima, qui aurait été construite sur les vestiges d'un ancien bâtiment de même fonction¹²⁶. Un de ses piliers de grès porte une inscription en vieux môn relatant une cérémonie bouddhique et la plantation d'un arbre de la bodhi. Cette inscription est lisible mais fragmentaire car le pilier est incomplet. Les autres piliers sont sculptés de bas reliefs illustrant des scènes des 10 grands *jatakas*¹²⁷. Ces sculptures remonteraient au XI-XIII^e siècle¹²⁸.

La chute de Thaton

L'expansion territoriale mise en œuvre dès le début du règne d'Anawratha n'épargna pas la basse Birmanie. Après qu'il eut renforcé les nouvelles frontières du nord et de l'est, il entreprit la conquête du Delta et de la partie septentrionale de l'isthme du Kra. Les motivations du nouveau souverain de Pagan sont présentées dans les textes birmans ou môn comme étant principalement religieuses. Une mise au point et une récapitulation de la situation face à laquelle se trouvait Thaton au XI^e siècle est ici de rigueur. Sur le plan démographique, d'une part, la ville dut accueillir, dans la première moitié du XI^e siècle, une vague d'immigration en provenance du royaume môn d'Haripunjaya meurtri par une épidémie de choléra, et peut-être aussi par une invasion khmère¹²⁹. Cette

¹²⁵ Dupont 1959, p. 8

¹²⁶ Aung Thaw 1972, p. 37

¹²⁷ Luce 1953, p. 6

¹²⁸ Aung Thaw 1972, p. 37

population, qui était profondément bouddhiste, aurait probablement contribué au développement ou au renforcement de cette religion sur le territoire de Rammanadesa, car les vestiges archéologiques de la capitale tendraient à montrer que les habitants étaient plus tournés vers les croyances brahmaniques. Il est également probable, comme le rapportent plusieurs chroniques, que la basse Birmanie ait eu à résister aux invasions de l'est, c'est-à-dire des Khmers, sous réserve que les "Krom" dont parlent les textes soient les occupants du Cambodge à cette période¹³⁰. Les inscriptions du Kalyani mentionnent une invasion khmère dans la région de Pegu, autour des années 1050¹³¹, où les troupes de Suryavarman I^{er} auraient été vaincues par l'armée birmane conduite par le futur roi de Pagan Kyanzittha. Il faut peut-être rapprocher les vestiges brahmaniques de Thaton et l'intrusion des Khmers qui, à cette époque, étaient plus enclins à l'hindouisme qu'au bouddhisme¹³², notamment les plaques de terres cuites retrouvées dans la pagode de Thagyapaya, dont l'iconographie serait sivaïte¹³³. Il est possible que cet antagonisme religieux ait provoqué le départ du célèbre moine natif de Thaton, Shin Araham, vers la cour de Pagan, où il convertit Anawratha au fondement des conceptions theravadin. Toutes les chroniques donnent des motivations religieuses à la conquête du sud, motivations liées à la conversion récente du roi. En effet, Anawratha désireux de posséder la collection des saintes écritures, les *Pitaka*, envoya des messagers pour formuler sa requête auprès de Makuta¹³⁴. Ce dernier refusa de remettre une copie des saintes écritures, car, d'après P. Fistié, cela aurait été une reconnaissance de la suprématie de Pagan¹³⁵. Ce refus offrit à Anawratha un prétexte religieux à ses désirs de conquête, et s'alliant au roi de Pégou, il partit en campagne contre Thaton au cours de l'année 1057. Par voies terrestres et fluviales, les forces armées composées de fantassins, de l'éléphanterie et de la cavalerie, assiégèrent la ville durant trois mois¹³⁶. La *Chronique du Palais de Cristal* rapporte, de manière très exagérée, que les troupes se constituaient de 18 millions de fantassins, de 800 000 éléphants et de 8 millions de chevaux¹³⁷. Ce texte rapporte également que Makuta, ayant appris l'arrivée des forces

¹²⁹ Coedès 1964, p. 27.

¹³⁰ Luce 1922, p. 39. Cette assimilation des Kroms aux Khmers est très majoritairement admise par les historiens.

¹³¹ Luce 1965, p. 270.

¹³² Fistié 1985, p. 50.

¹³³ U Tin Gyi 1931, p. 13.

¹³⁴ Suite à une faute de lecture, le nom du dernier souverain de Thaton est souvent écrit Manuha (voir Coedès 1964, p. 275, note 2).

¹³⁵ Fistié 1985, p. 50.

¹³⁶ Coedès 1964, p. 275.

¹³⁷ Luce & Pe Maung Tin 1923, p. 77 (2^{ème} édition 1976).

militaires s'enferma dans la cité en obstruant la totalité des portes d'accès et renforça les remparts. Makuta se rendit après avoir subi trois mois de siège, et les quatre commandants de l'armée, Kyanzittha, Nga Htweyu, Nga Lonlephpe et Nyaung-u Hpi entrèrent dans la ville pour le capturer¹³⁸. Anawratha put alors s'emparer des trente collections complètes du canon pali¹³⁹ qu'il rapporta à Pagan, emmena Makuta avec sa famille et ses ministres, mais surtout déporta de nombreux prisonniers de guerre, principalement des artisans et des religieux. Makuta et sa famille furent installés dans le village de Myinkaba, au sud de Pagan où il fit construire le Nanpaya avec, à l'intérieur, une salle de trône, ainsi qu'un temple portant son nom ; c'est vers 1060¹⁴⁰ que furent édifiés ces deux monuments qui font partie des plus anciens de la capitale birmane. Au contact des Môn, la population de Pagan s'est beaucoup enrichie de leur culture à laquelle les Birmans empruntèrent leurs techniques artisanales, architecturales, littéraires, mais surtout leur écriture. D'ailleurs, la plus ancienne inscription en langue birmane écrite en caractères môn daterait de 1058, soit un an après la conquête¹⁴¹.

Ainsi, Anawratha se trouvait en possession d'un royaume d'une considérable étendue puisque les limites de son empire étaient très proches des frontières de l'actuel état du Myanmar. Le renversement de Thaton, le rendit maître de tout le Delta et des principautés hindoues dont quatre localisées dans la région de Rangoun, c'est-à-dire Pokkharavati, Trihakumbha, Asitanjana et Rammanagara. Le roi de Pegu, qui s'était comporté en allié pendant la campagne contre Thaton eut le droit de garder son indépendance jusqu'à sa mort, après quoi, Pegu fut soumise et dirigée par un gouverneur nommé par le souverain de Pagan.

Ce nouvel empire disposait enfin d'un accès maritime, et pouvait contrôler une partie des échanges commerciaux par voie terrestre entre l'océan indien et la mer de Chine¹⁴².

Après sa destruction, l'ancienne capitale de Suvannabhumi tomba totalement dans l'oubli car aucun texte ne la mentionna au-delà des événements du XI^{ème} siècle.

Ayetthema : Une cité tournée vers la mer



Située au bord du golfe de Martaban, par 92°7' de longitude est et 17°2' de latitude

¹³⁸ U Tin Gyi 1931, p. 17.

¹³⁹ Selon les sources, Makuta possédaient 30 ou 32 collections des Pitakas.

¹⁴⁰ Coedès 1964, p. 276.

¹⁴¹ U Tin Gyi 1931, p. 18.

¹⁴² Fistié 1985, p. 50.

nord, l'ancienne cité d'Ayetthema, installée au pied du mont Kelasa et peut-être antérieure à Thaton, est réputée pour avoir joué le rôle de capitale (cartes 3 et 29). Parfois nommée Taikkala, elle portait le nom pali de Golamattikanagara car, comme l'indique les inscriptions de la Kalyani Sima¹⁴³ qui demeurent la source essentielle à son sujet, ses maisons ressemblaient à celles du peuple du Gola¹⁴⁴. La région du Gola a été identifiée avec le Gauda¹⁴⁵, nom ancien du Bengale qui, durant le premier millénaire de notre ère, possédait des ports de mer importants, notamment celui de Tamralipta. Ces inscriptions de Pegu rappellent l'arrivée (légendaire) des deux missionnaires d'Asoka, Sona et Uttara, en ces lieux au III^{ème} siècle avant notre ère, mais surtout elles précisent que la moitié est de la ville était installée sur la colline et la moitié ouest dans la plaine¹⁴⁶, schéma traditionnel que l'on retrouve dans les *Jatakas* concernant la ville d'Amaravati¹⁴⁷. Ayetthema a également été identifiée avec la ville de Takola citée dans la géographie de Ptolémée, ainsi qu'avec celle de Kalah présente dans les récits des géographes arabes¹⁴⁸. Il y a peu de doute sur la présence d'un port maritime si l'on observe la morphologie du site. Entre le mont Kelasa, qui culmine à 340 m d'altitude, et le bord de mer, l'espace intermédiaire présente une zone déprimée en son centre. De même qu'à Thaton, le comblement entre cet espace déprimé et la côte actuelle est constitué de sédiments très récents, accumulés au cours des trois derniers siècles, tout au plus. À l'époque qui nous intéresse, la présence d'un port à Ayetthema, dans cette zone récemment comblée, semble tout à fait plausible. Il est d'ailleurs important de souligner la présence d'aménagements portuaires dans ce secteur aux XVI^{ème} et XVII^{ème} siècles¹⁴⁹. Au nord et à l'ouest du site, le paysage se compose de petites collines et de plaines où la culture du riz inondée est possible car les précipitations annuelles sont suffisantes pour se passer d'irrigation.

Une petite section du mur d'enceinte subsiste au nord du village actuel d'Ayetthema et s'étend d'est en ouest, ainsi que la pagode Kyaik Telan, restaurée par le roi Kyanzittha à la fin du XI^{ème} siècle, au sud-ouest. À quelques mètres de la pagode, un petit tumulus abriterait, d'après la tradition orale, la dépouille d'une reine môn. Le palais royal se serait situé dans l'angle nord-est. Les fouilles conduites dans les années 1970 par les équipes

¹⁴³ Les inscriptions de la Kalyani Sima, près de Pegu, forment un ensemble de dix pierres gravées sur les deux faces. Toutes sont incomplètes à cause de leur état fragmentaire, et trois d'entre elles comportent quelques lignes en pali, le reste du texte étant inscrit en moyen môn. Cet ensemble a été érigé par le roi Dhammaceti en 1476.

¹⁴⁴ *Imperial Gazetteer of India* 1908, vol. 23, p. 205.

¹⁴⁵ Majumdar 1963, p. 224.

¹⁴⁶ Duroiselle et Blagden 1919-28, vol. III, part. 2, p. 185.

¹⁴⁷ Guillon 1974, p. 275, note 15.

¹⁴⁸ *Imperial Gazetteer of India* 1908, vol. 23, p. 205.

¹⁴⁹ *Imperial Gazetteer of India* 1908, vol. 23, p. 205.

birmanes ont montré que le mur d'enceinte était une construction de terre dont le sommet s'achève par deux assises de latérite. La quantité de fragments de brique dans la couche de démolition qui recouvrait directement la partie supérieure de rempart, laisse penser que la superstructure de la muraille était construite en brique¹⁵⁰. La face nord était revêtue d'un parement de pierre et de brique descendant jusqu'à la bordure de la douve qui l'accompagne. Les vestiges du rempart se lisent actuellement avec beaucoup de difficulté, et seule une haute butte de terre est encore en place (ph. 104-105, pl. XXXIV). Par contre, lors des prospections que nous avons menées en 2002, la pagode Kyaik Telan était en cours de rénovation (ph. 106, pl. XXXV). Au cours de ces travaux, des dégagements préalables et partiels ont exhumé des briques marquées au doigt de tailles importantes¹⁵¹ (ph. 112 à 114, pl. XXXVII), des fragments de sculptures bouddhiques en latérite, en terre cuite et une en marbre (ph. 107 à 109, pl. XXXV-XXXVI), mais également de nombreuses tablettes votives de la période de Pagan dont une portait une inscription mentionnant un don à la pagode du roi Anawratha¹⁵². D'autres briques marquées au doigt ont été découvertes lors de prospections conduites dans les années 1980¹⁵³.

À proximité, dans le village voisin de Winka (cartes 3 et 29), plusieurs structures de brique ont été mise au jour entre 1975 et 1978. L'une plus importante, connue sous la numérotation WK1, présente un plan carré composé de 13 pièces disposées autour d'une cour centrale. La face ouest se compose d'une large pièce étirée ouvrant au centre sur la cour (n° 2) et flanquée de deux pièces d'angles (n° 1, 9). Les côtés nord et sud sont symétriques, constitués de trois cellules comprises dans la largeur de la cour (n° 8, 11, 12 & n° 7, 4, 5), celles de l'est étant plus restreintes que les deux autres (n° 12, 5). La face orientale se compose de quatre cellules (n° 6, 10, 14, 13) dont deux pièces d'angle (n° 6, 13), celle au sud étant la plus grande. Le mur extérieur de l'est présente trois avancées, les trois autres faces étant quant à elle rectilignes. Le seul accès possible à cet ensemble surélevé qui a été dégagé se trouve au sud, face à la chambre n° 7. Il serait alors un palier accompagné à l'époque d'un escalier de bois¹⁵⁴. Le plan de ce bâtiment ressemble à celui des résidences monastiques que l'on trouve à Pagan notamment au monastère Somingyi, mais il est également très proche des vestiges que l'on connaît en Inde à Nagarjunakonda et à Sarnath où, à l'inverse, les pièces sont toutes de taille identique et en nombre symétriquement réparties autour de la cour. La présence d'une résidence monastique à Winka est fort probable si l'on se base sur des structures similaires connues mais, lors des fouilles, aucun objet religieux n'a été exhumé de ce bâtiment¹⁵⁵, alors que

¹⁵⁰ U Myint Aung 1999, pp. 23-24.

¹⁵¹ Les dimensions que nous avons relevées sont les suivantes : 33 x 16,5 x 5 cm ; 37 x 15,5 x 6,5 cm ; 29 x 14,5 x 5 cm ; ? x 20 x 5,5 cm.

¹⁵² Ces propos, émanant du Département d'Archéologie, m'ont été rapporté par le responsable des travaux.

¹⁵³ Aung Myint & Moore 1991, fig. 18, p. 99.

¹⁵⁴ U Myint Aung 1977, p. 47

¹⁵⁵ U Myint Aung 1977, p. 47

les fouilles de trois autres structures en brique du même site ont mis au jour 127 plaques votives en terre cuite ¹⁵⁶ représentant le Bouddha parmi lesquelles 4 portent une inscription en vieux môn. Dans le cas d'un monastère, les différences de taille et de forme des cellules indiqueraient-elles des fonctions diverses allouées à certaines d'entre elles ou une hiérarchisation au sein des résidents ? Les archéologues qui ont dégagé cette structure dans les années 1970, ont proposé de la dater de la période de Pagan, par analogie avec les structures présentes dans l'ancienne capitale birmane.

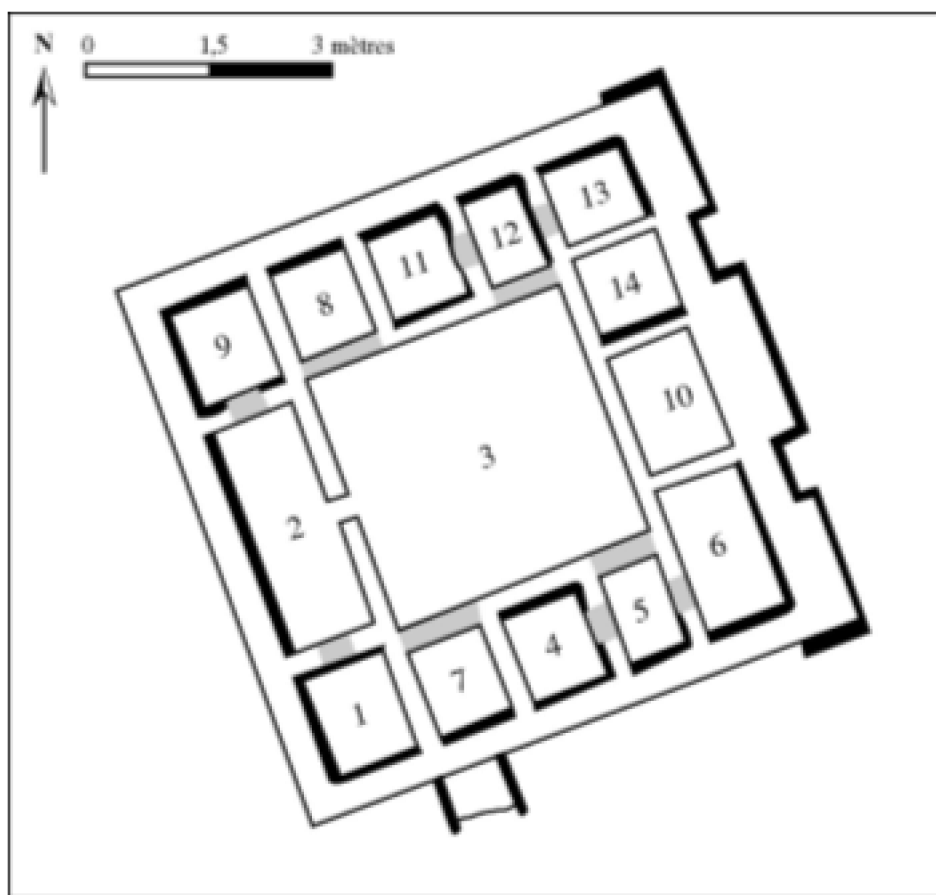


Figure 25. Winka – la structure WK1

(d'après Khin Maung Kyi 1996)

Le type de céramiques exhumé lors des fouilles du bâtiment WK1 se limite exclusivement à une production de céramique commune à pâte rouge. Les études réalisées à partir du matériel céramique ont montré de nombreuses similitudes avec les poteries découvertes sur des sites pyu, principalement avec celui de Beikthano dont les céramiques de même type se situent dans une fourchette chronologique allant du I^{er} au IV^{ème} siècle de notre ère. Ces données s'accordent avec les études typologiques et stylistiques qui les mettaient en parallèle avec celles du début de l'ère chrétienne dans le nord et le sud de l'Inde, particulièrement avec le matériel découvert sur les sites de Ruar, Hastinapur, Brahmapuri et Nagarjunakonda ¹⁵⁷. L'écart chronologique entre l'analyse

¹⁵⁶ U Myint Aung 1999, p. 40.

architecturale du bâtiment (XI-XIII^{ème} siècle) et l'étude du matériel céramique (début de l'ère chrétienne) indique sans doute que ce monastère s'est installé sur un site d'occupation plus ancienne.

À proximité immédiate de ce bâtiment, une autre structure de brique, connue sous la numérotation WK2, a été dégagée et demeure encore visible aujourd'hui. Il s'agit d'un édifice rectangulaire, orienté approximativement selon un axe nord-sud et divisé à l'intérieur par un mur longitudinal qui coupe inégalement l'espace en deux. Le secteur occidental occupe environ un tiers de la largeur tandis que les deux tiers restant sont alloués à la partie orientale. Cette vaste pièce est également subdivisée dans son extrémité nord. La subdivision interne de l'ensemble de l'espace compte au total 8 chambres : trois dans la partie ouest, trois dans le secteur oriental et deux aménagées dans l'espace nord. À l'extérieur, le bâtiment présente une avancée vers l'est. Les dimensions des briques qui le composent relèvent d'un gabarit important (38 x 28 x 6,5 cm). La fonction de ce bâtiment n'a pu être déterminée, mais plusieurs tablettes votives en terre cuite parmi les 127 y ont été découvertes. Le matériel céramique témoigne ici de techniques un peu plus variées que celle du "monastère" (WK1), puisque l'on retrouve une production d'ustensiles à pâte rouge mais également grise.

¹⁵⁷ U Myint Aung 1977, p. 48-50

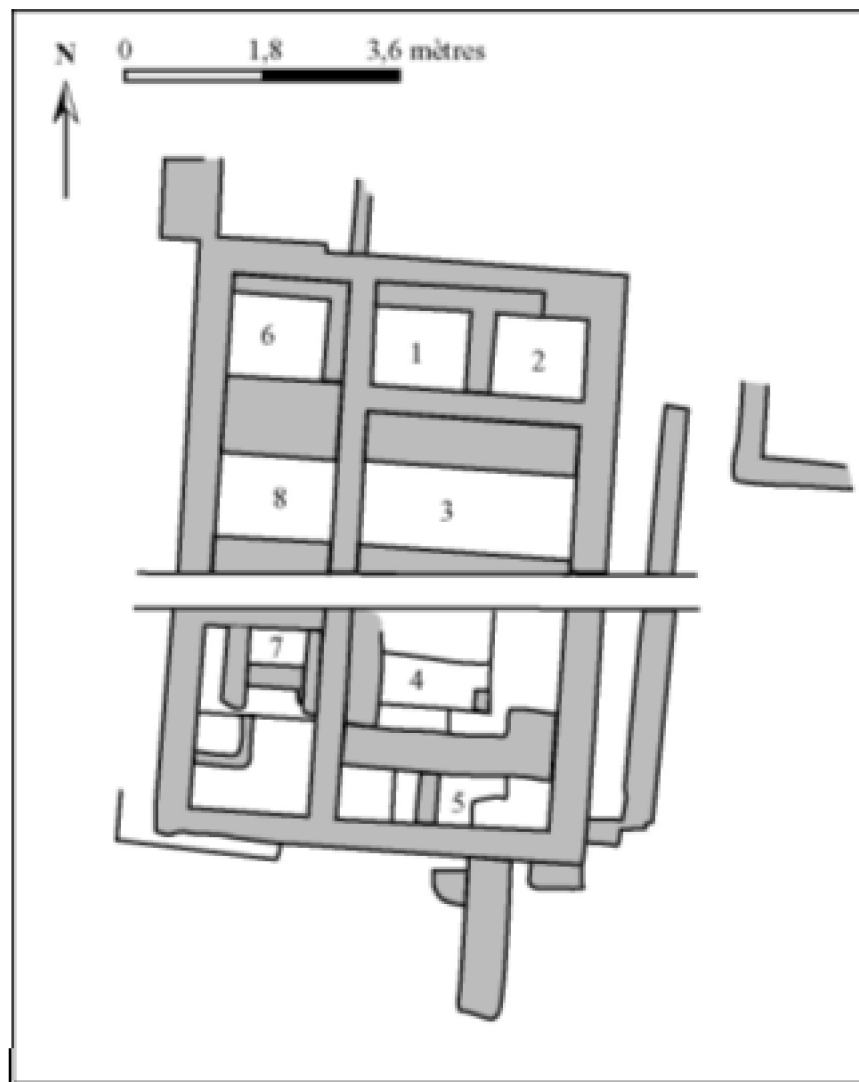


Figure 26. Winka – la structure WK2

(d'après Khin Maung Kyi 1996)

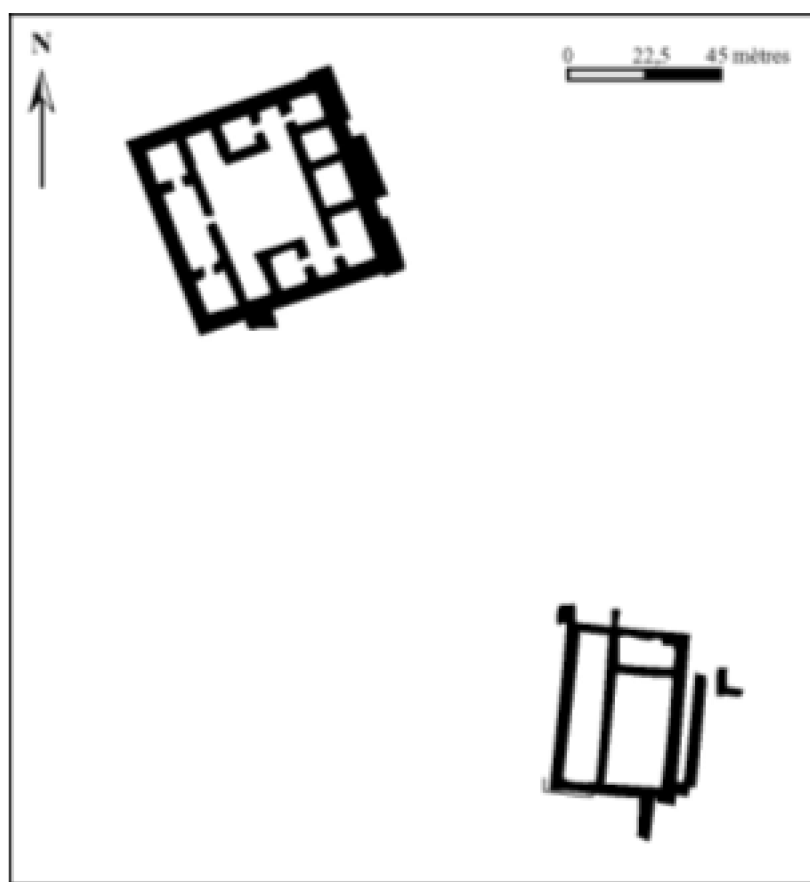


Figure 27. Winka – organisation des structures WK1 et WK2

(d'après Khin Maung Kyi 1996)

Au nord du village de Winka, un ensemble composé d'un stupa, qui était déjà connu, et d'un bâtiment dégagé par les équipes birmanes a fait l'objet d'autres investigations archéologiques, toujours entre 1975 et 1978. Le stupa, nommé Kumarazedi, est une construction en latérite à base octogonale, plan traditionnel môn. Le bâtiment édifié à proximité est éloigné de 650 m environ, et il est connu sous la numérotation WK5. Construit de brique, son plan forme un ensemble rectangulaire dont l'organisation interne est difficile à lire puisque l'espace intérieur a été en grande partie vandalisé par des fouilles sauvages. Il suit une orientation nord-est / sud-ouest, et la partie nord a été la plus endommagée par les chasseurs de trésors. Les briques sont ici de taille légèrement supérieure à la structure WK2 mais correspondent à un gabarit similaire (40,5 x 20 x 7,5 cm). La rigueur apparente du plan et la proximité de cet édifice au stupa Kumarazedi ont conduit les archéologues à interpréter ce bâtiment comme un éventuel monastère. Par contre, en ce qui concerne la datation, ces derniers ont considéré que l'emploi différencié de matériau entre les deux édifices, l'un en latérite, l'autre en brique, traduisait une différence d'époque de construction¹⁵⁸. On ne retiendra pas cette hypothèse pour notre étude, dans la mesure où aucun élément n'est jamais venu soutenir

¹⁵⁸ U Myint Aung 1999, p. 32.

ou prouver ce phénomène en Basse Birmanie. Bien au contraire, comme on le voit dans le rempart d'Ayetthema ou dans la structure WK6 (paragraphe suivant) ou encore sur d'autres sites môn, l'emploi, au même moment, des deux matériaux dans une construction est tout à fait possible. En conséquence, on ne peut considérer l'emploi mixte ou varié de la brique et de la latérite comme un marqueur chronologique.

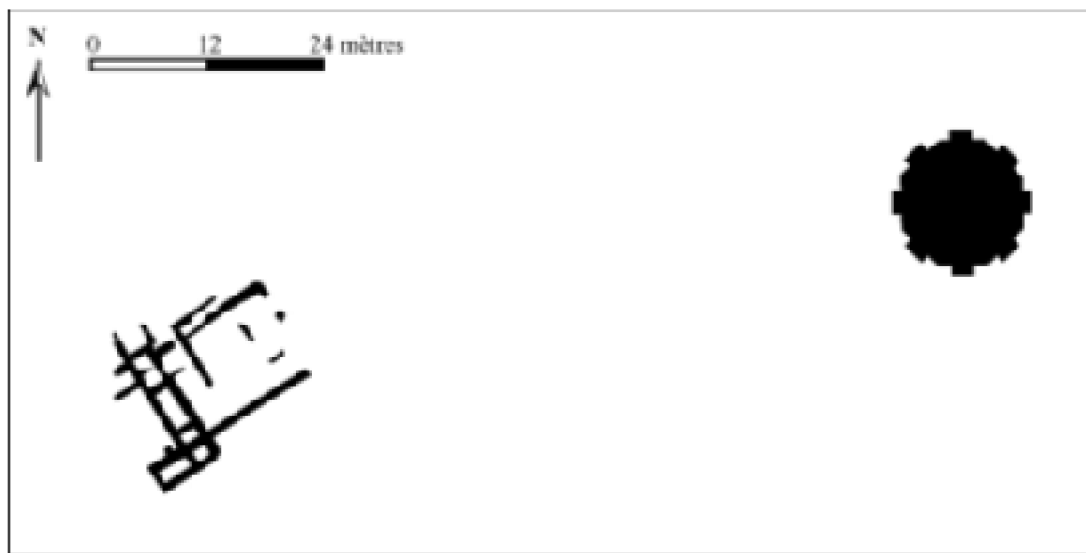


Figure 28. Winka – relation entre la structure WK5 et le stupa Kumarazedi
(d'après Khin Maung Kyi 1996)

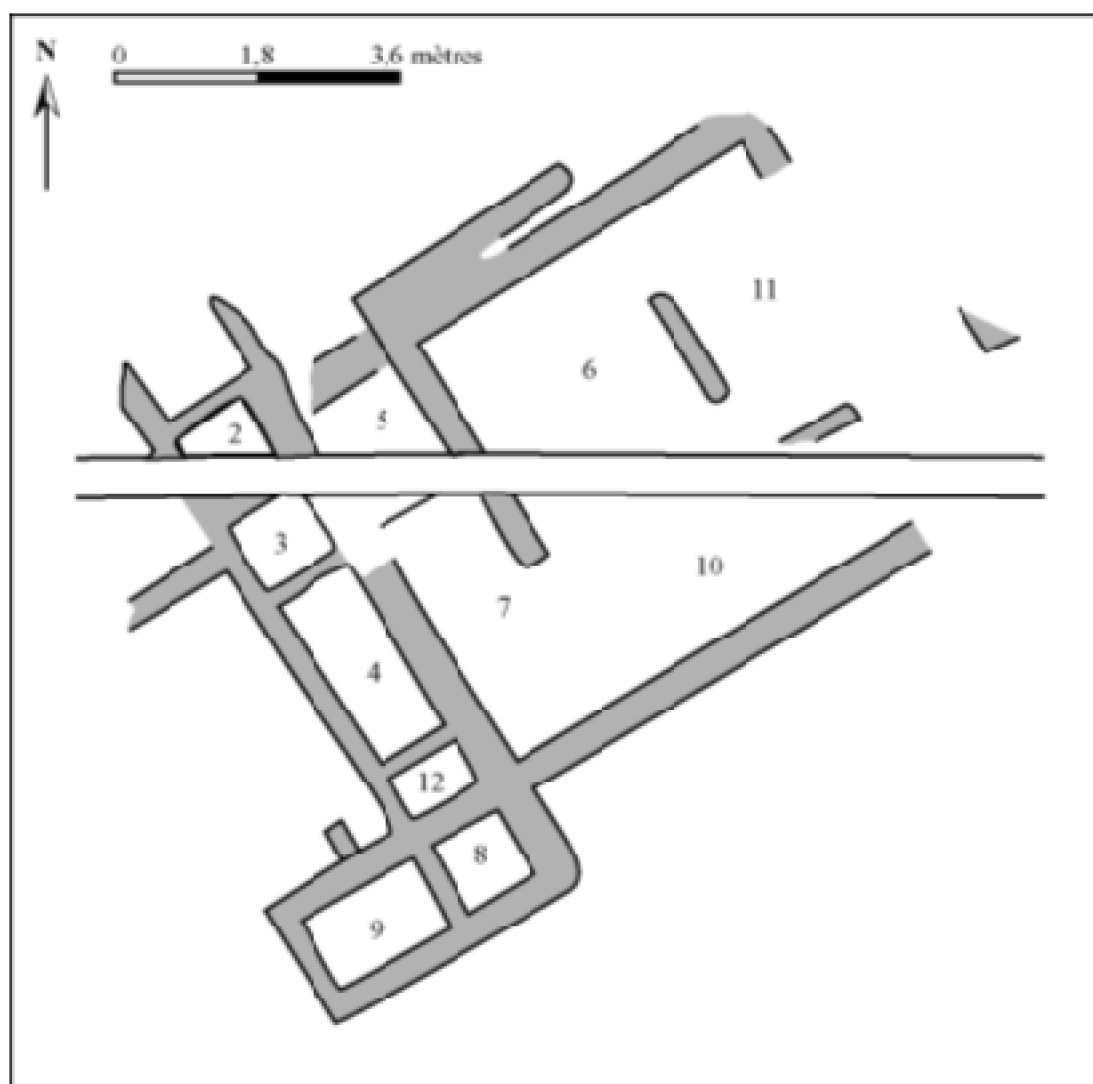


Figure 29. Winka - la structure WK5

(d'après Khin Maung Kyi 1996)

Enfin, une dernière structure (WK6) a été mise au jour par cette équipe. Il s'agit de deux bases de stupas superposées l'une à l'autre. La plus ancienne est de forme carrée, construite à la fois de brique et de latérite ; la seconde montre clairement les premières assises du stupa circulaire sur une base également carrée mais d'orientation décalée par rapport à la précédente. Les pilliers ont, comme pour la structure WK5, endommagé une partie des vestiges, essentiellement dans la moitié nord. Parmi l'ensemble des tablettes votives de Winka, nombreuses sont celles qui proviennent de cette structure ; les quatre qui portent des inscriptions en vieux môn y ont été exhumées. L'étude paléographique a démontrée que ces inscriptions étaient nettement plus anciennes que celles de Pagan, également rédigées en môn, et qu'elles dateraient probablement du VI^{ème} siècle¹⁵⁹.

¹⁵⁹ U Myint Aung 1999, p. 53.

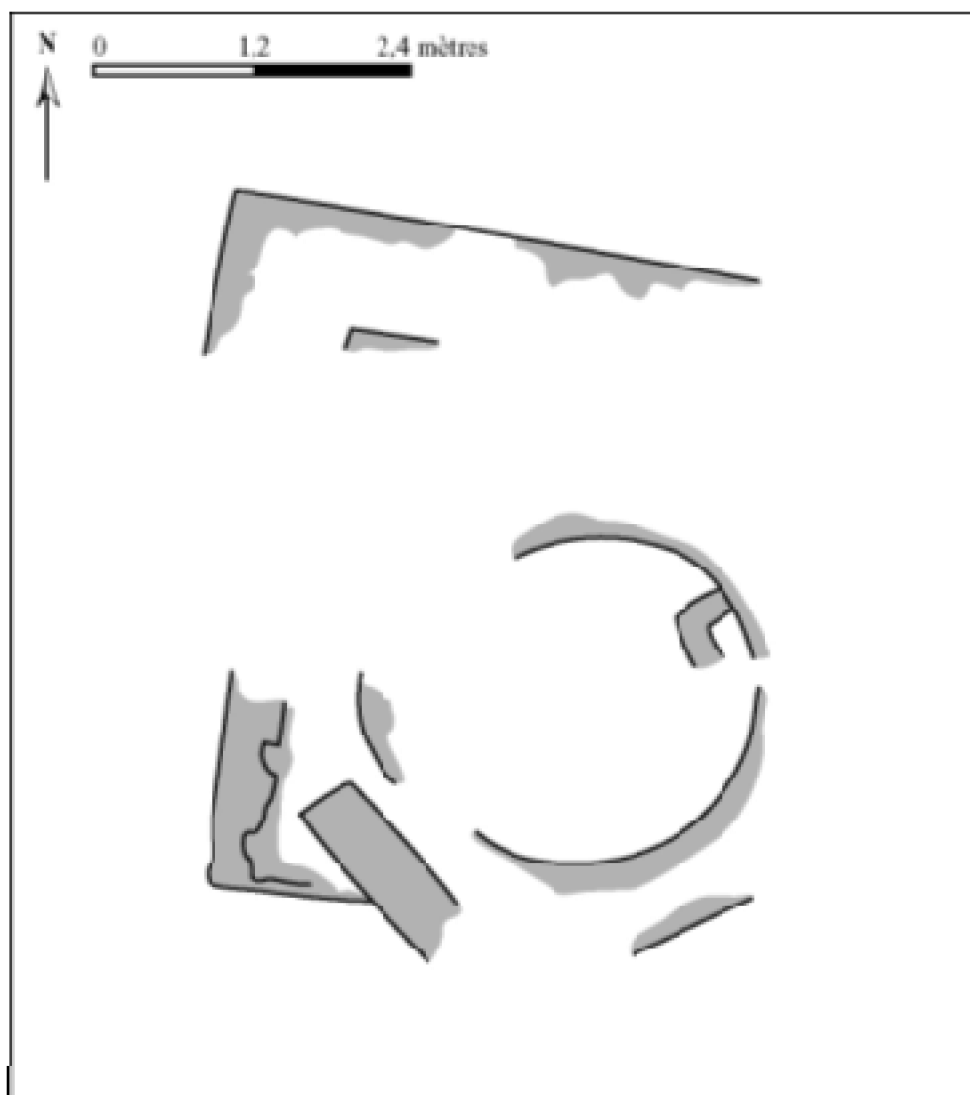


Figure 30. Winka – la structure WK6

(d'après Khin Maung Kyi 1996)

Pegu : Transfert de pouvoir et transfert de capitale



La fondation et ses légendes

De même que Thaton et bien d'autres sites de Birmanie, l'histoire de Pegu reste très floue avant la conquête birmane. Sa fondation résulterait d'une prophétie du Bouddha dans laquelle la région de Pegu était encore recouverte par la mer. Après un voyage dans le

pays de Suvannabhumi, Gautama retourna en Inde par la voie des airs. Survolant la mer, il vit à la surface un banc de sable émergeant, qui avait la couleur et l'éclat de l'argent, et sur lequel se trouvaient deux *hamsa*¹⁶⁰ d'or. Le grand maître prédit alors l'établissement futur d'une ville prospère en cet endroit du nom de *Hamsavati* (la terre des "hamsas")¹⁶¹. La prédiction se serait alors concrétisée, neuf siècles après l'atteinte du Nirvana. Le récit se poursuit avec l'arrivée de marchands indiens en provenance de Bijjanagara¹⁶², à destination de Thaton. De retour chez eux, les commerçants ayant vu les *hamsa* d'or, firent part de cette découverte à leur roi. Ce dernier décida d'envoyer 70 personnes afin de garder les lieux¹⁶³, mais de retour sur le futur site de Pegu, ils y trouvèrent Indra. Celui-ci avait déjà rencontré les deux princes Thamala et Wimala, fils de Thinagenga, roi de Thaton. À la mort de ce dernier, Adinna Radza, un autre de ses fils, monta sur le trône, bien décidé à exclure ses deux demi-frères du pouvoir. Thamala et Wimala étaient issus d'une naissance mystérieuse. Un ermite de Thaton, vivant en retraite dans la forêt, trouva au bord de mer un œuf conçu par une femelle dragon. Il prit l'œuf d'où sept jours plus tard il sortit une petite fille. Plus tard, la jeune fille d'une rare beauté fut présentée au roi Thinagenga, également désigné sous le nom de Sihaganga¹⁶⁴, qui l'épousa et la porta au titre de première épouse puis lui donna deux fils. L'origine de la nouvelle reine fut découverte par un conseiller royal et la jeune femme mourut subitement d'une manière douteuse. Les deux princes, Thamala et Wimala, furent alors bannis dans la forêt, puis décidèrent de fonder un nouveau royaume plus à l'ouest et réunirent 170 familles prêtes à quitter Thaton et à les suivre. Trois cents familles vivant à proximité de la future Pegu se joignirent aux 170 autres nouvellement venues. Examinant la région à aménager, Indra¹⁶⁵, accompagné d'un de ses assistants, déguisés en charpentiers et munis d'instruments de mesure ainsi que d'une corde, proposa son aide aux deux princes qui acceptèrent. Au moment où ils commencèrent à effectuer des mesures, les envoyés indiens arrivèrent et réclamèrent leur terrain. Les Môn refusèrent de céder leur droit sur leur terre d'origine. Les habitants de Bijjanagara répliquèrent qu'un pilier taillé dans un minerai de fer avait été placé pour marquer leur territoire, et sur lequel avaient été gravés le nom, le titre et le sceau de leur roi. Indra répondit qu'un pilier d'or avait également été placé comme marque de la propriété des Môn. Pour résoudre la discorde, les deux partis s'entendirent

¹⁶⁰ Les hamsas sont des oies sauvages qui, sacrées dans le monde indien, correspondent à la valeur poétique que les pays occidentaux peuvent attribuer aux cygnes ou aux flamands.

¹⁶¹ Comme d'autres villes de Birmanie, la fondation de Pegu est, de façon légendaire, liée aux oiseaux. C'est, par exemple, le cas de certaines légendes se rapportant à Pagan. Le hamsa, en birman hantha ou henthath, est toujours l'emblème de Pegu (voir Phayre 1873, p. 29).

¹⁶² L'orthographe Vijjhanagara est également utilisée (voir Halliday 1923, p. 72).

¹⁶³ Halliday 1923, p. 86.

¹⁶⁴ Halliday 1923, p. 92. On trouve très fréquemment son nom sous le diminutif Tissa, qui résulte de son nom complet Tissa Dhammaraja Siharaja (voir Coedès 1964, p. 200, note 2).

¹⁶⁵ Indra, ou Sekra, est appelé Thakya Meng en Birmanie.

à rechercher leur pilier enfoui sous terre. Celui qui serait jugé le plus ancien donnerait droit de propriété sur le site à la communauté concernée. Indra fabriqua un pilier d'or portant le nom, le titre et le sceau du premier roi de Thaton, et, grâce à ses pouvoirs, l'enfoui plus profondément que le pilier de fer. Les indiens s'avouèrent vaincus et repartirent dans leur pays. Le secteur sur lequel fut découvert le pilier d'or marqua le point central de la ville en attente de construction, et fut consacrée par l'édification d'une pagode. Indra commença à en tracer le plan à l'aide de sa corde décorée de perles et se plaçant face à l'ouest, la jeta à sa droite, c'est-à-dire vers le nord. Le point où la corde toucha terre marqua l'angle nord-ouest où il planta un piquet. Il continua de la même manière en tournant à droite, jusqu'à aboutir au point de départ. Indra traça ainsi le plan au sol, selon un schéma parfaitement carré et dont chaque côté était long de quatre *yojana*¹⁶⁶. Des douves encerclant la ville furent creusées et alimentées en eau par les rivières avoisinantes. Une palissade de bois fut élevée avec des tourelles de pierre. Il semblerait, d'après cette légende, que sept murs d'enceinte furent édifiés avec des armes fixées sur chacun. À l'intérieur, le palais avait été sculpté de bas reliefs représentant de nombreux animaux. Une rivière, remplie d'une multitude de poissons, et des canaux traversaient la ville sans jamais s'assécher. Quatre rues principales sillonnaient la cité avec des boutiques des deux côtés. Le *Lik Smin Asah* la décrit comme très commerçante et prospère, où affluent de nombreux marchands d'or et d'argent. Thamala, le plus âgé des deux princes accéda au trône sous le titre de Thamala Kumma.

S'appuyant sur les chroniques, comme le *Lik Smin Asah*, et traditions locales, À Phayre a daté la fondation de Pegu en 573 de notre ère¹⁶⁷. Or une réévaluation chronologique d'après un autre texte a placé l'établissement de *Hamsavati* en 825, date généralement admise par les historiens¹⁶⁸. Pegu tomba, au XI^{ème} siècle, dans le giron de la domination birmane. On ne saurait dire précisément si Pégou devint, à un moment donné, la capitale du royaume môn, mais elle semble très certainement avoir pris un essor considérable qui aurait provoqué le déclin progressif de sa rivale Thaton. Elle joua le rôle de capitale en basse Birmanie, à des périodes d'éclatement et de morcellement de l'empire, en 1369 grâce au roi Byinnya-U, descendant du souverain de Martaban, Wareru¹⁶⁹. Dès lors, toute la région du Delta porta le nom de *Hamsavati*.

Le choix du site, quelque peu retiré vers l'intérieur de la plaine était toutefois d'un accès très facile à la mer. En descendant le fleuve Pegu puis le Yangon, on rejoint directement le Golfe de Martaban et la mer d'Andaman. Cette nouvelle capitale pouvait donc bénéficier tant des ressources de son terroir que des échanges maritimes et fluviaux (cartes 3 et 30). De plus, d'autres villes portuaires, comme Khabin ou Syriam, implantées dans cette zone d'interface entre la mer et les voies fluviales, pouvaient servir de relais pour l'acheminement des biens et denrées. Par ailleurs, la situation géographique de

¹⁶⁶ Halliday 1923, pp. 93-94.

¹⁶⁷ Phayre 1873, p. 34.

¹⁶⁸ Coedès 1964, p. 200; Aung Thaw 1972, p. 104.

¹⁶⁹ Aung Thaw 1972, p. 104.

Pegu permettait d'assurer un contrôle territorial plus étendu que la capitale précédente. Elle en exerça son pouvoir à la fois sur tout le pourtour du Golfe de Martaban, mais aussi sur la partie occidentale du Delta, dans la région de Bassein, qui était auparavant relativement éloigné de Thaton et de sa zone d'influence.

Les aménagements urbains

L'ancienne ville occupée dès le IX^{ème} siècle, communément appelée "ville d'Ussa" pour la différencier de la seconde fondation de la capitale, a été fortifiée selon un schéma rectangulaire. Sur des plans anciens, le tracé était complet et relativement irrégulier, surtout pour la face occidentale. Les mesures de la vieille ville atteignaient environ 1750 m pour les faces est et ouest, tandis que les faces nord et sud présentait un écart important dans leurs dimensions avec 750 m pour le côté méridional et environ 500 m pour le mur septentrional. Les angles des murailles ne dessinent pas rigoureusement d'angle droit comme ce sera le cas lors de la réoccupation de la capitale après la chute de Pagan, mais sont fortement arrondis. Deux passages étaient percés face à face dans la muraille, l'un à l'ouest, l'autre à l'est.

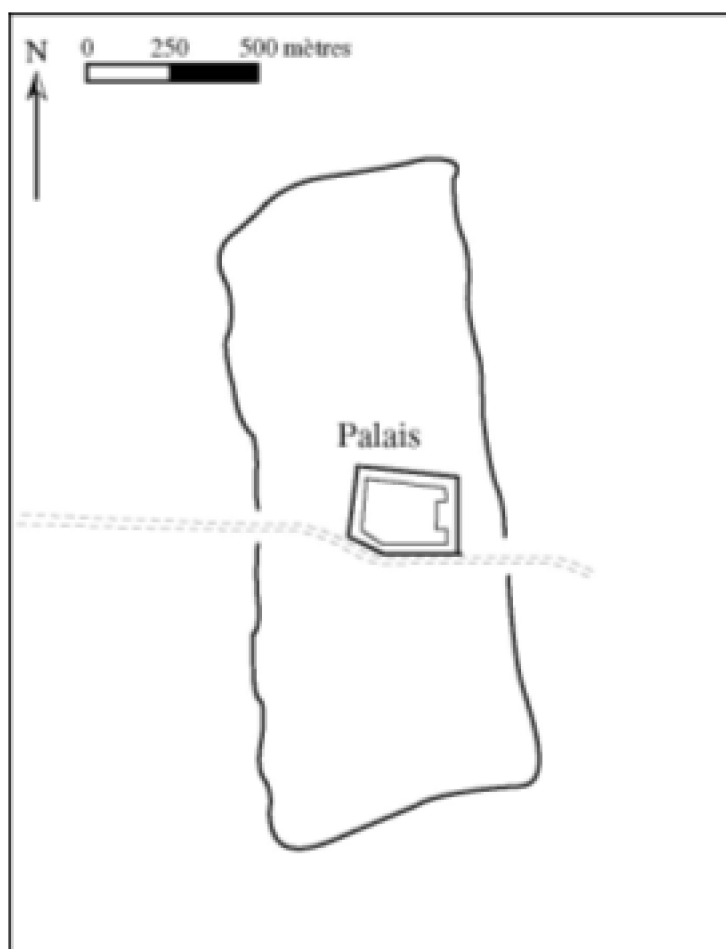


Figure 31. Pegu – plan ancien du site archéologique
(d'après Kan Hla 1978)

Aujourd'hui, il ne reste que le quart sud-est de l'ancien rempart de brique et de sa douve. En effet, toute la structure au nord de la route qui coupe le site en deux a été détruite et recouverte par la ville moderne qui, comme dans le cas de Thaton, occupe l'ensemble du site archéologique. La totalité de la muraille occidentale a également disparu. La face orientale est encore en place sur 1000 m environ (ph. 127, 129-130, pl. XLII-XLIII) ; le mur de rempart est recouvert de terre et forme ainsi une butte continue, bordée d'une douve dont les traces sont encore très nettes (ph. 128, pl. XLII). Côté sud, le rempart de brique est conservé sur un peu plus de 1300 m, et les briques qui le constituent, liées entre elles par de la terre, se voit clairement (ph. 135 à 138, pl. XLIV-XLV). Des traces de douve n'ont été repérées qu'à certains endroits (ph. 139, pl. XLV) ; celle-ci est probablement recouverte par les champs qui se juxtaposent à la face extérieure du rempart dans ce secteur.

Les ruines de trois stupas érigés à l'extérieur des murs, à proximité de la douve orientale, sont encore visibles et considérés par la tradition locale comme des structures contemporaines de la première ville, soit du IX-X^{ème} siècle. Deux d'entre eux demeurent sous la forme d'une butte de terre très élevée dissimulant l'édifice, tandis que la structure de brique du troisième est visible et dégagée (ph. 134, pl. XLIV). Pourtant, l'édifice est aujourd'hui trop endommagé pour permettre une étude de son architecture et de repérer d'éventuels éléments de datation.

Le palais royal se trouvait, d'après les plans anciens, au centre de la ville mais n'est plus visible aujourd'hui. Lui aussi de forme trapézoïdale, il s'étendait d'est en ouest sur une distance d'environ 300 m pour la face nord et 350 m pour la face sud, les murs est et ouest mesurant environ 250 m chacun. Cette structure identifiée comme le palais serait plus précisément la salle du trône du roi Tissa, d'après la tradition transmise par les habitants des lieux¹⁷⁰. Les restes de ce bâtiment auraient été plusieurs fois l'objet de fouilles sauvages des rubis et autres pierres précieuses et y auraient trouvé. Les sondages de Stewart effectués en 1913-14 ont mis peu de matériel au jour dont un Bouddha sans tête en terre et de nombreux tessons de céramique.

¹⁷⁰ Stewart 1917, p. 16.

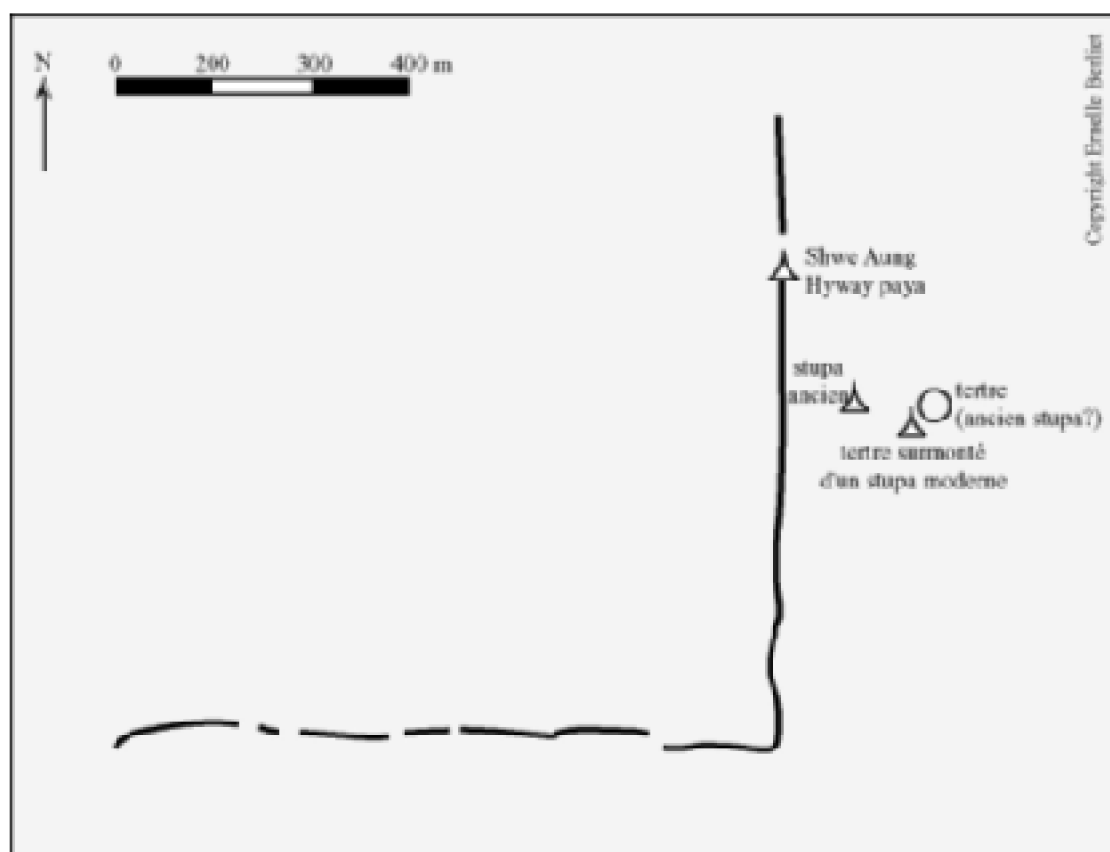


Figure 32. Pegu – relevé des structures au sol (GPS)

IV. Le réseau territorial et l'importance des régions : Les 32 provinces de Pegu

Introduction

La région de Hanthawaddy a été subdivisée en plusieurs provinces dès la fondation de Pegu jusqu'en 1523, date à laquelle la 32^{ème} province aurait été établie¹⁷¹. Furnivall qui donne la liste complète de ces provinces situait, pour sa part, la fondation de Pegu en 592, et non au milieu du IX^{ème} siècle comme l'admettent généralement les historiens aujourd'hui. Ces dates, en apparence précises, doivent donc être utilisées avec une certaine prudence, bien que les événements plus récents, comme ceux du XVI^{ème} siècle, soient mieux datés que les périodes qui nous concernent directement dans cette étude. D'après les chroniques locales, notamment le *Shwemawdaw Thamaing*, les premières provinces délimitées se seraient concentrées le long des rives du Sittang, dans l'ancien

¹⁷¹ Furnivall 1914, p. IV, appendice II.

district de Toungoo, les suivantes se seraient principalement développées au sud de Pegu, le long de la rivière qui porte le même nom¹⁷².

Cette organisation du royaume Môn en 32 provinces souligne l'importance accordée aux régions dans le système économique et politique de ce royaume, et atteste à nouveau de la répartition en réseau des implantations urbaines. On est bien loin du schéma où de petits villages vivent sous l'ombre écrasante d'une seule capitale. Au contraire, chaque région est ici mise en valeur par la présence d'une capitale régionale. Cette répartition assure d'une part la continuité territoriale entre toutes les parties du royaume sans qu'aucune rupture ne les isole, d'autre part, elle tend à mettre ces régions sur un niveau d'égalité formant ainsi un ensemble homogène tant sur le plan administratif que politique ou économique. Ce système aurait des origines anciennes que la tradition môn nous a transmis. Celle-ci rapporte en effet que Thaton, à l'époque où elle était une capitale, exerçait son pouvoir sur un ensemble de 32 villes. Chacun de ces 32 établissements était dirigé par un prince, lui-même subordonné au roi¹⁷³. La légende raconte également que le Bouddha lui-même aurait fait don d'une de ses dents et que celle-ci aurait été divisée en 33 fragments, chacun enchâssé dans un stupa. Les deux missionnaires d'Asoka, Sona et Uttara, auraient trouvé ces monuments dans un état de ruine et les auraient réparés en enchâssant une nouvelle fois les reliques¹⁷⁴. Cet autre récit renvoie une fois de plus à un découpage territorial en 33 parties : une capitale à laquelle sont rattachées 32 provinces.

Voici un tableau des ces 32 provinces, auxquelles s'ajoutent la capitale Pegu, telles qu'elles sont indiquées dans l'ouvrage de Furnivall (1914), d'après la Chronique de Syriam.

¹⁷² Page 1917, p. 17. Cette seconde phase d'élaboration des provinces concerne les villes de Maw, Dinmè, Zwebôn, Akarein, Mawlôn et Lagunbyin. La rivière est aujourd'hui appelée Bago.

¹⁷³ Shorto 1963, p. 573.

¹⁷⁴ Shorto 1963, p. 574.

Province	Date (ère chrétienne)	Roi fondateur
Hanthawaddy (Pegu) ⁺	592	Thamala
Kyaukhmaw	595	Thamala
Ban	596	Thamala
Dônzayit*	597	Thamala
Kyigu	598	Thamala
Sittang ⁺	607	Wimala
Dinmè	608	Wimala
Zwegabôn	609	Wimala
Attha	610	Wimala
Hmawbyo	614	Mahaindatha
Lagunbyin ⁺	627	Mahaindatha
Kayein*	628	Maheintha
Ma-u	630	Maheintha
Hmawbi*	748	Ponnarika
Hlaing*	751	Ponnarika
Ramanagi	754	Ponnarika
Ramawaddy	757	Ponnarika
Paunglin		Tissa Radza
Tandawgyi*		Binya U
Tidut		Mahura
Zeta		
Zaingtu*		
Pa-aing (Ingabu)		
Tonkan		
Yenwe (Bawni)*		
Meranyinsaya ⁺		
Tinbaung ⁺		
Minyehla ⁺		
Kawliah ⁺		Radzadarit
Paingda		
Winbyaing	1452	Shin Saw Bu
Yunzalin	1478	Dhammaceti
Zaingganaing*	1523	Takarut Bi
* site identifié mais non prospecté		
⁺ site prospecté		

Seule une douzaine de villes sur 32 a été identifiée. Les Anglais ont laissé une carte très générale et peu précise de ces provinces ¹⁷⁵, mais la superposition de cette carte à la réalité du terrain ne donne que peu de résultats concrets. C'est essentiellement pour cette raison que peu de sites ont pu faire l'objet de prospections pour notre étude. Parmi ces sites identifiés, plusieurs sont localisés dans des zones forestières dont l'accès est soumis à autorisations spéciales, difficiles à obtenir. Par ailleurs, il a été possible de dater

¹⁷⁵ Furnivall 1915, carte publiée entre les pages 10 et 11.

certaines de ces villes d'une manière qui semble plus exacte, ou plus réaliste que dans le tableau précédent. Certaines ne portent pas exactement le même nom que dans la série précédemment citée, car ceux-ci varient parfois d'une source à l'autre.

Kayein



Cette province aurait été fondée sous le roi Maheinttha en 1187¹⁷⁶. On la trouve parfois nommée Akarein. Elle se situe entre les rivières Pegu et Ngamoyeit (cartes 4 et 30).

Hlaing



Cette ville établie sous Ponnareika, aurait été fondée en 673 de l'ère birmane¹⁷⁷, soit 1311 de notre ère. Ce site fortifié n'a pu être prospecté mais son plan est connu par le biais des images aériennes¹⁷⁸. Le rempart trace un rectangle parfait, aux angles bien droits, orienté nord-ouest / sud-est. La ville est installée sur la rive orientale du Hlaing, à la confluence d'une autre petite rivière qui borde le rempart nord (cartes 4 et 31). D'après les sources bibliographiques, la fortification serait faite de brique et de terre, et la muraille serait encore haute de 4,5 m environ et large de 9 m¹⁷⁹. D'après le plan, une douve borde le rempart au moins le long des faces sud et est, et une porte est ouverte au centre de chaque face. Le rempart mesure environ 550 m de long et 370 m de large, ce qui porte sa surface à 20 hectares environ. Par comparaison avec l'ensemble des autres sites prospectés en Birmanie, la rigueur géométrique appliquée au plan de ce site laisse penser à une construction plus tardive que la période qui nous intéresse. En effet, les villes présentent des plans géométriques bien réguliers et symétriques longtemps après la chute du royaume de Pagan ; la seconde fondation de Pegu, en 1369, où la capitale se voit dotée d'un rempart carré percé de portes qui répondent à des axes communs, en est un exemple.

¹⁷⁶ Furnivall 1914, p. 172.

¹⁷⁷ Furnivall 1914, p. 173.

¹⁷⁸ Aung Myint 1998, pp. 198-99.

¹⁷⁹ Aung Myint 1998, pp. 201-204.

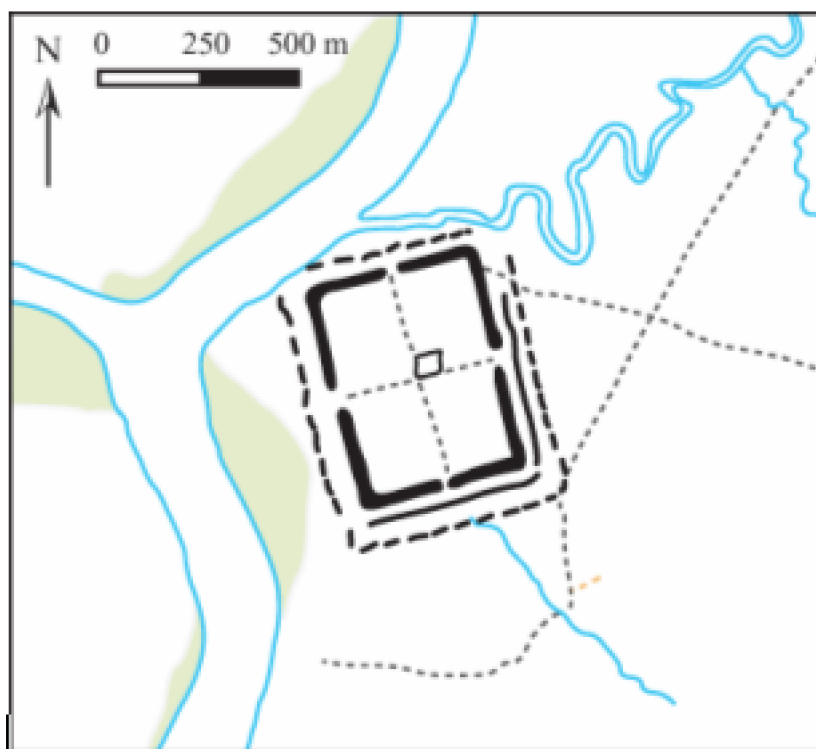


Figure 33. Hlaing – plan d'après photographie aérienne
(d'après Aung Myint 1998)

Ma-u

(မုဒုံ)

Parfois mentionnée sous les noms de Maw ou de Dawbôn, la ville est installée sur la rive occidentale de la rivière Pegu. Sa véritable date de fondation n'est pas connue, mais de même qu'Akayein, elle fut édifée durant le règne de Maheinta. On peut donc supposer une date aux alentours de 1187, avec pour marge d'erreur quelques années.

Hmawbi

(မော်ဘီ)

Établie par le même monarque que Hlaing, cette province date de 1319¹⁸⁰. Elle est située à l'est de la rivière Hlaing et possédait, semble-t-il, des remparts (cartes 4 et 30).

¹⁸⁰ Furnivall 1914, p. 174.

Pa-aing

(ပဒေါင်း)

Plus connue sous son nom actuel Ingabu, la ville aurait été édifiée sous Razadarit en 1400¹⁸¹, mais sa localisation pose toujours problème, en raison des nombreux homonymes qui existent dans la région. Dans les environs de Henzada, une ville peu éloignée des autres provinces portant actuellement le nom d'Ingabu a été recensée : son appellation ancienne était Okpo, et son nom môn d'origine Kyaikenga¹⁸², mais son identification avec l'une des 32 provinces de Pegu est très incertaine, même peu probable.

Mingaladon

(မင်္ဂလာဒုံ)

Cette ville qui semble avoir été protégée de fortifications correspondrait à la province de Ramanagi édifiée sous Ponnareika. Elle aurait été établie en 1310¹⁸³ et se trouve au nord de Rangoun et au sud-est de Hmawbi, entre les rivières Hlaing et Ngamoyeit.

Zainganaing

(ဒိုင်နာိုင်)

Cette province, connue aussi comme Hinthazainganaing, fut fondée en 1633 par le dernier souverain môn Takarut Bi. La ville a été localisée à quelques kilomètres au nord de Pegu, sur la rive occidentale du fleuve (cartes 4 et 30). Le site ne semble pas avoir conservé de remparts ou d'autres vestiges archéologiques.

Zwegabôn

(Zwebôn-ဇွဲဘုံ)

Cette province que les chroniques et légendes locales attribuent à Wimala aurait été

¹⁸¹ Furnivall 1914, p. 174.

¹⁸² Morrison 1915, p. 15; "Gazetteer of Burma", vol. 2, p. 459

¹⁸³ Furnivall 1914, p. 175.

créée, d'après Furnivall, en 1168¹⁸⁴. La ville se situe, sur la carte générale de Furnivall, à l'est de la rivière Pegu, au sud-est de Dinmè, soit à mi chemin entre Syriam et Pegu. Ce site n'apparaît sur aucune carte détaillée de la région, ancienne ou récente.

Donzayit



Cette ancienne ville est retirée dans une zone forestière, dans la partie nord des provinces de Pegu et sur la rive orientale du Sittang, à la confluence de ce grand fleuve et d'une petite rivière, la Mewin (cartes 4 et 30). Le plan de l'espace fortifié, étudié à partir des images aériennes¹⁸⁵, est de forme très particulière : la moitié nord est ovale, tandis que la partie sud est rectangulaire. Du nord au sud, l'axe médian dépasse légèrement les 1200 m, la face sud couvre une distance d'environ 600 m. C'est au point de rencontre de ces deux formes géométriques que la ville est la plus étroite avec seulement 250 m de largeur. La présence d'une douve est très marquée sur les images aériennes le long des faces sud et est. Par contre, au nord et à l'ouest, le fleuve et la rivière se substituent à elle.

¹⁸⁴ Furnivall 1914, p. 176.

¹⁸⁵ Aung Myint 1998, pp. 189-190.



Figure 34. Donzayit – plan d'après photographie aérienne
(d'après Aung Myint 1998)

Yenwe



Plus communément appelé Myogyaung, cette ancienne capitale de province se situe également dans la partie nord de la région de Pegu (cartes 4 et 27). La fortification est édifée au bord d'une rivière, au creux d'un méandre dont elle épouse la forme. Le rempart n'est conservé que sur trois côtés : la face orientale est soit tombée dans le cours d'eau soit, inexistante dès l'origine, la rivière l'a remplacée pour clore l'espace urbain. Le plan trace un rectangle aux angles arrondis et d'aspect relativement irrégulier faisant

environ 500 m de long et 300 m de large, soit un espace fortifié de avoisinant 15 hectares. Le rempart semble avoir été doublé d'une douve sur les trois faces connues. Dans ce cas également, l'auteur ne précise pas le type de matériaux utilisé dans la construction¹⁸⁶.

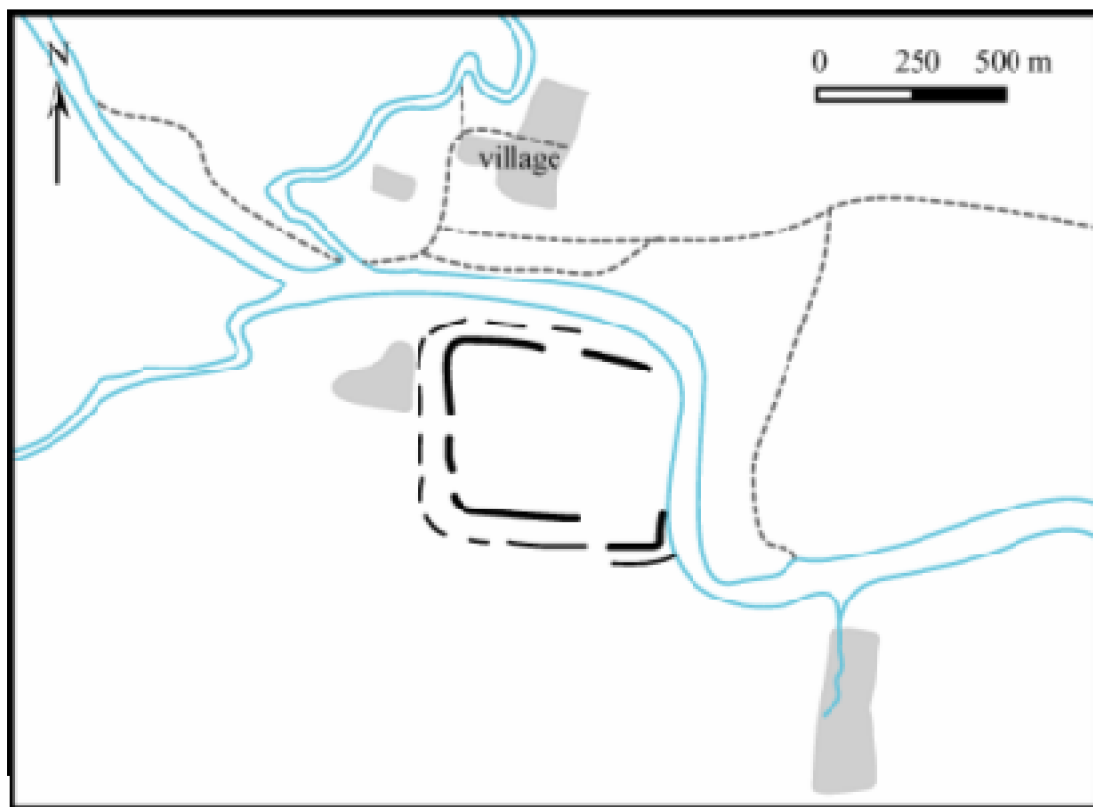


Figure 35. Yenwe – plan d'après photographie aérienne

(d'après Aung Myint 1998)

Comme nous l'avons déjà évoqué, le nom des 32 provinces peut varier d'une source à l'autre. L'ouvrage d'U Aung Myint de 1998, propose une liste complète de ces 32 sites, avec des variantes dans l'appellation, et les images aériennes accompagnées de plans lorsque des remparts sont encore en place. Il ne m'a pas été possible de faire complètement le lien entre les différentes listes dont nous disposons : deux sites, mentionnés dans cet ouvrage, appartiendraient aux 32 provinces et possèdent encore des vestiges mais ils sont probablement mentionnés dans les écrits de Furnivall sous leur nom vernaculaire, que je n'ai pu identifier. Il s'agit de Kyaukzayit, qui n'a pas été visité, et de Payagyi qui a fait l'objet de prospections présentées à la page suivante.

Kyaukzayit

(ကျောက်ဇာယိတ်)

¹⁸⁶ Aung Myint 1998, pp. 175-76.

Ce site est localisé dans la zone nord des territoires de Pegu, près de l'actuelle Kyauktaga, sur la rive occidentale du Sittang. Son plan est un carré d'environ 400 m de côté aux angles bien arrondis ; le rempart enserme ainsi une surface d'environ 16 hectares et Aung Myint ne mentionne pas quels matériaux ont été employés pour sa construction¹⁸⁷, sans doute de la brique. La présence d'une douve est assez évidente le long de la face nord ; on en retrouve également des lambeaux du côté ouest, tandis que les deux autres faces n'en ont plus de traces.

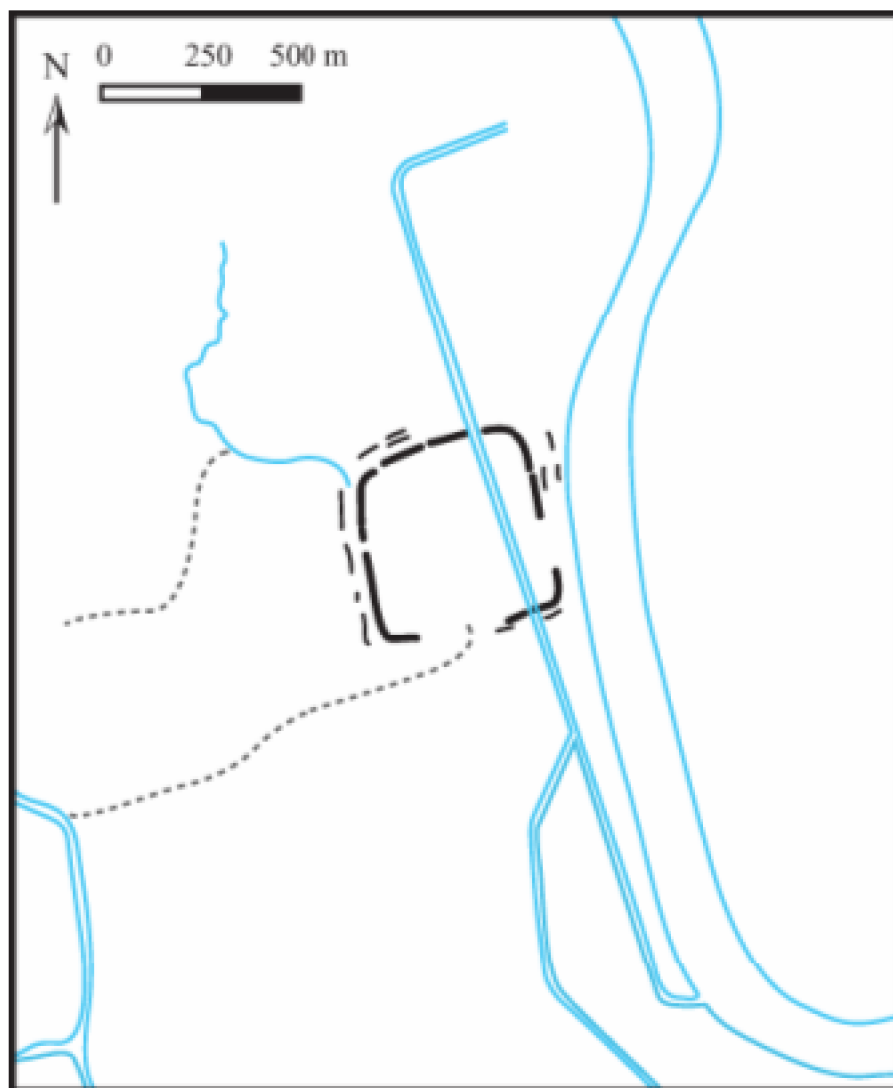


Figure 36. Kyaukzayit – plan d'après photographie aérienne
(d'après Aung Myint 1998)

Prospections et état des lieux des 32 provinces

¹⁸⁷ Aung Myint 1998, pp. 181-82.

On présente ici les sites appartenant aux 32 provinces de Hanthawaddy qui ont fait l'objet de prospections, en 2002 pour la plupart.

Minyehla



Le rempart de la vieille ville, qui n'est aujourd'hui qu'un village peuplé de quelques familles, trace un long rectangle, allongé du nord vers le sud et mesurant 640 m de long par 300 m de large environ ; la ville couvre une surface *intra muros* d'à peu près 20 hectares. Il ne subsiste que les quatre angles de l'ancien rempart que l'on distingue clairement tant depuis les photos aériennes¹⁸⁸ que sur le terrain. Chacun d'entre eux est coiffé d'un stupa, sauf dans le cas de l'angle nord-est qui en possède deux (ph. 140 à 142, pl. XLVI). Les habitants des lieux ont en effet démantelé progressivement les murs de la fortification afin de récupérer les matériaux pour des constructions privées ou religieuses. Aucune brique complète n'a pu être mesurée dans la longueur, mais la largeur et l'épaisseur de plusieurs d'entre elles ont pu être appréciées et semblent correspondre à un gabarit ancien (18 x 6 cm). Au regard des photos aériennes, la présence d'une douve dans le passé est possible mais incertaine, et il n'en reste aucune trace au sol (cartes 4 et 27).

¹⁸⁸ Aung Myint 1998, pp. 167-68.

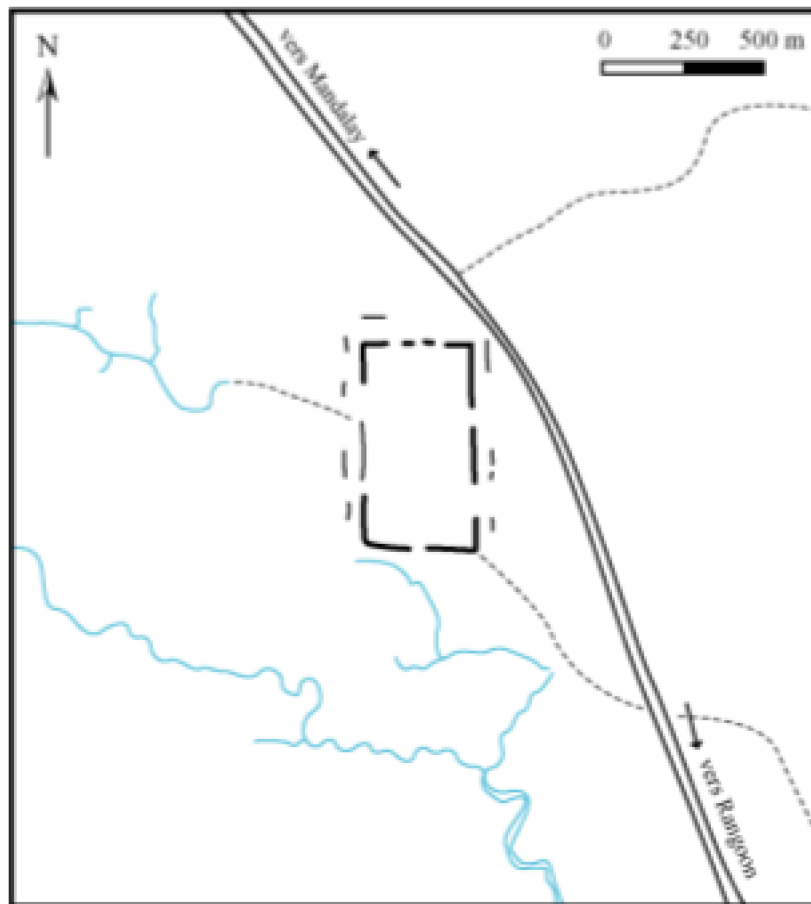


Figure 37. Minyehla – plan d'après photographie aérienne
(d'après Aung Myint 1998)

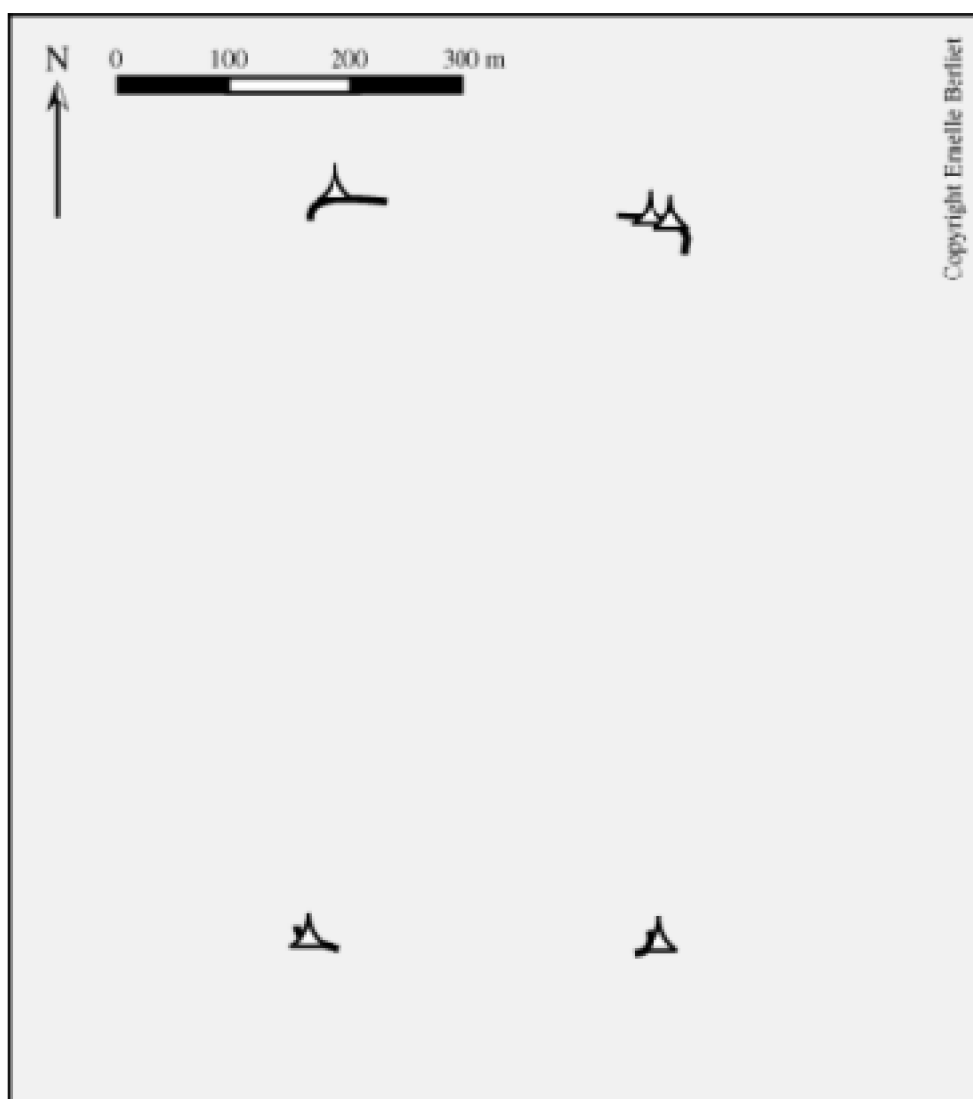


Figure 38. Minyehla – relevé des structures au sol (GPS)

Kawliya

(ကောလိယ)

Implanté dans la zone septentrionale des 32 provinces, Kawliya possède encore des vestiges de son rempart (cartes 4 et 30). Les traces ne sont pas toujours très lisibles sur les images aériennes¹⁸⁹, car la fortification traverse le village actuel, ce qui rend la lecture difficile dans les zones où la muraille passe à l'intérieur des jardins. Par contre, on observe distinctement la douve sur tout le pourtour du tracé, grâce à ces clichés. Le plan rectangulaire est orienté nord-est / sud-ouest et mesure environ 700 m de long et 350 m

¹⁸⁹ Aung Myint 1998, pp. 161-62.

de large, portant la surface de l'espace fortifié à un peu plus de 26 hectares. La face orientale ne se distingue pas au sol tandis que l'on suit parfaitement les faces nord et ouest ; la face sud, qui traverse le secteur d'habitation est conservée sous forme de lambeaux mais que l'on peut néanmoins suivre sur presque toute la longueur. La face nord, qui se détache nettement dans le paysage, est recouverte de terre formant une large butte. Dans les brèches, on distingue en fait deux murs de rempart parallèles et en brique (ph. 143 à 148, pl. XLVII-XLVIII). La largeur du mur intérieur est d'environ 3,5 m ; les limites du mur extérieur sont trop imprécises pour que sa largeur puisse être appréciée. Dans le cas de la face occidentale, aucune brèche ne vient ouvrir la butte qui recouvre la structure et, par conséquent, empêche de voir si la présence du double rempart se maintient également de ce côté, puis les vestiges s'abaissent progressivement pour disparaître de la surface du sol. Pour la face sud, conservée de façon fragmentaire et discontinue, il est difficile d'affirmer si le double rempart se maintenait ou pas. Il semblerait que deux murailles aient également été construites de ce côté car deux lambeaux de murs parallèles, préservés sur quelques assises seulement, ont été retrouvés dans le village, mais il ne reste qu'un seul exemple de la sorte qui vienne attester de la présence éventuelle d'un double rempart. Par ailleurs, les vestiges sont souvent arasés au niveau de circulation actuel (ph. 152 à 156, pl. L-LI), mais à quelques endroits, des éléments massifs de la structure sont encore en place, la muraille pouvant atteindre 3,1 m de large (ph. 150, pl. XLIX ; ph. 157, pl. LI). Dans le cas d'arasement à la surface du sol, les maisons viennent souvent occuper cet espace et s'installer par-dessus le rempart, faisant ainsi l'économie de la construction d'une dalle ou d'une terrasse de brique. Seules quelques briques complètes ont pu être mesurées et leur dimension est généralement de 32 x 16 x 5 cm.

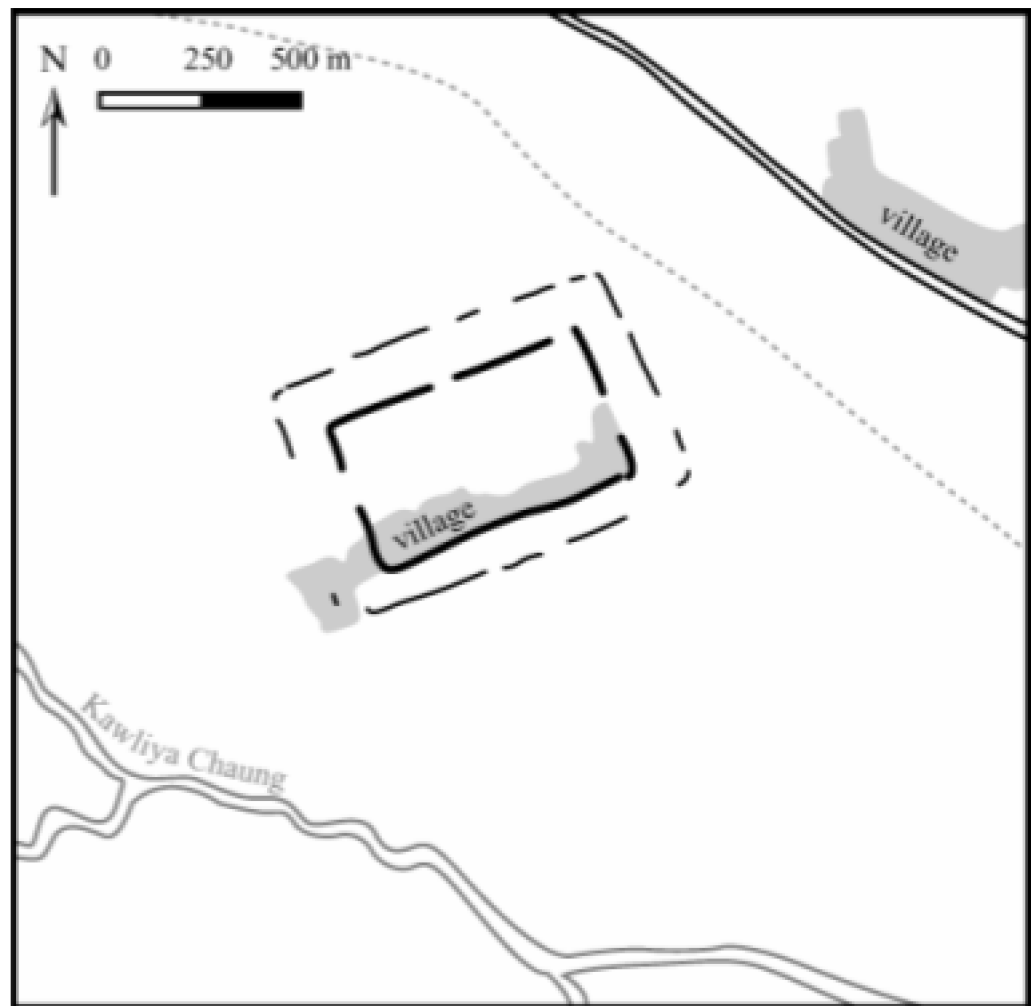


Figure 39. Kawliya – plan d'après photographie aérienne
(d'après Aung Myint 1998)

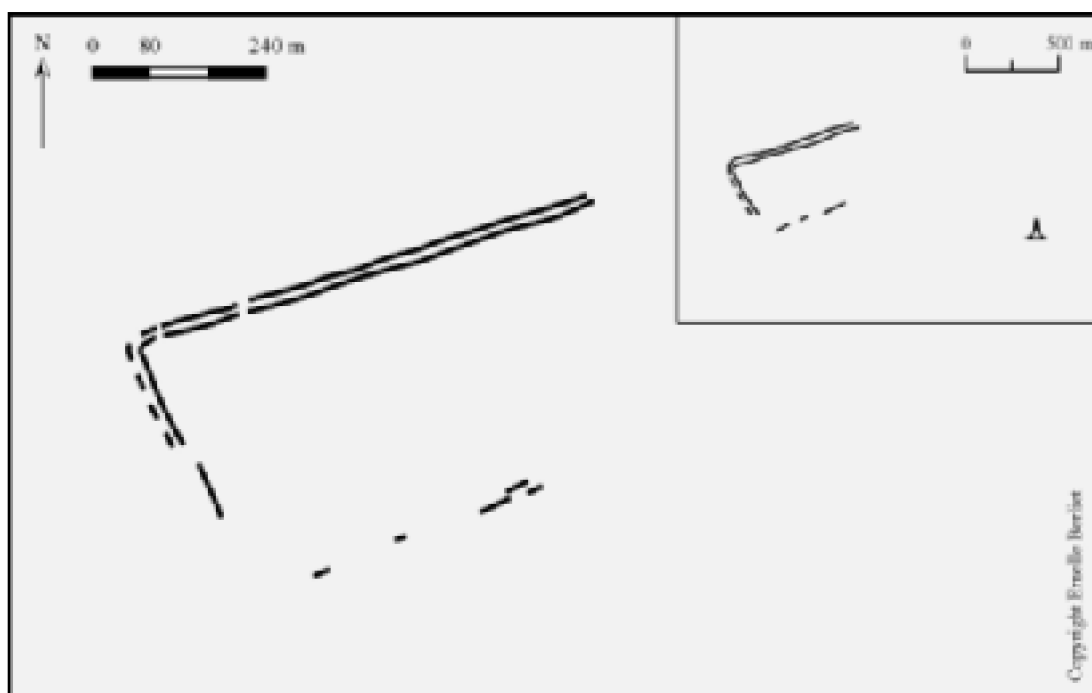


Figure 40. Kawliya – relevé des structures au sol (GPS)

Meyinsaya

(မေယံဇာတိ)

Les prospections de ce site n'ont été que superficielles car l'espace fortifié est actuellement occupé, dans sa totalité, par un camp militaire, il m'a été impossible d'en faire le relevé au GPS. Seul un point a pu être enregistré, afin de localiser précisément l'ancienne ville sur une carte. Le camp réutilise une face du rempart et du cours d'eau qui se substitue à la douve orientale comme clôture. Une partie des restes de la muraille est envahie par des broussailles rendant l'accès impossible à certains endroits. Le rempart de brique, connu d'après les images aériennes ¹⁹⁰, forme un parallélogramme d'environ 400 m de côté. Une douve le suit sur tout le pourtour semble-t-il, excepté le long de la face est où une petite rivière vient prendre sa place (ph. 158, pl. LII). Le long de la face ouest, la douve, de 20 à 25 m de large, est encore en eau (ph. 159-160, pl. LII), à la différence de la face sud ; le côté nord du rempart était inaccessible (cartes 4 et 30).

¹⁹⁰ Aung Myint 1998, pp. 199-200.

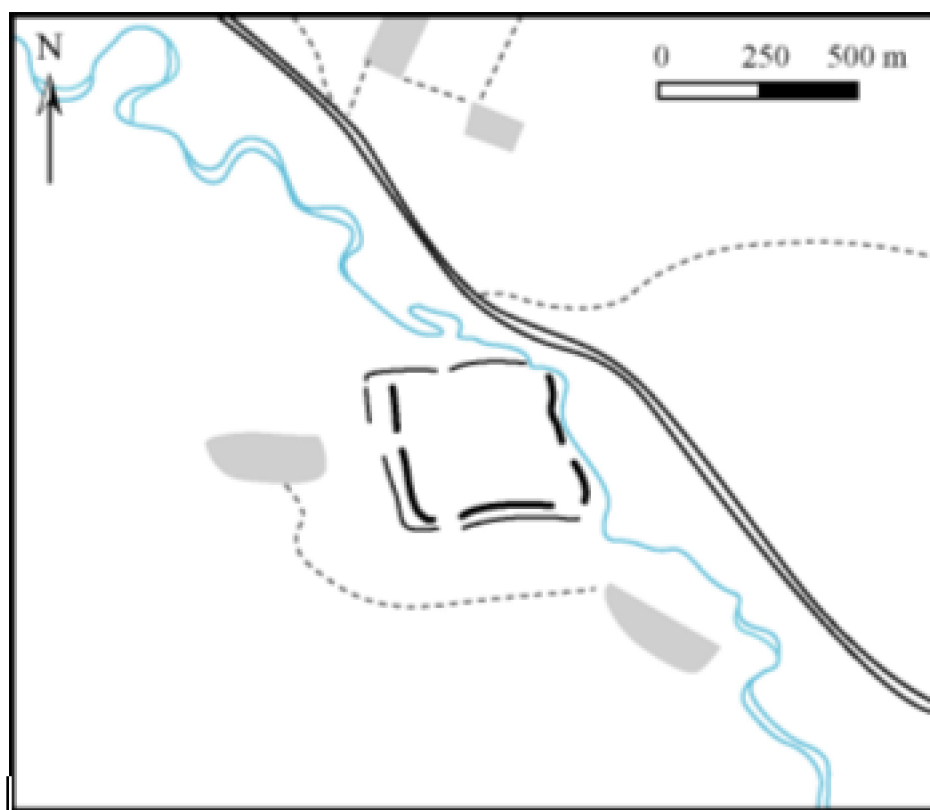


Figure 41. Meyinsaya – plan d'après photographie aérienne
(d'après Aung Myint 1998)

Payagyi

(ဘုရားကြီး)

D'après les photos aériennes ¹⁹¹, la totalité du rempart de Payagyi est visible. Son plan rectangulaire régulier, aux angles droits, s'incline du nord-est vers le sud-ouest. Sa longueur atteint 750 m et sa largeur environ 450 m, le tout enfermant une surface de près de 34 hectares. Les traces éparses d'une douve se distinguent le long des faces sud et ouest. Les prospections n'ont apporté que peu d'éléments supplémentaires car une immense partie du site est aujourd'hui sous les champs. Les vestiges du rempart sont visibles dans la cour d'un monastère sur un peu moins de 100 m, mais ils sont recouverts de broussailles de même que le fossé de l'ancienne douve (ph. 161, pl. LIII). La taille des briques a toutefois pu être relevée : les modules complets atteignent 39 x 22 x 7 cm, ce qui correspond aux modèles anciens, antérieurs au XI^{ème} siècle. Une fouille du site a été entreprise vers la fin des années 1970, mettant au jour une inscription môn, conservée dans la pagode principale de Payagyi. Enfin, un villageois a découvert fortuitement, en

¹⁹¹ Aung Myint 1998, pp. 149-150.

1996, un petit stupa de brique en travaillant la terre de ses champs (ph. 162, pl. LIII ; cartes 4 et 30).



Figure 42. Payagyi – plan d'après photographie aérienne
(d'après Aung Myint 1998)

Sittang

(စစ်ကိုင်း)

Cette ville est établie sur la rive orientale du fleuve Sittang, à l'embouchure du Golfe de Martaban (cartes 4 et 30). Son rempart n'est que partiellement visible : certaines parties ont été recouvertes lors de terrassements et d'autres ont été détruites suite aux travaux d'aménagement de la voie ferrée qui mène à Mottama et qui passe au milieu du site. Sur le terrain, seule la partie orientale de la ville fortifiée est clairement visible (ph. 164, pl. LIV). Le rempart de latérite est double avec une douve, de plus de 15 m de large, intercalée dans l'espace intermédiaire (ph. 167-168, pl. LV) ; les deux murailles sont conservées sur au moins 3 m de haut, et leur largeur très massive dépasse 9 m (ph. 165-166, pl. LIV). Sur les photos aériennes¹⁹², la face orientale semble se distinguer, tandis que les côtés nord et sud ne laissent que des traces incertaines. Le plan du site

forme un rectangle très irrégulier, aux angles particulièrement arrondis, et orienté est-ouest. Le village actuel est accolé à l'ancien mur nord au pied duquel sont installées quelques maisons près de l'angle nord-est.

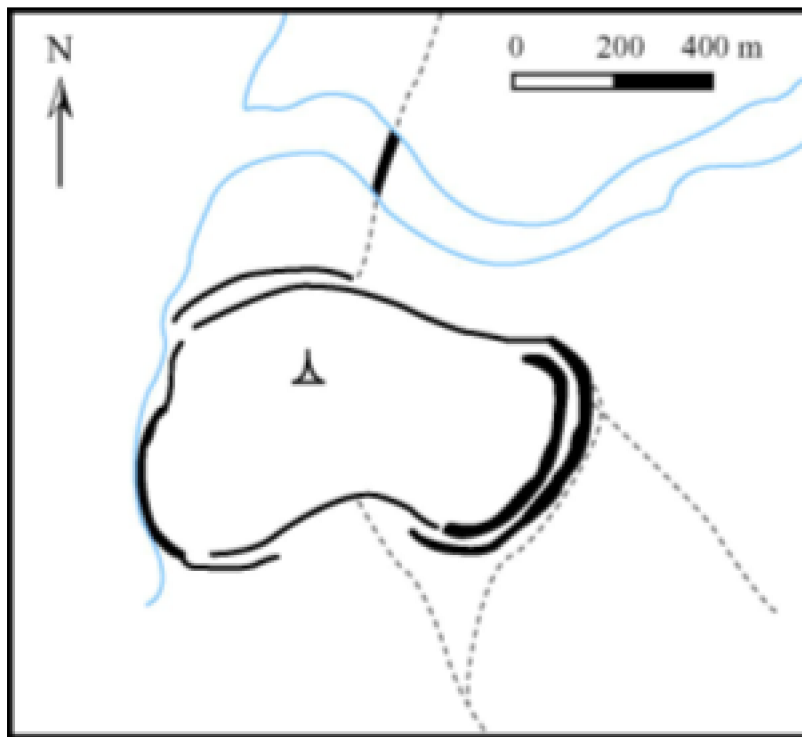


Figure 43. Sittang – plan d'après photographie aérienne
(d'après Aung Myint 1998)

¹⁹² Aung Myint 1998, pp. 193-94.

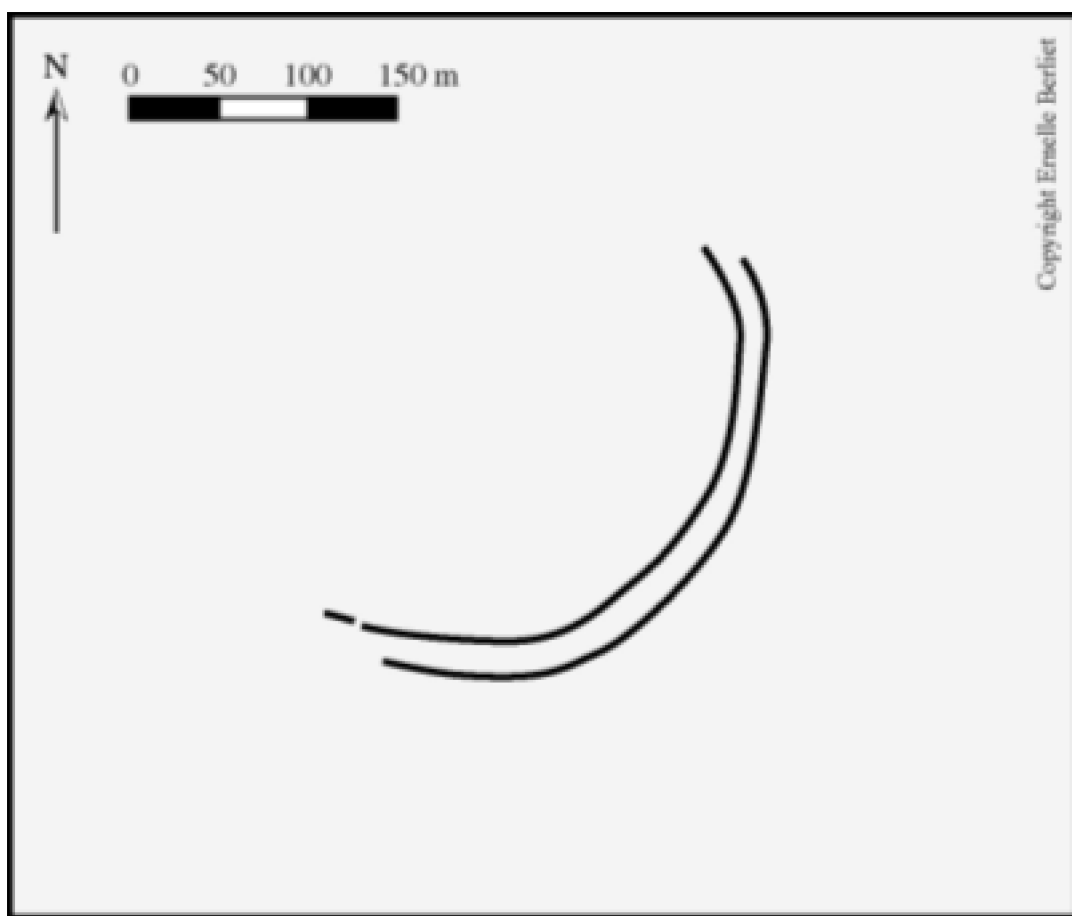


Figure 44. Sittang – relevé des structures au sol (GPS)

Lagunbyee

(လကွန်းဗျည်း)

Ce site est avant tout célèbre pour sa production céramique blanche et verte, similaire à celle de Mae Sot, en Thaïlande près de la frontière birmane, et les fouilles assez récentes y ont mis au jour un four. Ce type de céramique remonte aux environs du XV^{ème} siècle¹⁹³. D'après le *Sittan*, texte tardif rédigé en 1802, la ville fortifiée aurait été fondée en 1187¹⁹⁴. Une autre source birmane situe sa fondation en 1181, tandis que la tradition môn la fait remonter au IX^{ème} siècle, sous le règne du roi Maheindatha¹⁹⁵. Le rempart de brique se présente, sur les images aériennes¹⁹⁶, comme deux petites villes

¹⁹³ Pitiphat 1992, pp. 138-141.

¹⁹⁴ Don Hein, 2003, p. 54.

¹⁹⁵ Thaw Kaung 2003, p. 118.

accolées l'une à l'autre, ou comme si une seconde unité urbaine, peut-être un agrandissement de la ville, du côté ouest. Cette petite ville occidentale ne se distingue pas sur le terrain et l'on ne peut voir que la ville orientale. Celle-ci, dont le plan forme une sorte d'arc de cercle, est établie au bord d'un cours d'eau qui porte le même nom que le site et qui remplace la douve côté nord. C'est dans ce secteur exigu, entre le rempart nord et la rivière, que le four mentionné ci-dessus a été découvert. Sur le reste du périmètre, la douve, en eau à certains endroits, se dessine très clairement (ph. 170, pl. LVI). La surface de la ville orientale, que l'on suit parfaitement au sol, atteint 31,5 hectares, ce qui surpasse la taille moyenne des 32 "têtes" de provinces. La muraille occidentale est la partie la mieux conservée de la vieille ville (ph. 172 à 174, pl. LVI-LVII) : sa hauteur est encore impressionnante (environ trois mètres) et sa douve, aujourd'hui sèche, est particulièrement large (ph. 175 à 177, pl. LVII-LVIII). D'ailleurs, dans ce secteur, une petite butte de terre longe cette douve sur son bord extérieur (cartes 4 et 30).

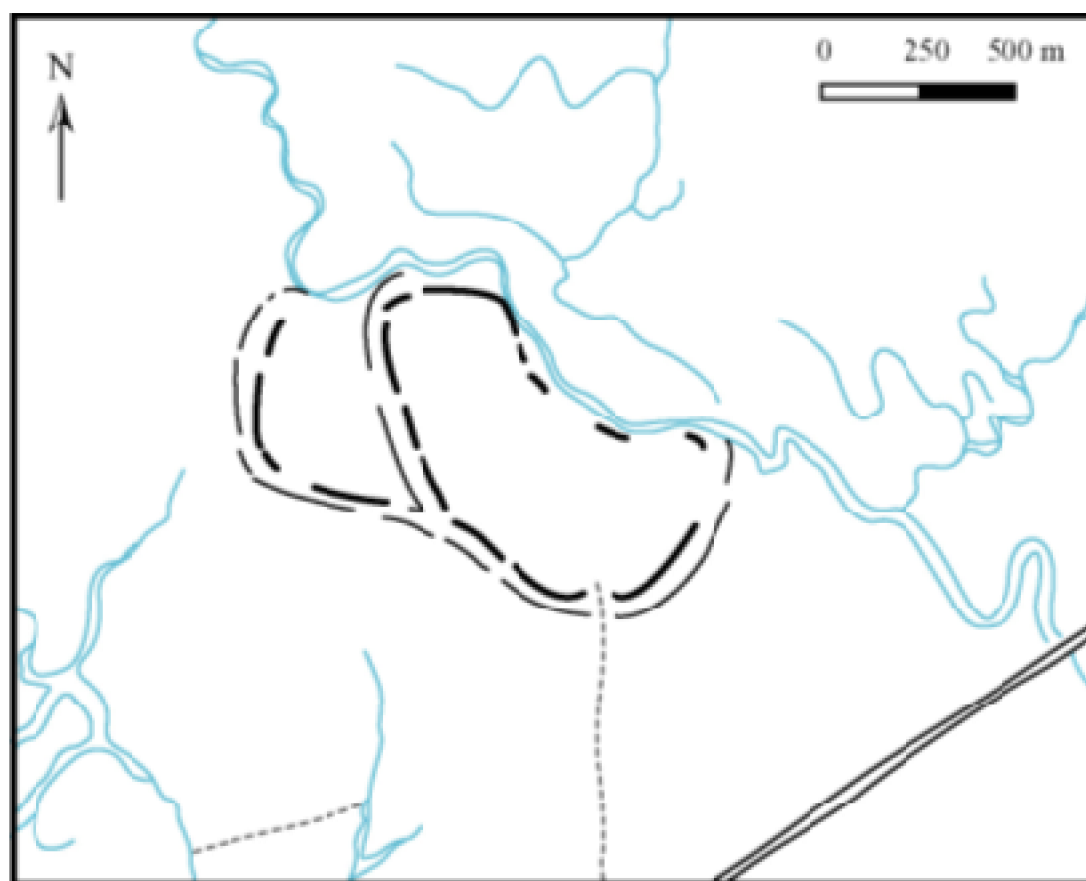


Figure 45. Lagunbyee – plan d'après photographie aérienne
(d'après Aung Myint 1998)

¹⁹⁶ Aung Myint 1998, pp. 141-42.

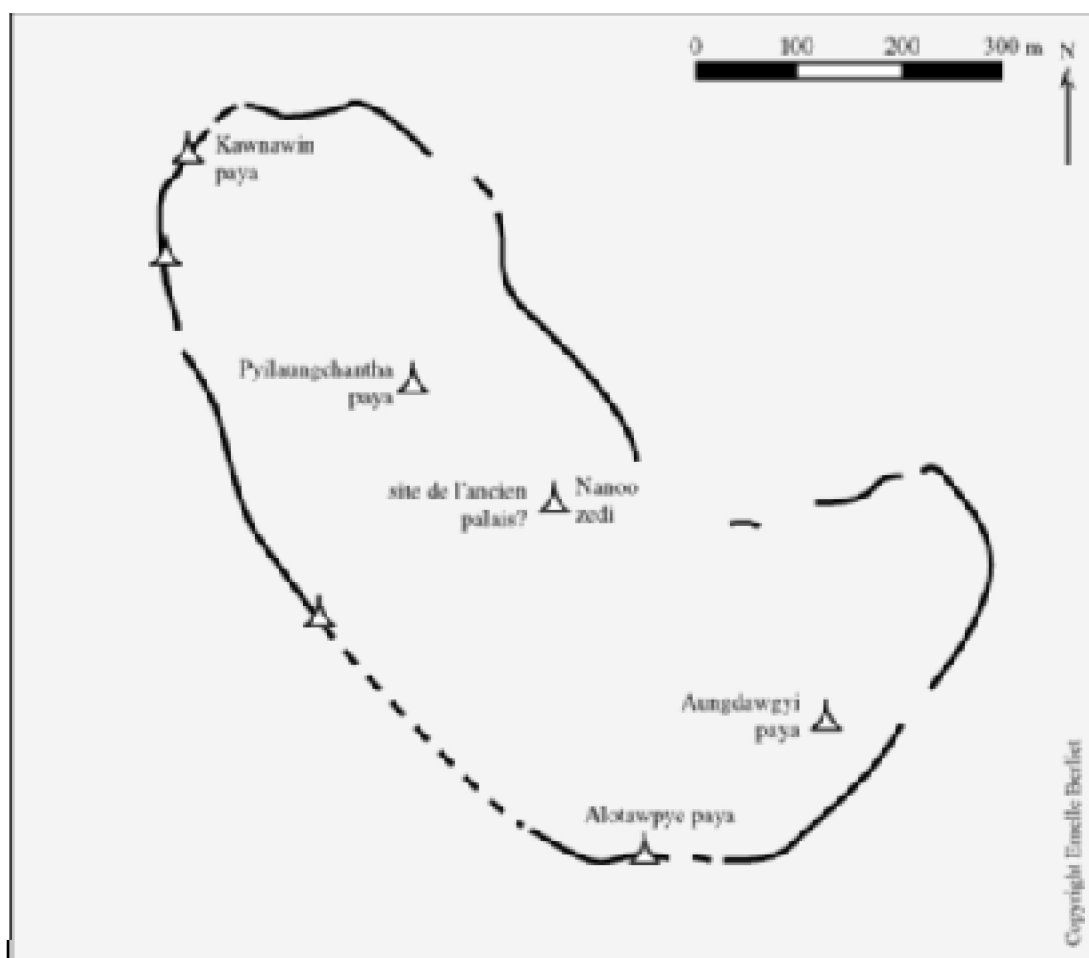


Figure 46. Lagunbyee – relevé des structures au sol (GPS)

V. Les villes « secondaires » môn : prospections et état des lieux

La face orientale du Golfe de Martaban

Martaban

(Mottama-မုတ္တမ)

Connue aujourd'hui sous le nom de Mottama, cette ville a connue ses heures de gloire entre le XIV^{ème} et le XVIII^{ème} siècle pour son port, très apprécié des marchands portugais mais surtout pour le commerce de ses grandes jarres glaçurées exportées tant dans le sous-continent indien qu'à travers le monde arabe puis vers le sud de l'Europe à partir du XVI-XVII^{ème} siècle¹⁹⁷. La première référence épigraphique à son sujet date de 1326 ; dans cette inscription en vieux birman, elle apparaît sous l'appellation Muttama¹⁹⁸. La ville est fondée sur les rives du Salween, près de son embouchure, et au pied de collines qui permettent une étroite surveillance des allées et venues maritimes, à l'ouest et à l'est de la plaine, d'où pouvaient arriver les Shan ou les occupants du territoire de l'actuelle Thaïlande (ph. 179, pl. LIX ; cartes 3 et 32). Sur un plan datant des années 1970, la vieille ville fortifiée était déjà à moitié sous les eaux. Les prospections de la ville n'ont donné aucun résultat probant : l'ancien rempart semble avoir totalement disparu, et d'autres aménagements ou structures archéologiques n'ont pas pu être repérés au sol. Il est vrai que la ville actuelle recouvre l'ancien site, ce qui rend les lectures de surface difficiles. La fonction de port maritime dès la création du site ne laisse aucun doute possible, et la position de la ville au bord du Salween permettait l'acheminement de denrées vers l'intérieur du pays, mais également vers la Chine d'où descend ce fleuve. Martaban combinait ainsi les deux fonctions portuaires, fluviale et maritime. D'après la tradition, la première fondation de cette ville remonterait au VI^{ème} siècle, plus exactement à l'année 576, et serait le fait du prince Thamala qui fonda également Pegu. On sait, plus tardivement, que la ville a été réoccupée, et peut-être réaménagée, au XIII^{ème} siècle par les rois de Pagan. En 1269, un gouverneur du nom d'Aleinma y fut posté, mais ce dernier fut assassiné par Wareru¹⁹⁹.

¹⁹⁷ Gutman 2001, pp. 112-14.

¹⁹⁸ Gutman 2001, p. 111.

¹⁹⁹ *Gazetteer of Burma*, vol.2, p. 355. Wareru est un personnage célèbre de l'histoire du XIII^{ème} siècle en Basse Birmanie. D'origine shan, de la région de Sukhothaï, il conquiert et régit sur Martaban et ses environs, d'abord en alliance avec les Môn de Pegu et notamment Tarabya. Il fut par la suite reconnu Souverain de Basse Birmanie par la Chine. Son royaume, dont la capitale fut d'abord Martaban puis transférée à Ténassérin en 1369, dura jusqu'en 1569 (Hall 1950, éd. 1998, pp. 27 & 34).

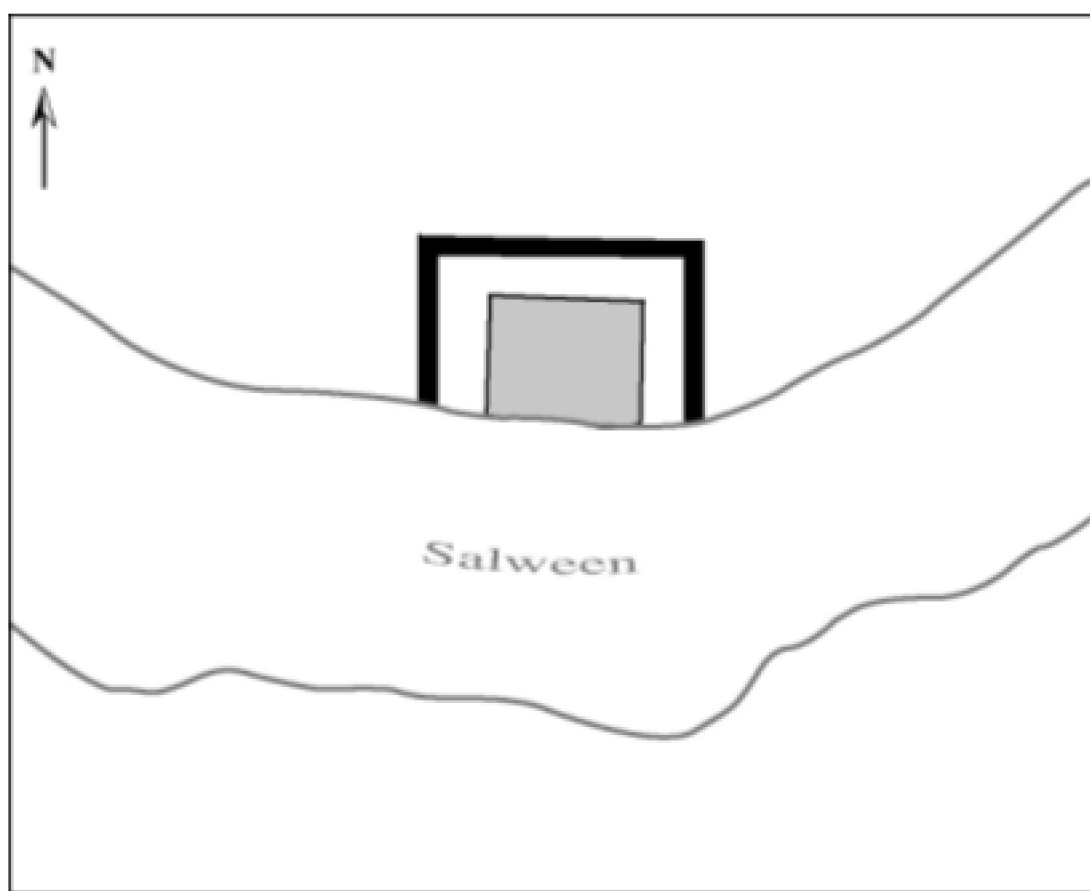


Figure 47. Martaban – croquis de l'ancien rempart

(d'après Guillon 1974)

Hmawbi

(*Sanpannagon-စံဉာနဂို*)

Cette ancienne ville fortifiée n'a pu être prospectée, en raison du mauvais état des routes qui en interdisaient l'accès. C'est en raison de son importance que nous l'incluons dans ce chapitre, bien que les visites sur le terrain n'aient pu être menées comme prévu. L'implantation de la ville permet un accès très facile vers la mer puisqu'elle est établie sur la berge occidentale du Salween, près de son embouchure, mais cette localisation garantit également une certaine sécurité puisque le site choisi est en retrait des rives du Golfe de Martaban (cartes 3 et 32). Cette situation laisse peu de doute quant à la fonction portuaire de cette ville. D'ailleurs, il n'est pas exclu que Hmawbi soit l'antique *Kalasapura* dont parle le conte indien, le *Kathasaritsagara*. Ce texte du XI^{ème} siècle évoque cette ancienne cité portuaire du royaume de Suvannabhumi, et divers auteurs la situent quelque part sur la côte du pays môn, entre Tavoy et Rangoun²⁰⁰.

²⁰⁰ Gutman 2001, p. 108.

Le rempart décrit un long rectangle mesurant un peu plus de 2200 m de long et 750 m de large. L'enceinte, visible sur les photos aériennes, ne possède que trois côtés (nord, sud et ouest), tandis que le Salween vient se substituer à la face orientale. Comme souvent, on ne saurait dire si ce côté de la muraille est tombée dans le fleuve ou si la configuration actuelle est celle d'origine. La surface conservée et délimitée par le rempart dépasse quelque peu les 130 hectares, ce qui place cette ville parmi les plus vastes de l'ancien royaume Môn de Birmanie. D'après les clichés, une large douve borde la fortification, et un promontoire semble se distinguer à l'intérieur de l'espace urbain.

De nombreuses briques marquées au doigt ont été trouvées sur le site ²⁰¹, situant ainsi la construction du rempart à une période antérieure à la conquête birmane.

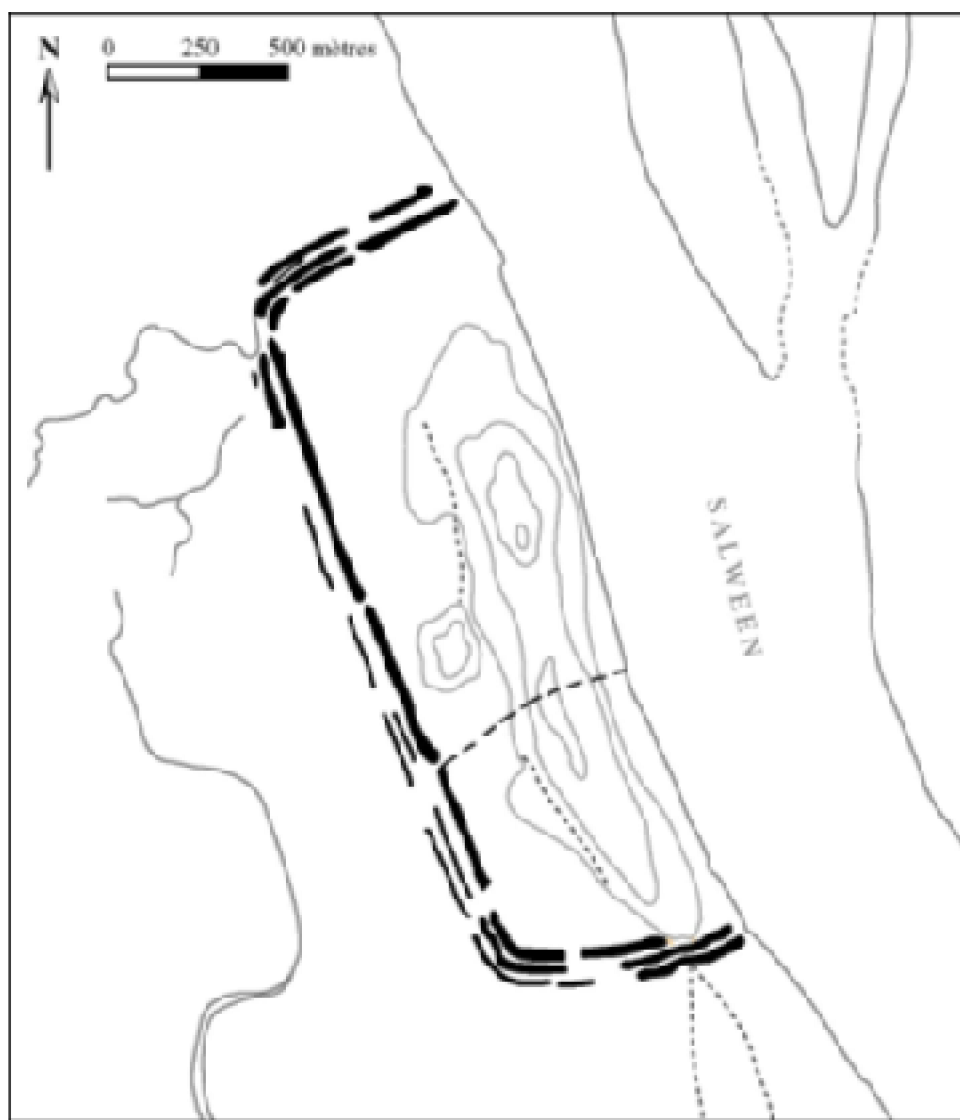


Figure 48. Hmawbi (Sanpannagon) – plan d'après photographie aérienne
(d'après Aung Myint & Moore 1991)

²⁰¹ Aung Myint & Moore 1991, p. 93.

Zokthok



Le site se trouve à une trentaine de kilomètres au nord de Thaton, et une douzaine au sud-ouest de Bilin (cartes 3 et 29). Cette ville dont la datation précise n'est pas établie, remonte à une époque antérieure à celle de Pagan. La configuration des lieux apparaît très différemment sur les images aériennes et au sol. On distingue deux ensembles accolés l'un à l'autre, chacun pouvant constituer une petite ville indépendante, sur les images aériennes. Le premier de ces ensembles est au bord de la rivière, on distingue une enceinte rectangulaire orientée nord-sud et aux angles très arrondis : une douve semble longer cette enceinte qui paraît être double sur la moitié nord de la face occidentale. Cependant, au sol on constate que les traces ainsi repérées correspondent à un monastère moderne ou récemment rénové. En revanche rien de ce qui est visible au sol ne peut correspondre à un rempart ou à un quelconque vestige archéologique. De ce fait, soit les photos aériennes apportent une interprétation des vestiges que les études de terrain, limitées à des prospections de surface, ne peuvent ni enrichir ni confirmer ; soit une erreur de lecture de ces images, auxquelles je n'ai pas eu accès, est venue fausser l'interprétation des structures²⁰².

Au sud de ce premier ensemble, on voit, sur les photos aériennes (mais seulement sur elles), les traces éparses et incomplètes d'une enceinte de plan allongé d'est en ouest. Le mur de latérite sculpté, relativement célèbre et toujours visible dans le village, appartiendrait à ce second ensemble. Pourtant, au sol ce mur sculpté de lions et d'éléphants n'est conservé que sur 130 m environ (ph. 180 à 184, pl. LIX-LX). Des fouilles conduites par les équipes birmanes auraient mis au jour un monastère d'un peu plus de 20 m de long, composé de 14 cellules réparties autour d'une cour carrée²⁰³. Les résultats de ces fouilles ne sont pas publiés. On ne sait pas où se trouvaient les sondages qui ont permis de découvrir ce supposé monastère, ni s'il était structurellement lié à ce mur décoré. Ce site est communément nommé le Hsindat Myindat, ce qui signifie respectivement éléphants et lions, du fait des reliefs sculptés dans la latérite représentant alternativement ces deux animaux. Cette frise de reliefs sculptés dans la pierre placerait chronologiquement la construction à la fin du I^{er} millénaire après JC, selon une étude analogique la rapprochant de structures similaires en Thaïlande, par exemple le site de Muang Phra Rot²⁰⁴. À l'intérieur de ces vestiges incomplets se trouve la pagode Tizaung (ou Htisaung) construite sur un édifice plus ancien. La superstructure conique est montée

²⁰² Il semblerait que cette étude des villes à partir de photos aériennes (Aung Myint 1998) n'ait pas fait l'objet de vérifications sur le terrain. D'autres non concordances entre ces images et mes prospections, réalisées systématiquement au GPS, sont advenues dans le cas d'autres sites.

²⁰³ Aung Thwin 1982, p. 18.

²⁰⁴ Aung Myint & Moore, 1991, p. 101

sur une base octogonale, elle même reposant sur une terrasse carrée de latérite²⁰⁵.

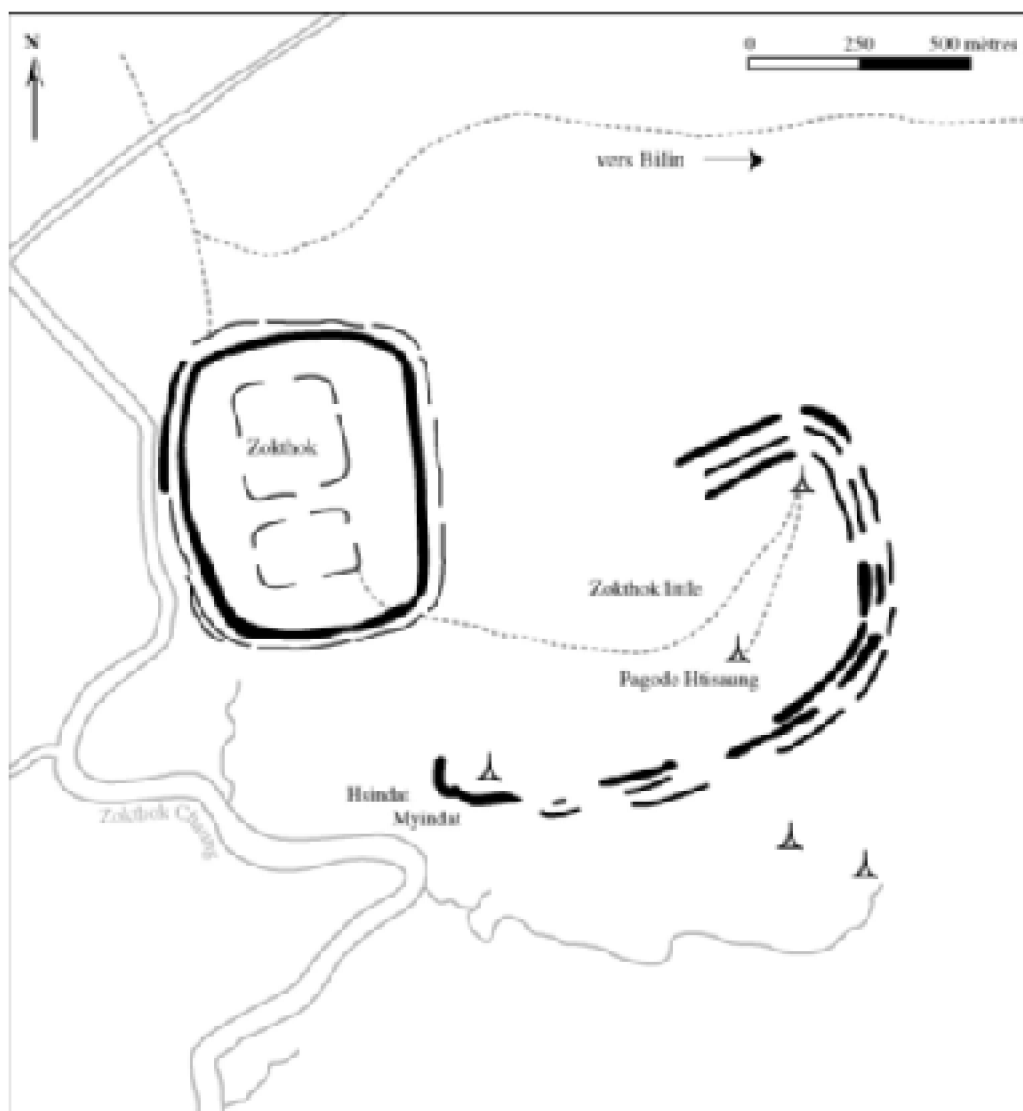


Figure 49. Zokthok – plan d'après photographie aérienne
(d'après Aung Myint & Moore 1991)

Kyaikkatha



La ville est établie à l'endroit où le Sittang se jette dans le Golfe de Martaban, mais également à la confluence de ce fleuve et de la rivière Kalun (cartes 3 et 30). Le site offre ainsi un accès parfait à la fois vers la mer mais aussi vers l'intérieur des terres grâce à la

²⁰⁵ Aung Thaw, 1972, p. 40 ; Guillon 1999, fig.40.

présence des deux cours d'eau. Cette cité serait due au prince Kathakômma de Pegu qui la fonda en 1168 de l'ère chrétienne²⁰⁶. La légende locale attribue sa création au prince Atha. Lorsque les princes Thamala et Wimala fondèrent Pégu, ce dernier monta sur le trône mais fut quelques années plus tard assassiné par son frère cadet qui également prit pour épouse la femme de son frère. Celle-ci était alors dans l'attente d'un enfant de son premier époux, et par peur que Thamala ne s'en aperçoive, elle se retira dans la forêt où, quelques mois plus tard, elle donna naissance à un fils du nom d'Atha. Ce jeune prince fut élevé dans cette forêt par une famille de buffles. Lorsqu'il atteint l'âge adulte, il retourna à Pegu qui était en guerre contre le roi de Vizianagara (Vijanagara ?) et écrasa les ennemis du royaume. Atha reçut à cette occasion tous les honneurs mais certains dans l'entourage du souverain, animés par la jalousie, décidèrent de le tuer. Atha ayant eut vent de cela, s'enfuit et fonda la ville de Kyaikkatha²⁰⁷.

Le tracé des fortifications est très irrégulier. Le plan s'étend d'est en ouest sur une longueur de 2,5 km environ, les faces nord et sud étant concaves. Le mur occidental longe le bord de mer, s'inclinant légèrement en direction nord-est / sud-ouest, et, d'après les images aériennes²⁰⁸, se trouve percé d'une porte dans le tiers nord. Il mesure approximativement 1 km. La face orientale présente une inclinaison très oblique et d'orientation opposée par rapport au mur lui faisant face, c'est-à-dire nord-ouest / sud-est. D'après ces mêmes images, le rempart oriental semble bordé d'une douve ; ce côté est deux fois plus long que la face occidentale, et s'étend sur une distance de 2 km, avec des angles très arrondis. Cette face orientale est percée de deux portes, le côté nord de quatre ouvertures, et deux autres se trouvent sur la face sud.

Seule la partie nord-ouest du site a pu être prospectée. Le rempart, sous une butte de terre est bien visible, mais dans un état de conservation assez médiocre dans l'ensemble, qui laisse mal apprécier la structure elle-même (ph. 188, pl. LXII). Ce rempart, fait d'un mélange de terre et de brique reste visible sur une faible hauteur. Des traces de douves ont peut-être été décelées, sur le terrain, le long de la face occidentale, près de l'angle nord-ouest (ph. 187, pl. LXI). À l'intérieur de l'espace fortifié, les équipes du Département d'Archéologie de Rangoun ont mis au jour un vaste bâtiment, localisé précisément sur l'axe qui relie les deux stupas importants de la ville, le Kyaikkanon et le Sutaungpye²⁰⁹. De plan parfaitement rectangulaire orienté est-ouest, sa construction a largement privilégié l'emploi de la brique bien qu'il reste quelques assises de latérite d'un mur à l'est (ph. 185, pl. LXI).

Au centre de la ville la pagode Kyaikkanon (ph. 190, pl. LXII), se dresse dans la partie nord de ce qui paraît être une enceinte, peut-être triple et de plan probablement quadrangulaire : ses murs nord et est sont complets, celui de l'ouest n'est que partiel

²⁰⁶ *List of Objects of Antiquarian and Archaeological Interest in British Burma*, p. 30, n° 5.

²⁰⁷ Tin Gyi 1931, p. 27.

²⁰⁸ Aung Myint 1998, pp. 101-02.

²⁰⁹ Ce bâtiment est situé à 600 m au sud-ouest du Kyaikkanon et à 450 m au nord-est du Sutaungpye.

tandis que la face sud n'est pas visible. Cependant si la pagode est bien en place, en revanche l'enceinte, n'est visible que sur les photos aériennes et nous n'en avons trouvé aucune trace au sol.

Un réservoir s'étend de la porte sud de la face orientale jusqu'à cette structure centrale. On peut également noter la présence de la pagode Sutangpye (ph. 189, pl. LXII) dans l'angle sud-ouest de la cité. À 3 km environ de la vieille ville se trouverait un ensemble d'édifices religieux appelé le Payatataung : il comporte une longue avenue bordée de temples miniatures en latérite et aboutissant à deux grandes pagodes. Cet ensemble serait due à une princesse cambodgienne nommée Ma San Myaing, tombée amoureuse du prince Atha. De peur qu'il ne la choisisse pour épouse, Marimingala, une sirène ayant pris une forme humaine par amour pour ce même prince, l'assassina. Ma San Myaing fit construire la ville de Mosomyo à proximité immédiate s'y installa, puis édifia les pagodes du Payatagaung²¹⁰. À 400 m de ce complexe d'édifices religieux se trouve un bassin creusé dans la roche qui, à la fin du XIX^{ème} siècle, était recouvert par la végétation²¹¹.

Plusieurs monnaies frappées d'une conque sur une face et d'un srivatsa de l'autre ont été découvertes sur le site en 1981. De nombreuses briques marquées au doigt ont également été remarquées sur le site même et dans les villages voisins, parmi lesquelles de nombreux types étaient représentés, semblables à ceux de Maingmaw²¹².

²¹⁰ Tin Gyi 1931, p. 28.

²¹¹ *List of Objects of Antiquarian and Archaeological Interest in British Burma*, p. 30, n° 5.

²¹² Aung Myint & Moore 1991, p. 93.



Figure 50. Kyaikkatha – plan d'après photographie aérienne
(d'après Aung Myint & Moore 1991)

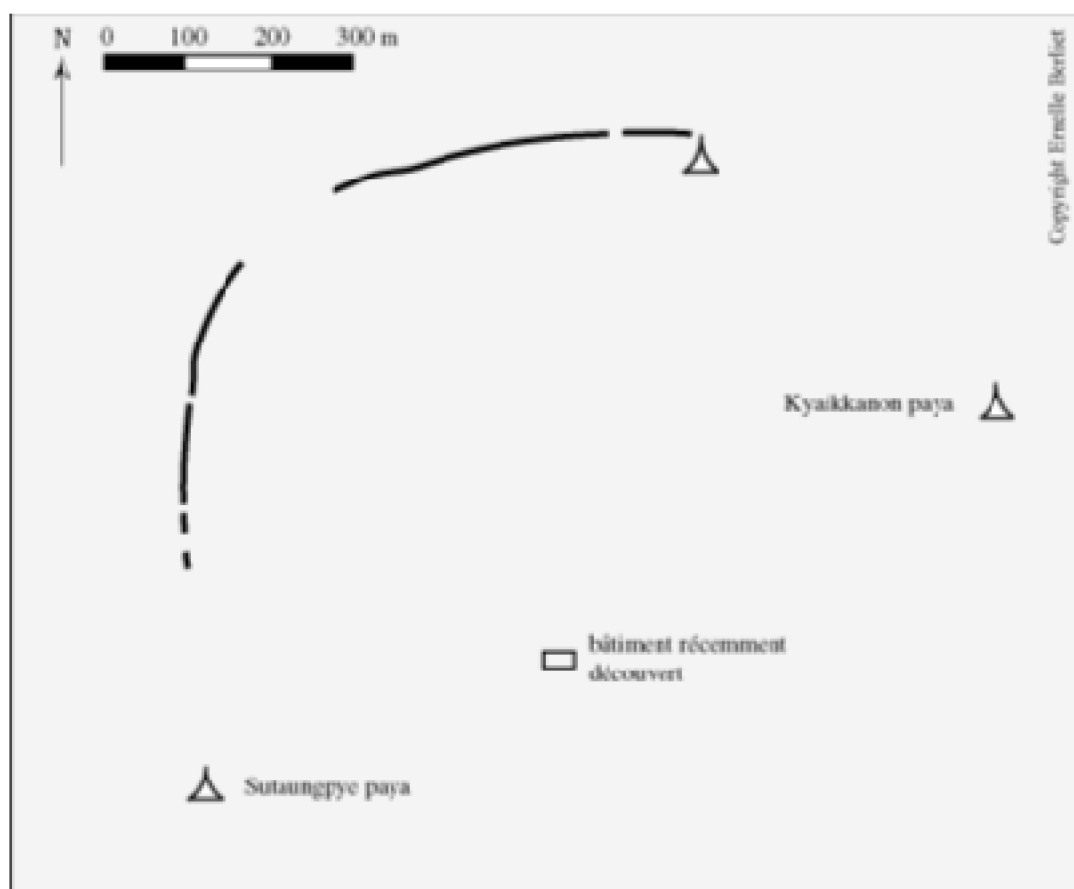


Figure 51. Kyaikkatha – relevé des structures au sol (GPS)

La région de Rangoun

Kyontu

(Waw-ဝေါ)

Ce site se trouve à une trentaine de kilomètres de Pegu, non loin de Payagyi (cartes 3 et 30). On y connaît une ancienne pagode môn qui était autrefois entourée d'une enceinte de brique dont la muraille était incrustée de larges plaques en terre cuite sur la face extérieure : l'aspect exceptionnel de l'ensemble en a fait sa célébrité (ph. 196, pl. LXIV). Cette tradition môn de décorer les édifices avec des reliefs de terre cuite a sans doute profondément influencé les Birmans lors de la conquête du Sud si l'on se réfère à certains monuments de Pagan et notamment l'Ananda. Aujourd'hui, l'enceinte a été démantelée et les plaques de terre cuite sont conservées dans différents musées du pays ; il ne reste en place que quelques assises de briques (ph. 191 à 193, pl. LXIII). Aucune brique complète n'a été trouvée, mais quelques exemplaires ayant conservé au

moins un côté complet et une épaisseur intacte ont été mesurés et semblent appartenir à des gabarits anciens (28 x 9 cm). Chaque plaque, insérée dans la maçonnerie à intervalle régulier, portait un décor différent, souvent des scènes de chasse ou de batailles à cheval

213 .

Syriam

(*Thanlwin-သန်တလင်း*)

Établie à l'embouchure des fleuves Pegu et Hlaing, sur la rive orientale de l'estuaire de Rangoun, Syriam aurait été bâtie en 550 avant notre ère par un roi légendaire du nom de Nga Than Hlyin (cartes 3 et 33). Il aurait fondé sa capitale après avoir renversé Sreindaraza, roi de Pada, et épousé sa fille. Treize monarques d'une même dynastie se seraient alors succédé jusqu'à Bawgathena²¹⁴. La ville porta d'abord le nom de son premier souverain et aurait été tracée en forme de lion. Nga Than Hlyin avait vécu de nombreuses aventures dans cette région, ce qui lui permit d'obtenir des pouvoirs magiques, notamment les pouvoirs que trois ermites avaient acquis de Thagya Min (Indra). Pour ce faire, Nga Than Hlyin avait égorgé ces trois sages qui résidaient chacun sur une colline à proximité immédiate de Syriam²¹⁵ et édifié une pagode sur chacune de ces collines. La première fut baptisée du nom môn Kyaik Wi Thon Mani (Aung Myin, en birman), la seconde Kyaik Dipa Yin (Ye Hlyin), et la troisième Kyaik Maga Ge (Sidoya). À l'endroit où il tua le roi de Pada, il construisit la Pagode Kyaik Pyat Sattanaw (Pyat That, en birman). Enfin pour commémorer l'ensemble de ses "victoires" sur ces quatre personnages et sur un sanglier sauvage, il bâti cinq pagodes à l'intérieur de la cité²¹⁶.

Douze des seize portes de la ville prirent un nom correspondant à une partie du félin qui lui avait servi de modèle: la porte Khunti symbolisait la gueule de l'animal; la porte Odein les yeux; la porte Dewun la crinière; la porte Myin Din l'oreille; la porte Sin Tut la gorge; la porte Dala Kon la base du cou; la porte Zin Byun Gon le pied; la porte Thit Thein Kon le nombril; la porte Kyesuya Gon le pénis; la porte Thaw Ta Pan la base de la queue; la porte Thayet Lebin les reins; la porte Letusbe les pattes arrières. Il y ajouta les portes Ko Meiktha au nord, Pinle Tet au nord-est, Shan à l'est, Wettha au sud. De tout cet ensemble, il n'en subsistait au début du XX^{ème} siècle que six ouvertures, et il n'est pas certain que les dix autres aient jamais existé.

De plan trapézoïdal, la ville présentait des murs défensifs particulièrement épais. Les

²¹³ Luce 1985, vol. p. 166, pl. 77 ; Guillon 1999, fig. 18.

²¹⁴ Furnivall 1914, p. 192.

²¹⁵ Pour un récit exhaustif des aventures de Nga Than Hlyin, voir Furnivall 1915, part 3, pp. 139-142.

²¹⁶ Celle du nom de Kyauk-Tan était encore en place à la fin du XIX^e siècle, et aurait été bâtie en 543 avant Jésus-Christ ("Gazetteer of Burma", vol. 2, p. 318).

faces est et ouest s'orientaient selon un axe nord-ouest/sud-est, tandis que la face nord s'incurvaient vers l'intérieur en son centre. Dans la cité, près de la face sud se trouverait l'emplacement du palais de Nga Than Hlyin.

Trawn était le nom môn originel de cette ville ancienne sur laquelle s'est superposée la ville portugaise dont certains vestiges sont encore visibles. Syriam fut détruite en 1756 par Alaungpaya après un an de siège²¹⁷. Les prospections menées en 2001 sur le site n'ont apporté aucun résultats permettant de confirmer ou d'infirmer les commentaires et plans que Furnivall a rédigés et dressés au début du XX^{ème} siècle.

Pada



La date de fondation de cette ancienne cité est inconnue mais elle remonte à une époque antérieure à celle de Pagan, puisqu'elle fut détruite par Anawratha lors de sa conquête du Sud (cartes 3 et 33). Les traditions locales établissent un lien entre cette ville et Anindaraza, dernier prince d'une dynastie locale qui en aurait précédée celle de Nga Than Hlyin qui régna sur Syriam²¹⁸. La dynastie à laquelle appartenait Anindaraza serait la plus ancienne connue de la région et Pada aurait été son siège. Cette lignée aurait probablement, d'après Furnivall, un rapport avec les colonies venues de l'Orissa²¹⁹. La tradition mentionne également que le premier dirigeant de Syriam aurait épousé la fille d'un prince de Pada. La chronique locale mentionne qu'une dynastie de 34 rois se seraient succédés mais parmi tous ces souverains, seuls 7 d'entre eux auraient été de bons dirigeants et la chute de la ville aux mains des rois de Syriam est considérée par ce texte comme une punition.

Le nom de la ville serait directement issu du même mot pali qui signifie "pied" car cette forteresse, dont il restait des traces du rempart en latérite au début du siècle, dessinerait l'empreinte d'un pied avec les orteils dirigés vers le nord. Il resterait également les vestiges d'un palais²²⁰, ainsi que de nombreuses traces de constructions de latérite dans l'ensemble de la région. À l'intérieur de l'espace que délimitait la forteresse se dressent deux anciennes pagodes jumelles: les Thawrakyoung Bhoora. Lors des enquêtes de terrain qui n'ont apportées, là encore, que des résultats limités, les habitants nous ont informé que le rempart avait disparu depuis longtemps. Une pagode est construite à l'emplacement supposé de l'ancien palais (ph. 197, pl. LXV) et un petit stupa construit de brique mais aussi de latérite a été repéré sous la végétation (ph. 198, pl.

²¹⁷ Aung Thaw 1972, p. 112.

²¹⁸ Furnivall 1914, p. 32.

²¹⁹ Furnivall 1914, p. 189.

²²⁰ *Gazetteer of Burma*, vol. 2, p. 462.

LXV). Enfin, les habitants nous ont montré un stupa nommé Myo-U Zedi que la tradition considère comme marquant l'ancien accès de la ville.

Khabin



Cette ville semble avoir bénéficié d'un rôle important dans le delta, mais peu d'informations antérieures au XI^{ème} siècle ne nous sont parvenues à son sujet. Elle assumait sans doute une fonction de port, son accès à la mer étant facilité par le canal de Twante, qui se trouve à proximité, jusqu'à l'estuaire du Yangon (cartes 3 et 33). Située à une vingtaine de kilomètres à l'ouest de Rangoun et à une dizaine à l'est de Twante, elle portait le nom de Kraban Damyon en moyen môn, celui de Krapan en vieux birman et le nom pali Kabbanga nagara²²¹. La forme môn est mentionnée dans les inscriptions de Kalyani²²².

D'après un plan ancien²²³, il restait de la vieille ville une partie de son rempart qui était double, semble-t-il, le long des faces ouest et sud. Le tracé de la fortification interne est complet et se développe suivant un schéma trapézoïdal. Le mur externe n'est présent que sur les faces ouest et sud, et dessine l'angle nord-ouest. Seules deux brèches visibles, d'après ce plan, s'ouvriraient dans la muraille sud. Les prospections ont en grande partie confirmé les informations de ce vieux plan, mais les faces ouest et sud présentent un rempart simple (ph. 199-200, pl. LXV-LXVI ; ph. 203, pl. LXVII). Les côtés nord et est du rempart sont les plus longs et s'étendent sur une distance de 500 m environ, tandis que les côtés ouest et sud sont de dimensions plus modestes avec une longueur d'à peu près 400 m chacun.

²²¹ Luce 1969, vol. 1, p. 20, note 56.

²²² Duroiselle, Blagden et al. 1919-28, vol. 3, part. 2, p. 188.

²²³ Luce 1969, vol. 1, plan non paginé, entre pp. 20 et 21.

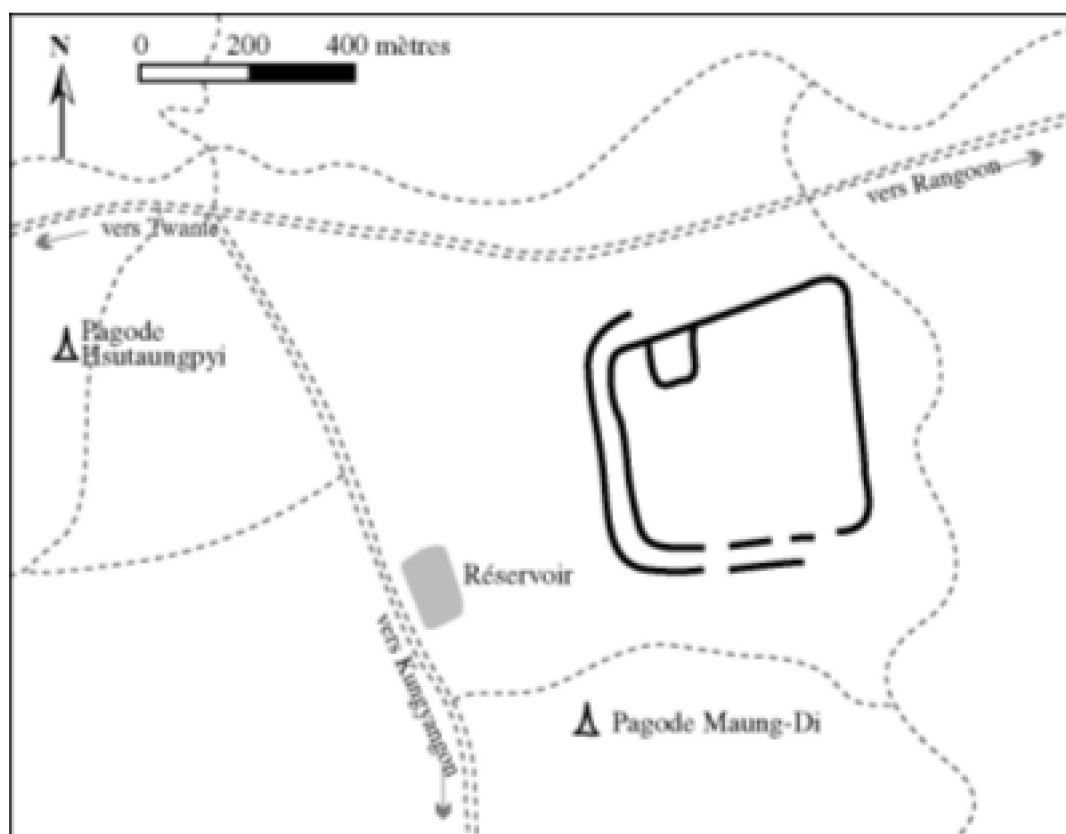


Figure 52. Khabin – plan ancien du site archéologique

(d'après Luce 1969)

Près de l'angle nord-ouest, à l'intérieur du périmètre de la cité, se trouvait une structure rectangulaire, adossé au mur nord, qui était peut-être un fortin ou une tour de guet, mais qui n'est plus visible aujourd'hui sur le terrain. Par contre, une structure approximativement carrée, édifiée en brique est nettement visible dans le quart nord-ouest de la ville (ph. 205, pl. LXVII), mais elle n'apparaît pas sur le plan ancien de G.H. Luce.

Le rempart est construit de brique mesurant 31 x 15 x 6,5 cm. Une large douve, particulièrement visible du côté occidental, borde l'ensemble de la ville (ph. 201, pl. LXVI). La notoriété de ce site est due au passage dans cette ville d'Anawratha qui, en chemin vers Thaton, édifia la pagode Maung-Di à 400 m environ au-delà de l'enceinte, en direction du sud-ouest. Les deux terrasses octogonales qui constituent la base de l'édifice étaient revêtues de plaques de terres cuites ; il n'en reste que des fragments aujourd'hui. Chacune de ces terres cuites porte une inscription du roi en pali et est rédigée en écriture môn. Ces tablettes sont les plus importantes d'Anawratha par leur dimension, et probablement les premières de son règne²²⁴. Les habitants de la région contestent la "paternité" de cet édifice au roi de Pagan et l'attribuent à un jeune homme du nom de Maung-Di qui aurait épousé une princesse de Thaton. Il est possible qu'Anawratha n'ait en fait que restauré cet édifice dont le plan octogonal est traditionnellement considéré

²²⁴ Luce 1969, vol. 1, p. 20

comme une caractéristique môn.

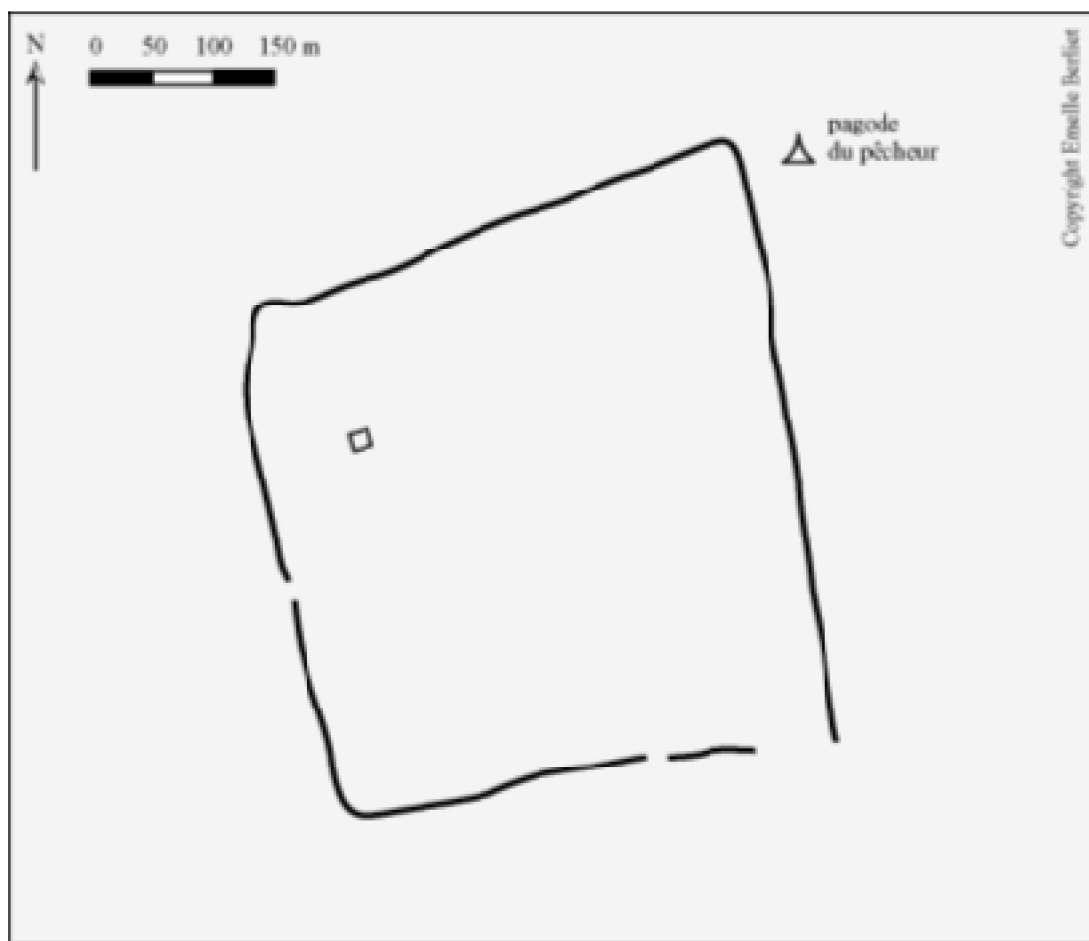


Figure 53. Khabin – relevé des structures au sol (GPS)

D'après l'histoire de la pagode Shwesandaw à Twante, Khabin était le lieu de résidence de Thameintaw Byinnyan, roi de la région d'Okkalaba²²⁵, et de son épouse Miendadewi, tous deux fondateurs de cette célèbre pagode²²⁶. Ils auraient vécu trois siècles avant le jeune Maung-Di²²⁷. Le dernier roi de Pagan, Narathihapati aurait résidé quelques temps à Khabin avant de se rendre à Dala lorsqu'il prit la fuite devant l'avancée des Mongols à la fin du XIII^{ème} siècle. Notons également une référence épigraphique datant de 1198 relative à la production de riz de Khabin qui semble avoir été importante²²⁸.

²²⁵ la région que l'on trouve dans les textes sous le nom d'Okkalaba, ou parfois d'Ussa, correspondrait au lieu d'établissements des anciennes colonies indiennes venues de l'Orissa qui aurait précédé les Môn dans ce secteur. Cette région s'étend entre les fleuves Hlaing et Sittang (voir, entre autres, Luce 1969, vol .1, p. 20).

²²⁶ *Gazetteer of Burma*, vol. 2, p. 252.

²²⁷ Furnivall 1914, p. 184.

Twante



Cette ancienne forteresse était très célèbre pour sa production de céramique²²⁹ et semble, de même que Pada, avoir joué le rôle de capitale régionale dans le delta (cartes 3 et 33). D'ailleurs, à la fin du XIII^e siècle, lorsque Narathihapati se réfugia à Khabin avant de rejoindre Dala, son fils et futur successeur Kyawswa était déjà gouverneur de cette cité²³⁰.

Le tracé de l'enceinte, connu d'après les plans anciens²³¹, était peu commun et formait d'empreinte de pied.

Dans la première partie du XX^e siècle un double rempart était visible sur les faces est, nord et sud de cette enceinte. Le rempart le plus long, celui de l'est, mesurait environ 900 m et s'incurvait vers l'intérieur dans sa partie médiane. Les angles arrondis menaient au sud vers une face convexe correspondant au talon de l'empreinte de pied. Seul le mur interne de la double enceinte subsistait à cette époque pour marquer l'angle sud-ouest. La face nord se composait de deux obliques convergentes pointant vers le nord-est et formant les orteils du pied.

Aujourd'hui, les vestiges du rempart sont difficilement accessibles et celui-ci n'est probablement plus aussi complet qu'il l'était lors de l'élaboration de ce plan. Sur le terrain, seule une brèche du rempart nous a permis de constater que celui-ci était construit de briques liées entre elle par de la terre (ph. 207, pl. LXVIII). On voit encore les traces d'une douve, en eau sur quelques dizaines de mètres terre (ph. 206, pl. LXVIII). En direction du sud-est, 1300 m séparaient la vieille ville de sa citadelle, qui n'existe plus aujourd'hui. Ses traces sont totalement noyées dans la végétation qui en interdit l'accès. Elle reprenait le plan à cinq côtés mais selon un schéma de base carré et non rectangulaire.

D'après le plan ancien, son rempart mesurait environ 300 m à l'est et au sud, tandis que la face ouest, incurvée vers l'intérieur, était légèrement plus longue. Les deux lignes obliques au nord s'étendaient approximativement sur 200 m chacune. Érigée à mi chemin entre la cité et son ancienne citadelle, la pagode Shwesandaw est une des plus célèbres et des plus vénérées de basse Birmanie.

²²⁸ Luce 1969, vol. 1, p. 20, note 63.

²²⁹ Cette production était déjà réputée au début du siècle, notamment pour la fabrication des jarres, et approvisionnait les marchés de Rangoun et de l'ensemble de la région deltaïque (*Gazetteer of Burma*, vol. 2, p. 849). La céramique de Twante est encore très célèbre aujourd'hui.

²³⁰ Furnivall 1914, p. 23.

²³¹ Luce 1969, vol. 1, plan non paginé, entre pp. 20 et 21.



Figure 54. Twante – plan ancien du site archéologique

(d'après Luce 1969)

D'après la légende, elle aurait été bâtie en 577 avant notre ère par le roi et la reine de Khabin pour abriter trois cheveux du Bouddha que celui-ci aurait offert en personne à trois pèlerins, Thoomanahte, Tiekhabyingnya et Thagarabyingnya originaires de Ceylan. Le maître ordonna d'enchâsser ce don sur la colline de Merooda, le lieu de cet édifice, où il aurait vécu deux de ses vies antérieures, dont sous la forme d'un éléphant. En 538 avant notre ère, quatre cheveux auraient été ajoutés dans le temple par le roi Thamienhtawbyingnya qui les ramena de Thaton. Ils étaient jusqu'alors entre les mains du second souverain de la capitale, Thiridhammatawka²³².

La région de Bassein

²³² Gazetteer of Burma, vol. 2, p. 671.

Les sources sont peu nombreuses et souvent contradictoires quant à l'histoire de cette région qui a, par ailleurs, fait l'objet de très peu de recherches. Son occupation est incontestablement ancienne et devait sans aucun doute être très importante, suffisamment pour la faire apparaître dans la *Géographie* de Ptolémée sous le nom Besynga. À l'instar du reste du Delta de l'Irrawaddy, elle fut également colonisée par des immigrants Indiens. H.P. Hewett mentionnait dans son ouvrage en 1916²³³ la présence de vestiges de tombes hindoues très anciennes dans la région sans toutefois fournir plus d'information sur ces structures ou sur leur localisation. Aucun élément supplémentaire n'a été trouvé à ce sujet, ni dans nos recherches bibliographiques pas plus qu'à travers nos enquêtes de terrain.

À la période de Pagan, l'histoire de cette région fut particulièrement marquée, dans les années 1240, par la princesse Ummadandi. Cette dernière aurait subi, avec le roi de Bassein²³⁴, de nombreuses attaques provoquées par les souverains de Rangoun, Syriam et Pegu puis tous deux auraient fondé plusieurs villes dans la région au cours de leur fuite, à savoir Mèlaung, Pandaw, Athok et enfin Thidamyo. Ces deux dernières villes ont été prospectées, ainsi que l'ancienne capitale régionale Bassein. La construction de nombreuses pagodes est également attribuée à ce couple.

Athok



D'après les descriptions de 1916, la vieille ville possédait encore à cette époque une triple enceinte semi-circulaire, fermée à l'ouest par une rivière. L'élévation des murs extérieur et intermédiaire du rempart était conservée sur une hauteur équivalente, tandis que le mur intérieur subsistait à une hauteur moindre ; une porte était percée à l'extrémité nord de la ville²³⁵. Aujourd'hui on ne distingue que des traces de l'ancienne douve, très large, et clairement visible mais uniquement dans le secteur sud-est du tracé où on peut la suivre sur environ 850 m, mais aucune trace de l'ancien rempart n'est visible actuellement (ph. 218 à 220, pl. LXXII). Près de la berge, dans le secteur *intra muros*, les vestiges d'une ancienne pagode et d'un bâtiment étaient encore présents au début du siècle dernier (cartes 3 et 31).

²³³ Hewett et al. 1916, p. 125.

²³⁴ Les sources britanniques mentionnent toujours Thamokgawtha comme roi de Bassein, titre qu'il n'aurait pu avoir au XII^{ème} siècle. On peut supposer qu'il avait probablement été nommé gouverneur par l'administration centrale de Pagan ou qu'il assumait une charge similaire.

²³⁵ Hewett et al. 1916, p. 22.

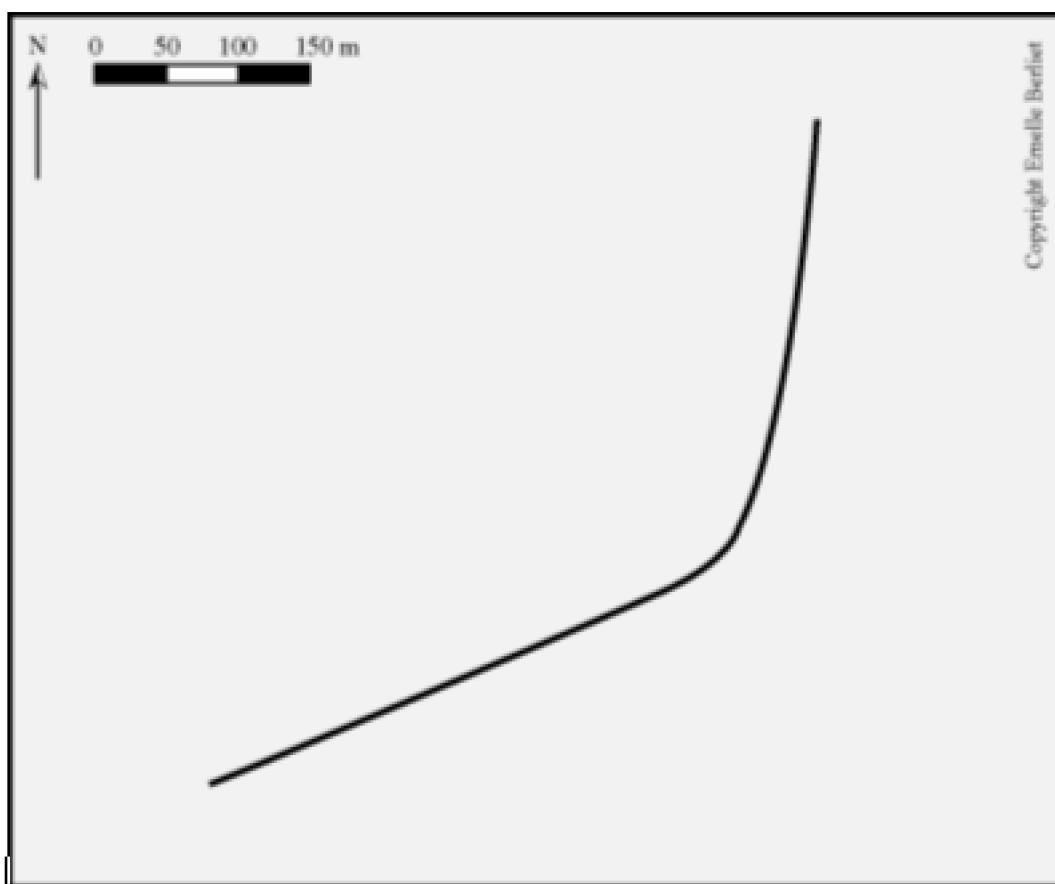


Figure 55. Athok – relevé des structures au sol (GPS)

Thidamyo

(ဝိဇ္ဇာ)

Très peu de sources écrites, même britanniques, évoquent l'histoire de cette ville si ce n'est pour la compter parmi les fondations d'Ummadandi. Les restes incomplets d'un rempart de brique doublé d'une douve particulièrement large sont pourtant visibles sur le terrain. Le plan aurait été rectangulaire d'après les dires des habitants. Seule la partie sud et l'angle sud-ouest sont conservés sur une hauteur suffisamment importante pour permettre la lecture de ces ruines (ph. 212 à 217, pl. LXX-LXXI) ; il resterait également quelques lambeaux de la face orientale mais l'identification des traces au sol reste très fragile (cartes 3 et 31).

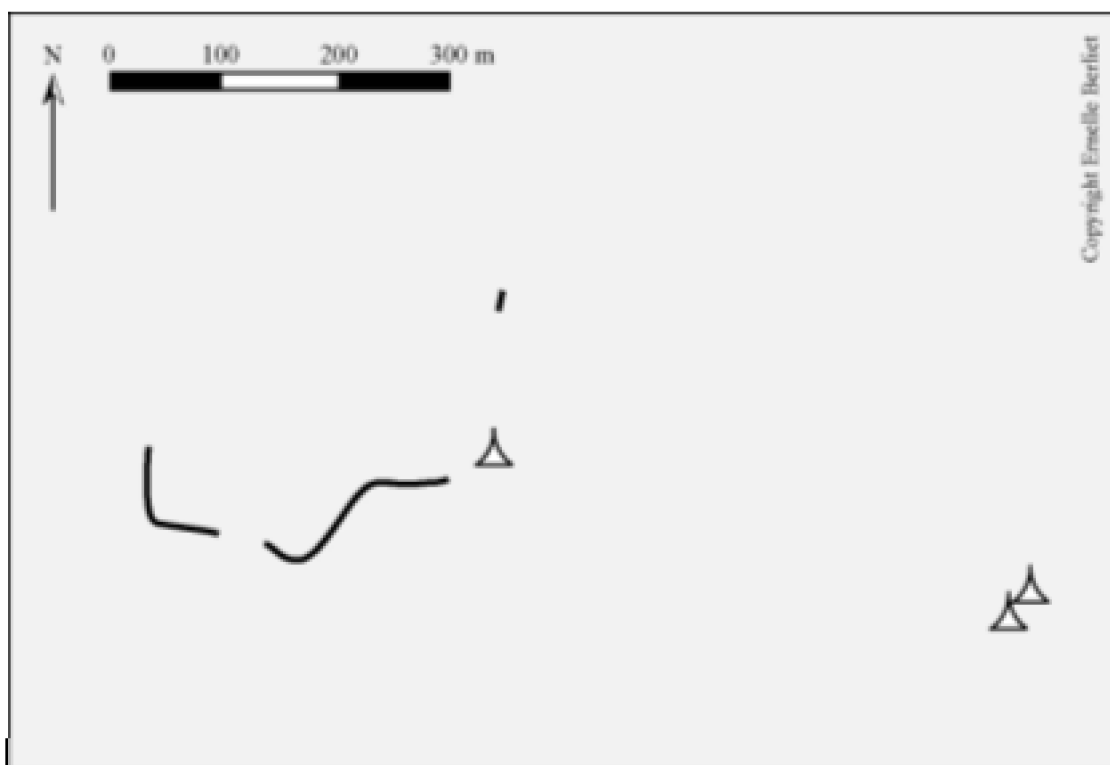


Figure 56. Thidamyo – relevé des structures au sol (GPS)

Bassein

(ပုသိမ်)

Connue aujourd'hui sous le nom Pathein, cet ancien port autrefois bien connu était également désigné sous le nom sanskrit ou pali Kusimapura ou Kusimanagara, tandis que la province sous son contrôle s'appelait Kusimamandala²³⁶. Charles Duroiselle fit également le lien entre le nom classique de la ville et celui de Kusumapura qui était l'un des noms anciens Pataliputra, l'actuelle Patna (carte 3).

On ne sait si la ville était dotée de fortifications à sa création ; il est fort probable que des remparts aient été aménagés pour la protéger mais il n'en reste aucune trace aujourd'hui. D'après les traditions locales, Bassein aurait été fondée par la princesse Ummadandi et son époux Thamokdagawtha (ou Samuddaghosa) en 1249. Pourtant, diverses sources mên mentionnent l'hégémonie de Bassein sur 32 provinces, sous la tutelle du royaume de Pegu, mais la date de mise en œuvre de ce système de provinces à Bassein, comme d'ailleurs à Martaban, ne s'est peut-être concrétisée qu'après la chute de Pagan seulement.

²³⁶ Duroiselle 1923, p. 20.

Certaines sources légendaires datent leur formation en 625 de notre ère, tandis que le récit du règne du roi de Pegu, Katha Kumara, accorde la création des 32 provinces à ce dernier qui, d'après certains historiens, aurait gouverné de 592 à 599. Or le IX^{ème} siècle est aujourd'hui considéré comme l'époque de la première fondation de Pegu. De plus, en 1286, Narapathihapati prit la fuite de Pagan pour se réfugier à Bassein où il résida cinq mois. De ce fait, il apparaît clairement que cette région était alors sous sa domination. Si tel était effectivement le cas, et si Bassein fut fondée en 1249, la durée de vie indépendante de la ville fut fort brève. Or, dès le milieu du XIII^{ème} siècle, le pouvoir birman étant déjà dans une situation politique précaire. Leur motivation pour créer une nouvelle ville à cet endroit paraît alors fort obscure. Il est également important de souligner l'aspect lacunaire de l'histoire de Bassein, ce qui est commun à de nombreuses villes de Birmanie. Après l'invasion d'Alaungpaya, au XVII^{ème} siècle, la région fut désertée par un grand nombre de ses habitants²³⁷, condamnant ainsi à l'oubli une partie importante de la tradition orale.

Parmi les édifices religieux importants de cette ville, la pagode Shwemokhtaw est la plus célèbre. Elle aurait été édifiée par Asoka. Son nom d'origine Shwe Ana, aurait été remplacé par celui de Tupayon et la pagode agrandie par le roi de Pagan, Narapatisithu. Ummadandi aurait à nouveau restauré ce temple et rebaptisé sous son nom actuel, Shwemokhtaw. Trois autres édifices sont attribués à cette reine: il s'agit de la pagode Tagaung, nommée Mingalazedi à son origine, de la pagode Thayaunggyaung autrefois nommée Mahazedi, et du temple Mahabawdi qui n'a jamais changé de nom²³⁸.

La région de Henzada

Zalun



Cette ancienne ville môn, dont il ne reste aucun vestige aujourd'hui aurait été fondée sous le nom de Tetkyat, puis Byanyakranawta, un officier d'Ummadandi, y aurait établi son siège administratif²³⁹. La vieille ville était fortifiée à l'origine mais, construite sur la rive occidentale de l'Irrawaddy, le fleuve avait déjà emporté la moitié du rempart en 1915. Aujourd'hui, la muraille a totalement disparu, emportée par les déplacements du cours d'eau (cartes 3 et 31).

Myanaung

²³⁷ "Gazetteer of Burma", vol. 2, p. 83

²³⁸ Hewett 1916, p. 22

²³⁹ Morrison 1915, p. 202.



Comme la ville précédente, cette ville aurait été fondée dans les années 1250 par Ummadandi. D'après Phayre, le premier nom du site aurait été Lunse (ou Lonsay), et pour d'autres Kodut ou Kodwot²⁴⁰. Une partie du rempart était déjà tombé dans les méandres de l'Irrawaddy au début du XX^e siècle et tout comme Zalun, il a totalement disparu aujourd'hui (cartes 3 et 28). Il reste néanmoins trois édifices attribuées à Ummadandi. L'un a été littéralement transformé il y a quelques années et reproduit désormais le temple Ananda de Pagan en miniature ; les deux autres, nommés Ummadandi Paya et Myauk-U Zedi, sont considérés par la population comme ayant encore leur forme originelle. Renversée par Alaungpaya en 1754, les fortifications furent reconstruites, et la ville rebaptisée Myanaung.

Kyangin



Il y en une contradiction totale entre ce que disent les sources qui mentionnent ce site et les vestiges que l'on peut voir sur le terrain. D'après les données anglaises, le quartier môn de Kyangin autour duquel la ville actuelle s'est développée daterait de 1250 et les Chin auraient peut-être précédés les Môn (qui les auraient par la suite expulsés) de cette région (cartes 3 et 28).

Les vestiges qui demeurent visibles à la périphérie de l'agglomération actuelle semblent pourtant appartenir, de façon relativement certaine, à une période bien antérieure à celle de Pagan. Un rempart construit aux bord de l'Irrawaddy est encore en place (ph. 221 à 225, pl. LXXIII-LXXIV ; ph. 231-232, pl. LXXVI). Installé dans un méandre du fleuve, celui-ci clôt actuellement la face septentrionale de la ville fortifiée. La question d'un état identique à l'origine, c'est-à-dire avec une enceinte à trois côtés, ou d'une chute de la muraille nord dans le fleuve se pose. Le plan, dans son état actuel forme un rectangle, presque un carré, d'environ 450 m pour les faces est et ouest, et 490 m pour la face sud, l'ensemble enfermant une surface fortifiée qui dépasse légèrement 22 hectares.

Les briques qui constituent ce rempart sont d'une part marquée au doigt, et d'autre part présentent des dimensions assez importantes avoisinant 35 x 17,5 x 5,5 cm (ph. 227 à 230, pl. LXXV-LXXVI). Ces deux éléments nous ont permis de supposer qu'il s'agissait de vestiges antérieures au XI^e siècle, par comparaison avec les sites pyu et môn précédant la conquête birmane. Les marques de doigt sont rectilignes et tracées sur un seul coté, ce qui correspond à un type très répandu que l'on trouve à Thagara (Tavoy), Kyontu (Waw), Thegon, Taungdwingyi, Tagaung, Sri Ksetra et sur bien d'autres sites

²⁴⁰ Morrison 1915, p. 210 ; *Gazetteer of Burma*, vol. 2, p. 427.

encore²⁴¹.

L'identification de cette ville comme un site môn est une hypothèse qui s'appuie sur plusieurs éléments provisoires. Tout d'abord, la frontière séparant l'ancien territoire des Pyu de celui des Môn reste floue, et il est fort possible qu'elle n'ait pas été parfaitement fixe comme le sont nos frontières actuelles. Quelle que soit la population qui a fondé et occupé Kyangin, la ville se trouvait probablement dans un espace transfrontalier ou près de l'ancienne limite entre les territoires môn et pyu, comme le montre sa proximité avec Sri Ksetra et Thegon. Sa proximité avec Myanaung, qui se trouve à quelques kilomètres seulement, et sa localisation similaire sur la rive occidentale de l'Irrawaddy, place la ville dans un secteur sans frontière naturelle autre que le fleuve du côté du territoire môn. On peut supposer en effet que l'Irrawaddy a sans doute joué, dans cette zone, un rôle de frontière entre les Môn et les Pyu. De plus, la surface enserrée dans le rempart et la configuration des lieux correspondent nettement aux établissements môn de l'époque plutôt qu'à la physionomie des vastes cités pyu.

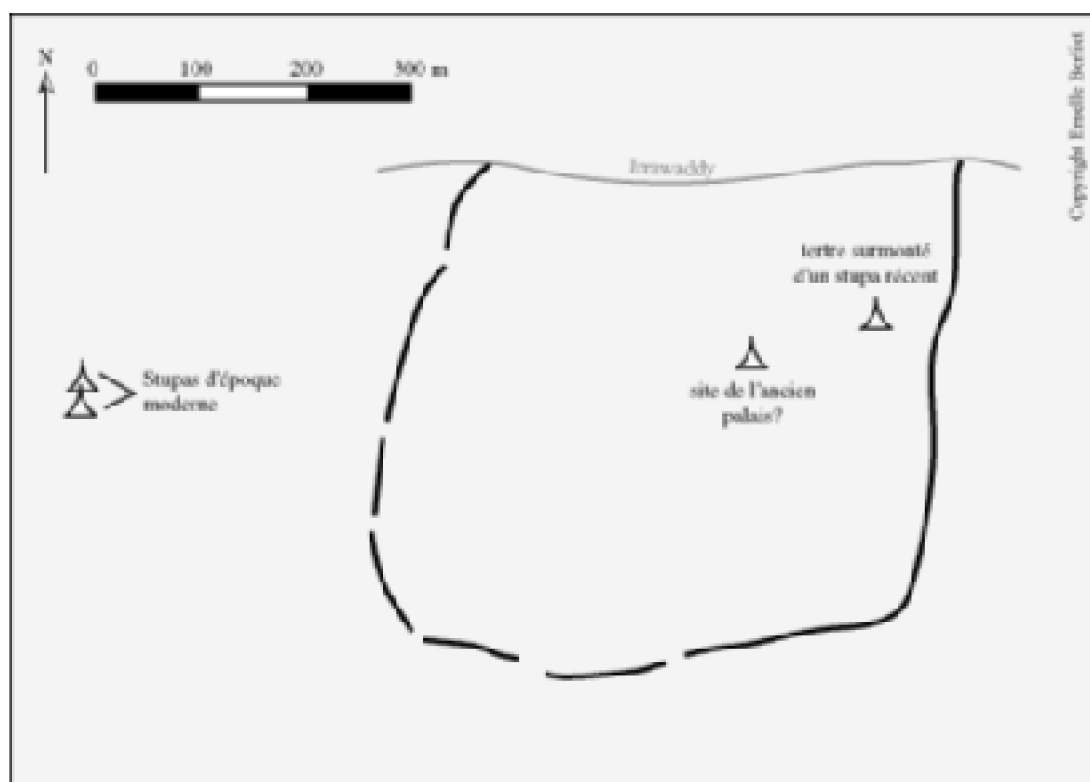


Figure 57. Kyangin – relevé des structures au sol (GPS)

²⁴¹ Pour plus de détails sur les exemples de briques portant les mêmes marques rectilignes sur la largeur, voir Hudson 2001, p. 67, pour les sites de Tagaung, Taungdwingyi, Sri Ksetra et Halin ; Aung Myint & Moore 1991, p. 88 pour Pagan, p. 99 pour Thagara et Waw ; vol. II de la présente étude (ph. 79-80 ; Pl. XXVI-XXVII) pour Thegon.

Deuxième partie. L'occupation du territoire à la période de Pagan : formation et développement d'un empire

VI. Les Postes Militaires d'Anawratha

Introduction

Parmi les fondations urbaines de la période de Pagan, celles qui nous paraissent le mieux planifiées, intégrées dans un projet de développement global, pensées et conçues dans une idée de long terme, sont bien les forteresses d'Anawratha. Premier monarque de la dynastie birmane, l'assise même de son pouvoir dépendait d'une part de l'extension géographique de son nouveau pays, mais surtout des moyens qui devaient assurer la protection et l'intégrité de ce territoire récemment conquis, garantir le maintien de l'état, la pérennité de sa lignée. Tous ces instruments de pouvoir restaient encore à inventer lorsqu'il monta sur le trône.

Ces postes militaires traduisent bien la nouvelle gestion du territoire qu'induit et

impose la mise en place d'un pouvoir centralisé, laissant semble-t-il peu de place à l'autonomie et aux initiatives régionales. Toutes les denrées et tous les biens passent, assez inévitablement, par le carrefour de Pagan, puis l'on organise depuis la capitale la redistribution de ces denrées. La mise en place de ce nouveau pouvoir, avec le système politique très centralisé dans lequel il a choisi d'évoluer, requiert la mise en œuvre de nouveaux instruments de gestion et d'administration en général. Que ce soit dans le domaine des ressources, notamment alimentaires, ou dans le domaine de la sécurité et de la protection du territoire, de la collecte des impôts, les systèmes politiques et économiques plus anciens ne pouvaient servir d'héritage ou de modèle aux Birmans. En effet, la nouvelle organisation, bien plus complexe et œuvrant dans un cadre plus large que les systèmes étatiques qui s'étaient précédemment épanouis dans la vallée de l'Irrawaddy, rendaient les anciennes méthodes de gestion insuffisantes et surtout inadaptées aux ambitions d'un empire.

La protection territoriale et surtout le maintien de son intégrité, devient un souci majeur dès le début du règne d'Anawratha. Son œuvre dans ce domaine sera poursuivie par ses successeurs, notamment Narapatisithu, qui renforcera la frontière nord du "noyau central" dans la région de Shwebo à la fin du XII^{ème} siècle. Ce remaniement des années 1190 montrent bien l'une des limites de ce minimum incompressible territorial, nécessaire à la survie et à la continuité de la monarchie de Pagan. La plaine centrale, que l'on qualifie également de zone sèche à cause de son climat sub-désertique, était le cœur du royaume au centre duquel rayonnait la capitale et dans lequel ses dirigeants avaient réparti l'exploitation des ressources agricoles. Les frontières de ce "noyau central" se limitaient au Nord à la région de Shwebo et au-delà de laquelle on rencontre à cette époque la population Kadu ; à l'Ouest par la barrière naturelle que forme la chaîne montagneuse de l'Arakan ; au Sud à la région de Pyay (Prome), ancien berceau Pyu et qui marquait, semble-t-il, l'avancée la plus méridionale de ces derniers, mais qui constitue également une frontière climatique puisqu'elle marque le passage de la zone sèche à la région très arrosée du Delta de l'Irrawaddy ; enfin la limite Est se démarquait naturellement par la faille du plateau Shan, longée par la vallée de l'Irrawaddy, tantôt par le cours du Sittang. Il semblerait que le principal danger extérieur serait venu précisément des Shan, donc de l'Est. Afin de se protéger de toute infiltration étrangère, la *Chronique du Palais de Cristal* donne la liste de 43 villes forteresses, chargées de protéger la frontière commune avec le pays Shan récemment soumis par Anawratha²⁴², et dont les habitants vivaient entre le royaume birman de Tambadipa et le royaume de Kamboja²⁴³. On peut dire que cette réalité politique, que l'on définit comme un noyau dans son étendue minimale, résonne avec la réalité climatique qui concerne la zone sèche de Birmanie centrale.

La date que les historiens admettent généralement pour le début du règne d'Anawratha est 1044. Pourtant, la fondation de ses forteresses remonterait à une dizaine

²⁴² GPC, pp. 96-97.

²⁴³ *Tambudipa* désigne le royaume birman de Pagan, tandis que le nom *Kamboja* renvoie bien entendu au royaume Khmer du Cambodge qui occupait déjà une large partie de la Thaïlande à cette époque et qui, de ce fait était directement voisin de la population shan.

d'année plus tôt, vers 1033-1034²⁴⁴. Cette date de fondation avancée par G.H. Luce est issue de la *Chronique du Palais de Cristal* qui indique bien la fin de l'année 395 de l'ère birmane, ce qui correspond aux années précédemment citées du calendrier chrétien, mais le même texte situe, pour sa part, le début du règne d'Anawratha en 379 BE, ce qui équivaut à l'an 1017. On retiendra en tout cas de cette source, qu'elle place le commencement de ce grand chantier qu'était celui de la construction des 43 forteresses, dans la XVI^{ème} année de règne du souverain. Le *Jatatopum Rajavan*, texte qui daterait du XVI^{ème} siècle, donne les mêmes dates de fondation que la *Chronique du Palais de Cristal*, celle-ci ayant peut-être pris le précédent pour texte de référence. Le *Maha Yazawin* d'U Kala, souvent appelé par son titre anglais *The Great Chronicle* et rédigé au XIII^{ème} siècle, n'évoque absolument pas, de son côté, l'existence de ces postes militaires.

On présentera dans les lignes qui suivent la liste de ces villes forteresses telle qu'elle nous est parvenue par la *Chronique du Palais de Cristal*²⁴⁵ :

- Kaugzin
- Kaungtôn
- Nga Yôn
- Nga Yin
- Shwegu
- Yinhkè
- Moda
- Katha
- Htigyin
- Myadaung
- Tagaung
- Hinthamaw
- Kyahnyat
- Sampènao
- Singu
- Kônthaya

²⁴⁴ Luce 1969, vol. 1, p. 34 ; *GPC*, p. 96.

²⁴⁵ G.H. Luce, dans sa traduction de la *Chronique du Palais de Cristal* et dans son œuvre de référence de 1969 donne une liste de 43 forteresses ; Scott dans son ouvrage ne donne que 42 noms dans sa liste (cf. Scott 1901, part II, vol. II, p. 266). L'orthographe choisie ici reprend celle employée dans Luce 1969, vol. 1, pp. 34-36. À l'instar de Luce on a également ajouté deux villes à la suite de la liste des 43 forteresses, car bien que ne figurant pas dans le document initial, elles ont joué le même rôle que les autres à cette même période. Quant à la forteresse de Toungoo, elle est ajoutée dans la *Chronique du Palais de Cristal* elle-même, au chapitre suivant la description des postes militaires (p. 97).

- Magwe-Taya
- Ôt
- Yenatha
- Nagamauk
- Yinmatè
- Sôn-myo
- Tônbô
- Madaya
- Thetkègyin
- Myodin
- Shinmatet
- Lahé
- Mekkaya
- Ta-ôn
- Myinzaing
- Myittha
- Hlaingdet
- Thagara
- Nyaungyan
- Shwemyo
- Pep-pa
- Myohla
- Kèlin
- Swa
- Baranathi
- [Ngasaungyan Toungoo]

Parmi les 43 sites énumérés par les textes, 11 n'ont pu être identifiés ou localisés précisément par G.H. Luce. Il s'agit de Nga Yôn, Nga Yin, Sôn-myo, Ôt (parfois nommé Ôk), Nagamauk, Yinmatè, Myodin, Lahé, Shinmatet, Pep-pa et Baranathi, ce qui signifie littéralement Bénarès. Cette dernière ville, également évoquée par C. Duroiselle sous le nom de Baranasi²⁴⁶, serait localisée dans la région de Toungoo, sans que l'on ait pu recueillir plus d'information sur sa localisation exacte. De même pour Nga Yôn et Nga Yin qui se trouveraient dans la région de Bhamo, pour Ôt et Nagamauk qui se situeraient dans les environs de Mandalay, et Sôn-myo qui serait localisé au sud de Singu. Par contre, nous pensons avoir peut-être identifié le site de Yinmatè lors de nos enquêtes de

²⁴⁶ Duroiselle 1923, p. 181.

terrain.

Les prospections qui ont été menées sur place depuis 2001 ont permis non seulement de dresser un état des lieux archéologique, mais aussi d'établir les plans des structures en place et particulièrement dans le cas des forteresses où l'on s'attend à rencontrer, à juste titre, des vestiges de fortification. Elles ont surtout apporté la preuve que ces forteresses, que l'on croyait en partie imaginaires, ne le sont pas. Les doutes quant à leur existence étaient essentiellement dû au problème que pose la véracité des sources écrites, en particulier la *Chronique du Palais de Cristal* dont la rédaction est très postérieure aux événements qu'elle rapporte, relate une histoire du pays très marquée par le fantastique. Dans le cas des forteresses d'Anawratha, ce texte s'avère pourtant fiable, et les résultats de l'étude de terrain parlent d'eux-mêmes. Si l'on compte les 45 sites énumérés plus haut, 10 demeurent non identifiés ou non localisés puisque l'étude pense avoir situé le site de Yinmatè. Parmi les 35 sites restants, 27 ont été prospectés, et 19 d'entre eux présentent, avec plus ou moins de certitude, des vestiges de fortification encore en place²⁴⁷ (carte 5). De ces 19 remparts conservés, 15 sont en brique, et 4 seraient en terre. Malheureusement, les constructions de terre posent, par nature, d'énormes problèmes d'identification et une extrême prudence est de rigueur. On peut remarquer que ces structures de terre sont toutes localisées dans une seule et même région de la Haute Birmanie, région qui aurait été peuplée à cette époque par des Kadu²⁴⁸. On peut alors s'interroger, sans pouvoir apporter de réponse, sur le lien éventuel entre cette méthode de construction et la présence de cette population dans le même secteur. Partout ailleurs en Birmanie centrale on ne rencontre que des remparts de brique. Seul le sud nous propose parfois des fortifications en latérite en raison de la disponibilité du matériau sur place et des avantages qu'il présente, en termes de drainage, dans les régions à forte pluviométrie. Le gabarit est toujours très semblable avec une longueur qui tourne autour des 35 cm, une largeur qui avoisine les 20 cm et souvent 5 à 6 cm pour l'épaisseur. Pas une seule brique portant des traces de doigt n'a été repérée au cours de la prospection des postes militaires, ce qui renforce encore l'hypothèse de l'usage de ces briques portant des marques avant la période de Pagan, sur des sites où la population birmane était absente ou minoritaire.

L'absence de rempart dans certains sites conduit elle aussi à s'interroger. Est-elle due, en effet, à une disparition ultérieure, ou simplement au fait qu'aucune structure défensive n'ait été construite dès l'origine ? Les enquêtes, tenant compte des traditions orales, semblent rapporter que certains sites n'auraient été que des camps. C'est peut-être le cas pour le site de Ta-ôn que sa toponymie désigne comme un simple campement. On peut se demander si la présence de tant de postes militaires aurait toujours été nécessaire, surtout dans la région nord de Mandalay où la concentration des postes militaires est particulièrement dense. Il semblerait tout à fait plausible que ces

²⁴⁷ On a exclu ici le site de Myogyi (Toungoo) dont les structures en place identifiées, en particulier la douve bien visible mais aussi les lambeaux de remparts qui sont conservés, ne peuvent être attribuées qu'avec beaucoup de doute à la période de Pagan. Ces vestiges appartiennent probablement à une période postérieure car, traditionnellement, le village actuel de Myogyi est considéré comme un établissement ancien ayant précédé des quelques années seulement la fondation de Toungoo comme capitale.

²⁴⁸ Luce 1969, vol. 1, pp. 36-38.

fondations d'Anawratha, n'aient pas toutes été des structures semblables. Le cas de Ta-ôn ouvre en tout cas une nouvelle piste quant à ces villes forteresses. Il est en effet possible que ces villes, que les textes désignent sans distinction, ne soient pas toutes de même nature, dans la mesure où certaines pouvaient être des forteresses au sens propre du terme architecturale, comme d'autres pouvaient se résumer à de simples camps, peut-être mobiles ou non permanents. Ces camps étaient peut-être des versions "plus légères" que les autres citadelles bien établies et bien sédentaires. Peut-être se déplaçaient-ils selon les besoins et la variabilité des dangers, le nombre de soldats constituant la garnison devait être, quant à lui, également très variable. Il existait donc peut-être différents "types" de postes militaires à cette époque. On constate par ailleurs que les sites où aucun vestige ne subsiste sont presque tous regroupés dans la région nord de Mandalay, secteur où l'on rencontre dans le même temps la concentration la plus dense de fondations militaires. Ce phénomène soutient l'hypothèse précédente selon laquelle certains de ces 43 postes militaires n'étaient que des camps, destinés à seconder d'autres places-fortes, et à consolider en certains points et à certains moments cette ligne frontalière.

La partie médiane de cette "barrière", autour de Mandalay, comprend un regroupement très important de forteresses. Quatorze sites sont en effet implantés dans les alentours et forment le cœur de cette frontière nord-sud (de Singu à Myittha). En s'éloignant de cette partie médiane, on constate que la concentration se relâche, tant en direction du nord que vers le sud, au fur et à mesure que la distance devient importante. Les espaces vides peuvent s'expliquer d'abord par le fait qu'il nous manque l'identification de plusieurs sites par rapport à la liste que les textes nous ont fournie, mais l'on constate tout de même que la topographie des lieux, dans ces espaces que l'on est tenté de combler, n'ouvre pas sur des accès majeurs ou aisés du plateau Shan vers la plaine. Aucune large vallée, par exemple, ne débouche dans ces espaces *a priori* moins protégés. Les sites identifiés et localisés contrôlent pour la plupart, soit seuls soit en groupe, les carrefours fluviaux importants lorsque les rivières, naissant dans les montagnes Shan, viennent rejoindre les basses terres et se jeter dans les eaux de l'Irrawaddy ou du Sittang. Tagaung, par exemple, est implanté à la confluence de l'Irrawaddy et de la Kyauko Chaung, tandis que l'ensemble Yenatha-Madaya-Wayindok-Kontha forme un maillage serré apte à protéger le point de passage où la vallée de la Magyi Chaung s'ouvre largement dans la plaine. On pourrait, par contre, s'attendre à trouver au moins un fort dans les alentours de Pyinmana, région dans laquelle se rencontrent plusieurs cours d'eau, notamment la Paunglaung Chaung qui arrive depuis le plateau de l'est. De grandes lacunes subsistent, d'une manière générale, dans notre connaissance historique et archéologique de cette partie du pays. Il faut probablement imaginer un ou plusieurs sites non identifiés dans ce secteur que les enquêtes de terrain ont eu grand mal à éclairer d'avantage, de la même manière que Hlaingdet, avec le soutien de Thagara et de Nyaungyan, garde l'accès depuis la vallée de l'Ato Chaung vers la Birmanie centrale.

Les études de terrain ont de même permis de montrer qu'il n'existe pas, en terme de vestiges archéologiques, d'architecture militaire à proprement parler en Birmanie, pas plus que dans les pays voisins d'Asie du Sud-Est. En tout cas, cette architecture particulière

qui devait probablement exister en son temps, ne nous a pas laissé de traces singulières qui permettent de la distinguer des autres fondations urbaines fortifiées. En effet, ces postes militaires se distinguent des autres villes cernées de rempart grâce à l'apport des sources écrites, mais rien de visible en surface ne permet de faire la différence : la morphologie des structures en place se résume la plupart du temps à un simple mur de rempart en brique, et aucun autres éléments défensifs tel que des tours, des restes de créneaux, regards ou meurtrières n'apparaissent dans la muraille. Thagara est le seul exemple qui vienne faire exception à cela. Les restes d'une tour semblent avoir été identifiés dans le secteur nord de la face interne du rempart est, à proximité immédiate d'une brèche, probablement une ancienne porte. Il s'agit d'une structure circulaire en brique, muni d'un noyau central fait du même matériau, et qui laisse un étroit passage entre les deux parois. Elle n'est hélas conservée en élévation que sur quelques dizaines de cm. Deux autres tours ont été repérées sur un autre site mais il ne s'agit pas d'une forteresse d'Anawratha. Ces deux ouvrages, appartenant à la même muraille, sont encore visibles à Sanpenago – la vieille ville de Bhamo – qui est considérée traditionnellement comme antérieure à la période de Pagan et comme étant l'œuvre des Shan²⁴⁹. Les vestiges de cet ancien rempart se résume à un mur rectiligne orienté nord-sud, de 700 m de long environ, interrompu par deux ouvrages circulaires conservés sur une hauteur supérieure à celle du rempart lui-même et qui s'apparente assez clairement à des tours. Ces deux structures sont éloignées de 440 m l'une de l'autre à vol d'oiseau. Ainsi les structures architecturales de type défensif sont très généralement absentes sur l'ensemble des sites.

Cette absence généralisée de structures défensives n'est probablement pas anodine, et l'on peut tout à fait supposer que les Birmans mélangeaient les matériaux périssables et non périssables, "lourds" et "légers", dans leurs constructions, même urbaines et militaires. Les tours pouvaient être construites en bois et/ou en bambou et, de ce fait, elles étaient peut-être même mobiles. Les descriptions de bataille du XIII^{ème} entre les Birmans et les Mongols que nous a laissé Marco Polo sont à ce titre intéressantes. Un extrait est relaté dans les pages suivantes, à propos de la prise de Ngasauggyan, où l'usage des éléphants dans le domaine militaire, spécialité birmane jusqu'à cette défaite, montre bien l'intérêt de la mobilité des éléments défensifs. L'auteur décrit en particulier les "châteaux de bois" montés sur le dos des éléphants qui abritaient les archers, parfois jusqu'à une quinzaine d'hommes.

Prospections et état des lieux des forteresses

Kaungsin



²⁴⁹ Dawson 1960, p. 15.

Cette forteresse apparaît plusieurs fois dans les sources dès 1237²⁵⁰. Victime des déplacements de l'Irrawaddy, ce petit village situé face à Bhamo n'a cessé de devoir se déplacer, car les eaux du fleuve ont considérablement gagné du terrain sur la terre ferme au cours des dernières décennies (cartes 5 et 14). Si des vestiges ont peut-être été visibles à un moment donné, rien ne reste de l'ancienne forteresse de Kaungsin qui n'est aujourd'hui qu'un village extrêmement démunie où toute tradition orale s'est éteinte. Pourtant, cette ancienne place forte semble avoir joué un rôle administratif, militaire et peut-être même douanier à la période de Pagan. En effet, édifiée au bord d'une ancienne route reliant la Birmanie au Yunnan, elle représentait le seuil principal de la région pour atteindre le fleuve. Kaungsin était donc implantée au carrefour de deux axes essentiels, l'un terrestre, l'autre fluvial, et devait en assurer le contrôle tout en assumant sa fonction de poste militaire chargé de garantir l'intégrité territoriale face à la Chine. Ce fort devint également le centre administratif de la Birmanie du Nord puisqu'un gouverneur y fut nommé à partir de 1228²⁵¹. Cette ville est désignée dans les sources chinoises sous le nom de « Tête du fleuve » et tomba aux mains des Mongols le 9 décembre 1283²⁵². D'après ces mêmes sources, la chute de la ville entraîna le massacre des 10 000 hommes que comptait sa garnison. Suite à ce sérieux revers militaire, le roi de Pagan Naratihapathi pris la fuite vers l'Arakan, ce qui lui valut, dans les chroniques birmanes, le nom injurieux de « Celui qui a fui devant les chinois ». Cette fuite souligne l'importance que devait avoir Kaungsin en matière de sécurité pour le pays et le rôle de « verrou » qu'elle a dû jouer, verrou qui, une fois forcé, permit à l'armée Mongole de s'infiltrer jusqu'en Birmanie centrale.

Kaungton



Nulle mention de cette forteresse n'apparaît dans les sources épigraphiques. Il demeure aujourd'hui un rempart visiblement incomplet, cerné d'une douve sèche parfois très profonde (ph. 238, pl. LXXVIII). La ville étant établie sur la rive même de l'Irrawaddy, il est certain que le cours du fleuve, dans ces déplacements ait ruiné une partie des fortifications comme le montre l'arrachement des murs sur les berges (ph. 235, pl. LXXVII ; cartes 5 et 14). Les vestiges d'une tour, qui paraît certes bien plus tardive, sont également visibles à la surface de l'eau et attestent une fois de plus des dégâts que le fleuve, dans les mouvements de son lit, cause souvent aux structures anciennes établies sur ces berges. Le rempart de brique est actuellement conservé dans la partie sud de l'ancienne ville, sur une longueur totale de 563 mètres environ, et couvre une surface restituée au minimum de 4,33 hectares (ph. 239 à 243, pl. LXXIX-LXXX). À l'extérieur des

²⁵⁰ Luce 1969, vol. 1, p. 36, et note 153 de la même page.

²⁵¹ Luce 1969, vol. 1, p. 36.

²⁵² Huber 1909, pp. 668-669 ; Luce 1958, p. 136.

murs de brique, s'élèvent les restes d'une rampe de terre, qui longe le tracé de la face ouest de la ville, selon une orientation nord-sud, puis marque un angle à 90° vers l'Est. il est impossible de juger de la contemporanéité ou non des deux structures, surtout dans le cas de construction en terre, mais on peut imaginer que cet espace ait été destiné à servir d'enclos pour animaux. Un groupe de pagodes s'intercale dans l'espace entre ces deux fortifications mais, d'époque beaucoup plus tardive, elles ont été construites à la fin du XVIII^{ème} siècle pour célébrer une victoire militaire qui eut lieu en 1769. Une autre pagode nommée Aungzigon est érigée hors les murs, près de l'angle sud-est du rempart de brique. Sa construction est considérée comme ancienne, mais là encore, aucun élément ne peut prouver sa contemporanéité ou non à la fortification encore en place.

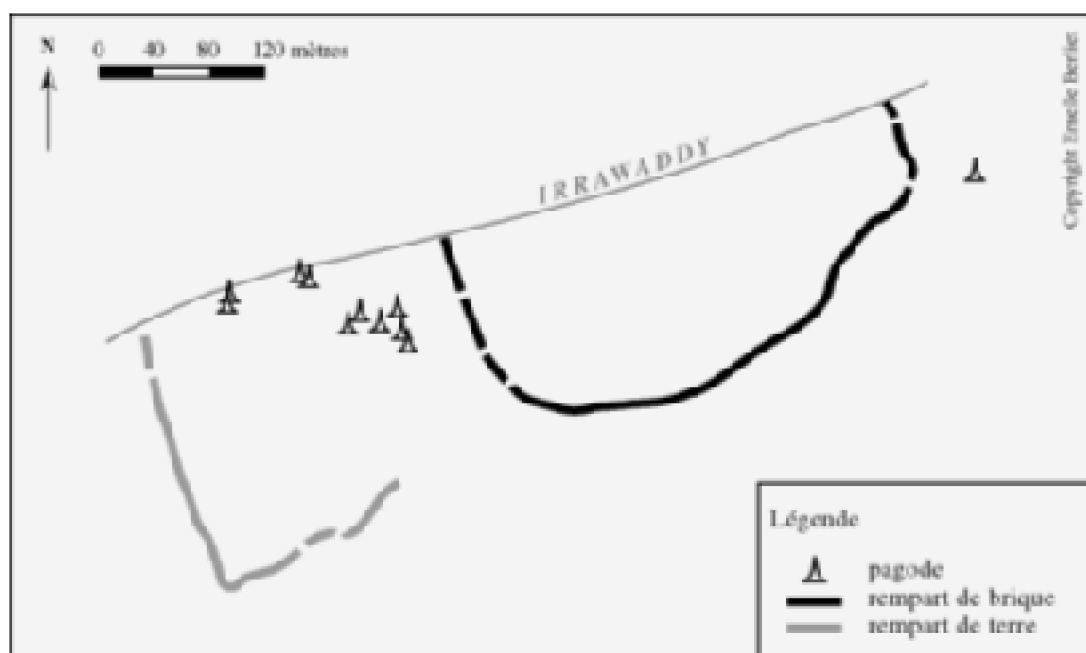


Figure 58. Kaungton – relevé des structures au sol (GPS)

Nga Yin

(၁၁၆)

Cette ancienne forteresse, identifiée et localisée par G.H. Luce au sud-ouest de Kaungton, également sur le rivage sud de l'Irrawaddy, n'a pas été retrouvée sur le terrain. De nombreuses enquêtes ont été menées dans les environs et auprès des habitants, et le travail préalable d'étude sur cartographie ancienne n'avait déjà donné aucun résultat. On connaît toutefois l'aspect approximatif et imprécis de la carte publiée en frontispice de la *Chronique du Palais de Cristal*²⁵³ et qui, dans la perspective de fournir un maximum d'information générale sur l'ensemble de ces forteresses, plaçait ce site à quelques

²⁵³ Luce & Pe Maung Tin 1923 (éd. 1976), frontispice.

kilomètres de Kaungton. Nga Yin fait en réalité partie des postes militaires encore mal localisés aujourd'hui.

Nga Yôn



L'état de nos connaissances sur cette forteresse est aussi lacunaire que dans le cas précédent et sa situation géographique pose également problème. Sur la carte dont il est question dans le paragraphe au-dessus, le site figure entre Nga Yin et Shwegu, à l'est de ce dernier. La localisation de ce poste militaire reste également très incertaine et imprécise.

Shwegu



Cette ville qui est aujourd'hui un important centre de production céramique, est également la principale étape entre Bhamo et Katha. Fondée sur la rive sud de l'Irrawaddy, rien ne reste en surface des structures anciennes (cartes 5 et 15). D'après le récit d'un moine âgé de Shwegu, les vestiges d'un rempart en terre, considéré comme celui d'Anawratha, ont été rasés à la fin des années 80. Cette destruction aurait été motivée par l'aménagement d'un nouvel espace ouvert et dégagé faisant face à une importante pagode de la ville nommée Shwemyintadin. Ce même moine nous a montré ce qu'il reste du fossé qui servait de douve en longeant la rampe de terre (ph. 244, pl. LXXX). Si l'identification est exacte, cette douve conservée sur 940 mètres suit une orientation nord-ouest/sud-est. Toute mention à cette forteresse est par ailleurs absente du corpus épigraphique.

Yinhkè



Aménagé sur la rive sud de l'Irrawaddy, à 18 km au nord-est de Katha, l'ancien poste militaire n'est plus qu'un petit village difficile d'accès. C'est pour cette raison que je n'ai pu me rendre sur les lieux lors de ma campagne de prospection dans le Nord du pays. Peu d'auteurs mentionnent cette forteresse, et aucune information concernant des vestiges éventuels ne m'a été donnée au cours de mes enquêtes dans la région. Sa localisation exacte m'est inconnue car elle ne figure pas non plus sur aucune carte. Il semblerait, d'après les descriptions des habitants de Moda, que ces deux villages ne soient pas très

éloignés l'un de l'autre à vol d'oiseau, ce qui correspond aux descriptions des Gazetteers. En effet, l'étude cartographique montre qu'en partant de Katha et se dirigeant vers le nord-est, on aboutit à la rive sud du fleuve, presque en face de Moda. Au vu de l'incertitude et de la fragilité de ces données, nous n'avons pas tenté, par prudence, de localiser Yinhkè sur une carte, c'est pourquoi ce site ne figure pas sur la carte des forteresses jointe à notre travail.

Moda



Les vestiges qui sont aujourd'hui visibles à Moda se résument à une butte de terre dans laquelle se voient quelques briques. Cet ancien rempart constitue donc une sorte de réserve de terre et de briques dans laquelle les habitants viennent régulièrement récupérer les matériaux encore disponibles pour des constructions modernes. La longueur actuelle des restes de cette rampe de terre atteint 785 mètres environ, et forme une ligne orientée est-ouest. Scott notait dans son ouvrage qu'en 1897, ce village et ceux des alentours étaient entourés d'une palissade de bois ou de bambou, et percée de portes réalisées dans les mêmes matériaux. Il indiquait également qu'une pagode nommée Aingtalu était édifiée sur une colline, le long de la rive ouest du fleuve, à 3km au nord-est de Moda et la décrivait comme paraissant être « une structure très ancienne et très endommagée, et qui est restée de longues années totalement cachée dans la végétation de la jungle »²⁵⁴ (cartes 5 et 15).

Katha



Cette forteresse apparaît dans une inscription datant de 1242 sous la translittération *Kasa*²⁵⁵. Le rempart a aujourd'hui disparu mais la rencontre avec l'ancien chef de la ville nous a appris que la fortification était totalement édifiée en terre, et qu'elle avait été démantelée en 1947, période à laquelle il était en fonction à la tête de la municipalité. La terre récupérée pour effectuer des travaux de terrassements et reconstruire une partie des maisons détruites pendant la guerre avec le Japon. Il faut également souligner ici que, à l'image des sites localisés à proximité de Katha et à Katha même, on constate dans cette région un usage fréquent, pour ne pas dire quasi systématique, de la terre dans l'édification des structures urbaines et défensives. On rappellera que cette région, à l'époque de Pagan était peuplée de Kadus (cartes 5 et 15).

²⁵⁴ Scott 1901, part II, vol. I, p. 331.

²⁵⁵ Luce 1969, vol. 1, p. 36.

Htigyin



Scott, à l'aube du XX^{ème} siècle, indiquait que les ruines de l'ancien fort était toujours visibles. Or pas la moindre trace n'a survécu jusqu'à l'heure actuelle. Un historien natif de Htigyin a également cherché, avec l'appui semble-t-il du Département d'Archéologie, cet ancien rempart mais sans succès. J'ai moi-même interrogé de nombreux habitants sans pouvoir récolter la moindre information quant à ces vestiges archéologiques, encore en place il y a une centaine d'années. Établie sur la rive occidentale de l'Irrawaddy, cette forteresse est absente du corpus épigraphique connu (cartes 5 et 16).

Myadaung



Cette forteresse a été établie face à Htigyin, sur la rive opposée du fleuve (cartes 5 et 16). Le rempart a, dans ce cas encore, disparu, mais le chef du village nous a raconté, qu'une partie était encore visible il y a une quinzaine d'années. Construit là aussi d'un mélange de terre, de brique et de pierre. La présence de ce dernier matériau fait exception dans les constructions urbaines prospectées jusque là. Les autorités auraient fait détruire cette structure pour en récupérer les matériaux. Le terre aurait servi au terrassement d'une route, et les briques auraient été réemployées pour la construction d'une école publique. Il ne demeure actuellement qu'une butte de terre mêlée à quelques fragments de brique conservée sur 160 mètres seulement, dont il est bien difficile de savoir s'il s'agit de l'ancien rempart ou non. Deux monuments possèdent néanmoins des témoignages archéologiques intéressants. Il s'agit tout d'abord d'une pagode, située à 1,5 km de Myadaung et dénommée Gawdamapaya. Cet édifice renfermait des tablettes votives en argile portant des inscriptions en sanskrit et en bengali datant du VIII^{ème}-IX^{ème} siècle²⁵⁶. Enfin, une seconde pagode d'importance moindre, celle de Paungdaw-U, et construite à Myadaung même, a été fondée sous le règne d'Alaungsithu, en 1098.

Tagaung



La fondation de Tagaung est bien antérieure à la création des 43 postes militaires

²⁵⁶ George 1915, p.16 ; Luce 1969, vol. 1, p. 36.

d'Anawratha. Elle est considérée comme le premier emplacement où la population birmane, venue des confins de la Chine et du Tibet, se serait installée dans la vallée de l'Irrawaddy. Ils y auraient fondé leur première capitale. À ce titre, elle fait l'objet d'une étude et d'une description hors de ce chapitre, dans la mesure où ses structures défensives sont très probablement antérieures, elles aussi, au XI^{ème} siècle (cartes 5 et 16). Le rempart de Tagaung est double, et se présente sous la forme de deux petites villes jumelles. Il est peut-être même triple si l'on en croit les récentes recherches qui ont été menées sur ce site majeur de Haute Birmanie, par le Département d'Archéologie de Mandalay (*infra*, chap. XI). G.H. Luce précise à plusieurs reprises, dans son ouvrage de référence, lorsqu'il dresse la liste et fournit de brefs commentaires sur certaines des 43 forteresses, que Tagaung était, tout au moins à l'époque d'Anawratha, une capitale Kadu. Il faut entendre à cela une capitale régionale bien sûr, mais qui était le chef-lieu de la population Kadu à cette époque. En 1228²⁵⁷, les Kadu se révoltèrent contre le pouvoir central de Pagan qui réprima la rébellion et assura ainsi la continuité de la domination birmane sur la population Kadu jusqu'à la fin du XIII^{ème} siècle. On a par ailleurs constaté que G.H. Luce, à la lumière de diverses sources épigraphiques et littéraires notamment chinoises, indiquait d'autres établissements secondaires occupés par les Kadu, parmi les postes militaires de cette période. De même que Kaungsin, cette ville, dans son rôle de forteresse, céda à la pression des Mongols et tomba entre leurs mains le 9 décembre 1283²⁵⁸. En réaction à la fuite du roi de Pagan, et suite à la mort du principal commandant des troupes birmanes, les soldats de la garnison se seraient découragés et n'auraient affiché que peu de résistance face à l'ennemi, ce qui expliquerait la prise expéditive de la citadelle. *Takon* est son nom ancien sous lequel elle apparaît fréquemment dans les inscriptions à partir de 1183²⁵⁹.

Hinthamaw



Cette forteresse est localisée au sud de Tagaung, mais je n'ai pu prospecter son site faute d'autorisation. Les sources bibliographiques font également défaut à son sujet. Les habitants de Tagaung, et notamment le chef du village qui nous a aidé et soutenu dans nos démarches administratives, nous ont indiqué qu'il ne restait pas de rempart en place à Hinthamaw (cartes 5 et 16).

Kyahnyat

²⁵⁷ Luce 1969, vol. 1, p. 36.

²⁵⁸ Luce 1958-59, p. 136.

²⁵⁹ Luce 1969, vol. 1, p. 36, note 159.

(ကမ်ညွပ်)

L'état des connaissances sur cette citadelle est le même qu'à Hintahmaw. Elle est située au sud de celle-ci, et les autorisations de m'y rendre m'ont fait défaut ; la population locale m'a également indiqué qu'il ne restait qu'une pagode et qu'il n'y avait pas de trace de rempart ni d'autres vestiges dans ce village (cartes 5 et 16).

Sampenago

(စမ်းပဲနဂုံ)

Ce vieux fort est établi face à la vieille ville de Malè (cartes 5 et 16). De même que les sites précédents, je n'ai pu me rendre sur les lieux, et les données bibliographiques à son sujet sont quasiment inexistantes. Il convient de ne pas confondre cette forteresse avec la vieille ville de Bhamo qui porte le même nom.

Singu

(စဉ့်ကူး)

L'accès à ce site m'a été très limité dans le temps. Le travail de terrain que j'ai pu accomplir n'a donc été que très partiel. Il en résulte toutefois qu'un rempart de brique est encore en place à Singu, de manière incomplète mais nettement visible dans les parties conservées, en particulier la face orientale (ph. 254 à 256, pl. LXXXIV). Le gabarit des briques est commun à celui des autres forteresses de cette période. Seuls quelques mètres du rempart nord ont pu être relevés, tandis que 120 mètres environ de la face est sont accessibles, le reste étant noyé sous la végétation. Les habitants m'ont indiqué que le rempart est se poursuivait sur à peu près 800 mètres vers le sud. La face sud aurait, quant à elle, disparu. L'absence de la face ouest amène à s'interroger s'il existait un mur qui serait tombé dans le fleuve, ou si le fleuve lui-même fermait l'espace urbain. De nombreux édifices religieux s'élèvent encore dans la ville (cartes 5 et 17).

Sôn-myo

(ဆောမြို့)

Cette forteresse, que je n'ai pu localiser, serait située d'après les propositions d'identification de G.H. Luce au sud de Singu, dans l'ancienne subdivision de Madaya. Les recherches bibliographiques et cartographiques ajoutées aux enquêtes de terrain

n'ont apporté aucun renseignement à son sujet, ni sur son emplacement exact.

Magwe-Taya

(မက္ခေဝတရာ)

Ce village consacré à la culture et à la transformation de la canne à sucre ne recèle aujourd'hui aucun vestige particulier (cartes 5 et 17). Un stupa assez endommagé et édifié dans l'enclos d'un monastère est construit avec des briques d'un module qui paraît assez ancien (35 cons. x 20 x 5,5 cm) mais il est également possible qu'il ait été bâti avec des matériaux de réemploi (ph. 257, pl. LXXXV). Les habitants, peu au fait de l'histoire locale, ne connaissent rien du passé de leur village, si ce n'est qu'il fut traditionnellement peuplé de Shan. Le site voisin Yinmatè, une autre des 43 forteresses d'Anawratha, est beaucoup plus célèbre dans la région.

Yinmatè

(ယိန္မာတဲ)

Ce fort n'avait pas été précisément localisé par G.H. Luce, si ce n'est que ce dernier le situait dans le district de Mandalay (cartes 5 et 17). Il semblerait que ce fort ait été repéré cette année, à quelques kilomètres à l'est de Magwe-Taya, sans qu'il ait toutefois été possible de s'y rendre car l'accès, en haut d'une colline, y est difficile. Les informations que nous avons recueillies à son propos relèvent des enquêtes qui ont été menées auprès des habitants de la région, notamment lors de la prospection de Magwe-Taya. J'ai estimé la localisation de Yinmatè suite à la confrontation des renseignements qui m'ont été fournis sur place et des données cartographiques dont je disposais. Les deux sources étant tout à fait concordantes, elles me paraissent suffisamment fiables pour évaluer les coordonnées géographiques aux environs de 22°42'39" de latitude nord et 96°15'59" de longitude est, ce qui place le site à quelques cinq kilomètres seulement à vol d'oiseau de Kadetchin. La distance au sol est en réalité plus importante (environ 9 km) puisque Yinmatè se trouve au sommet d'une colline. Il ne resterait aujourd'hui qu'un vieux stupa sur le site, et les villageois ont évoqué à plusieurs reprises l'importante quantité de tessons qui tapissent encore le sol. D'après les descriptions qui m'ont été verbalement rapportées, la ville serait implantée dans une sorte de « cuvette » dont les petites collines aux alentours constitueraient le rempart naturel, d'où l'absence de rempart en brique ou en terre. La tradition orale a en tout cas perpétué la fonction de camp militaire de Yinmatè. Celle-ci, dans son rôle de poste frontière, aurait été secondée par deux garnisons, l'une postée à l'ouest à Kadetchin, et l'autre postée à l'est, dans la ville de Sarthachaung. Yinmatè aurait également été protégée par les eaux d'une petite rivière qui l'entourait et qui n'existe aujourd'hui que sous la forme d'un torrent alimenté essentiellement par la saison des pluies.

Yenatha



Localisée au nord de Mandalay, cette ancienne forteresse apparaît dans une inscription datée de 1271 sous le nom *Riynamsa*²⁶⁰ (cartes 5 et 17).

Elle possède encore aujourd'hui un rempart de brique élevé et massif, bien conservé dans son ensemble, notamment les murs est et sud, ceux-ci pouvant atteindre 2 mètres de haut. L'espace fortifié compte une surface d'environ 25 hectares et la muraille un périmètre avoisinant les 2280 mètres. La ville actuelle est installée *intra muros* et recouvre le site archéologique. La face sud est coupée par la route principale qui, venant de Mandalay, traverse le site selon un axe nord-sud. Cette coupure laisse voir l'épaisseur du rempart qui s'élève ici à 2,10 mètres (ph. 269, pl. LXXXIX). Aucune autre ouverture ou brèche n'est visible de ce côté. Les faces est et ouest sont également complètes sur la totalité du tracé, le mur oriental étant toutefois moins bien conservé et son élévation plus modeste que celle de la face opposée. Une brèche percée dans le mur occidental permet d'apprécier l'aspect massif de ce rempart qui semble double à cet endroit uniquement (ph. 266-267, pl. LXXXVIII). En effet, deux murs parallèles sont visibles à l'intérieur de la butte de terre, suggérant peut-être des réparations ou un renforcement de cette partie de la muraille. La face nord est incomplète : le tiers ouest se distingue nettement, mais seules des traces éparses subsistent pour la partie est. Comme les autres ouvrages de brique que l'on rencontre en Birmanie, du moins à cette époque, les carreaux de briques étaient liés avec de la terre ou simplement posés à joints vifs. La douve qui longeait le rempart est bien distincte sur une grande partie du périmètre. Elle est même encore en eau dans le secteur nord de la face est.

²⁶⁰ Luce 1969, vol. 1, p.37.

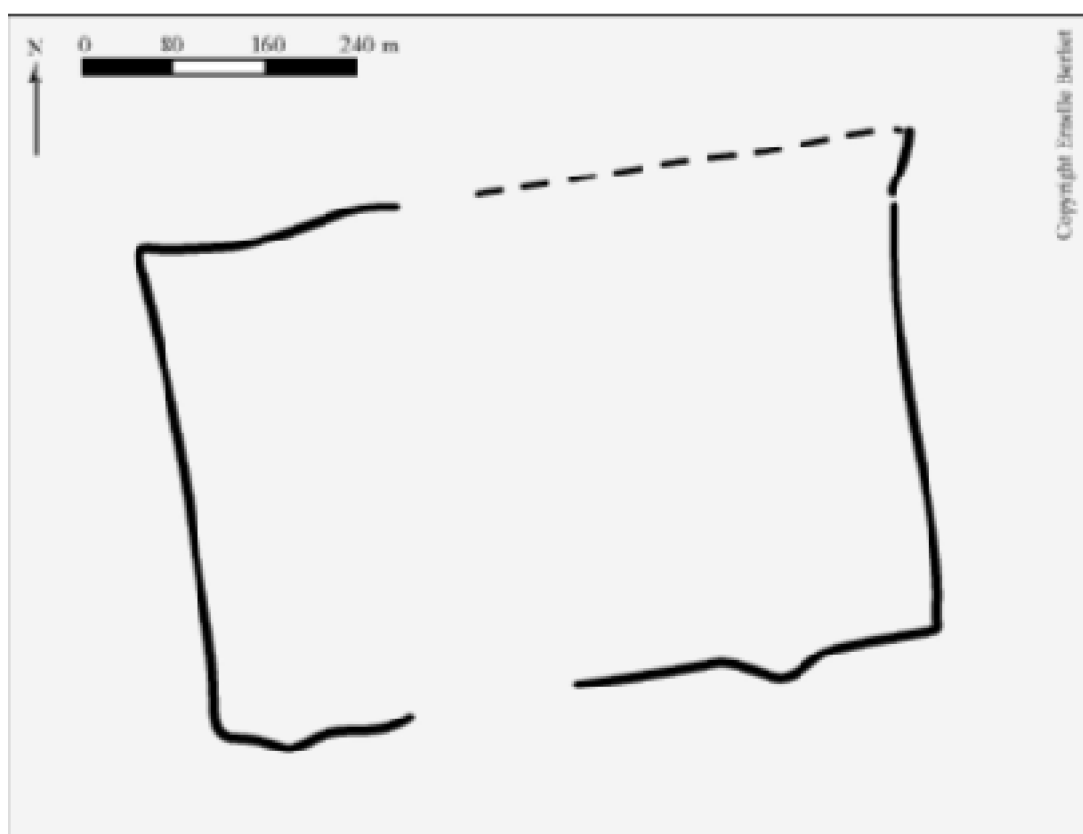


Figure 59. Yenatha – relevé des structures au sol (GPS)

Madaya

(မာဃာ)

Nommée *Matara* dans une inscription de 1190²⁶¹, l'ancienne forteresse ne présente aujourd'hui que très peu de vestiges. L'identification de ces supposés vestiges comme des structures archéologiques est délicate et sujette à caution. Outre quelques points isolés où l'on observe une forte concentration de briques, il ne resterait du rempart qu'un mur de quelques mètres de long et d'inclinaison différente par rapport aux constructions récentes dans lesquelles il vient s'insérer (ph. 258-259, pl. LXXXV). L'ensemble des fragments de ce rempart forme l'angle nord-est de l'ancien espace fortifié. Les dimensions des briques (35 x 18 x 4 cm) portent à croire à une certaine ancienneté de fabrication par comparaison à de nombreux autres sites des périodes qui nous intéressent ici. La légende locale, rapportée par les habitants, raconte que la première fondation serait l'œuvre des descendants de la dynastie de Halin. D'après la tradition orale, la ville n'aurait été fortifiée que sur trois côtés, la quatrième face aurait été limitée par un canal. Ce schéma est fréquent en Birmanie, même si l'on ne sait parfois si l'une des faces était à

²⁶¹ Luce 1969, vol. 1, p.37.

l'origine matérialisée par un cours d'eau ou si le cours d'eau, à force de déplacements, a fini par emporter une partie de la muraille (cartes 5 et 17).

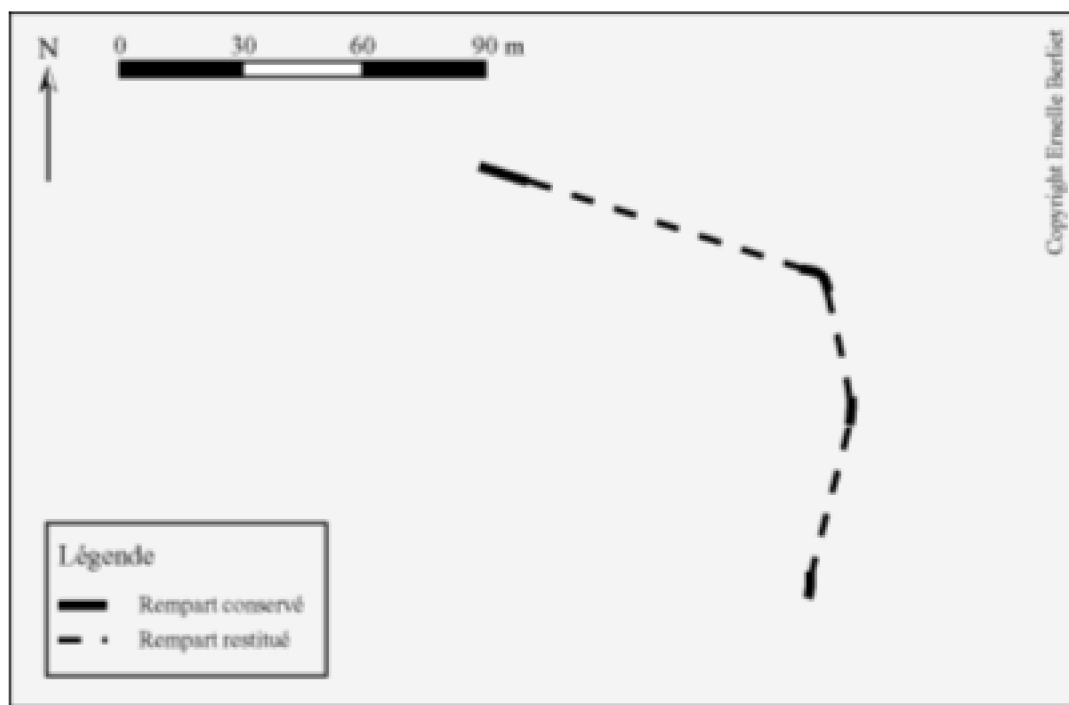


Figure 60. Madaya – relevé des structures au sol (GPS)

Kontha

(ကံသော)

La prospection de ce site nommé également Khontaya a été totalement infructueuse. Rien ne reste en termes de vestiges archéologiques, et l'histoire locale de ce petit village affirme qu'il fut établi il y a environ un siècle et demi. Les habitants nous ont également indiqué que Lamaing, un village voisin, avait conservé une ancienne pagode et que celle-ci était le vestige ancien le plus proche (cartes 5 et 17).

Wayindok

(ဝေယံသုတ)

L'identification de ce site et le lien que l'on fait avec le village actuel situé au sud de Madaya sont incertains (cartes 5 et 17). G.H. Luce proposait, pour sa part, d'identifier cette forteresse dans la région de Kyaukse, au sud-est de Singaing où se trouve un homonyme. C'est en référence à une inscription qui date de 1140 que G.H. Luce avait formulé cette hypothèse²⁶². Pourtant, il reste aujourd'hui dans le village situé au sud de

Madaya, des vestiges en ruine s'apparentant à une enceinte de brique très incomplète. Plusieurs stupas sont également érigés, mais malgré l'ancienneté certaine de ces édifices, leur appartenance à la période qui nous concerne ici n'est pas posée. Les restes de l'enceinte se résument à des lambeaux épars, discontinus et très réduits en hauteur d'un mur de brique dont on devine toutefois l'aspect massif qu'il a pu revêtir (ph. 260 à 262, pl. LXXXVI). Les briques en place sont trop endommagées pour qu'il soit possible d'en recueillir les dimensions et confronter celles-ci aux remparts du XI^{ème} siècle que l'on connaît. L'emplacement des vestiges au sol laissent penser que seules des bribes de la partie nord-est de la ville demeurent visibles aujourd'hui.

Taungbyon



Parfois nommée Taungbyongyi, cette actuelle petite ville possédait, à la période de Pagan, une double fonction : celle de poste militaire mais aussi celle de *khayaing*, c'est-à-dire une ville chargée d'administrer les terres rizicoles de l'empire. On sait d'ailleurs, grâce au matériel épigraphique, que c'était le plus septentrional de tous les *khayaing*. Sous sa translittération Tonplun, ce site apparaît fréquemment dans les inscriptions à partir de 1190. Un autre témoignage épigraphique mentionne une tentative d'invasion de Taungbyon par le royaume du Nanchao qui se solda par un échec²⁶³. Le site est très connu de nos jours et il s'y célèbre une fête annuelle en juillet-août en l'honneur des *nats*, ou génies, Shwepyingyi et Shwepyinlaye dont l'existence se rapporte à la période de Pagan et au règne d'Anawratha en particulier²⁶⁴. Il ne reste rien aujourd'hui des vestiges de l'enceinte de la ville si celle-ci a toutefois existé. Il ne demeure que les traces peu lisibles de quatre murs de briques formant un plan approximativement carré d'environ 110 mètres de côté. Cet espace clos est considéré comme un légendaire palais du roi Anawratha. Cette enceinte était peut-être celle d'un monastère ou d'un espace à destination religieuse (cartes 5 et 17).

²⁶² Luce 1969, vol. 1, p. 37 et note 166 de la même page.

²⁶³ Luce 1969, vol. 1, p.37.

²⁶⁴ Pour le récit de la légende des Frères d'or, cf. Lubeigt 1998.

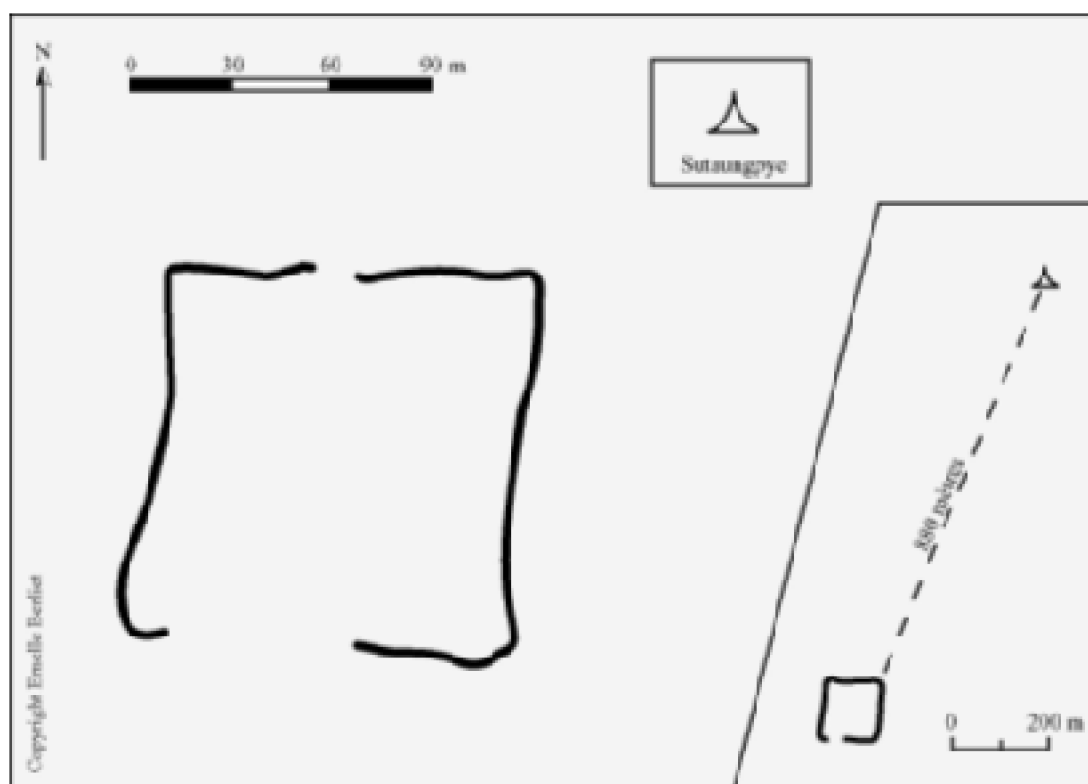


Figure 61. Taungbyon – relevé des structures au sol (GPS)

Thetkegyin

(သက်ငယ်ကျင်း)

Ce fort, localisé à l'est de Taungbyon et à une latitude équivalente, a pu être repéré sur carte (cartes 5 et 17). Le village existe toujours, mais les conditions d'accès difficiles m'ont empêché de me rendre sur les lieux. Absent du corpus épigraphique, on ne sait pratiquement rien de la ville ancienne. D'après les habitants de la région, aucun vestige ne serait visible actuellement. Implanté à l'intérieur des terres, ce site est l'un des seuls qui ne soit pas édifié à proximité immédiate d'un cours d'eau. Avec Wayindok, Kontha et Taungbyon, il constitue un ensemble de quatre forteresses formant un carré et ne suivant pas la répartition linéaire nord-sud qui est presque systématique pour les autres forts. Ce regroupement suggère peut-être que ces camps étaient destinés à surveiller étroitement l'entrée possible depuis le plateau Shan par la vallée de la rivière Kamaung qui débouche directement entre Kontha et Thetkegyin. Le maintien de ces camps et la mobilisation des garnisons n'étaient peut-être pas nécessaires en permanence. Il est donc possible que l'absence de structures visibles aujourd'hui soit dû au caractère temporaire ou irrégulier du nombre de soldats en poste dans ce secteur ce qui, *a priori*, ne nécessiterait pas la construction en brique de forteresses fixes, mais de simples campements pouvant soutenir l'action des autres forts permanents, comme par exemple Yenatha ou Madaya,

en cas de danger.

Tônbo



Parfois désignée Tôbon dans les textes, cette ancienne forteresse est localisée à l'est d'Amarapura (cartes 5 et 19). Elle est absente du corpus épigraphique, et les vestiges encore présents sur le site ne correspondent peut-être pas à la forteresse. Il s'agit, en effet, d'une enceinte de brique de petite taille et dont l'épaisseur des murs est faible (90 cm seulement) alors que les autres postes militaires connus et prospectés jusque là ont toujours des murs d'enceinte très massifs, dépassant parfois trois mètres d'épaisseur. Les dimensions du rempart portent également à penser qu'il ne s'agit probablement pas de la citadelle d'Anawratha car la longueur des murs se limite à 270 m, la largeur à 155 m, pour couvrir la modeste surface de 4,28 hectares. Il s'agit probablement d'un ancien enclos peut-être de monastère, comme c'est le cas aujourd'hui, ou d'espace religieux, mais certainement pas d'un ancien poste frontière fortifié. Il reste également sur le site un vieux puits circulaire en brique que les habitants considèrent comme ayant été creusé à la période de Pagan.

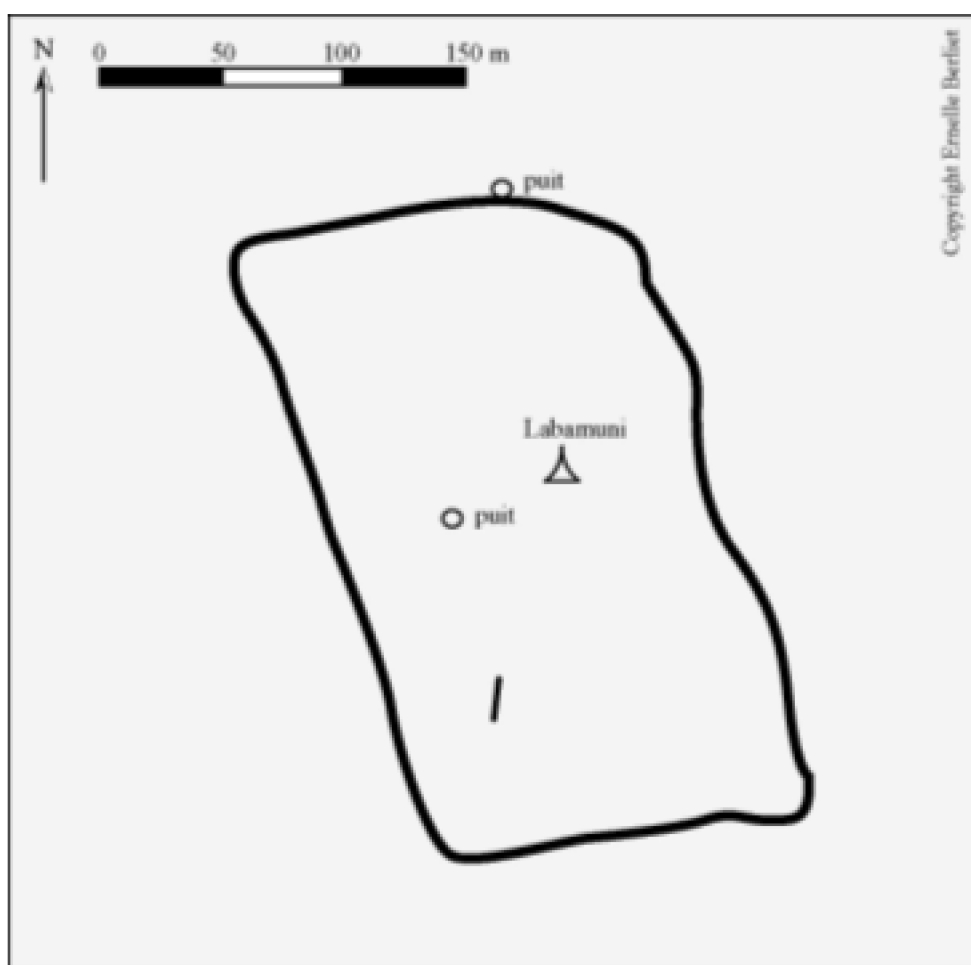


Figure 62. Tônbo – relevé des structures au sol (GPS)

Ta-ôn

(ဝဏ္ဏံ)

Cette forteresse était édifée sur la rive sud du Myitnge, mais aucune fortification n'est visible actuellement sur le site (cartes 5 et 19). Néanmoins, la toponymie des lieux insiste sur la fonction de cette forteresse puisque son nom ancien qui se transcrit Tat-ôn (l'orthographe s'est modifié en Ta-ôn) signifie « camp militaire ». On a peut-être affaire, ici, à un simple campement, à un établissement militaire plus « léger », peut-être même mobile ou temporaire. Il reste sur le site deux édifices religieux : un stupa considéré comme étant une construction ancienne mais dont les restaurations récentes masquent probablement l'architecture d'origine, et un petit temple datant probablement de la période coloniale.

Mekkaya



Cette ville remplissait, à la période de Pagan, une double fonction. Elle était à la fois un poste militaire et un *khayaing*, c'est-à-dire une ville chargée d'administrer les terres rizicoles de l'empire. Son implantation est à cet égard très parlante puisqu'elle fut édifée au confluent de deux rivières : le Myitnge et le Zawgyi (cartes 5 et 19). À la chute des rois de Pagan, elle devint pour quelques années, la capitale d'un des trois frères shan. Cette ville apparaît fréquemment dans le corpus épigraphique sous son nom ancien *Makkhara*, et ce dès 1198²⁶⁵. De plan rectangulaire, les vestiges archéologiques semblent avoir subi de nombreux dommages, en ce qui concerne le rempart tout au moins. En effet, un plan réalisé, semble-t-il d'après photo aérienne et publié dans les années 1950, montrait un tracé rectangulaire presque complet puisque seule la face nord avait fait l'objet d'une reconstitution. L'angle sud-est était particulièrement arrondi, presque abattu, pour s'adapter au cours du Zawgyi. D'après ces données, la surface de l'espace fortifié aurait couvert près de 16 hectares. Je n'ai trouvé au sol que la trace, parfois incertaine, de l'angle sud-ouest du rempart sur une longueur totale de 180 mètres environ et bordé d'une douve sèche (ph. 270 à 272, pl. LXXXIX-XC). Par contre, dans le secteur méridional de l'ancienne ville, s'élèvent de nombreux édifices bouddhiques, temples et stupas (ph. 273 à 275, pl. XC-XCI), beaucoup plus tardifs pour certains, recouverts de fresques typiques de la dynastie Konbaung (ph. 276 à 281, pl. XCI-XCIII). Le site n'est aujourd'hui qu'un village isolé, d'accès peu commode, et l'ancienne ville *intra muros* a largement laissé la place à des espaces cultivés.

²⁶⁵ Luce 1969, vol. 1, p. 37 et note 169 de la même page.

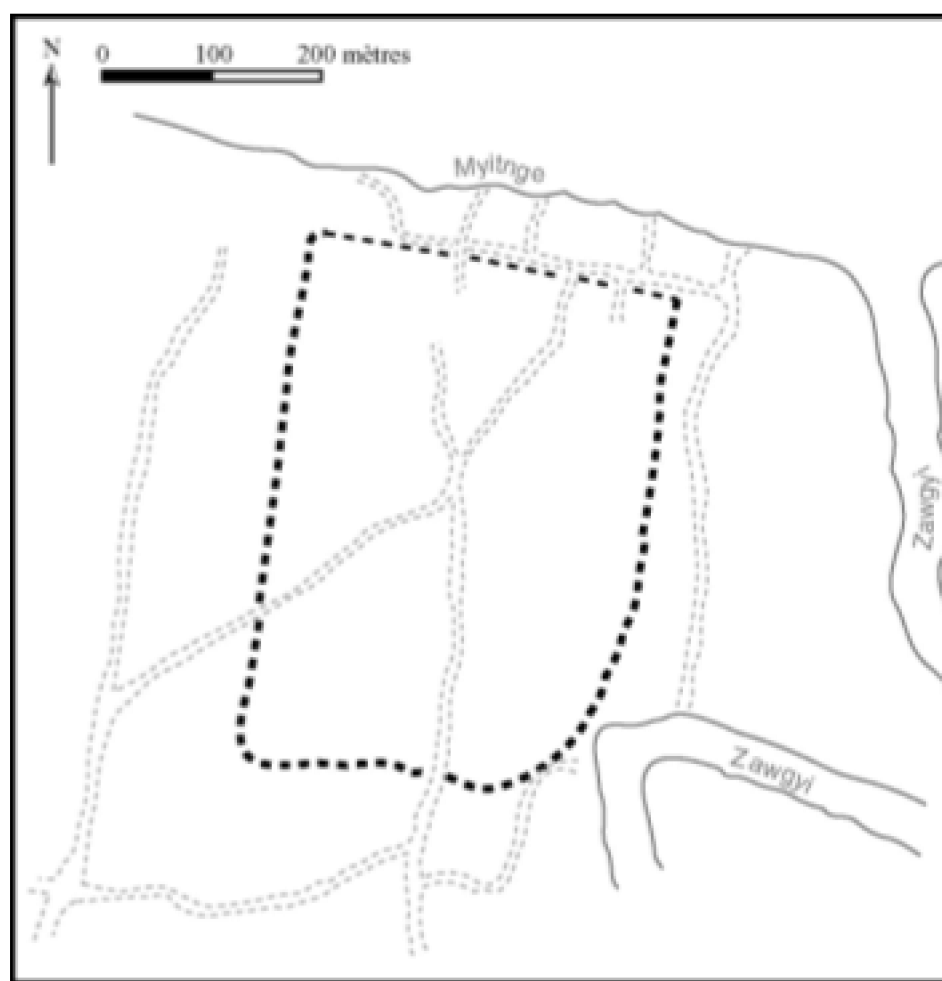


Figure 63. Mekkaya – plan d'après photographie aérienne
(d'après Thin Kyi 1959)

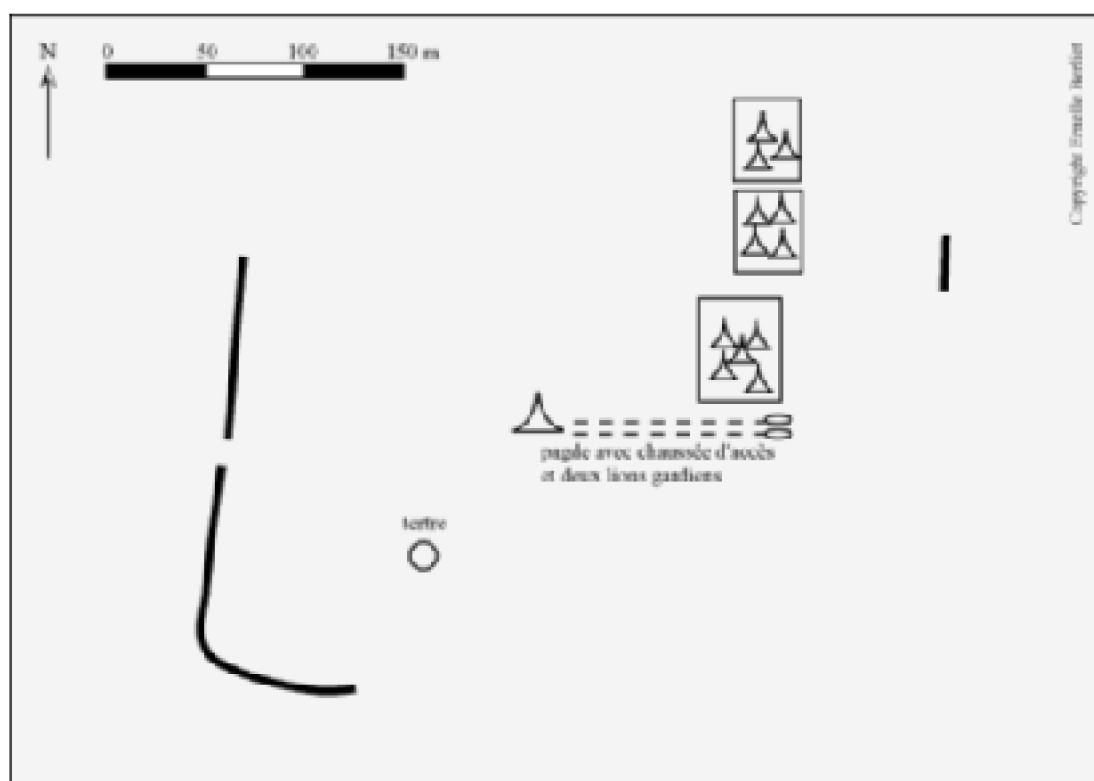


Figure 64. Mekkaya – relevé des structures au sol (GPS)

Myinzaing



Connue sous l'ancienne transcription *Mrancuin*, cette ville célèbre apparaît pour la première fois dans une inscription en 1266²⁶⁶ (cartes 5 et 19). Dès 1296, cette forteresse devint pour quelques années la capitale de Simhasura, le cadet des trois frères shan, suite à la chute de la monarchie de Pagan. Les sources chinoises relatent le siège de Myinzaing par les troupes mongoles qui eu lieu du 25 janvier au 8 avril 1301²⁶⁷, siège qui se solda par un échec militaire pour ces derniers. Le plan de la citadelle est tout à fait original. Un plan des années 1950²⁶⁸ montre le tracé de trois villes distinctes accolées les unes aux autres, toutes de forme rectangulaire et alternant entre les orientations oblongues et barlongues. La description chinoise des tentatives mongoles et de leur stratégie pour prendre la ville, mentionne la présence de trois remparts, ce qui prouve que les trois fortifications sont contemporaines les unes des autres, ou en tout cas montre que

²⁶⁶ Luce 1969, vol.1, p. 38 et note 171 de la même page.

²⁶⁷ Luce 1958-59, p. 162-163.

²⁶⁸ Thin Kyi 1959, p. 145.

les trois structures défensives ont fonctionné ensemble au moins à un moment donné. Comme un seul rempart est aujourd'hui nettement visible, on aurait pu croire à des ajouts successifs ou des réaménagements de la ville. L'édification des trois remparts pourrait correspondre à la séparation entre plusieurs quartiers, ils délimitent et différencient peut-être le secteur résidentiel de hauts fonctionnaires de celui de la garnison. À l'heure actuelle, seule la ville "médiane" est conservée, couvrant à elle seule une surface de près de 50 hectares, avec un mur défensif avoisinant les 3 km de circonférence. Les restes d'une douve, actuellement sèche, suivent son tracé (ph. 285, pl. XCIV). Une porte aménagée sur la face est laisse apparaître une architecture intéressante, malgré les restaurations qu'elle a subi et qui en gênent la lisibilité. Il s'agit d'une ouverture étroite à l'heure actuelle – pas plus de 50 cm au sol – percée dans le mur massif du rempart dont l'épaisseur dépasse légèrement 3 m, et qui présente des structures tout aussi massives en retour à angle droit (ph. 288-289, pl. XCV). Ces rampes parallèles, réparties par paire de part et d'autre de l'ouverture, sont peut-être la trace de tours de guet ou d'autres structures destinées à protéger la ville. Le canal Thindwe, probablement l'un des plus anciens canaux de la région et toujours en activité, longe la face ouest du site en allant du nord vers le sud. L'inscription la plus ancienne qui témoigne de son existence date de 1198²⁶⁹. Le secteur *intra muros* est aujourd'hui recouvert par des champs de culture sèche, ce qui permet de voir, selon les saisons et l'avancée des travaux agricoles, d'innombrables tessons lorsque les parcelles sont en labour. Un très grand nombre de poteries tapissait la surface du sol lors de mes deux visites, notamment des céladons et des céramiques communes à engobe rouge que l'on retrouve sur d'autres sites de même période et de même fonction – celle de *khayaing* – par exemple à Panan. Les vestiges de plusieurs bâtiments religieux sont encore debout sur le site. Le plus imposant est bien entendu le stupa Nanoo (ph. 293, pl. XCVI), localisé dans le secteur est de cette ville "médiane", tandis que deux petits temples carrés (ph. 291-292, pl. XCVI), très proches l'un de l'autre, sont implantés dans la partie ouest, toujours à l'intérieur des murs, à la même "latitude" que l'édifice précédent. Les façades de ces deux petits temples sont enduites de stuc. Les prélèvements de briques complètes ont été réalisés sur le stupa Nanoo et on y retrouve des mesures courantes pour la période qui nous concerne (38 x 19 x 5 cm).

²⁶⁹ Luce 1969, vol. 1, p. 32.

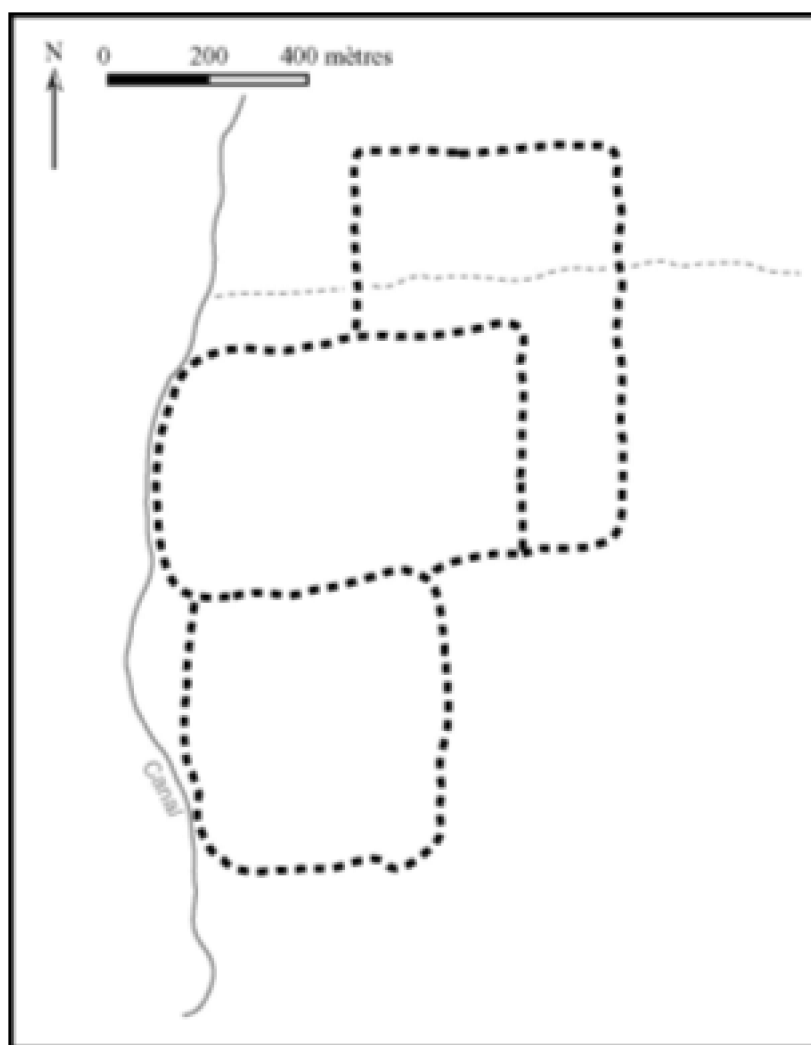


Figure 65. Myinzaing — plan d'après photographie aérienne
(d'après Thin Kyi 1959)

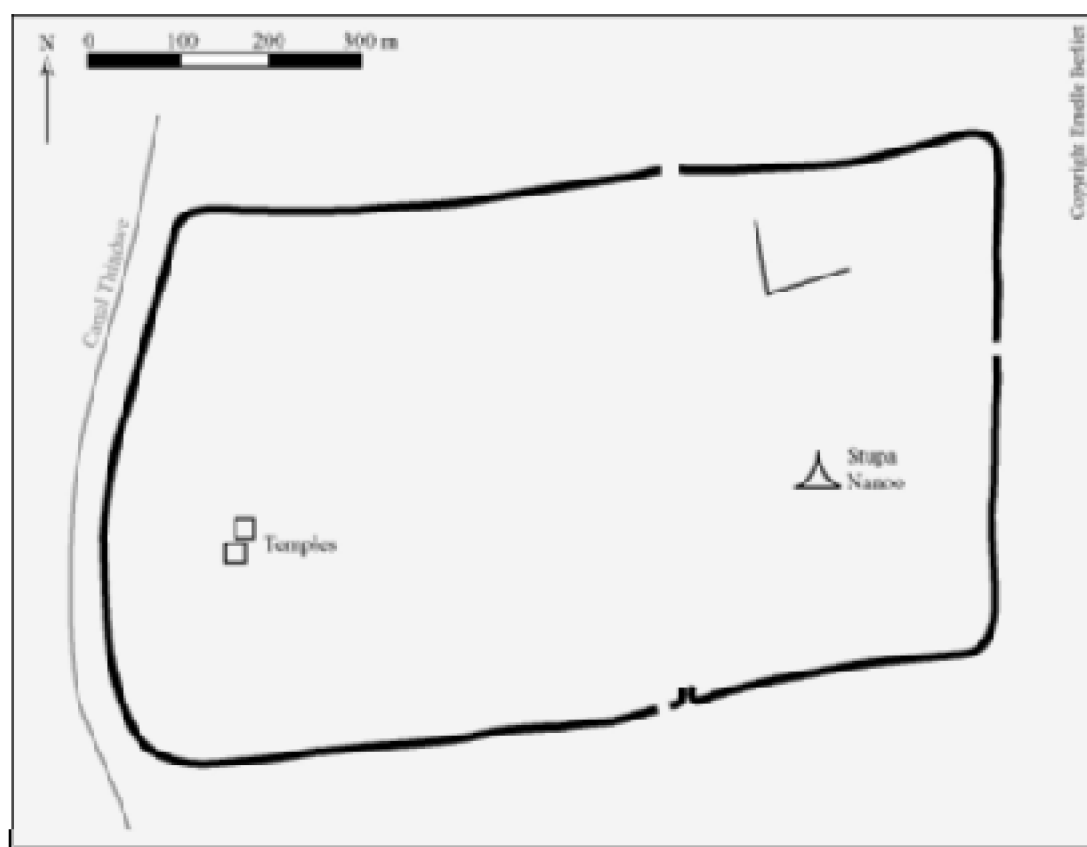


Figure 66. Myinzaing – relevé des structures au sol (GPS)

Myittha

(မိတ္ထာ)

Cette ville était, elle aussi, un *khayaing* et revêtait donc une double fonction. La transcription ancienne *Mlaca* ou *Mlesca*, se trouve dans une première inscription datant de 1183, puis dans une seconde de 1193²⁷⁰. Ce *khayaing* était le plus important de la région de Kyaukse, au sud de Mandalay (cartes 5 et 19). Il ne reste pourtant rien, en terme de vestiges archéologiques, de ce site qui a joué, par ses fonctions, un rôle majeur dans l'administration de l'empire de Pagan. Les habitants de Myittha nous ont montré des traces de murs en brique, dans la ville actuelle, qu'ils considèrent comme le rempart, mais également ce qui resterait de sa douve, toujours en eau dans la petite partie qui en est conservée (ph. 294, pl. XCVII). Les briques étaient très fragmentaires et trop mal conservées pour en prendre les mesures.

Thagara

²⁷⁰ Luce 1969, vol. 1, p.38.



Il n'y a pas de mention de cette forteresse dans le corpus des inscriptions. Le site est néanmoins l'un des plus intéressants parmi les postes militaires de cette période, compte tenu des vestiges qui sont encore en place. Implantée au pied du pays Shan et de ses hauts plateaux, la configuration des lieux souligne la fonction de forteresse et de poste frontière de cette ville, fonction qui s'impose de manière presque évidente et immédiate à l'œil du spectateur (cartes 5 et 22). Le plan de l'enceinte est presque unique puisqu'il présente une forme de pied, la pointe orientée vers le nord-est. Ce type de plan est, à ma connaissance, le second que l'on rencontre en Birmanie. En effet, étaient encore visibles il y a plusieurs décennies, dans le sud du pays ou dans l'ancien territoire Môn, les vestiges de Twante dont le rempart, à en croire le plan des années 50, présentaient une forme et une orientation très semblables au site de Thagara. G.H. Luce en a restitué le plan²⁷¹, mais hélas, ce rempart est aujourd'hui très difficile d'accès, et je n'ai pu trouver, lors de mes prospections à Twante, que quelques fragments du mur d'enceinte noyés sous la végétation d'une bamboueraie. À Thagara, l'enceinte de brique s'étend sur un périmètre de 1400 mètres et couvre une surface de 11,70 hectares (ph. 306 à 308, pl. CI ; ph. 310 à 315, pl. CII-CIII). Plusieurs brèches, peut-être d'anciennes portes pour certaines, s'ouvrent dans le rempart. L'une, aménagée dans la longueur est, présente sur son côté sud et contre sa face intérieure les vestiges d'une structure de brique circulaire (ph. 309, pl. CII). Il s'agit peut-être d'une tour qui serait, dans ce cas, l'une des seules repérées lors de mes prospections²⁷². Les vestiges de structures défensives à proprement parler, telles que des tours, sont rarissimes en Birmanie, et cette absence contribue à soutenir l'idée de construction en matériaux mixtes et l'usage quasi systématique du bois et/ou du bambou en plus de la brique dans l'architecture urbaine et militaire. De plus, à Thagara, la totalité de l'espace *intra muros* est aujourd'hui un espace de cultures non irriguées. Les agriculteurs qui travaillent cette terre archéologique, nous ont indiqué retrouver fréquemment du mobilier métallique, notamment de l'armement tel que des lames de couteaux, mais ils nous ont également affirmé avoir exhumé du métal sous forme de lingots, ce qui implique des techniques bien particulières dans la réduction du métal. Trois édifices religieux sont actuellement présents sur le site, dont deux à l'intérieur des murs. La pagode située *extra muros* a été l'objet, comme très souvent, de rénovation récente qui rend impossible une quelconque lecture de l'architecture d'origine. Les deux autres sont peut-être contemporaines de l'édification de la ville. L'un des stupas a l'aspect d'un simple tertre recouvert de végétation et laissé à l'abandon mais on distingue toutefois une base circulaire ; le second stupa, également à base circulaire se présente sous la forme d'un tertre dans lequel une chambre contenant une statue du

²⁷¹ Luce 1969, vol. 1, plan non paginé, entre les pages 20 et 21 ; *infra* chap. V.

²⁷² Deux autre ouvrages circulaires, interprétés comme de probables tours, sont encore visibles sur le rempart de Sampanago (la vieille ville de Bhamo). Il faut cependant rappeler que l'implantation de cette dernière n'est pas l'œuvre des birmans mais de la population shan qui en aurait fait une capitale.

Bouddha en posture assise reste à ciel ouvert (ph. 316-317, pl. CIV). La tête a disparu. Ces deux édifices, situés à proximité immédiate l'un de l'autre (une trentaine de mètres seulement les sépare), sont établis dans le secteur sud-est de la ville. Dans l'hypothèse d'une contemporanéité entre la fondation de la ville en tant que poste militaire et l'un ou l'autre des stupas, ces derniers montrent qu'un quartier religieux pouvait être aménagé à l'intérieur d'un espace urbain à destination défensive et militaire. Ce fait n'est pas surprenant en soi mais ne semble pas s'être généralisé à toutes les villes garnisons de l'époque.



Figure 67. Thagara – relevé des structures au sol (GPS)

Hlaingdet



Aucune mention de cette ancienne forteresse ne semble apparaître dans les inscriptions. Pourtant, elle est aujourd'hui une des mieux conservées (cartes 5 et 22). Le site lui-même est impressionnant, tant par la clarté des vestiges du rempart dont le tracé est complet, que par la beauté des lieux : le fort est littéralement implanté en bordure du plateau Shan, ce qui fait de Hlaingdet la ville de garnison où la notion de "frontière" et le rôle de place de garde sont, pour le spectateur, les plus sensibles (ph. 305, pl. C). Le plan du site se présente sous la forme d'un rectangle barlong de 470 mètres par 360 (ph. 296 à 300, pl. XCVII à XCIX). L'enceinte couvre un périmètre de 1685 mètres et encercle une surface de 18 hectares environ. La muraille, toute de brique (modules : 34 x 17 x 4,5 cm) est également bordée d'une douve que l'on distingue nettement sur tout le pourtour et qui est totalement sèche à l'heure actuelle (ph. 295, pl. XCVII ; ph. 301, pl. XCIX). Elle se présente tantôt comme un profond fossé (sur la face est par exemple), tantôt comme une aire cultivée où, pour le besoin des cultures, le fossé a été comblé en grande partie, mais où la végétation et le niveau de sol se démarquent sans équivoque du reste (c'est le cas sur la face sud). Aucune porte "construite" ni éléments de jambage de porte ne sont visibles. Comme sur l'ensemble des autres sites de Birmanie, l'accès à l'intérieur des murs ne se fait que par des brèches dont il est impossible d'évaluer l'ancienneté (ph. 303-304, pl. C). On en rencontre sept aujourd'hui : trois dans la face nord, assez rapprochées les unes des autres et plutôt concentrées dans la partie ouest du mur ; une sur le côté est, localisée à proximité de l'angle nord-est ; deux dans la face sud qui sectionnent le mur en trois parties à peu près égales ; et enfin une percée au centre de la face ouest. La tradition orale indique qu'à l'origine étaient percées neuf portes : trois dans la face orientale et deux dans les autres murs. À l'extérieur de la ville se dressent de nombreux stupas : une pagode au nord-est, attribuée à l'époque d'Anawratha et récemment rénovée, et une série de sept petites pagodes regroupées en arc de cercle tout près du rempart ouest. À propos de ce groupe de stupas, les habitants nous ont précisé que le plus au nord était une construction récente et que les autres étaient des édifices anciens. La restauration de ces monuments étant un apport considérable de mérites dans les croyances bouddhiques, l'architecture d'origine est entièrement masquée par les rénovations successives, ce qui interdit toute évaluation chronologique ou toute comparaison avec d'autres bâtiments. La partie *intra muros* de la vieille ville est totalement cultivée, et le site ne comporte aujourd'hui aucun secteur d'habitation, ce qui confère à l'espace interne un aspect plat et régulier sur lequel aucun relief ou monticule ne se démarque. Il semble donc *a priori* que, dans le cas de la forteresse de Hlaingdet, l'espace *intra muros* ait été réservé au logement des troupes en repoussant hors les murs, mais à proximité très immédiate, l'implantation des édifices religieux.

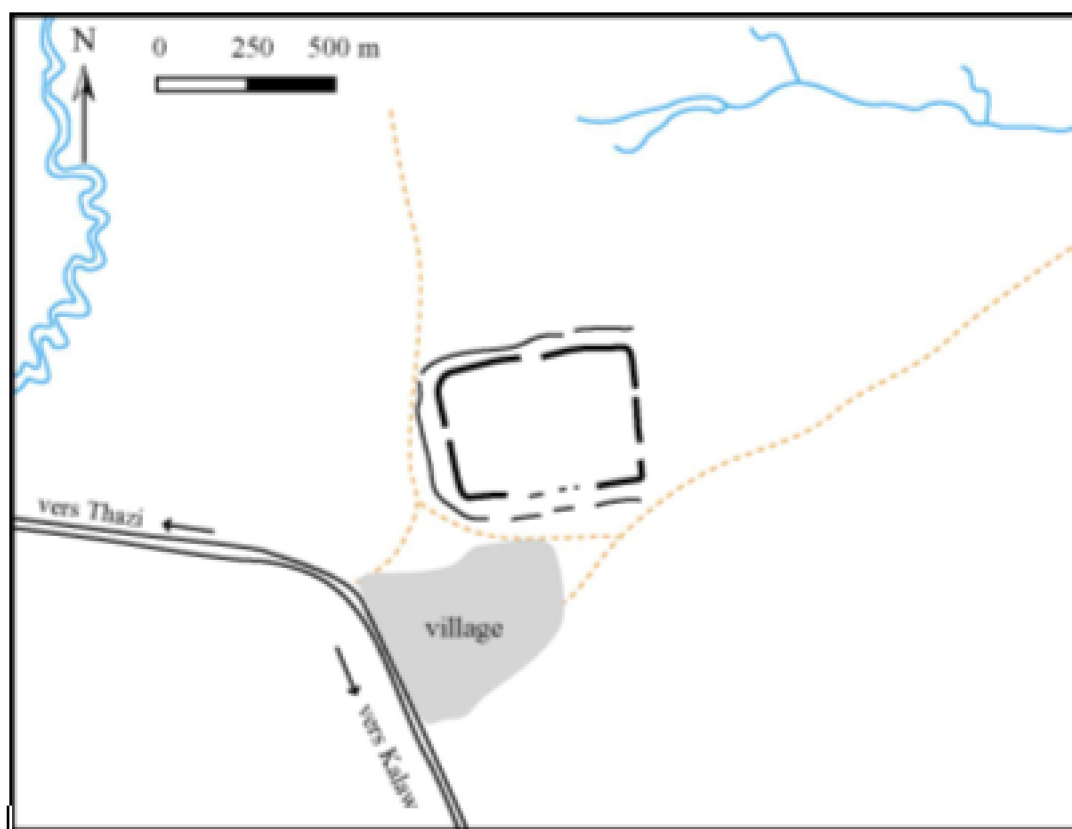


Figure 68. Hlaingdet - plan d'après photographie aérienne
(d'après Aung Myint 1998)

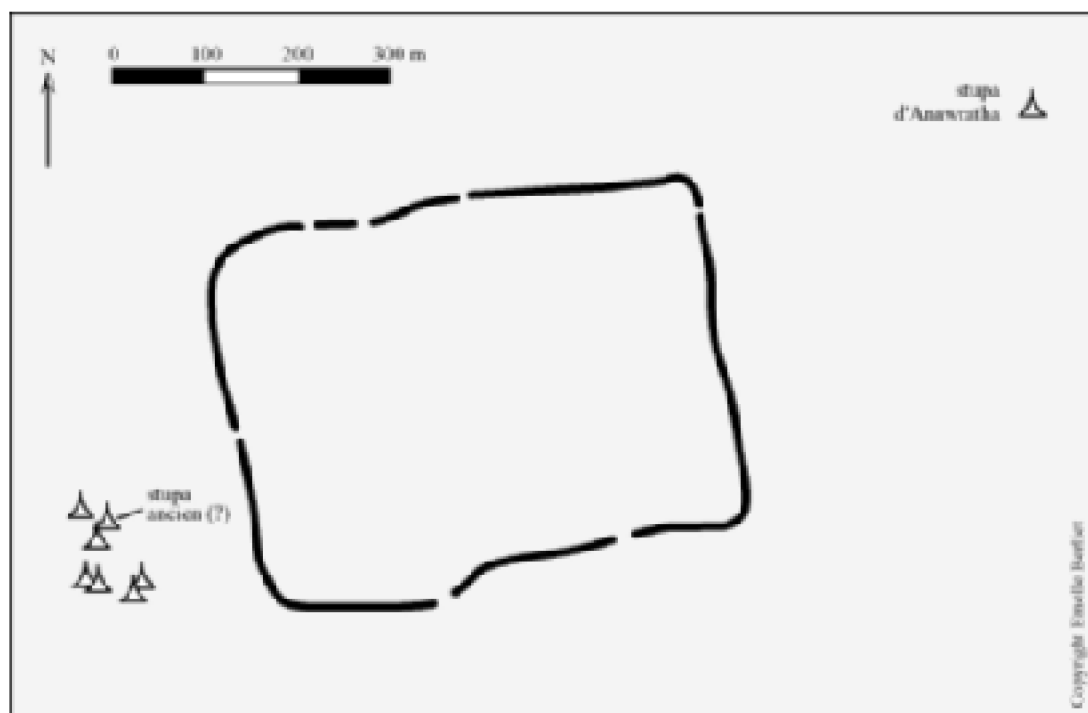


Figure 69. Hlaingdet – relevé des structures au sol (GPS)

Nyaungyan



Située au sud de Hlaingdet, la forteresse de Nyaungyan n'apparaît pas non plus dans le répertoire épigraphique connu (cartes 5 et 22). Son état de conservation est très dégradé et les vestiges du rempart sont assez fragmentaires et très peu élevés. On peut tout de même en restituer le tracé complet : ce qui donne une surface qui s'élève à 32 hectares, avec un périmètre de 2435 mètres. Le plan reconstitué forme un arc de cercle partant du sud, remontant vers le nord puis déviant sur l'est. On connaît ce type de plan en Basse Birmanie parmi les établissements môn, notamment à Sittang ou Lagunbyee, mais rarement en Birmanie centrale : on ne connaît qu'un seul autre exemple qui date de la période de Pagan avec le site de Salin. On ne connaît actuellement aucune ville pyu dont le tracé dessine un plan de la sorte. Cette enceinte étant fréquemment interrompue, parfois sur une assez longue distance, il est difficile de dire où se trouvent les brèches qui ont éventuellement servi d'accès vers l'intérieur de la ville. En outre, les traces d'une large douve, aujourd'hui sèche, bordant l'ancienne muraille sont souvent bien distinctes.

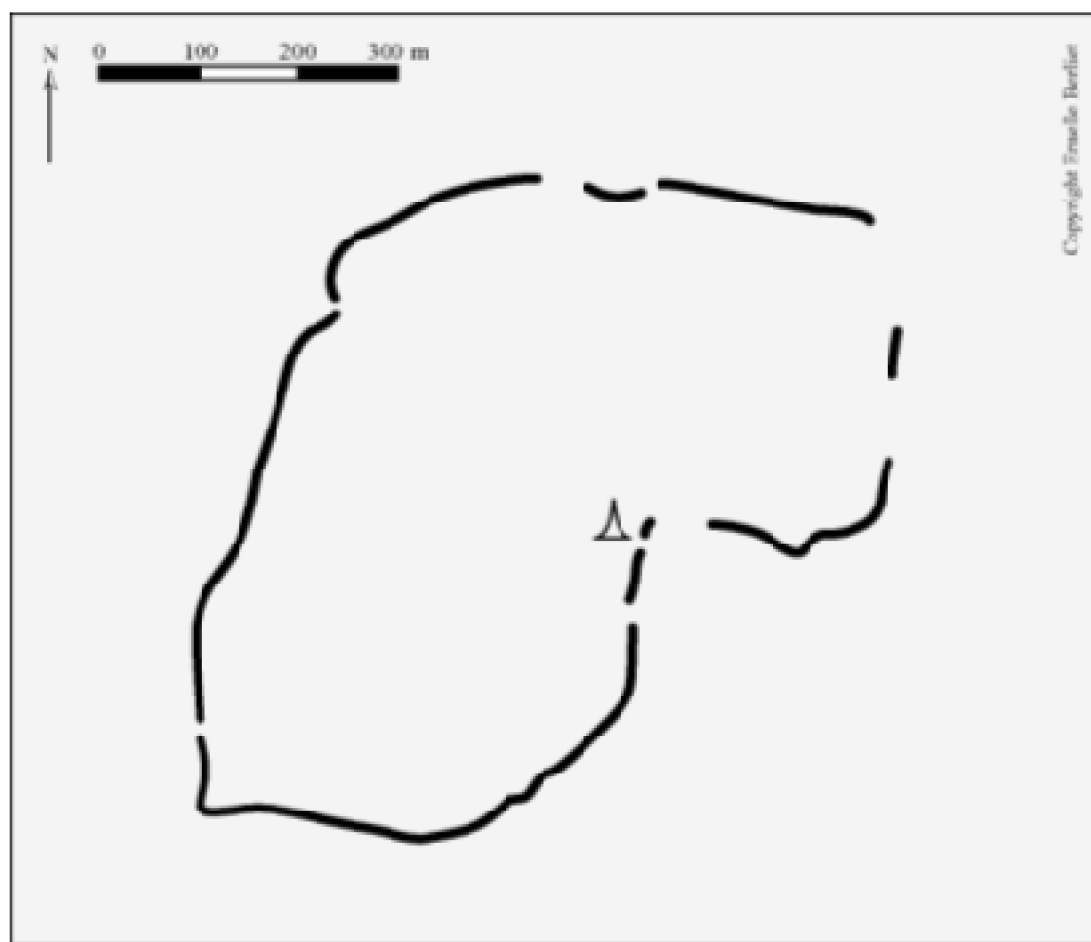


Figure 70. Nyaungyan – relevé des structures au sol (GPS)

Shwemyo



D'après les habitants des environs, il ne resterait aucun rempart visible aujourd'hui dans cette ville où je n'ai pu me rendre. La forteresse aurait été édifiée sur la rive ouest du Sittang, et Scott indique dans son ouvrage²⁷³ que la vieille ville et les villages environnants ont été restaurés au milieu du XVIII^e siècle par le roi Alaung Mintayagyi, car cette région aurait été désertée depuis de nombreuses années. Cette tentative de dynamisation semble avoir échoué puisque les habitants abandonnèrent à nouveau cet endroit en raison de son climat trop aride (cartes 5 et 22).

Myohla

²⁷³ Scott 1901, part II, vol. III, p. 160.



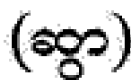
La ville est établie sur la rive occidentale du Sittang (cartes 5 et 25). Il ne reste de la fortification de brique qu'une levée de terre rectiligne de 180 mètres de long environ. Des traces de douve sont également visibles et de même que pour le rempart ; les autres structures archéologiques sont soit recouvertes par les champs soit détruites. Les dimension des briques qui ont pu être mesurées sont similaires à celles des autres sites de cette période avec un gabarit de 30 x 16 x 5 cm.

Kèlin



Cette forteresse, également construite près des rives orientales du Sittang, est actuellement un endroit inaccessible car un camp militaire est implanté sur le site. Aucun renseignement n'a pu être recueilli à son sujet.

Swa



Les vestiges du rempart de Swa se trouvent aujourd'hui un peu à l'écart de la ville actuelle et sont localisés dans un monastère de la périphérie (cartes 5 et 25). Les traces de cette forteresse , qui par ailleurs n'apparaît pas dans le corpus épigraphique, sont très limitées. Il s'agit d'une butte de terre dans laquelle on distingue bien les briques qui constituaient le mur, et bordée d'un fossé étroit (ph. 318-319, pl. CV). Cette fortification n'est conservée que sur 700 mètres environ, et forme le tracé d'un mur rectiligne et discontinu orienté nord-est / sud-ouest. Une partie des ruines est noyée dans la végétation, tandis que le secteur sud est clairement visible avec une ouverture récemment restaurée et enduite de ciment. Cette "porte" est peut-être la rénovation d'une structure ancienne qui s'apparente à un barrage (ph. 320, pl. CV). En effet, un réservoir artificiel est creusé à proximité, et les rainures creusées dans les jambages de l'ouverture du rempart permettent de faire glisser des panneaux et de contrôler ainsi l'entrée et la quantité d'eau acheminée vers la ville selon les besoins d'approvisionnement. Ce type d'installation est le seul que j'ai rencontré lors de mes prospections dans le pays, et il remonte peut-être à une époque ancienne voire contemporaine de la ville. À l'intérieur du site, les ruines de bâtiments en brique plus tardifs sont également visibles bien qu'ils soient quelque peu envahis par la végétation. La dimension des briques (30 x 10 x 6 cm) qui composent ces bâtiments relève d'un gabarit bien plus récent que pour celles de la période de Pagan, particulièrement la largeur. Les briques utilisées pour la construction du rempart de la forteresse sont plus grandes et font 44 x 19,5 x 6,5 cm. La présence de ces bâtiments

témoigne néanmoins d'une occupation qui a peut-être été continue depuis le XI^e siècle ; il semblerait en tout cas que cette ville ait été relativement importante lors des derniers siècles étant donné les aménagements dont elle a fait l'objet.

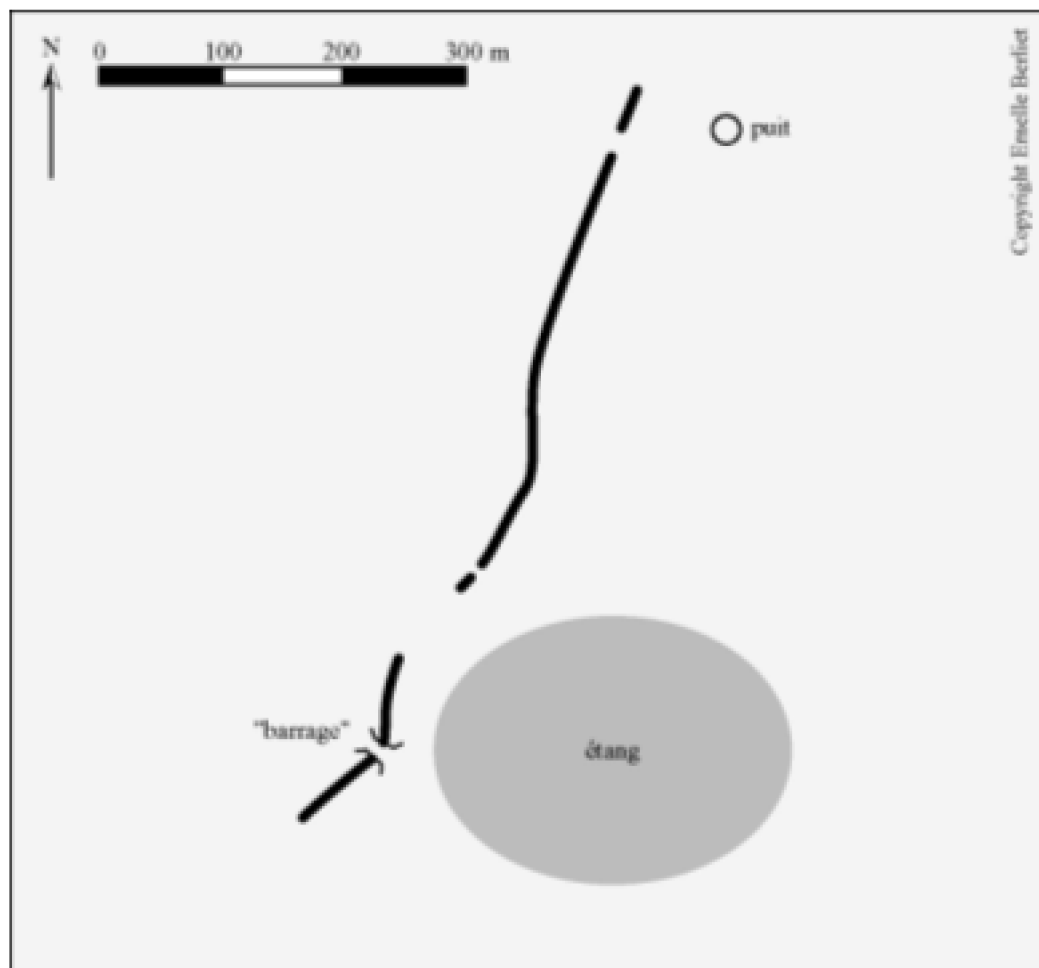


Figure 71. Swa – relevé des structures au sol (GPS)

Deux ajouts à la liste initiale des 43 forteresses d'Anawratha viennent compléter la réalité des postes militaires de la période de Pagan : Ngasaunggyan marquait la frontière nord du pays birman ; Myogyi, l'une des premières fondations de la future capitale Toungoo, a été ajoutée par G.H. Luce en référence à des inscriptions qui la mentionnent²⁷⁴.

Ngasaunggyan

(ငါးမင်းတော်)

²⁷⁴ Luce 1969, vol. 1, pp. 36 et 38.

Ce fort, qui ne figure pas dans la liste des 43 forteresses d'Anawratha, semble avoir marqué la frontière nord qui séparait le jeune empire birman de la Chine, et ce dès le début de la période de Pagan (cartes 5 et 14). La première mention qui nous soit parvenue, et qui indique clairement sa position à la frontière septentrionale du royaume, date du règne de Narapatisithu, plus exactement de 1196²⁷⁵. La forteresse est implantée au nord-est de Bhamo, au point de contact entre le plateau du Yunnan et les basses terres de l'Irrawaddy. Les sources chinoises, dans lesquelles la ville apparaît sous le nom de *Na Chon Khyam*, mais aussi les récits de Marco Polo résidant à la cour du grand Khan à la fin du XIII^{ème} siècle, relatent la prise et la chute de Ngassaunggyan. La ville tomba sous la coupe de l'armée mongole le 3 décembre 1283²⁷⁶, après avoir âprement résisté. Ces récits ne nous apportent rien quant à la morphologie de la citadelle ou de ses fortifications, mais le discours du voyageur vénitien est intéressant en termes de stratégie militaire, d'attaque et de défense, et donne surtout des descriptions de l'éléphanterie de guerre, point fort de l'armée birmane qui contribua largement à la stabilité et au maintien de l'empire durant deux siècles et demi. Voici quelques extraits de la bataille de Ngasaunggyan menée, du côté des Tartares, par le général Nasreddin²⁷⁷ au royaume de Mien²⁷⁸ :

« ...Or advint que les rois de Mien et de Bengala, quand ils surent que l'armée du Grand Can était en Uncian, en furent fâchés et terrifiés, craignant qu'elle vînt envahir leur terre. Ils se dirent donc qu'il leur fallait lui tomber dessus pour se défendre, avec tant de gens qu'ils les mettraient tous à mort, en telle manière que jamais plus le Grand Can n'aurait volonté d'envoyer ensuite une autre armée. Adonc firent ces rois très grands préparatifs, et je vous deviserai lesquels. Or, sachez très véritablement qu'ils eurent deux mille éléphants très grands ; et firent faire sur chacun de ces éléphants un château de bois très fort, bien fait et bien disposé pour combattre ; et sur chaque château étaient au moins douze homme pour lancer des flèches et combattre ; en tel autre il y en avait seize, et en tel autre plus ; et encore soixante mille homme à cheval ainsi que des piétons. [...] Ces rois, quand ils eurent fait si grands préparatifs, ne firent point de retard, mais tout incontinent se mettent en route avec tous leurs gens pour tomber sur l'armée du Grand Can qui était à Uncian. [...] Et quand le sire des armées tartares sut avec certitude que ces rois lui venaient sus avec tant de gens, il s'en inquiéta fort, car il n'avait que douze mille hommes à cheval [...] Sachez très véritablement que les douze mille Tartares à cheval s'en viennent à la plaine d'Uncian et là attendent que leurs ennemis viennent à la bataille. [...] sachez que cette plaine était un bois fort grand, et plein de très grands arbres. Il (Nasreddin) les posta près de ce bois pour pouvoir y entraîner les ennemis, sachant bien que les

²⁷⁵ Luce 1958-59, p. 126

²⁷⁶ Luce 1958-59, p. 135-136.

²⁷⁷ Dans le *Livre des merveilles*, il porte le nom de Nesgradin ; on le rencontre parfois sous l'orthographe Nâsir ed-Dîn. Cet homme était, à l'époque, inspecteur général du Yunnan.

²⁷⁸ "Mien" est le nom qui désigne les birmans et leur pays dans les textes chinois et mongols.

éléphants n'y pourraient entrer avec leurs châteaux ; si donc que les éléphants leur arrivaient sus avec tant de furie qu'ils ne pussent leur résister, ils se retirèrent dans le bois et les arroseraient de flèches en toute sécurité. [...] Et quand il (le roi des Mien) fut venu en cette plaine, à environ un mille des ennemis, il disposa ses éléphants avec leur châteaux, et les hommes dessus bien armés pour combattre. Derrière il ordonne ses hommes à cheval et à pieds fort bien et sagement, comme sage roi qu'il était [...] et il se mit à aller avec toute son armée vers ses ennemis. [...] Quand les Tartares en sont proches et qu'il n'y a fors que de commencer bataille, alors les chevaux des Tartares, quand ils ont vu les éléphants, si énormes, avec leurs châteaux, et tout rangés de front, ils en ont une telle épouvante que les Tartares ne les peuvent mener en avant vers les ennemis, mais toujours ils tournent bride et s'enfuient. Et le roi et ses gens, avec les éléphants, vont toujours de l'avant. [...] Or sachez que les Tartares, quand ils voient leurs chevaux tant épouvantés, ils en descendent, les mettent dedans le bois et les attachent aux arbres ; puis mettent la main aux arcs, dont ils sont si habiles, encochent les flèches et vont à pied vers les éléphants qu'ils commencent à arroser de flèches. Ils leur en lancent tant que c'en est merveille, et bien des éléphants sont blessés durement, et bien des hommes aussi. Mais les gens du roi qui étaient dans les châteaux tirent aussi des flèches très généreusement sur les Tartares, et leur donnaient un rude assaut ; toutefois, leur flèches ne blessaient point aussi cruellement que celles des Tartares, car elles étaient décochées avec moins de force. [...] quand les éléphants furent ainsi blessés que je vous l'ai conté, je vous dis qu'ils se tournent et qu'ils se mirent à fuir vers les gens du roi, avec si grand fracas qu'il semblait que le monde entier se dût fendre. Ils ne s'arrêtent pas au bois ; et se mettent dedans, démolissant les châteaux qu'ils avaient sur le dos, gâtant et détruisant toute chose, avec un beau petit massacre de ceux qui se trouvaient dedans, car ils couraient or çà or là par le bois en poussant d'effrayants barrissements de terreur. Et quand les Tartares ont vu que les éléphants s'étaient enfuis, [...] ils montent immédiatement sur leurs chevaux avec grand ordre et discipline, et foncent sur le roi et ses gens, qui n'étaient pas peu effrayés de voir la ligne d'éléphants dispersée. [...] et quand ils eurent tirés toutes les flèches, ils mirent la main à l'épée et à la masse, et se coururent sus très âprement. [...] Les Tartares avaient le dessus dans l'affaire [...] et quand la bataille dura jusqu'à midi passé, le roi et ses gens étaient si malmenés, [...] ils ne voulurent plus demeurer, mais se mirent à fuir tant qu'ils purent. [...] s'étant rassemblés (les Tartares), ils retournent au bois pour prendre des éléphants. [...] de cette manière ils en prirent plus de deux cents. Et c'est depuis cette bataille que le Grand Can commence à avoir des éléphants assez pour ses armées. Et c'est grâce à cette journée que le Grand Can conquêta tous les pays de Mien et de Bengala, et les soumit à sa seigneurie. » ²⁷⁹

Il ne reste qu'un tronçon de rempart en terre, considéré comme l'ancien rempart de la citadelle (ph. 233-234, pl. LXXVII). Les constructions de terre posent continuellement d'énormes problèmes d'identification. On ne saurait néanmoins s'étonner de l'utilisation de ce matériau dans l'architecture, étant donné que toutes les structures défensives dans cette région et à cette époque semblent avoir été systématiquement faites de terre.

²⁷⁹ Marco Polo 1998 (éd.), tome 2, pp. 309-314.

Toungoo-Myogyi



Cette forteresse ne figure pas non plus parmi la liste des 43 postes militaires d'Anawratha mais elle a été ajoutée par G.H. Luce en raison de la documentation épigraphique. À son exemple, nous gardons ce site au rang des forteresses birmanes. C'est la plus méridionale, en tout cas parmi celles qu'il a été possible d'identifier et de localiser, de cette sorte de ligne frontière qui protégeait le cœur de l'empire birman (cartes 5 et 27). Le site de Myogyi, identifié par Luce et parfois désigné sous le nom Dayawadi, est situé à quelques kilomètres à l'est de l'actuelle ville de Toungoo qui n'avait pas encore été fondée à la période de Pagan. Il reste les traces d'un rempart et de sa douve mais ces structures seraient, d'après Harvey, des fondations postérieures à la période de Pagan (ph. 322-323, pl. CVI ; ph. 325, pl. CVII). La tradition locale confirme les dires de cet auteur, et affirme que le site de Myogyi aurait été une fondation temporaire durant la période d'édification de la capitale Toungoo. D'après l'histoire locale, Myogyi aurait été en activité, en tant que ville, de 1491 à 1511. Il reste par ailleurs sur le site une pagode construite par Narapatisithu en 1173 et dont les dimensions des briques (43 x 23 x 8,5 cm) correspondent aux modules que l'on trouve sur d'autres sites de la période de Pagan (ph. 324, pl. CVII).

VII. Les domaines irrigués

Introduction

Au-delà de l'aspect et des contraintes militaires que suggéraient la mise en place et le maintien de l'empire, le développement économique était bien entendu un facteur essentiel à sa prospérité. Dans ce domaine également, Anawratha innova, dès le début de son règne, avec la création d'une administration particulière consacrée à la gestion des ressources. La mise en valeur des terroirs par l'irrigation dans la zone sèche de Birmanie centrale n'était pas un fait nouveau en soi, puisque les Pyu et les Môn exploitaient déjà cette région avant l'arrivée des Birmans, mais la nouveauté résidait dans la mise en place d'une ossature administrative qui structurait la production rizicole. Les capacités de rendement ont probablement beaucoup évolué et augmenté avec ce système de gestion, mais ce dernier devait par ailleurs assurer la mainmise de l'état sur les ressources agricoles, tout au moins sur une certaine quantité de la production. Le riz cultivé dans ces domaines désignés par le terme spécifique de *khayaing*, était destiné à la capitale où l'on se chargeait par la suite de la redistribution. N'oublions pas que le riz à cette époque constituait une partie du salaire des fonctionnaires et qu'il était couramment

utilisé en guise de monnaie d'échange. D'une certaine manière, on peut dire qu'à la période de Pagan le riz "valait de l'or", et qu'à ce titre le contrôle de l'état sur les récoltes était autant nécessaire qu'il l'aurait été sur la frappe de monnaies.

L'élaboration de ces zones économiques et la nouvelle administration qui l'accompagnait se reflète directement à travers les implantations urbaines, puisque leur statut était bien distinct des autres établissements. D'après G.H. Luce, le terme de *khayaing* était appliqué aux premières localités des Birmans installés dans la plaine, et son usage strictement limité à la dénomination des terroirs irrigués²⁸⁰. Le dictionnaire de Judson indique que le mot *khayaing*, qui se traduit aujourd'hui par « district », désignait à l'époque « un point ou une partie centrale de laquelle dépend plusieurs autres parties ; [...] par conséquent les parties sont collectivement soumises à une juridiction, un pays ou un état. »²⁸¹. De cette partie administrative qu'était le *khayaing* dépendaient donc des villages nommés en birman *ywa*²⁸² ; dans chaque zone rizicole à travers lesquelles étaient implantés ces *khayaing*, l'un prédominait toujours sur les autres et occupait une place prépondérante en exerçant son influence sur l'ensemble de chaque zone.

Les sources textuelles et épigraphiques mentionnent la présence de trois régions consacrées à l'agriculture irriguée et implantées à l'intérieur du "noyau central" que formait le royaume de Tambradipa. Il s'agit, dans un ordre de grandeur et d'importance décroissante :

- des 11 *khayaing* de Mlasca, établis dans la région de Kyaukse, au sud de Mandalay ;
- des 6 *khayaing* de Khrok, situés dans la région de Minbu, au sud-ouest de Pagan ;
- des *khayaing* de Tonplon, situés au nord de Mandalay.

La région de Kyaukse semble avoir bénéficié des plus grands soins dans la mise en valeur de son terroir. C'est d'ailleurs Kyanzittha, futur roi de Pagan, général et bras droit d'Anawratha, qui était en charge des 11 *khayaing* de Mlasca au cours de la seconde moitié du XI^{ème} siècle²⁸³. Les textes se réfèrent souvent à lui sous le titre de "roi de Htilaing", site qui semble voir été une ville ou un village de la région de Kyaukse également.

D'autres régions de l'empire ont connu des aménagements hydrauliques destinés à l'irrigation des cultures, mais d'ampleur moindre et sur une échelle beaucoup plus réduite. Surtout, ces secteurs ne bénéficiaient pas de statut administratif particulier, sans doute en

²⁸⁰ Luce 1959, « Geography... », pp. 40-41 ; Brac de la Perrière 1989, 1^{ère} partie, p. 65, note 60.

²⁸¹ Luce *op. cit.*, p. 41.

²⁸² Le mot *ywa* (*rwa*) signifie simplement village et n'est pas un terme spécifique à cette région ni à cette époque. D'après les inscriptions de la période de Pagan, le terme *ywa* était appliqué à plus de 150 lieux de Birmanie centrale avant la chute de l'empire (cf. Luce, *op. cit.*).

²⁸³ Luce 1969, vol. 1, p. 41 ; GPC, p. 103-104. La chronique mentionne que Kyanzittha était en charge des 11 *khayaing* de Lédwin, qui est un autre nom désignant les *khayaing* de Mlasca, à la fin du règne du roi Sawlu, fils et successeur direct d'Anawratha.

raison d'une production bien moins intensive. Des canaux ont en effet été creusés à partir du lac de Meikthila, travaux qui dateraient de l'époque pyu²⁸⁴ ; d'autres ont été reliés à la rivière Mu, dans la région de Myinmu (entre Mandalay et Monywa) à la fin du XII^{ème} siècle, au cours du règne de Narapatisithu ; enfin d'autres travaux d'irrigation ont été effectués dans les environs de Taungdwingyi.

À l'intérieur des terroirs gérés par les *khayaing*, les travaux de maintenance et d'amélioration des systèmes d'irrigation ont eu lieu tout au long de la période de Pagan. Les successeurs d'Anawratha, comme ils l'ont fait pour les postes militaires ou pour le développement urbain en général, ont poursuivi son action. Alaungsithu et surtout Narapatisithu restent les rois qui ont le plus participé à la sauvegarde et au développement de l'empire, non seulement dans le domaine militaire mais également en matière de ressources agricoles. La réforme du système des poids et des mesures par Alaungsithu, et surtout sa tentative d'uniformisation des systèmes préexistants, concernait directement la propriété foncière et la production rizicole. Ces aménagements hydrauliques jouaient, eux aussi, un rôle direct dans la politique de développement du pays que ces trois monarques ont tenu durant leur règne et qui sont considérés comme des périodes de « consolidation du pouvoir »²⁸⁵. D'autres travaux d'irrigation sont attribués au souverain Kyawswa dont le règne débuta en 1287, après la chute de l'empire. Ce roi, birman lui aussi et appartenant toujours à la dynastie de Pagan, malgré le délabrement de l'état, est également considéré comme un roi ayant joué un rôle important en faveur du développement des aménagements hydrauliques, et, si son action ne peut être envisagée comme une consolidation du pouvoir, elle peut être perçue comme une tentative de reprise du pouvoir en main. C'est d'ailleurs vers la fin du XIII^{ème} siècle que les trois frères Shan, après avoir négocié leur appui au pouvoir central, prirent le contrôle de l'ensemble de la région de Kyaukse car elle était considérée comme la meilleure part du royaume. C'est ainsi que trois des *khayaing* de *Mlasca* devinrent des capitales pour quelques décennies.

Ces trois domaines ont été prospectés entre 2001 et 2003. Dans le cas des *khayaing* de *Tonplon*, on ne sait combien de villages étaient subordonnés à la ville centrale puisque la liste ou des détails à son sujet ne nous sont pas parvenus. Toutefois, l'ancienne *Tonplon* a été identifiée avec l'actuelle Taungbyon qui assurait aussi une charge militaire, comme nous l'avons vu dans le chapitre sur les villes forteresses. On remarque en tout cas, dans les trois domaines irrigués de l'époque, que la fortification du site principal est une constante dans l'urbanisation de ces zones à vocation essentiellement rizicole.

Les 11 *khayaing* de *Mlasca*

Parmi les trois domaines irrigués que nous connaissons de cette période, les 11 *khayaing* de *Mlasca*, situés dans la région de Kyaukse, constituaient sans aucun doute le grenier à riz le plus important de l'empire par le nombre de villes chargées de l'administrer et

²⁸⁴ Aung Thwin 1990, p.29.

²⁸⁵ Brac de la Perrière 1989, 1^{ère} partie, p. 49.

l'étendue de ces terres. C'est aussi à son sujet que les textes et le matériel épigraphique nous donnent le plus de détails, notamment sur les dons de terre et d'esclaves, alloués parfois à la *sangha*, le clergé bouddhique. Certains des ces *khayaing* assumaient une double fonction puisqu'ils jouaient aussi le rôle de poste militaire, comme par exemple Mekkaya. On peut alors supposer, que ce secteur ne courait pas forcément un danger potentiel très important ni permanent, et que, de ce fait l'attribution d'une double charge à une seule ville n'entravait pas le bon fonctionnement de chacun des deux rôles. Il est vrai que ce domaine est implanté au pied du plateau Shan, et donc à proximité d'un ennemi que les Birmans ont longtemps redouté, mais sur une latitude qui le laisse loin de la frontière nord qui semble pour sa part, avoir représenté une source de menaces sérieuses et relativement permanentes.

L'origine des systèmes hydrauliques dans cette région est obscure. G.H. Luce a émis l'hypothèse, à la lumière du matériel épigraphique, des études linguistiques et de la tradition ancestrale des populations Môn-Khmer dans les pratiques d'irrigation, que les Môn étaient probablement les fondateurs d'un certain nombre de ces ouvrages dans les environs de Kyaukse avant la venue des Birmans. Rappelons par ailleurs que les Pyu, déjà maître en matière d'agriculture irriguée à la même époque, utilisaient des systèmes analogues, également dans la région de Kyaukse, comme le montrent les études du site de Maingmaw. L'origine de ces premiers équipements est probablement plus complexe, et l'éventualité d'un apport du Nanchao n'est pas à exclure d'emblée, dans la mesure où le site de Pinlè, l'une des plus anciennes villes, tiendrait peut-être son nom d'un mot nanchao²⁸⁶. Quelles que soient l'ascendance et la genèse des systèmes d'irrigation en Birmanie, ceux-ci ont été considérablement développés dès la prise de pouvoir par les Birmans au XI^{ème} siècle. D'ailleurs, parmi les nombreux travaux hydrauliques attribués à Anawratha, une bonne partie n'auraient pas été de véritables constructions de barrage mais auraient consisté à l'installation de régulateurs de canaux²⁸⁷. Son œuvre en la matière aurait donc plus largement concerné l'amélioration et le perfectionnement de structures d'irrigation déjà en place que de réelles créations de nouveaux ouvrages.

Le choix de ce secteur pour le consacrer à la riziculture tient au fait que l'exploitation du terroir bénéficiait toute l'année du cours de quatre rivières pérennes : le Zawgyi, le Panlaung, le Samon et le Myitnge. Sur les deux premières étaient aménagés de multiples canaux, ainsi que sept barrages qui existaient à la période de Pagan : trois étaient sur le Zawgyi, tandis que les quatre autres étaient alimentés par le Panlaung²⁸⁸. La légende et les textes attribuent la paternité de ces sept ouvrages à Anawratha²⁸⁹ qui, au cours d'un songe se serait vu attaqué par trois serpents : celui venu du sud aurait été tué et découpé en quatre morceaux par le souverain, celui au centre aurait été coupé en trois, tandis que

²⁸⁶ Luce 1959, « Old Kyaukse... », p. 84.

²⁸⁷ Stewart 1925, vol. A, p. 13.

²⁸⁸ Les barrages de Nwadet, Kunhsè et Gutaw étaient aménagés sur le Zawgyi, et ceux de Kinda, Nga Naingthin, Pyaungbya et Kumè dépendaient des eaux du Panlaung.

²⁸⁹ Pour la liste des travaux hydrauliques d'Anawratha, voir *GPC*, p. 96.

celui ayant surgi du nord aurait réussi à prendre la fuite. Les astrologues interprétèrent le songe et en déduirent qu'il fallait aménager trois barrages sur le Zawgyi et quatre sur le Panlaung, tandis que le serpent qui était parvenu à s'enfuir symbolisait le Myitnge sur lequel il était inutile d'entreprendre des travaux. De nos jours encore, ce fleuve reste indompté, malgré les efforts des ingénieurs britanniques en leur temps !

L'appellation « 11 *khayaing* de *Mlasca* » ou « 6 *khayaing* de *Khrok* » ne résulte pas du nombre de barrages ou de réservoirs mais de celui des villes qui administraient l'ensemble des ressources de la région. *Mlasca* représentait le cœur de ce domaine, la ville à laquelle les 10 autres *khayaing* étaient subordonnés. *Mlasca* est en réalité l'ancien nom de Myittha, elle aussi une ville forteresse. L'établissement de ces 11 villes, dont voici la liste ²⁹⁰ accompagnée de la date de la première inscription qui la mentionne, est généralement attribué à Anawratha ²⁹¹ :

Nom moderne	Nom ancien	Date de la 1 ^{ère} inscription
Pinlè	Panlai	593 BE – 1231 AD
Myitmana	Plaṃmana	560 BE – 1198 AD
Myittha	Mlasca	554 BE – 1193 AD
Myingondaing	Mrankhuntuin	560 BE – 1198 AD
Yamôn	Ranum	560 BE – 1198 AD
Panan	Panan	560 BE – 1198 AD
Mekkhaya	Makkhara	560 BE – 1198 AD
Tabyettha	Tapraksa	610 BE – 1248 AD
Thindaung	Santon	560 BE – 1198 AD
Tamôt	Tamut	560 BE – 1198 AD
Hkanlu	Khamlhu	564 BE – 1202 AD

Prospections et état des lieux des 11 *khayaing* de Mlasca

Les études de terrain dans cette région ont été réalisées en 2001, et ne concernent que neuf sites car Pyinmana et Pinlè n'ont pu être visités en raison des difficultés d'accès.

Hkanlu



Ce *khayaing* est l'un des plus au nord de la région, établi sur la rive est du Panlaung (cartes 6 et 19). Il est dépourvu de rempart, mais il y reste un petit stupa, la pagode Shwe Bontha, que la tradition attribue à Anawratha. Ce petit village, majoritairement peuplé de

²⁹⁰ Ces informations sont tirées de Luce 1969, vol. 1, p.30.

²⁹¹ GPC, p. 97.

musulmans, compte aujourd'hui 213 habitants.

Mekkaya

(မက္ကယာ)

Comme nous l'avons déjà mentionné, Mekkaya, installé à la confluence du Myitnge et du Zawgyi, assurait deux fonctions : celle de *khayaing* mais aussi celle de poste militaire (cartes 6 et 19). Le détail des vestiges (quelques traces éparses du rempart et surtout des temples dont certains ont conservé des restes de peintures murales) est relaté dans le chapitre précédent traitant des forteresses d'Anawratha.

Thindaung

(သံတောင်)

Situé au nord de Kyaukse, le site ne possède pas de fortification, mais trois édifices religieux qui sont également attribués à Anawratha (cartes 6 et 19). Le premier est un ensemble nommé Maha Shwe Theindaw, récemment rénové, donc illisible sur le plan archéologique, et composé d'un stupa et d'une ancienne salle d'ordination qui est attribuée au célèbre moine Shin Araham. Les deux autres sont un petit stupa et un temple, du nom de Shwegugyi, qui appartient à la série des constructions qui imitent les temples creusés dans la roche, série considérée elle aussi comme l'œuvre du premier souverain birman (ph. 327, pl. CVIII) ; les parois extérieures de cet édifice comportent encore des stucs très semblables à ceux que l'on rencontrent sur les temples de la période de Pagan, avec des motifs triangulaires qui recouvrent les pilastres d'entrée en épousant les arêtes d'angles²⁹², ainsi que des rangées, reprenant le même dessin en plus petit, sur les murs latéraux. Cet élément de décor, confirme l'attribution de ce bâtiment au moins à la période de Pagan.

Tamôk

(တမုန်)

La visite de ce site a été l'une des plus belles surprises de mes campagnes de prospection. Il reste aujourd'hui un temple, appartenant aussi à la série des édifices qui imitent les temples excavés dans la roche. Nommé Shwegugyi, nom qui désigne en fait ce type de construction, il a été redécouvert au début des années 1990 par un moine parti en retraite. Depuis, il a simplement été dégagé de la végétation qui le recouvrait, sans qu'aucune restauration ne soit entreprise. Ce petit temple est donc un exemple très rare

²⁹² Bautze 1999, p. 366, plate 26.15.

de structure de la période de Pagan resté intacte. La structure architecturale extérieure est bien visible : un haut monticule de brique imite une formation rocheuse naturelle dans laquelle se dégage une entrée qui semble taillée dans la pierre, le tout étant couronné d'un petit stupa sur le sommet (ph. 338, pl. CXI). Les façades sont recouvertes de stucs, bien conservés dans l'ensemble, et là encore, tout à fait caractéristiques de la période de Pagan (ph. 334-335, pl. CX). Des motifs triangulaires recouvrent et s'adaptent aux angles des pilastres qui encadrent l'entrée. On voit également des hamsas²⁹³, sur les extrémités droite et gauche de l'entrée, ainsi que deux personnages assis en tailleur dessinés de part et d'autre de la porte. Il semble que ces deux petits personnages soient une figure féminine à droite et une figure masculine à gauche (pour le spectateur - ph. 336-337, pl. CXI). On pénètre à l'intérieur par un petit avant corps marquant l'entrée pour arriver dans une pièce unique où une énorme tête du Bouddha blanche occupe tout l'espace. L'obscurité n'a pas permis de prendre d'image de cette sculpture gigantesque. Il est également possible que ce site ait été fortifié. En effet, lors du creusement d'une tranchée, les habitants sont tombés sur un mur de brique qui paraît massif, à proximité du temple (ph. 332, pl. CIX). Les assises inférieures, un peu plus larges que les trois assises supérieures conservées, évoquent d'emblée un ressaut de fondation. De plus, comme nous l'avons déjà signalé dans l'introduction sur les postes militaires, on a constaté que les briques constituant les remparts sont généralement sous-cuites. Ici la cuisson est "normale" ou aboutie, autrement dit les briques sont bien cuites comme en témoignent la couleur et la texture, ce qui rendraient la qualité de rendre les fondations plus solides pour supporter les superstructures. Aucun élément de comparaison avec d'autres sites n'est disponible sur ce point, car nulle part ailleurs les fondations de rempart n'ont été visibles, ce qui aurait permis de constater si le cas de Tamok est isolé ou si ce procédé de construction était courant à cette période (cartes 6 et 19).

Panan



Le village actuel se trouve sur la rive est du Panlaung, de même qu'un petit temple attribué à Anawratha (ph. 328, pl. CVIII). Le site ancien, qui est fortifié, se situe sur la rive opposée, à un peu plus d'un kilomètre au sud (cartes 6 et 19). Les traces de l'ancien rempart sont éparées, nettes à certains endroits, plus floues à d'autres, notamment quand il est en partie recouvert par les champs, où dans ce cas, il faut suivre attentivement une ligne marquée par la concentration de brique (ph. 331, pl. CIX). Il ne reste qu'un tracé incomplet de cette ancienne ville aujourd'hui recouverte par les champs. Au moment des labours, d'innombrables tessons apparaissent à la surface du sol, essentiellement de la céramique commune, souvent recouverte d'engobe ou de vernis rouge tout à fait similaire à celle que j'ai rencontrée sur d'autres sites de la même période, ainsi que quelques céladons. Une quantité importante de becs verseurs, portant souvent le même engobe rouge, était également éparpillée à la surface. Les angles nord-est et sud-est de l'enceinte

²⁹³ Le hamsa est oiseau mythique d'origine indienne devenu un symbole de la Birmanie.

de brique sont encore visibles, de même qu'une partie des faces nord et sud (ph. 329, pl. CVIII). La face est demeure, quant à elle, presque complète. La surface *intra muros* conservée atteint les 8,5 hectares ; les vestiges de rempart de la face nord mesurent 150 m de long environ, ceux de la face est avoisinent les 400 m et le tracé du mur sud est encore visible sur 265 m. Les briques étaient en trop mauvais état pour prendre les dimensions de leur longueur, mais elles atteignent généralement 21 cm de large et 6 cm d'épaisseur. Deux tertres circulaires, peut-être d'anciens stupas, recouverts par la végétation épineuse s'élèvent dans le secteur sud-est, à l'intérieur de l'espace clos par le rempart.

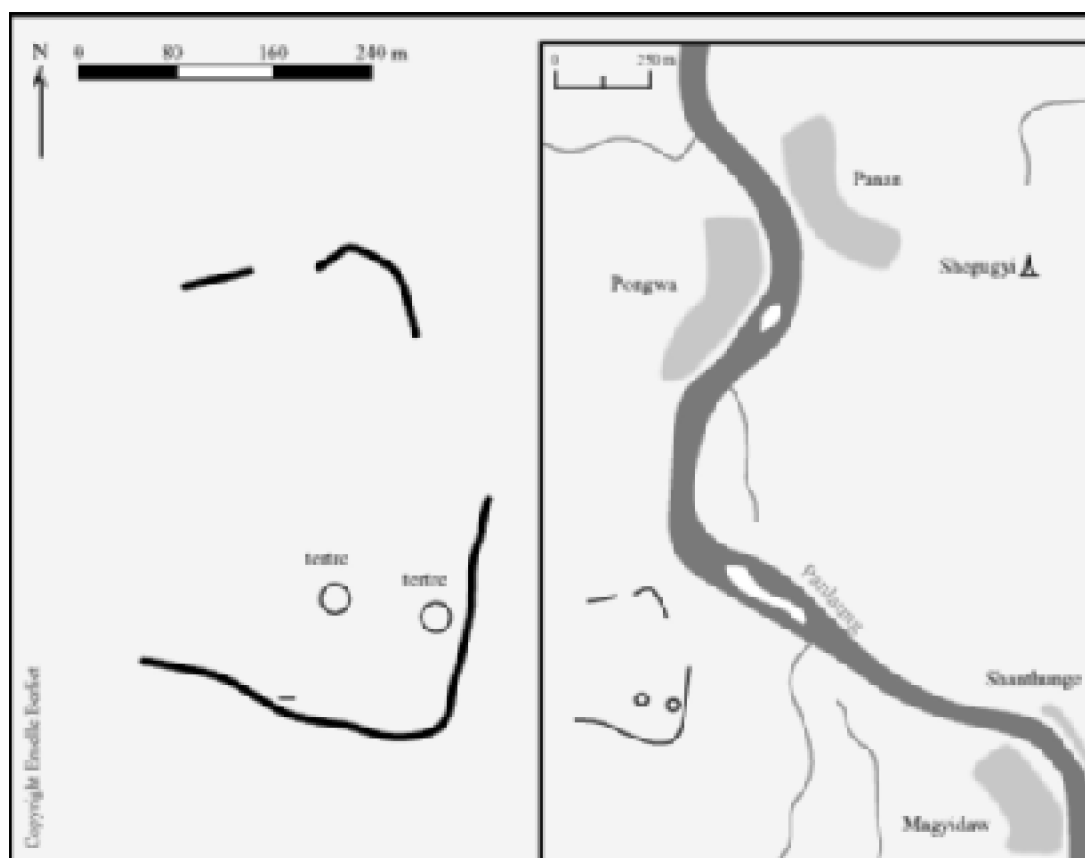


Figure 72. Panan – relevé des structures au sol (GPS)

Myingondaing

(မြင်းကွန်ဝိုင်း)

Placé au centre des 11 *khayaing*, Myingondaing est un site de grande ampleur. Les vestiges sont situés au nord de l'actuel village. La ville ancienne est implantée tout au bord du Panlaung qui effleure l'angle nord-ouest de la fortification, au point de rencontre entre la rivière et de deux autres petits cours d'eau : le Dan Chaung et le Tongyi Chaung (cartes 6 et 19). Ce dernier longe les deux tiers de la face sud et vient se substituer

en vertu de la loi du droit d'auteur.

partiellement, sur ce côté, à la douve. Celle-ci, de largeur impressionnante suit le tracé des trois autres faces du rempart encore haut de plusieurs mètres (ph. 341-342, pl. CXII). L'espace *intra muros* est aujourd'hui occupé par de vastes champs de piment. Le secteur nord *intra muros* présente des vestiges d'édifices bouddhiques, ainsi qu'une structure de brique, trop ruinée pour être identifiée sans travaux de nettoyage mais considérée par la tradition locale comme un ancien palais, était en tout cas un bâtiment résidentiel *a priori* civil. Il est conservé aujourd'hui sous la forme d'un large tertre (ph. 347, pl. CXIV). Trois édifices religieux s'élèvent à proximité des restes de cette structure. Deux d'entre eux sont littéralement groupés, presque collés l'un à l'autre : le plus méridional devait sans doute être un stupa imposant, l'autre un temple à l'intérieur duquel le spectateur pouvait accéder puisqu'il reste un grand Bouddha assis, faisant face à l'est, récemment restauré et enduit de chaux (ph. 344 à 346, pl. CXIII-CXIV). La cella, avec sa haute statue de brique demeurent aujourd'hui à ciel ouvert, toute la partie est de l'édifice avec sa façade principale et son entrée ayant disparu. Plus à l'ouest, il reste les vestiges d'un petit stupa monté sur une plate-forme et précédé d'un escalier orienté à l'est lui aussi.

La structure même du rempart n'est que rarement et difficilement visible car une large butte de terre le recouvre, ainsi que des broussailles sur de nombreuses sections, et les briques, guère apparentes dans la totalité de leur dimension, n'ont pu être mesurées (ph. 343, pl. CXIII). Le plan de la vieille ville est rectangulaire et recouvre une étendue inégalée par aucun autre site de cette période parmi tous ceux dont j'ai pu lire des descriptions ou que j'ai pu relever moi-même. Il est allongé sur un axe nord-sud et sa longueur fait environ 880 m, tandis que sa largeur atteint au maximum 750 m, le tout formant un tracé de 2970 m environ et couvrant une surface de 61,3 hectares. La tradition locale rapporte que la ville aurait été fondée par l'une des épouses d'Anawratha et que celle-ci, pour avoir contredit le roi aurait été envoyée temporairement en exil dans cette forteresse, avant d'être rappelée à la cour²⁹⁴.

²⁹⁴ Scott 1901, part II, vol. 2, p. 330.

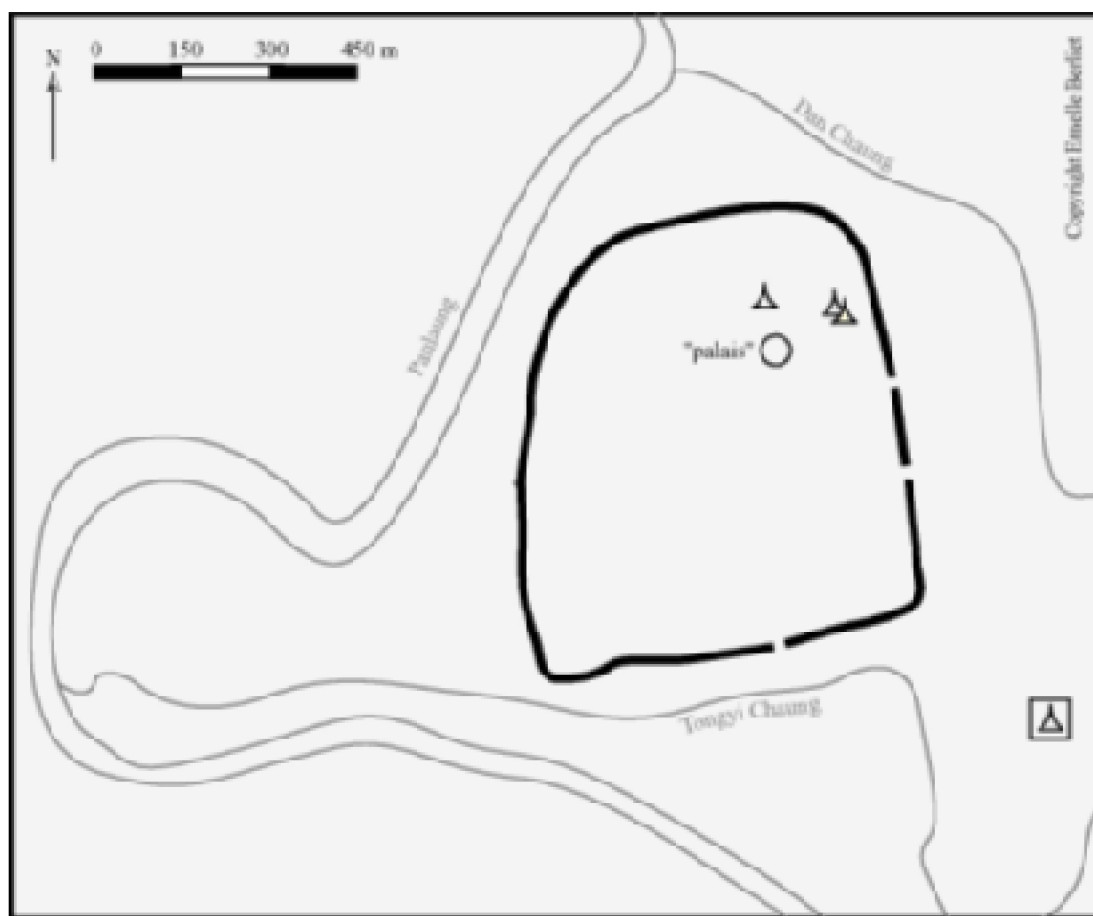


Figure 73. Myingondaing – relevé des structures au sol (GPS)

Myittha

(မိတ္ထာ)

Les vestiges de Myittha sont aujourd'hui quasi inexistants, comme nous l'avons déjà signalé dans notre chapitre sur les postes militaires. Ce qu'il en reste aujourd'hui est certainement très loin de la réalité d'autrefois et de l'importance considérable de cette ville à la période de Pagan, non seulement par la double fonction qu'elle assumait mais également en raison de sa place prépondérante au sein des 11 *khayaing* de la région (cartes 6 et 19). Des traces de douves encore en eau, attribuées à l'ancienne citadelle et conservées sur plusieurs dizaines de mètres, se remarquent toutefois dans le paysage.

Pyinmana

(ပျဉ်းမနား)

Comme déjà indiqué dans l'introduction sur les *khayaing*, le site de Pyinmana n'a pu être visité en raison des conditions d'accès et de l'état des routes. Il est situé près du barrage de Kumè, entre Myittha et Pinlè (cartes 6 et 19). Aucune information n'a pu être recueillie à son sujet lors des études de terrain dans les environs.

Pinlè



Je n'ai pu me rendre sur les lieux, mais Pinlè, aujourd'hui communément appelé Myodwin, apparaît parfois dans la documentation bibliographique (cartes 6 et 19). L'article de Daw Thin Kyi, en 1959, publiait le plan de cet ancien site fortifié, dont les structures semblent aujourd'hui avoir disparu si l'on en croit les informations récoltées dans les environs. Le rempart en tout cas n'apparaît pas sur les cartes au 1/63 000, qui montrent généralement les remparts lorsqu'ils sont encore en place²⁹⁵. Ce site marque la limite sud du domaine irrigué de Kyaukse puisqu'il est le plus méridional de tous. Sa fondation légendaire remonterait au II^{ème} siècle de notre ère. Son plan ressemble à celui de Mekkaya avec une face nord et une des faces latérales bien rectilignes, tandis que le mur opposé présente une ligne plus courbe et des angles bien arrondis. Sa surface, d'environ 32 hectares, couvrait par contre une étendue plus importante, environ le double de la surface de Mekkaya. Le site était établi en bordure du canal Nathlwe, à proximité également du site pyu Maingmaw comme nous l'avons déjà évoqué dans la première partie. Des briques marquées au doigt ont, par ailleurs, été retrouvées sur le site de Pinlè²⁹⁶. Il faut peut-être y voir la réoccupation birmane d'un site pyu et de ses éventuels aménagements hydrauliques comme en atteste la présence du canal Nathlwe qui traverse également la vieille ville de Maingmaw.

²⁹⁵ Sur ces cartes, les fortifications de Myngondaing et de Myinzaing apparaissent, alors que les vestiges du rempart de Panan sont absents. Un peu plus au sud, on trouve également le rempart de Hlaingdet, celui de Thagara mais pas celui de Nyaungyan, un site voisin dont le tracé est à peu près complet mais les traces souvent difficiles à discerner. Ces cartes semblent montrer les remparts lorsque leurs vestiges sont bien visibles et leur circonférence complète.

²⁹⁶ Hudson 2000, p. 67.

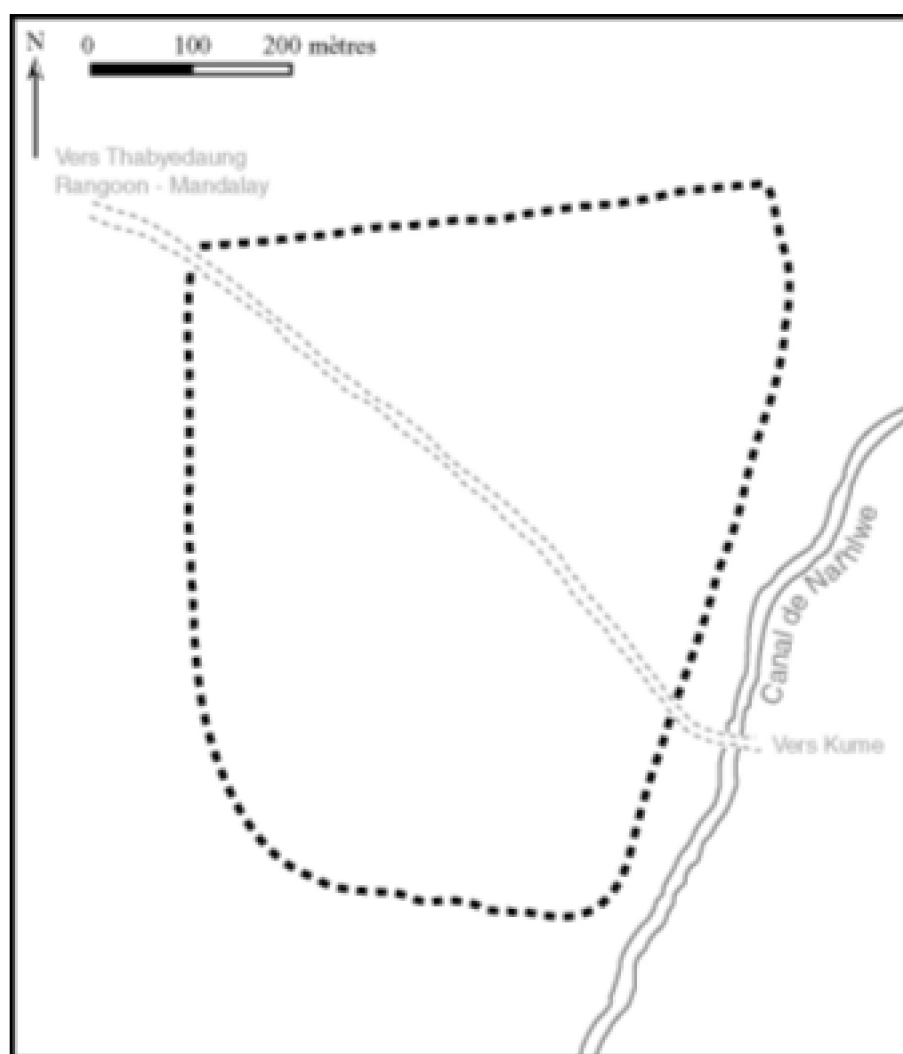


Figure 74. Pinlè – plan d'après photographie aérienne

(d'après Thin Kyi 1959)

Tabyettha

(တပျက်သာ)

La localisation de ce site encore est incertaine. G.H. Luce lors de son travail d'identification des sites n'a pas laissé de description suffisamment précise pour le situer avec exactitude. Il semble plutôt établi dans la zone nord des 11 *khayaing*, sans plus de détails. Dans mon travail de maîtrise, me basant sur la carte publiée avec l'article de B. Brac de la Perrière²⁹⁷, et suivant les consignes de G.H. Luce qui situait ce *khayaing* dans

²⁹⁷ Brac de la Perrière 1989, carte jointe au texte en aparté.

la partie septentrionale, j'avais localisé Tabyettha sur la rive sud du Myitnge, à l'ouest de Mekkaya. Or ce village, à cet endroit, n'apparaît sur aucune autre carte, pas même sur les documents au 1/63 000, dont je ne disposais pas à l'époque et qui constituent une nouvelle base de données précieuse. Par ailleurs, on sait qu'aucun système d'irrigation n'a jamais pu être aménagé sur le Myitnge, et dans le cas de la première localisation, Tabyettha étant au bord de ce fleuve ne pouvait donc bénéficier que de l'eau acheminée par des canaux, eux mêmes alimentés par les eaux de grands réservoirs tels que le Inhlya-in ou le Paleik-in.

J'ai prospecté en 2001 un autre site du même nom, Tabyettha, qui se trouve à quelques km au sud de Myinzaing, au croisement du canal Thindwe et d'un autre petit cours d'eau, également à proximité immédiate de la rivière Zawgyi, situation qui paraît plus favorable pour irriguer les terres à grande échelle que la situation précédente (cartes 6 et 19). Cet emplacement paraît de même plus logique puisque, dans la configuration précédente, le site de Thindaung paraissait bien isolé, étant le seul *khayaing* implanté à l'est du Zawgyi. Dans le cas d'une nouvelle identification juste, en plaçant Tabyettha au sud de Kyaukse, Thindaung sortirait donc d'un isolement mal justifié, avec le poste militaire de Myinzaing intercalé entre les deux *khayaing* pour assurer leur éventuel protection. En terme de vestiges archéologiques, il ne reste dans ce village qu'un stupa du nom de Setawnan, attribué par la tradition locale à Anawratha (ph. 339, pl. CXI). L'édifice, récemment restauré, est placé sur la rive ouest de canal Thindwe, tandis que le village actuel est établi sur la berge opposée.

Yamôn

(Ywamôn-ယမံန)

Ce site pose également un énorme problème de localisation. Plusieurs homonymes approximatifs se trouvent le long des rives du Panlaung, et l'appellation de cet ancien domaine rizicole varie, selon les auteurs, entre Yamôn et Ywamôn. L'identification la plus plausible, qui n'est pas toutefois "idéale" ni sans poser d'autres problèmes notamment dans la compréhension de la répartition des 11 *khayaing*, reste le village d'Ywamôngyi (cartes 6 et 19). D'après la description de G.H. Luce, le site se trouve dans la partie centrale des domaines, il apparaît d'ailleurs dans sa liste entre Panan et Myingondaing. Ywamôngyi se trouve tout près de ce dernier, à une proximité qui paraît d'ailleurs excessive, puisqu'il est établi sur la rive opposée du Panlaung, à seulement 2,5 km à vol d'oiseau en se dirigeant vers le sud. Le village que j'ai prospecté en 2001 portait un nom proche (Ywagyi), tandis qu'Ywamôngyi, difficilement accessible en raison de l'état du pont qui était précisément brisé à ce moment là, n'a pu être visité. Ce village prospecté a gardé une pagode dont la remise en état est attribuée à Anawratha, mais cette même tradition locale ne mentionne pas que ce site était l'un des 11 *khayaing*. L'identification la plus plausible reste donc l'actuel Ywamôngyi.

Les 6 *khayaing* de Khrok

Ce domaine irrigué se situe dans la région de Minbu, et occupe une plaine bordée à l'est par l'Irrawaddy et à l'ouest par les contreforts de la chaîne montagneuse de l'Arakan (carte 7). Bien moins célèbre que les 11 *khayaing* de *Mlasca*, le nom de *Khrok* n'apparaît qu'une seule fois dans le matériel épigraphique, en 1207²⁹⁸. Son importance économique, était probablement un peu inférieure à celle de la région de Kyaukse qui, administrée par le double de centres urbains, disposait aussi d'une surface cultivable bien supérieure. Le terroir des 11 *khayaing* de Kyaukse, en tenant compte de la répartition des villes chargées de son administration, de la distribution de l'eau et du relief, atteint une surface exploitable d'environ 700 km². Dans le cas de la zone de Minbu, en intégrant les mêmes critères, c'est-à-dire l'implantation urbaine des *khayaing*, la diffusion du réseau d'irrigation et les aléas du relief, la surface d'exploitation agricole ne dépasse guère les 160 km². Le poids économique de cette région était néanmoins de taille puisqu'elle représentait le second grenier à riz de l'empire. De plus, sa position stratégique permettait le contrôle des passages et des échanges terrestres avec l'Arakan. Son éloignement de la capitale était tout à fait similaire à celui des 11 *khayaing* de Kyaukse.

La mise en place du réseau hydraulique a été rendue possible par la présence de trois rivières pérennes : le Man, le Salin et le Mon. De nombreux aménagements sur le Man sont dûs au roi Alaungsithu, tandis que le creusement de plusieurs canaux a été l'ouvrage du roi Narapatisithu. Le Salin est le cours d'eau qui semble avoir été le moins exploité des trois, et les travaux qui y ont été entrepris dateraient, semble-t-il, du règne de Kyawswa, l'un des derniers monarques de Pagan. Ainsi, à l'image de la région de Kyaukse, on retrouve le même schéma de développement à travers l'histoire, puisque les mêmes monarques sont impliqués dans l'édification et l'amélioration des systèmes en place, à savoir Anawratha pour la création et la première élaboration du système économique et administratif, Alaungsithu et Narapatisithu que l'on considère comme des rois ayant mené une politique de consolidation du pouvoir dans son ensemble, et enfin Kyawswa qui, à défaut d'assurer les assises de son pouvoir, tenta au moins de le reprendre en main.

Comme dans la région de Kyaukse, les Birmans ne sont pas arrivés dans la plaine de Minbu sur un terrain vierge d'occupation. De Minbu à la vallée du Chindwin, le long de la rive occidentale de l'Irrawaddy, les Palaungs (*Ponlon*), une population appartenant au groupe Môn-Khmer, étaient déjà installés dans ce secteur et avaient déjà mis en œuvre les premiers systèmes d'irrigation²⁹⁹. Les inscriptions témoignent également, dès le VIII^e siècle, de la présence dans ce secteur des *Cakraw*, identifiés sans certitude absolue avec les Sqaw Karens. Ces derniers auraient également exploité des systèmes d'irrigation comme le mentionne une inscription retrouvée à Salin³⁰⁰. Le *khayaing* central

²⁹⁸ Luce 1959, « Geogrophy of Burma... », p. 46.

²⁹⁹ Luce 1959, « Old Kyaukse... », p. 86.

³⁰⁰ *Op. cit.*, p. 87 et note 57 de la même page.

Khrok était certainement la ville actuelle de Salin, mentionnée souvent sous la transcription *Calan* ou *Clan* ³⁰¹. Les cinq autres villages qui lui étaient subordonnés n'avaient pas été identifiés avec certitude par G.H. Luce. En l'absence de la publication du volume À du *Minbu District Gazetteer*, ce dernier avait tenté de les reconnaître, par recoupement des formes linguistiques entre le matériel épigraphique en sa possession et les noms modernes appliqués dans la circonscription de Salin. J'ai pu, au cours de mes enquêtes de terrain, interroger de nombreux habitants à Salin et dans les environs, puis prospector les sites que Luce avait identifié provisoirement. Il en résulte que la tradition orale et l'histoire locale de chacun des villages confirment totalement les identifications que G.H. Luce avait proposées en son temps. En voici la liste avec en caractères droits les noms modernes de ces villages et en italique la transcription des noms qui apparaît dans les inscriptions : Kyethagaing (*Kyaksakuin*), Mayagon (*Muruiwkun*), Yamagaw (*Yapakaw*), Yinmapya (*Lanmapla*), Aukhlaing (*O'Luin*).

Prospections et état des lieux des 6 *khayaing* de Khrok

Aujourd'hui, seulement cinq des six anciens *khayaing* sont encore accessibles, car le village de Mayagon n'existe plus. Les habitants de la région m'ont informée qu'il a été emporté par les eaux de l'Irrawaddy il y a plusieurs dizaines d'années, et qu'il était établi au sud-est de Salin. Ce village apparaît en effet sur les cartes britanniques des années 1930, sur la rive d'une ramification de l'Irrawaddy. Mayagon était donc le site le plus éloigné du centre, et le seul situé au bord de ce fleuve, marquant ainsi la frontière orientale du domaine. La répartition dans l'espace des 6 *khayaing* de Khrok est bien différente des 11 de la région de Kyaukse qui suivent la linéarité nord-sud des fleuves et de leurs vallées. Ici, l'orientation des cours d'eau change par rapport au reste du pays, en allant d'ouest en est. L'implantation des villes en est directement tributaire et dans le cas présent, Salin constitue un vrai centre géographique à partir duquel sont répartis ses 5 "satellites". On constate, dans ce cas de figure, une répartition tout à fait classique en secteur de plaine, c'est-à-dire une distribution urbaine en cercle (cartes 7 et 24).

Les villages implantés autour de Salin, ne possèdent aucun vestige archéologique notable, fortifications ou restes de structures tels que des stupas ou autres édifices religieux. Mais comme dans les deux autres domaines (*Mlasca* et *Tonplon*), le site central, Salin, est fortifié.

Salin



La ville aurait été fondée par un ministre d'Anawratha du nom de Mahabon. Ce dernier aurait également établi 145 villages dans la région disent les chroniques locales ³⁰². Le plan du site se présente sous la forme d'un arc de cercle, d'un peu plus de 1000 m

³⁰¹ Luce 1959, « Geography of Burma... », p. 46.

de long et d'une largeur d'environ 350 m. L'espace fortifié couvre une surface *intra muros* de 33,5 hectares. Les vestiges du rempart de brique traversent le centre de la ville moderne et sont le plus souvent arasés au niveau de circulation actuel, et parfois recouvert par l'asphalte des routes majeures (ph. 349 à 351, pl. CXV). Les traces sont par conséquent, souvent éparses et le gabarit des briques difficile à apprécier, mais il a été possible de suivre la fortification sur toute sa longueur (ph. 354 à 357, pl. CXVI-CXVII). Les restes de l'ancienne douve sont également bien visibles mais à certains endroits seulement. Une petite enceinte renfermant trois pagodes beaucoup plus tardives est construite à proximité immédiate de la face ouest, à l'extérieur du rempart (ph. 352, pl. CXVI). Des inscriptions indiquent la date de fondation de ces trois édifices : deux d'entre eux datent de 1250 BE (1888 AD) et le troisième de 1260 BE (1898 AD). Les briques (30 x 15 x 4 cm) de cette enceinte sont d'ailleurs d'un gabarit inférieur à ceux que l'on rencontre habituellement sur les sites de la période de Pagan. Un autre stupa, attribué au roi Alaungsithu par les chroniques locales, recouvre une partie du rempart sur la face est. La tradition rapporte également que la muraille de la ville était percée de quatre portes au total, soit une par face. Le plan restitue leur emplacement traditionnel car s'il est vrai qu'il reste des ouvertures à ces endroits, la lecture de ces vestiges est impossible en raison notamment de la trame urbaine actuelle qui recouvre en partie les traces de la ville ancienne.

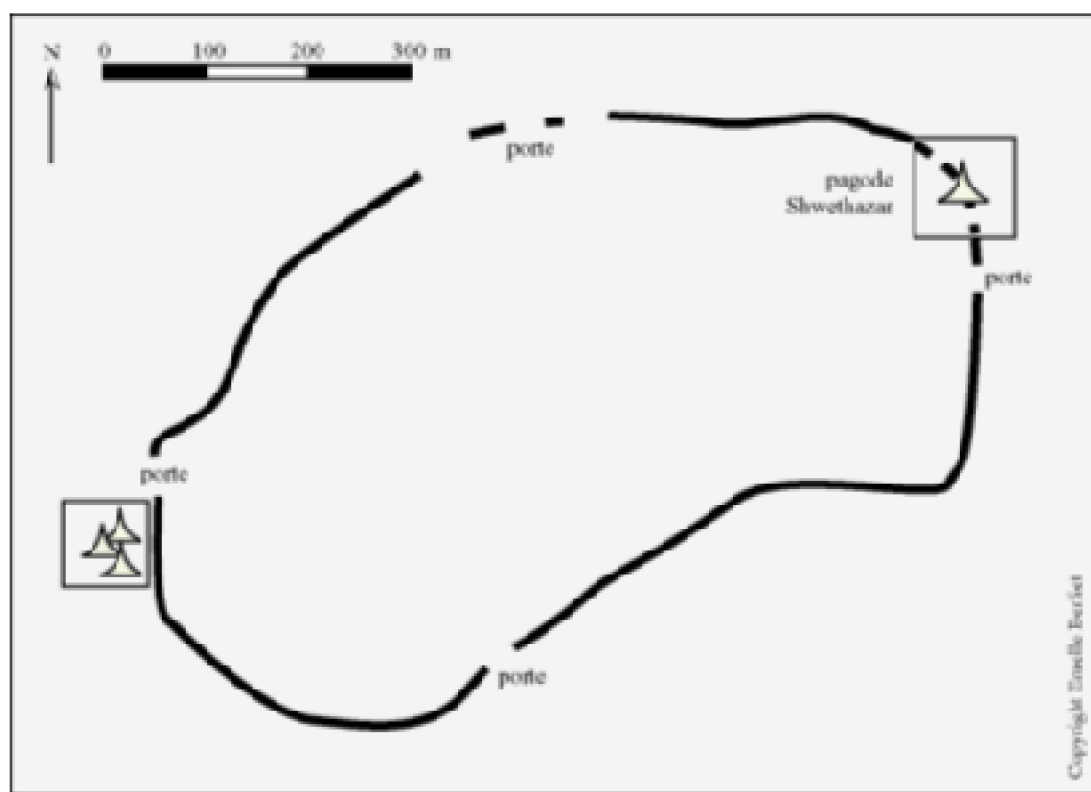


Figure 75. Salin – relevé des structures au sol (GPS)

³⁰² U Ba Shin 1936, p. 47.

Les *khayaing* de Tonplon

Situé au nord de Mandalay, ce domaine était le plus septentrional de la période de Pagan. On ne sait combien de villages ou ni d'autres *khayaing* lui était subordonnés. *Tonplon*, que l'on trouve parfois sous la transcription *Tonplun*, correspond à l'actuelle ville Taungbyongyi, également un poste militaire d'Anawratha à cette époque (cartes 5 et 17). Cette région était également une des plus au nord du "noyau central", dont la frontière devait être située dans les environs de Singu³⁰³. Le seul village que l'on suppose appartenir à ce domaine, mis à part le site central, était Ryipup ce qui signifie littéralement « l'eau stagnante ». L'étendue totale du terroir de Taungbyon à cette époque est inconnue, et de nombreux travaux d'aménagement ou d'entretien des systèmes d'irrigation préexistants sont dûs à la dynastie Konbaung. Quelques ouvrages réalisés à la période de Pagan sont toutefois attestés, mais ces travaux ne concernent que la réalisation de lacs artificiels. Il s'agit des réservoirs de Myakan et Nanda qui furent creusés sous le règne d'Alaungsithu puis réparés par Bodawpaya ; celui de Taunggan que la légende attribue à Alaungsithu, mais qui fut en réalité creusé par des prisonniers du roi Mindôn ; enfin, on peut citer les réservoirs de Tamôkso, Kangyi et Aungpinle qui furent tous les trois aménagés en 1151 par un certain Minshinsaw et réparés ultérieurement par Bodawpaya au moment où il édifia la première ville d'Amarapura³⁰⁴. Aucune réalisation de canaux existants antérieurement à la colonisation britannique n'est attestée avant le règne de Bodawpaya.

Comme nous l'avons déjà évoqué, le site central Taungbyon était fortifié, comme dans les deux autres domaines, et les résultats de son étude de terrain sont détaillés dans le chapitre précédent sur les postes militaires du XI^{ème} siècle.

VIII. Les fondations urbaines de Narapatisithu

Introduction

Monté sur le trône vers 1173, Narapatisithu hérita d'un royaume où régnait le plus grand désordre, marqué notamment par le meurtre de son frère aîné et prédécesseur Naratheinka. Durant son long règne de 37 ans, la politique de Narapatisithu n'avait pas d'autre priorité que de reprendre le pouvoir et le pays en main. La stabilité et la longévité qui caractérisent ce règne furent accompagnées de multiples travaux d'aménagement et de nombreuses constructions d'ordre religieux. Outre le développement et l'amélioration des systèmes d'irrigation, essentiellement dans les environs de Kyaukse, c'est la région

³⁰³ Luce 1959, « Geography of Burma... », p. 46.

³⁰⁴ Searle 1925, vol. A, p. 119.

de Shwebo qui semble avoir le plus retenu son attention et bénéficié de sa politique de développement. On sait que des aménagements hydrauliques ont également été réalisés dans ce secteur où préexistaient, depuis l'époque d'Anawratha, des villes dotées du statut de *taik*. La définition de ce statut est assez imprécise mais il semblerait que ce terme ait été appliqué à des établissements fondés dans les régions de Shwebo et de Pakkoku³⁰⁵. Le mot *taik* désigne une région pourvue de système d'irrigation avec au centre une ville de garnison et d'administration³⁰⁶. On ne sait réellement ce qui le différencie d'un *khayaing* : est-ce un rendement moindre ou une importance de second plan ? Est-ce lié à leur période de fondation peut-être un peu plus tardive ? On connaît au total le nom de neuf villes ayant possédé ce statut³⁰⁷, mais il faut sans doute envisager cette liste comme non exhaustive : Myedu, Seitphyu, Salin Khyauing, Salingyi, Tabayin, Moksokyon, Moksobo (l'actuel Shwebo), Mwantaung (Pha Aing) et Wetlet. Il est possible que ce terme ait été appliqué à des régions productrices de denrées agricoles de rendement moindre que les *khayaing*. On connaît en particulier dans la vallée du Mu, près de Shwebo, des aménagements hydrauliques tels que des réservoirs et des canaux, préexistants à l'occupation birmane et qui sont l'œuvre des Pyus, comme en témoigne aussi l'ancienne capitale Halin. D'autres sources, essentiellement les *Gazetteers*, indiquent, au cas par cas, un certain nombre de fondations militaires, réalisées à l'initiative de Narapatisithu dans la région de Shwebo. Traditionnellement, et c'est encore le cas aujourd'hui, tout le secteur Shwebo-Monywa, était peuplée par une forte communauté Shan. C'est pour cette raison, semble-t-il (c'est en tout cas les motivations qui sont mises en avant), que Narapatisithu aurait renforcé la frontière nord de Tambradipa, le noyau territorial "irréductible" de la période de Pagan. Il apparaît également, comme dans le cas de certains *khayaing* de *Mlasca*, que certaines villes assumaient à la fois le rôle de *taik* et celui de poste militaire, par exemple Tabayin. Aucune liste de ces forteresses de la fin du XII^{ème} siècle, et qui dateraient toutes précisément de l'année 555 BE soit 1193 AD, n'étant procurée par les diverses sources disponibles, il a donc fallu rassembler des données éparpillées. On compte au total cinq fondations mentionnées par les *Gazetteers*³⁰⁸ : Tabayin, Kinthamyo, Ye-U, Sitha, et Myedu. Certaines de ces villes se retrouvent dans la liste des *taik* publiée dans le 10^{ème} volume des *Royal Orders of Burma*. La tradition locale, dont les dires ont été recueillis au cours de diverses enquêtes, ajoutent le plus souvent Yetha, Sipottara, Ngayane, et Kawthanti.

Prospections et état des lieux des forteresses de Narapatisithu

Parmi les sites de la région prospectés entre 2001 et 2003, et appartenant ou étant supposés appartenir aux fondations de Narapatisithu, plusieurs n'ont pu faire l'objet de

³⁰⁵ Luce 1969, vol. 1, p. 34.

³⁰⁶ Frash 1994, résumé du chapitre I.

³⁰⁷ Than Tun 1983-1990, vol. 10, pp. 1-2.

³⁰⁸ Williamson 1929, vol. A ; Scott 1901, part II, vol. 1, 2 et 3.

visite. Il s'agit de Kawthanti, Kinthamyo et Ye-U. Cette dernière ville, d'après les enquêtes menées dans les environs proches, n'aurait plus de rempart visible. Elle est de taille relativement importante aujourd'hui, et il est fort possible que son rempart, s'il a toutefois existé, ait disparu à cause du développement de l'agglomération moderne.

Tabayin



Le tracé de cette forteresse est complet, et la conservation du rempart, fait de brique, variable selon les endroits. Il est tantôt arasé à la surface du sol, souvent visible sous une levée de terre, et parfois en élévation. Le plan rectangulaire est orienté nord-sud, s'étend sur 500 m de long par 350 m de large environ, couvre un périmètre d'à peu près 1700 m et une surface de 17,70 hectares approximativement. La forteresse était bordée d'une douve encore en eau le long des faces sud et ouest (ph. 358, pl. CXVIII ; ph. 361, pl. CXIX). On ne la perçoit que ponctuellement sur les faces nord et est où elle est actuellement asséchée. La petite ville actuelle recouvre la vieille forteresse, ce qui explique en grande partie les différences de l'état de conservation du rempart selon les secteurs. La face sud, outre la douve en eau, est marquée par une butte au sommet de laquelle on trouve une forte concentration de briques; la face nord possède encore quelques sections du rempart en élévation, mais la douve est absente de ce côté, notamment dans la moitié ouest (ph. 362 à 365, pl. CXIX-CXX) ; la face occidentale présente pour sa part une butte très nette mais recouverte de végétation ; la face est enfin se distingue clairement mais le mur de rempart est caché sous une levée de terre (ph. 366, pl. CXX). Le mur oriental traverse plusieurs propriétés privées et vient fermer, comme c'est très souvent le cas dans toute la Birmanie, l'enclos de ces terrains sur au moins un côté. Les vestiges de la face nord ont permis de prendre un certain nombre de mesures sur les briques, même s'il n'a pas été possible de les mesurer dans la longueur, la largeur moyenne est de 18 cm et l'épaisseur de 4 cm. Cinq brèches interrompent le mur de fortification : une au sud et une au nord qui se font face et qui sont traversées par la route principale ; les trois dernières sont proches les unes des autres et sont aménagées dans le mur oriental. Aucun édifice religieux n'est présent dans l'espace *intra muros* même : on rencontre un stupa à l'extérieur de la douve, là où elle se courbe pour tracer l'angle sud-ouest ; un second stupa est édifié sur le mur de rempart, à l'angle sud-est de la vieille ville. Les deux édifices font régulièrement l'objet de rénovations et sont donc à ce titre peu lisibles. Dès sa construction, la ville fut dotée d'un réservoir ³⁰⁹ ce qui laisse entendre, en plus de son statut de *taik*, qu'elle était également vouée à la riziculture (cartes 8 et 18).

³⁰⁹ Scott 1901, part II, vol. 3, p. 194.

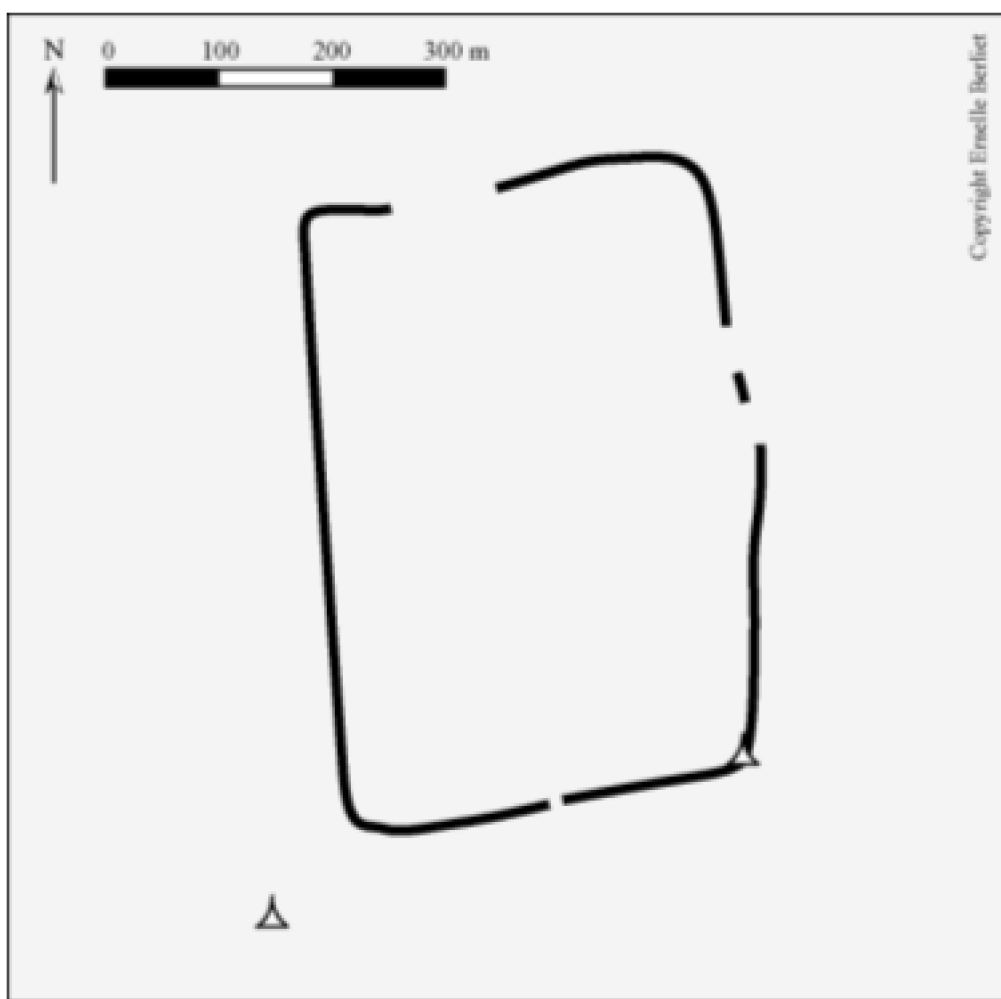


Figure 76. Tabayin – relevé des structures au sol (GPS)

Sitha

(စစ်ဘာ)

Contrairement à la forteresse précédente, Sitha n'est aujourd'hui qu'un petit village établi au bord d'une des ramifications de l'immense lac de Shwebo, au cœur d'une vaste plaine bien dégagée (cartes 8 et 18). L'intérieur du site est en grande partie occupé par des champs où les villageois pratiquent une agriculture non irriguée. Lors de ma visite, en 2001, les champs étaient en état de labour, laissant apparaître un véritable tapis de tesson à la surface du sol, parmi lesquels on trouvait une grande quantité de céladons. Le rempart de la vieille ville est construit de brique, bordé d'une douve et encercle une surface légèrement supérieure à celle de Tabayin puisqu'elle atteint 24,20 hectares. De forme rectangulaire, le plan s'oriente d'est en ouest sur une longueur de 650 m, sa largeur avoisine les 380 m et son périmètre total dépasse légèrement les 2000 m. L'angle nord-ouest forme une courbe bien arrondie par rapport aux trois autres qui sont plus

proches de l'angle droit (ph. 367, pl. CXXI). Le mur sud traverse le secteur d'habitation actuel et se trouve pour cette raison souvent arasé au niveau de circulation, mais les briques qui le constituent apparaissent clairement à la surface (ph. 368 à 370, pl. CXXI-CXXII). Les trois autres faces forment une levée de terre, parfois importante, à laquelle se mêlent les briques. Le module de ces dernières, qui mesurent en moyenne 38 x 19,5 x 4 cm, est équivalent à celui des briques de Tabayin. Cinq ouvertures sont actuellement visibles: deux sont percées dans la face ouest, et une dans chacune des trois autres faces. L'accès à l'intérieur de l'espace fortifié est possible tantôt par des brèches ouvertes dans la muraille, tantôt par des espaces où la trace du rempart se perd. On ne rencontre donc aucune porte véritablement "construite". Trois bâtiments à destination cultuelle sont édifiés *intra muros* et sont tous considérés comme étant contemporains à la fondation de la ville. Il s'agit tout d'abord d'un stupa monumental établi dans le secteur oriental et qui semble très proche des édifices que l'on rencontre à Pagan (ph. 373, pl. CXXII). Les deux autres sont regroupés approximativement au centre du site. Cet ensemble est constitué des vestiges de deux constructions en brique, l'un étant un stupa, l'autre un petit temple carré (ph. 371-372, pl. CXXII).

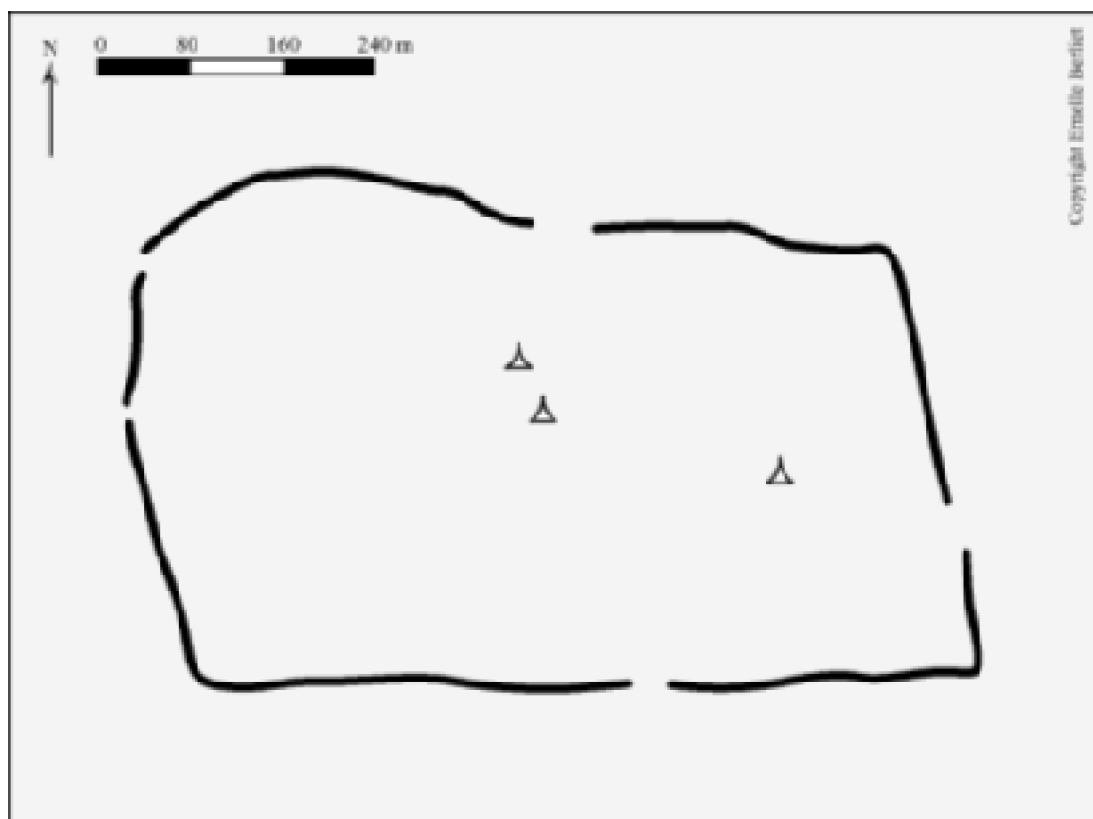


Figure 77. Sitha – relevé des structures au sol (GPS)

Myedu



Les vestiges de Myedu comptent parmi les mieux conservés de toute la région. La forteresse est implantée au carrefour de la rivière Mu et du canal qui porte le même nom (carte 8). La légende renvoie sa fondation à l'époque du Bouddha historique, et attribue sa création, de mêmes que huit autres sites de Birmanie centrale, au ministre Ratanathincha qui agissait sous les ordres du roi Insana, grand-père du Bouddha Gautama³¹⁰. Son plan forme un rectangle assez proche du carré puisque sa longueur atteint 540 m environ, et sa largeur 470 m. Son périmètre dépasse quelque peu les 1900 m et sa surface, légèrement supérieure à celle de Sitha, couvre près de 24,30 hectares. Une large douve, aujourd'hui sèche et parfois cultivée, entoure l'espace fortifié (ph. 376, pl. CXXIII ; ph. 383 à 385, pl. CXXVI). La structure défensive, constituée de briques, est extrêmement massive (ph. 374-375, pl. CXXIII). Une brèche de la face est laissée clairement apparaître le mur qui mesure 5,5 m de large à cet endroit (ph. 381-382, pl. CXXV), tandis que dans une autre ouverture percée dans la face nord, le rempart atteint une largeur de 7,4 m. Les briques qui ont pu être mesurées, sauf hélas dans la longueur, sont d'un gabarit analogue à ceux que l'on voit sur les deux sites précédents avec une largeur de 20 cm environ mais une épaisseur un peu plus importante et qui varie de 5 à 6 cm. Les récits traditionnels relatent que la ville communiquait avec l'extérieur par quatre portes : celle de l'est se nommait Kyauk Daga, celle du sud Myinphyushin Daga, celle de l'ouest Salè Daga, et enfin celle du nord Sawbalu Daga. Neuf pagodes auraient été édifiées sur le site et dans les environs immédiats. Aujourd'hui, on en compte plus d'une trentaine, essentiellement concentrées au sud de la vieille ville, hors les murs. Un vaste réservoir, du nom de Kandawgyi et situé à proximité du rempart oriental, est considéré comme un aménagement contemporain de l'édification de la ville et de son rempart (ph. 380, pl. CXXV).

³¹⁰ Williamson 1929, vol. A, pp. 224-225.

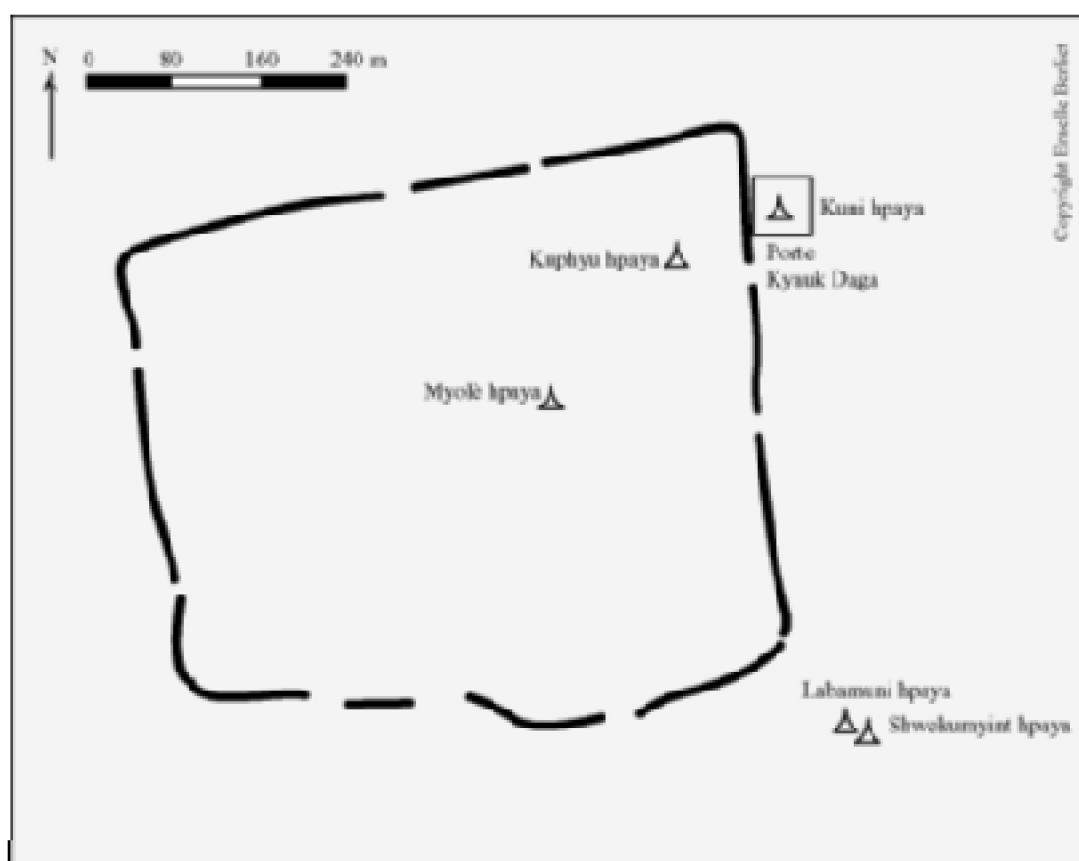


Figure 78. Myedu – relevé des structures au sol (GPS)

Les sites qui vont suivre sont attribués à Narapatisithu par la tradition locale, mais nous n'avons trouvé aucune autre source historique se rapportant à leur établissement. Il faut donc aborder leur attribution et leur datation avec prudence, même si plusieurs possèdent des remparts clairement visibles. On verra d'ailleurs, le cas particulier de Ngayane qui présente une architecture bien différente des autres remparts que l'on a rencontré tant dans la région de Shwebo que dans le reste de la Birmanie. On considère néanmoins cette hétérogénéité avec un certain intérêt puisqu'elle nous donne des éléments non pas de comparaison mais de différenciation entre les périodes. Yetha, qui a été visité, ne possède pas de rempart connu. Le Département d'Archéologie semble avoir mené plusieurs campagnes de terrain afin de localiser d'éventuelles structures anciennes, mais sans succès.

Sipottara

(စဉ့်ပုဇွန်)

Cette forteresse, que toutes les sources locales s'accordent à attribuer à Narapatisithu, est la plus grande, en termes de surface, de celles qui ont été prospectées dans la région de Shwebo (cartes 8 et 18). Elle approche les 34,8 hectares. Son plan

forme un carré légèrement trapézoïdal d'environ 600 m de côté pour un périmètre total de 2350 m. Le rempart de brique est bordé d'une douve, aujourd'hui sèche sur la plupart de sa longueur (ph. 386-387, pl. CXXVII). La structure défensive est assez massive : le mur a pu être mesuré dans une brèche de la face sud, percée près de l'angle sud-ouest, qui laissait apparaître les limites de sa largeur, et celle-ci atteint 2,8 m à ce point. Les briques ont une épaisseur variant de 5 à 6 cm et une largeur de 19 cm, ce qui nous maintient dans des proportions similaires aux sites précédemment évoqués. La face orientale semble, pour sa part, soit avoir fait l'objet de réfection, soit avoir bénéficié d'une protection renforcée puisque deux murs parallèles sont visibles dans une brèche. Le rempart est, dans son ensemble, conservé sur une hauteur assez importante et recouvert de terre à laquelle s'ajoute parfois une couverture végétale dense (ph. 389 à 391, pl. CXXVIII). Un ensemble de deux pagodes, cerné d'une enceinte percée de quatre portes monumentales et encadrées de deux lions, s'élève sur le site, dans le quart sud-ouest, à l'intérieur de l'espace fortifié. Ces édifices sont également considérés comme un ouvrage du souverain Narapatisithu, mais leur physionomie semble appartenir à un style architectural bien plus tardif.

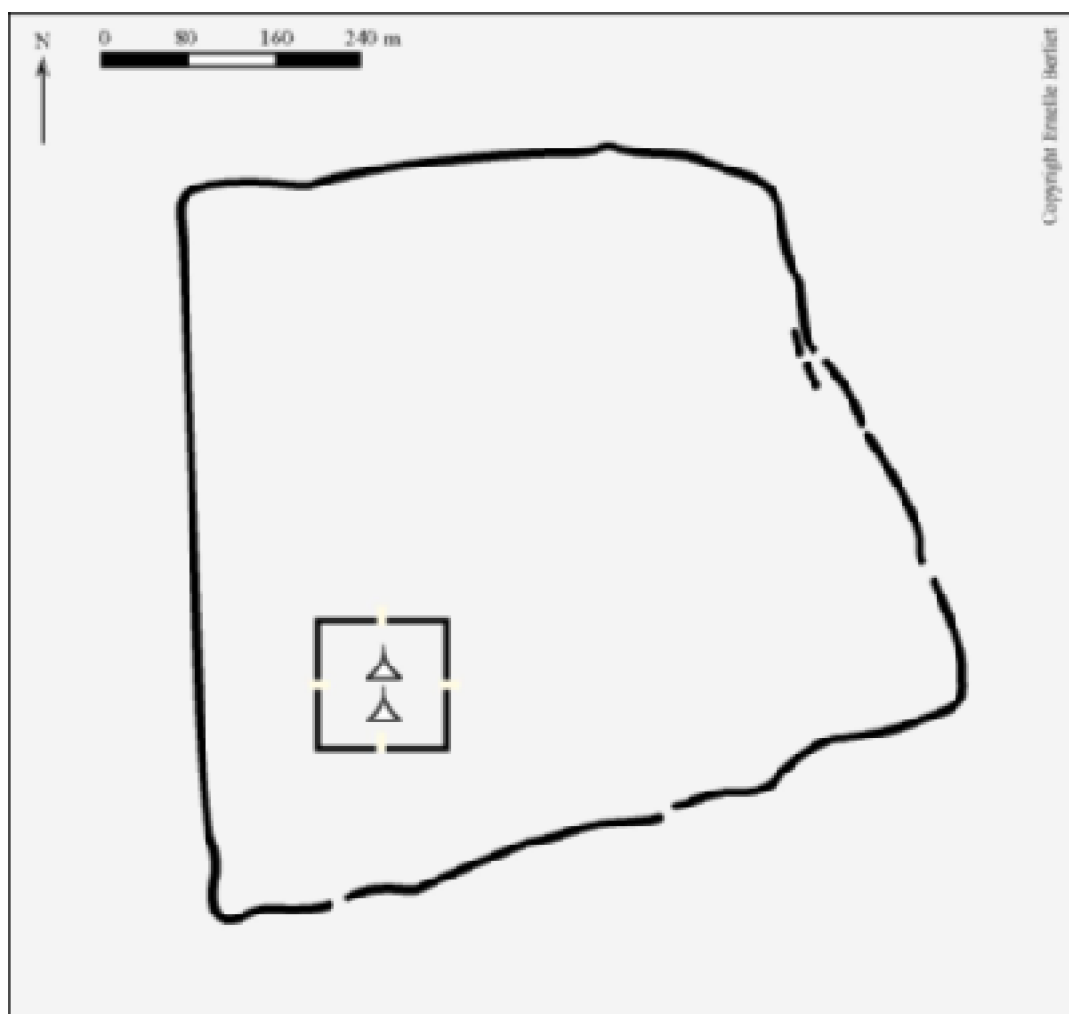


Figure 79. Sipottara – relevé des structures au sol (GPS)

Ngayane

(၁၇၆၈)

Comme nous l'avons déjà évoqué un peu plus haut, le rempart de Ngayane est une structure tout à fait à part ; il ne ressemble à aucune autre fortification que j'ai pu voir dans le pays, et semble être beaucoup plus tardif, peut-être de la dynastie Konbaung comme l'affirment certaines sources locales (cartes 8 et 18). Une pagode présente sur le site date d'ailleurs de cette période. Établi au bord d'une rivière, la face nord du rempart suit la berge du cours d'eau (ph. 392, pl. CXXIX) et les autres faces sont bordées d'une douve que l'on peut suivre sur presque toute sa longueur (ph. 393, pl. CXXIX ; ph. 397, pl. CXXX). L'espace fortifié est de taille réduite puisqu'il ne couvre que 4,6 hectares. Le

plan est irrégulier et allongé d'est en ouest sur 330 m de long. Les carreaux de briques qui constituent ce rempart sont également de taille tout à fait inhabituelle, et de forme presque carrée puisqu'il mesurent 22 x 20 x 5 cm. Enfin, la présence de meurtrières percées dans la face sud est le fait le plus exceptionnel. Elles mesurent 78 cm de large par 173 cm de haut, et se ferment dans la partie supérieure par un système d'encorbellement qui leur donne une forme triangulaire (ph. 395-396, pl. CXXX). La végétation masquant une bonne partie du mur, je n'ai pu apprécier par moi-même le nombre de ces ouvertures aménagées dans le rempart, mais les habitants m'ont affirmé que de nombreuses meurtrières se comptaient à intervalles réguliers tout au long de la face sud.

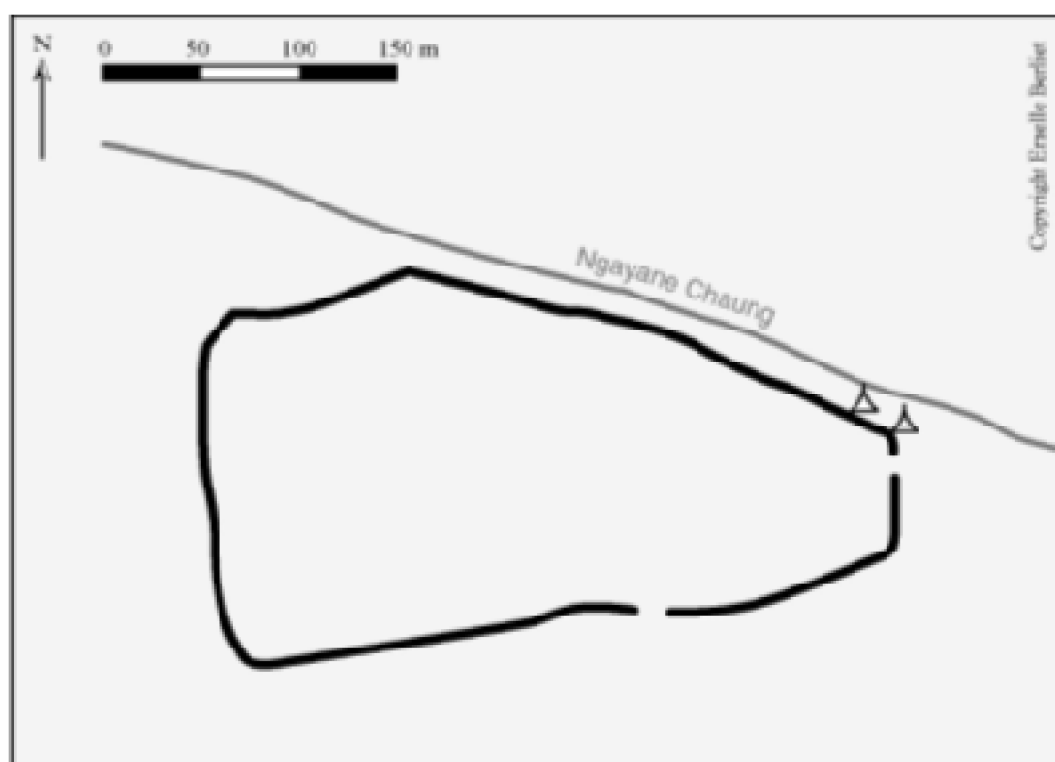


Figure 80. Ngayane – relevé des structures au sol (GPS)

IX. Pagan

(၄၈)

Introduction

La première fondation de Pagan remonte semble-t-il au milieu du IX^{ème} siècle. La

disparition définitive de l'irrigation et de l'agriculture *intra muros* marque un tournant dans l'organisation de l'espace urbain en Birmanie et semble appartenir aux signes avant-coureurs du déclin de la civilisation Pyu et de l'émergence du premier pouvoir politique birman. La réoccupation du site par les Birmans et sa transformation en capitale en fit un centre religieux sans précédent à travers toute l'histoire du pays. Ce choix s'explique par deux raisons majeures. Tout d'abord la réutilisation d'une ville Pyu a probablement aidé les Birmans à légitimer leur prise de pouvoir ; étant les derniers arrivés en Birmanie, ils revendiquent, encore aujourd'hui, une origine Pyu, cette population qui les avait précédés dans la vallée de l'Irrawaddy et que l'on qualifie, d'après les études linguistiques de groupe proto-birman. D'autre part, la localisation du site dans la plaine de Birmanie centrale, sur le cours de l'Irrawaddy, axe majeur qui traverse tout le pays du nord au sud, reflète l'organisation centralisée de ce premier empire avec une capitale établie au cœur de tous les échanges (cartes 1 et 21). La localisation de Pagan est en effet à mi chemin des deux greniers à riz les plus importants de l'empire, les *khayaing* de *Mlasca* et de *Khrok*. Par les eaux de l'Irrawaddy, l'accès aux villes portuaires du sud, comme Khabin, ne posait également aucune difficulté, et le contrôle, au nord, de la route allant de la Chine vers l'Inde par la Haute Birmanie, sans doute dans la région de Shwebo, était également aisé. Bien qu'implantée au milieu d'un désert, c'est au centre d'un vaste carrefour commercial, terrestre et fluvial que la première capitale birmane fut érigée. Parmi les diverses fonctions de la ville, et au-delà du rôle de capitale qui implique une charge politique et administrative, Pagan avait également une fonction importante de ville-marché, bien que le commerce n'ait probablement joué qu'un rôle secondaire dans l'économie du pays à cette époque, elle même basée en priorité sur l'agriculture. Certains commerçants semblent d'ailleurs avoir été spécialisés dans l'approvisionnement de la capitale, et dans les échanges commerciaux avec les pays étrangers. Cette fonction commerciale semble également avoir favorisé l'émergence d'une classe bourgeoise au XIII^{ème} siècle. C'est en tout cas ce que laisse supposer une inscription retrouvée à Pakhangyi³¹¹. On sait par ailleurs, que l'élevage et le commerce des éléphants, principalement exportés vers Ceylan, était une des spécialités du pays à l'époque. C'est d'ailleurs l'augmentation des taxes sur l'exportation des éléphants qui valut, en 1164-65, une campagne militaire punitive de la part de roi Cinghalais Parakrama Babu à l'encontre du pouvoir de Pagan³¹². Toujours selon les sources épigraphiques, l'espace *intra muros* de la vieille ville fortifiée aurait été divisé en neuf quartiers d'habitation avec chacun un temple ou un stupa³¹³. Il est clair en tout cas, lorsque l'on suit l'évolution des constructions de Pagan que les secteurs d'habitat implantés hors les murs se sont en premier lieu développés le long du fleuve, puis vers l'intérieur des terres dès le XII^{ème} siècle.

Le rempart

³¹¹ Frasch 1994, résumé du chapitre V.

³¹² Aung Thwin 1976, p. 54.

³¹³ Frasch 1994, résumé du chapitre I.

Le rempart de Pagan aurait connu plusieurs étapes de construction. Des recherches archéologiques récentes sur la fortification basées sur des datations au C14, les premières dont on dispose à propos de cette structure, sont venues enrichir et bouleverser en partie l'état de nos connaissances sur l'histoire du système défensif de la ville. Ces études de datation ont été menées par une équipe australienne dans les années 1990³¹⁴, lorsque le gouvernement du Myanmar entreprit des travaux de restauration et de reconstruction d'une portion du rempart de Pagan, ce qui a permis d'effectuer une série de prélèvements dans les décombres de la structure. Il y a peu de temps encore, on considérait que le rempart avait connu deux états de construction : le premier daterait du règne du roi Pyinbya qui l'aurait édifié en 849 de notre ère, percé de 12 portes et entouré d'une douve ; le second état résulterait des remaniements de la fin de la période de Pagan lorsque, menacé par l'avancée des troupes Mongoles, Naratihapathi aurait fait renforcer les fortifications de la ville en démantelant de nombreux temples pour en récupérer les matériaux. De vains efforts puisque le roi pris la fuite avant même que les Mongols n'atteignent la capitale en dérive. Le rempart visible aujourd'hui daterait, au moins en grande partie, de cette période qui marqua la chute irrémédiable de l'empire. Il est fort probable en tout cas que l'enceinte originelle n'ait jamais subi d'agrandissement, et son élément le plus ancien encore en place reste sans doute la porte Tharaba, ouverte dans la muraille est et qui daterait, d'après les sources épigraphiques, du début du règne de Kyanzyttha³¹⁵, soit de la fin du XI^{ème} siècle. Quatre échantillons ont été prélevés par l'équipe australienne. L'un provient de la face nord, de la partie supérieure du mur d'enceinte, près de la seule porte qui demeure ouverte sur cette face, tandis que les trois autres sont issus de la face orientale : deux proviennent des niveaux de fondation du mur principal, et le dernier a été recueilli à l'intérieur d'une structure identifiée par les archéologues du Département d'Archéologie de Pagan comme des latrines. Composée d'anneaux en terre cuite de 45 cm de diamètre qui s'emboîtent les uns sur les autres, avec une lèvre légèrement éversée dans la partie supérieure, il est également possible que ces structures soient des puits comme on en connaît de très nombreux exemples dans le Nord de l'Inde et au Bengale. Plusieurs installations de ce type ont été trouvées le long de la face est, dans l'espace qui s'intercale entre le mur d'enceinte et le fossé qui constitue la douve. Le prélèvement dont il est question ici provient d'un de ces aménagements situé à 60 m de la porte Tharaba. Cet échantillon a fourni la datation la plus ancienne, calibrée entre 990 et 1210, ce qui va néanmoins à l'encontre d'une construction de l'enceinte au IX^{ème} siècle. Pourtant, on trouve encore aujourd'hui des briques sur le rempart qui portent des marques de doigts, pratique que l'on rencontre largement sur des sites antérieurs à la prise de pouvoir par les Birmans, et qui semble clairement disparaître dans les constructions édifiées par ces derniers. Les deux autres prélèvements issus des niveaux de fondation de la face orientale donnent des fourchettes chronologiques de 1030-1300 pour l'un, et 1020-1220 pour le second, trop larges pour être un résultat véritablement satisfaisant et novateur.

³¹⁴ Voir, pour plus de détails, l'article de Grave, P. et Barberri, M. 2001 qui donne les résultats complets et la méthode de cette recherche.

³¹⁵ Luce 1969, vol. 1, p. 7.

Enfin, l'échantillon provenant de la face nord fournit pour sa part une datation s'échelonnant de 1390 à 1650 ce qui montre, à l'inverse des suppositions antérieures, que le site n'a pas continué à vivre dans un état de quasi-abandon. Ces dates prouvent en effet que l'occupation de Pagan était suffisamment importante, bien que loin de ce qu'elle avait été dans le passé, pour que le rempart subisse des réfections entre le XIV^{ème} et le XVII^{ème} siècle.

Le plan d'origine de la ville pouvait être carré, mais plus probablement rectangulaire. Il ne subsiste aujourd'hui que trois faces de la muraille, le mur occidental ayant sans doute été emporté par les déplacements du lit de l'Irrawaddy. La surface engloutie par les eaux est généralement estimée au quart, voire au tiers³¹⁶, de celle d'origine, évaluée à 150 hectares environ. L'ancien rivage face au site est visible sur photo aérienne et par le biais de documents topographiques³¹⁷. De plus, un certain nombre de villages qui devaient se trouver sur la berge ouest de l'Irrawaddy et qui sont aujourd'hui sur la terre ferme, portent encore le suffixe *kyun* qui, en birman, désigne une île à l'intérieur d'un fleuve. C. Duroiselle a également noté dans l'un de ses rapports qu'un bastion appartenant à la muraille emportée par le fleuve était visible ainsi que des traces éparses du mur³¹⁸.

Côté nord, le stupa Bupaya, d'origine pyu, se trouve actuellement au bord du fleuve, à l'extrémité ouest de ce mur rectiligne de 600 m de long environ. Il est possible qu'il en ait occupé la place centrale. Une ouverture est percée dans cette face mais elle ne serait qu'une brèche réalisée par les villageois et non une porte à proprement parler (ph. 399, pl. CXXXI). C'est au cours de la restauration de cette ouverture que l'échantillon daté au C14 a été prélevé sur la partie supérieure du mur nord. Le niveau de circulation actuel, à l'intérieur, serait pour sa part en dessous de celui de la période de Pagan. La douve est sèche le long de cette face nord, et large d'une trentaine de mètres (ph. 398, pl. CXXXI). L'angle nord-est a été interprété comme un ancien bastion, mais les vestiges actuels ne permettent pas d'affirmer qu'une telle structure était présente à cet endroit. Il en demeure néanmoins que la construction de cet angle est massive et suit une courbe arrondie et très régulière, différente de la morphologie des autres angles de la muraille (ph. 400 à 403, pl. CXXXI-CXXXII).

La face orientale, qui aurait autrefois été percée de 3 ouvertures, ne connaît aujourd'hui que 2 portes. La porte Tharaba, placée plus ou moins au centre de cette muraille est l'œuvre du roi Kyanzittha (ph. 407-408, pl. CXXXIV ; ph. 410 et 412, pl. CXXXV). Son ouverture est large de 7,6 m, et ses jambages massifs ont fait l'objet de réfections récentes sur les faces intérieures. L'ensemble de la structure paraît néanmoins authentique comme en témoignent les restes de stucs sur les parties supérieures, dans les angles des ressauts et à la base des moulures (ph. 409, pl. CXXXIV ; ph. 411, pl. CXXXV). Les deux maisons de *nats*, ou génies, placées en avant de la porte, au pied

³¹⁶ Thin Kyi 1966, p. 180.

³¹⁷ *Op. cit.*, p. 179

³¹⁸ A.S.I. 1913, p. 136, n° 3 ; Luce 1969, vol. 1, p. 6.

de l'ouverture, sont peut-être des ajouts postérieurs. La douve, au nord de la porte Tharaba, jusqu'à l'angle nord-est, est encore en eau.

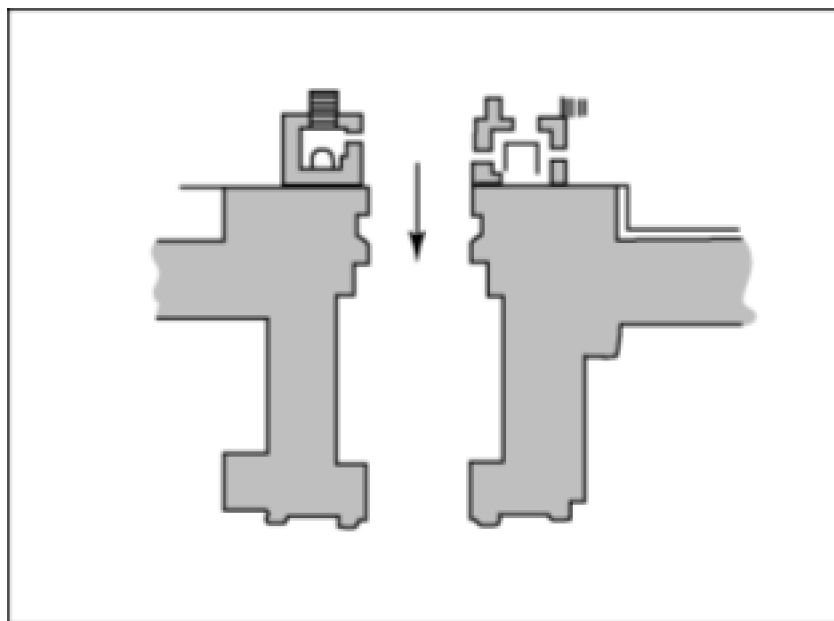


Figure 81. Pagan – la porte Tharaba

(d'après Win Maung 1997)

Les travaux de restauration des années 1990 se sont largement concentrés sur cette face orientale. La base du mur du rempart formant un large décrochement a fait, en particulier, l'objet de reconstructions. Interprétés, sans doute à juste titre, comme des quais, les restaurateurs ont ajouté à ces décrochements des petits murets perpendiculaires au rempart et qui avancent sur la douve, formant des sortes de pontons (ph. 404 à 406, pl. CXXXIII). N'ayant pas vu la fortification avant ses travaux, ni dans la réalité ni sur photos, je ne saurais dire si la trace de telles structures était en place ou non. Il en demeure néanmoins qu'aucune des trois autres faces, même si l'élargissement de la base du mur est absolument indéniable, ne présentent ce genre d'avancées perpendiculaires. Au sud de la porte Tharaba, la douve est large et profonde mais sèche. Les quais ont été partiellement reconstruits, sans toutefois présenter de "pontons" (ph. 413 à 415, pl. CXXXVI). Une autre porte, nommée Tharawat est encore en partie visible. La morphologie de sa structure est très différente de la porte Tharaba et les restaurations récentes l'ont très probablement défigurée. Elle se présente sous la forme d'un bastion qui avance vers l'extérieur, percé d'une baie étroite dans sa face nord (ph. 416 à 418, pl. CXXXVII). Dans sa partie *intra muros*, on trouve aujourd'hui une rampe d'accès ou une structure qui y ressemble, incurvée à son extrémité et qui présente des reconstructions récentes (ph. 419, pl. CXXXVII). Deux petits murs rapprochés et parallèles au rempart sont également visibles, et sont percés de plusieurs baies. Ils se présentent actuellement comme des éléments qui semblent avoir été souterrains ou des structures de soutènement mais là encore, les rénovations ont peut-être considérablement modifié l'aspect d'origine.

Au-delà de la porte Tharawat, en se rapprochant de l'angle sud-ouest, on trouve les vestiges d'une éventuelle porte ancienne. Celle-ci se situe actuellement au niveau de la base du mur de rempart et a subi des rénovations. Ce passage est formé de deux rampes parallèles qui s'incurvent vers l'extérieur, chacune dans une direction opposée. La morphologie de ce passage ressemble à la structure des portes pyu, mais ces dernières sont situées à l'arrière des murs de rempart, tandis que dans ce cas, l'ouverture est placée en avant de la muraille (ph. 421, pl. CXXXVIII).

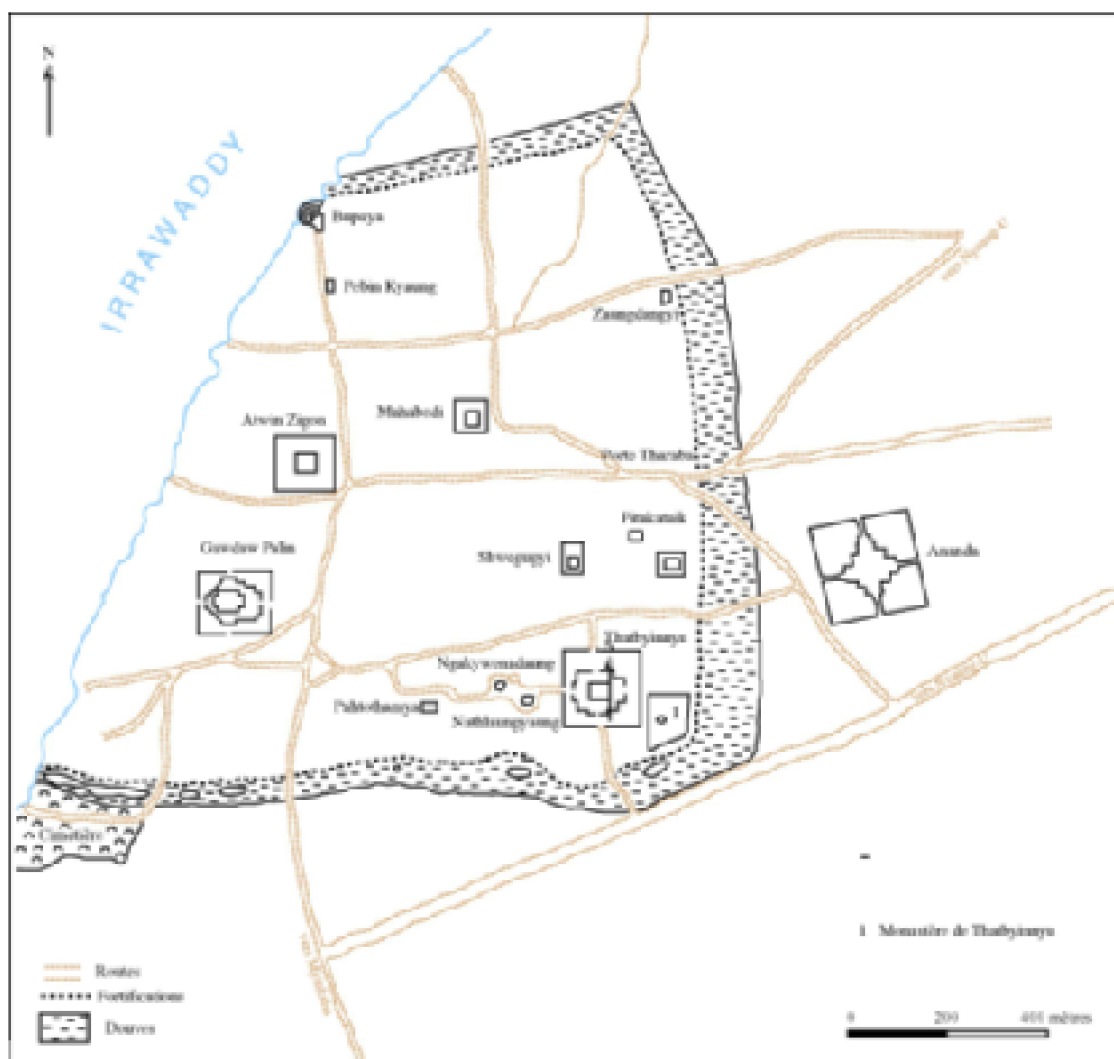


Figure 82. Pagan – plan général de la vieille ville

(d'après Thin Kyi 1966)

Tout au long de la face sud, la trace de l'ancienne douve est clairement visible et d'une largeur constante qui atteint environ 45 mètres (ph. 425, pl. CXL). À l'intérieur de ce fossé, on voit sur les photographies aériennes une série de monticules bas et allongés : ils auraient formé, d'après Thin Kyi, une ligne de défense extérieure, destinée à renforcer le rempart principal. Ces aménagements de terre, aujourd'hui recouverts par les cultures

sèches qui entourent la vieille ville de Pagan suivent le tracé du mur. Ce tracé est moins régulier que celui des autres faces et ondule à plusieurs endroits (ph. 426-427, pl. CXL). Certaines de ces déformations seraient peut-être dues, d'après Thin Kyi, à des remaniements du rempart consécutifs à l'édification du temple Thatbyinnyu³¹⁹. Une porte, sans doute d'origine ancienne s'ouvre pour mener vers le village de Myinkaba (ph. 431, pl. CXLII). Elle a également subi des restaurations de même que la muraille qui se dirige à l'ouest de celle-ci. Par contre, à l'est de cette porte, une grande partie du mur du rempart n'a pas été concernée par les travaux de reconstruction. C'est dans cette partie que les traces de quais hypothétiques sont encore nettement visibles sans avoir été rénovés, la base du mur est en tout cas nettement plus large que la partie haute de la muraille (ph. 428 à 430, pl. CXXI ; ph. 432-433, pl. CXLII).

Dans le secteur *intra muros*, outre les édifices religieux, la découverte et la fouille d'un vaste bâtiment de plan et d'organisation complexes (n° 1590), interprété comme le palais du roi Kyanzittha ont également permis d'effectuer des prélèvements de charbons et d'apporter de nouveaux éléments en terme de datation absolue sur l'occupation de la vieille ville. Les vestiges de cet édifice se composent essentiellement de nombreux murs de briques formant des pièces carrées ou rectangulaires, mais surtout de bases circulaires d'environ 1 m de diamètre, parfois en pierre parfois en brique, servant de support à d'anciens pilotis en teck (ph. 434 à 437, pl. CXLIII-CXLIV). Ces bases de colonnes sont essentiellement localisées dans les parties est et nord du complexe architectural. La date de ce bâtiment n'était connu jusque là que par le matériel épigraphique puisque l'on dispose d'une inscription retrouvée au début du XX^{ème} siècle près de la porte Tharaba qui situe sa construction en 1102³²⁰. D'épaisses couches de cendre et de charbon ont été retrouvées sur le site, indiquant une destruction au moins partielle du bâtiment par les flammes d'un incendie. Trois échantillons ont été prélevés et analysés³²¹ : les deux premiers proviennent de deux niveaux distincts des couches de cendre situées de l'angle sud-est de la construction, tandis que le troisième, un fragment de teck brûlé, a été recueilli dans la partie ouest. Ce dernier échantillon a fourni la datation la plus ancienne, calibrée entre 980 et 1250, mais cette fourchette chronologique est hélas trop large pour permettre d'être plus précis sur la période de construction et pour confirmer ou infirmer les données dont on disposait à travers le matériel épigraphique. Les deux autres prélèvements ont été datés de 1220-1300 pour l'un et 1320-1440 pour l'autre. Ces résultats tendent à montrer que les parties détruites par l'incendie auraient été reconstruites au XIV^{ème}-XV^{ème} siècle, ce qui soutient là encore l'hypothèse de l'importance relative de l'occupation du site après la chute de l'empire de Pagan et le déplacement des capitales plus au nord de la vallée. Ces informations chronologiques

³¹⁹ Thin Kyi 1966, p. 185.

³²⁰ Cette inscription indique la construction d'un palais à l'intérieur des murs de la ville en 1102, sans toutefois en donner la localisation exacte (Grave, P. et Barberri, M. 2001, p. 80).

³²¹ Cette étude a également été menée par l'équipe australienne, en même temps que les recherches et les prélèvements qui ont été effectués en différents points du rempart. Les résultats concernant la datation du palais sont publiés dans le même article (Grave, P. et Barberri, M. 2001).

semblent également montrer que la partie ouest est peut-être plus ancienne que le secteur oriental, et que ce bâtiment aurait peut-être connu plusieurs étapes de constructions.

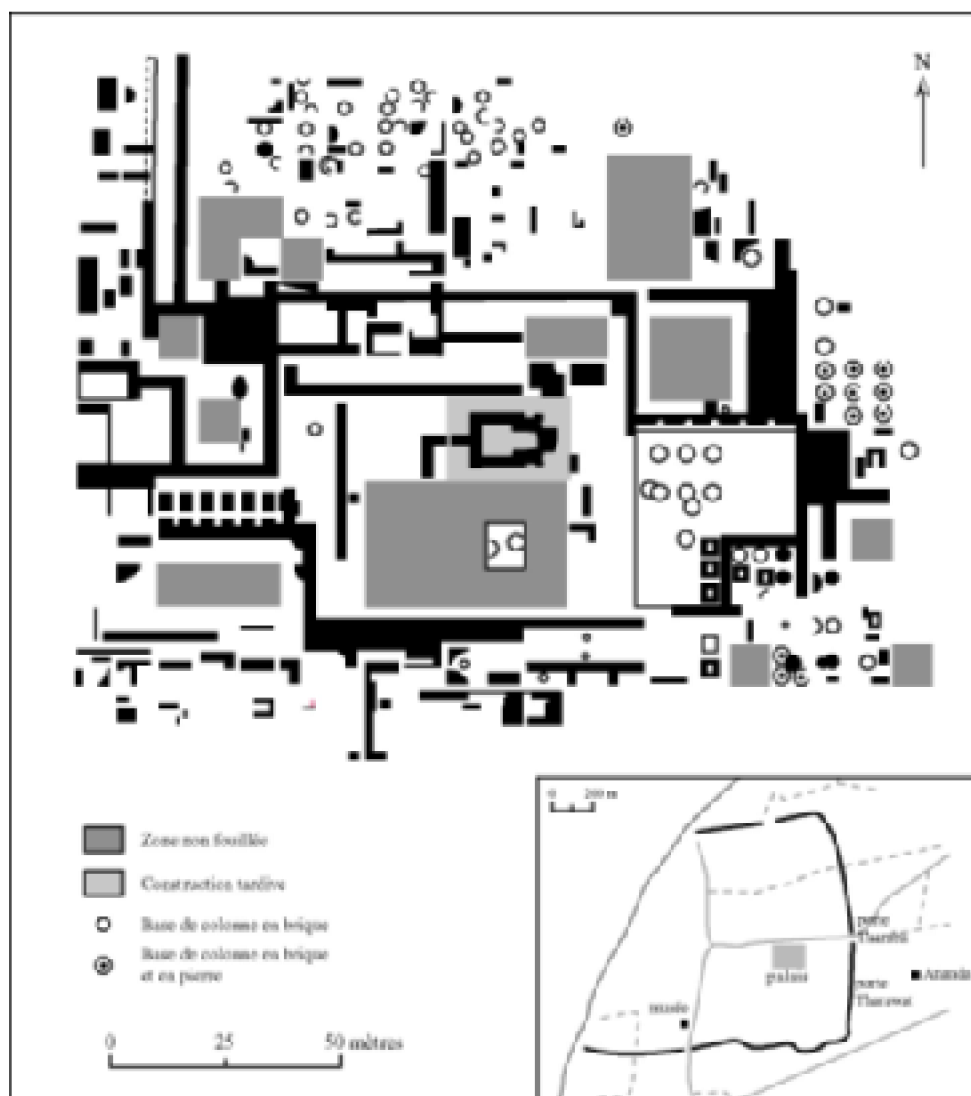


Figure 83. Pagan – le palais (n° I590)

(d'après Grave & Barbetti 2001)

La planification urbaine

Les phases du développement urbain de Pagan semblent correspondre avec les étapes historiques, artistiques et architecturales de l'évolution du royaume. Les historiens s'accordent à définir trois périodes marquantes entre le milieu du XI^{ème} siècle et la fin du XIII^{ème}. La première s'étend de l'unification du pays par Anawratha en 1044 jusqu'au début du XII^{ème}, où l'influence Môn est décisive et où les Birmans assimilent une partie de cette culture. La seconde, parfois qualifiée "d'intermédiaire", commence avec le règne

d'Alaungsithu (1113-1155) et s'achève avec celui de Narapatisithu (1174-1210). La langue birmane supprime la langue mone, jusqu'alors langue d'état. Enfin, la troisième se caractérise par des troubles divers et mène jusqu'au démantèlement puis à la chute de l'empire ; elle débute dans les premières années du XIII^e siècle. D'après U Khan Hla³²², les phases de développement de la capitale se sont réparties en quatre étapes importantes, les deux premières étant une subdivision de la première période qui vient d'être citée précédemment.

Les premières planifications urbaines auraient débuté au retour de la conquête de Thaton par Anawratha en 1057, expédition d'où il revint accompagné de nombreux prisonniers de guerre, fournissant ainsi un savoir-faire et une main-d'œuvre précieuse. Commencent alors les premières extensions hors les murs avec, au sud, la construction du stupa Lawkananda (1059) au bord du fleuve et du village actuel de Thiripyitsaya, puis la délimitation de la "frontière" nord-est du nouveau territoire de la cité par l'édification du temple Kyaukku-Umin, au-delà du village de Nyaung-U. Enfin, le stupa Shwesandaw, un des onze plus grands monuments de la ville, fut édifié près de l'angle sud-est de l'enceinte, marquant le point central de la composition des futurs développements.

La seconde phase d'évolution du paysage urbain s'amorce avec l'arrivée au pouvoir de Kyanzittha. L'expansion de la capitale s'esquisse sur une échelle nettement plus large. Le roi achève le gigantesque stupa de Shwézigôn (1086) commencé par Anawratha sur les berges de l'Irrawaddy, à 4 km au nord-est de la cité, entre les villages de Wetkyi-in et Nyaug-U. La limite sud du territoire est repoussée d'un kilomètre environ par rapport à la phase précédente, grâce à la construction du stupa Sittanagyi au sommet d'une petite colline. Le monument se repère de très loin depuis le fleuve mais également depuis la route. Le bâtiment le plus marquant sur la ligne centrale est le temple Ananda, entre l'ouverture la plus au sud de la muraille est et la porte Tharaba. Pendant cette période, l'activité architecturale s'est fortement concentrée aux alentours des villages de Myinkaba, au sud, et de Wetkyi-in au nord-est. Dans le premier, un complexe religieux fut construit, comportant notamment les gigantesques temples de Nagayôn, Abeyadana (1090) et Kubyaukkya (1113). Le second fut enrichi d'un groupe de bâtiments connu sous le nom Alopeyi, et quelques nouveaux monuments bouddhiques sont également ajoutés dans la ville *intra muros*. En 1112, à la mort de Kyanzittha, les principales aires de construction et de concentration des monuments sont établies.

La troisième phase est synchrone avec la seconde période de l'empire, définie par les historiens comme "intermédiaire". L'édification en 1143-44 du temple colossal de Thatbyinnyu renforce le secteur central immédiatement proche des fortifications, et décale légèrement le point essentiel en le ramenant sur lui. Le développement urbain s'est particulièrement concentré dans la plaine durant ce laps de temps. De nombreux monuments ont vu le jour, selon un tracé interrompu reliant Wetkyi-in et Thiripyitsaya en passant par Pagan. Ces édifices épars forment un arc de cercle en pointillé, parallèle à la courbe du fleuve. Des monastères s'ajoutent dans la plaine à la fin de cette période. Distants de 4 à 5 km des rives de l'Irrawaddy, ils se déploient également selon le schéma d'un arc de cercle interrompu mais inverse à la courbe que dessinent les pagodes.

³²² U Kan Hla 1977.

La quatrième et dernière phase d'urbanisme à Pagan manifeste une intensité de construction dans sa première partie, c'est-à-dire de 1170 à 1218, où de nombreux monuments complètent les intervalles dans la plaine. Cette agrégation d'édifices confirme le dessin d'un arc de cercle, lequel aboutit à une largeur d'un à deux kilomètres. Les monastères se multiplient également pour former une chaîne de bâtiments dont les extrémités sont jointes à celles de la courbe que dessinent les pagodes. Ce chapelet de nouveaux monastères présente également un tracé en arc de cercle faisant miroir au précédent formé par les pagodes. De plus, cette phase voit naître cinq des onze plus grands monuments qui furent érigés pendant la période médiévale. Il s'agit des temples Dhammayangyi (commencé par Alaungsithu et achevé par son fils Narathu), Sulamuni (1183), Gawdawpalin (1196) et Htilominlo (1211), ainsi que du stupa Dhammayazika (1196), tous essentiels dans les derniers compléments de l'aménagement du plan de la capitale. Plusieurs centaines de stupas, temples et monastères furent construits entre la fin du XII^{ème} et le début du XIII^{ème} siècle³²³. Au delà du règne de Nadaungmya, l'activité architecturale devient de plus en plus modeste et finit par s'éteindre dans la deuxième moitié du XIII^{ème} siècle. Le seul édifice qui fait exception à ce phénomène de déclin est le stupa Mingala, dernier bâtiment construit à Pagan datant de 1284, au sud de la cité. La multiplication des constructions de complexes monastiques et d'édifices de petite taille, qui colonisent de préférence l'intérieur des terres, laissent supposer un développement plus largement soutenu par l'initiative des communautés villageoises que par celle du pouvoir central³²⁴.

Le domaine de l'architecture civile pose un véritable problème quasi insoluble en raison des destructions inévitables causées par les ravages du temps sur les matériaux utilisés. En effet, les matériaux durables telles la pierre et la brique étaient exclusivement réservés à l'usage des bâtiments religieux et à l'édification des systèmes défensifs. Les constructions civiles se contentaient de matériaux périssables, principalement le bois et le bambou. Le temps n'est pas seul responsable des dégradations, car les incendies, pour la plupart accidentels, sont une cause majeure de la destruction des constructions en bois. Des fouilles à Pagan, parfois entreprises par les villageois à la recherche de trésor, ont dégagé de nombreuses couches de cendres sur différents niveaux, témoignant ainsi d'incendies successifs³²⁵. Seuls trois complexes d'habitats royaux sont connus par le biais d'inscriptions gravées sur des stèles : le palais de Kyanzittha localisé à l'intérieur de la vieille ville fortifiée ; un autre près du village de Thiripyitsaya ; enfin un dernier à proximité de l'actuel village de Pwasaw ouest. Ces deux derniers palais sont probablement à envisager comme résidences suburbaines, alors que l'emplacement du premier suggère qu'à la période médiévale, le secteur *intra muros* de l'ancienne cité aurait été converti en quartier palatin.

Concernant l'habitat ordinaire, seules des hypothèses et des spéculations peuvent être proposées. Dans toutes les sociétés traditionnelles, la permanence de l'implantation

³²³ U Kan Hla 1977, p. 19

³²⁴ Hudson et al. 2001, p. 62.

³²⁵ Lubeigt 1997, p. 113

et du type d'habitat apparaît clairement. Visiblement, aucun changement fondamental n'est venu transformer les habitudes des populations dans ce domaine, mais la disparition définitive de toutes preuves en la matière ne permet que la supposition d'une constance concernant l'habitat domestique et privé, comme dans l'ensemble du Sud-Est asiatique. Il est fort possible en revanche qu'une grande partie de la population attachée aux travaux d'architecture et aux métiers nécessaires à l'aboutissement final d'un monument, ait été sans cesse logée dans des bâtiments provisoires. La légèreté des matériaux, la rapidité et la facilité avec lesquelles peuvent être construites les maisons de bois et de bambou permettent de penser que des villages d'ouvriers et d'artisans étaient continuellement déplacés et implantés en fonction de l'édification des monuments religieux, des palais royaux, des complexes monastiques, ou des résidences de hauts fonctionnaires. Dans ce cas, la capitale aurait connu deux types d'habitat: l'un fixe et permanent, à l'origine des villages actuels ; l'autre mobile et temporaire, destiné à loger les ouvriers et artisans résidants sur les lieux de leur activité professionnelle.

L'agrandissement considérable de la capitale et sa richesse sont à lier à la prospérité économique de l'empire mais également aux structures politiques et surtout militaires de l'état, car l'étendue de la cité atteint 40 km² environ à son apogée, sans aucune fortification, contrairement à la ville d'origine où une surface d'1,5 km² était enserrée dans une installation défensive puissante pour l'époque. Les bénéfices tirés des terres conquises avaient permis le financement de monuments gigantesques mais s'amenuisaient progressivement, et, au moment où les menaces extérieures devinrent redoutables, la capitale n'eut plus les moyens de s'offrir les aménagements défensifs nécessaires à sa mesure.

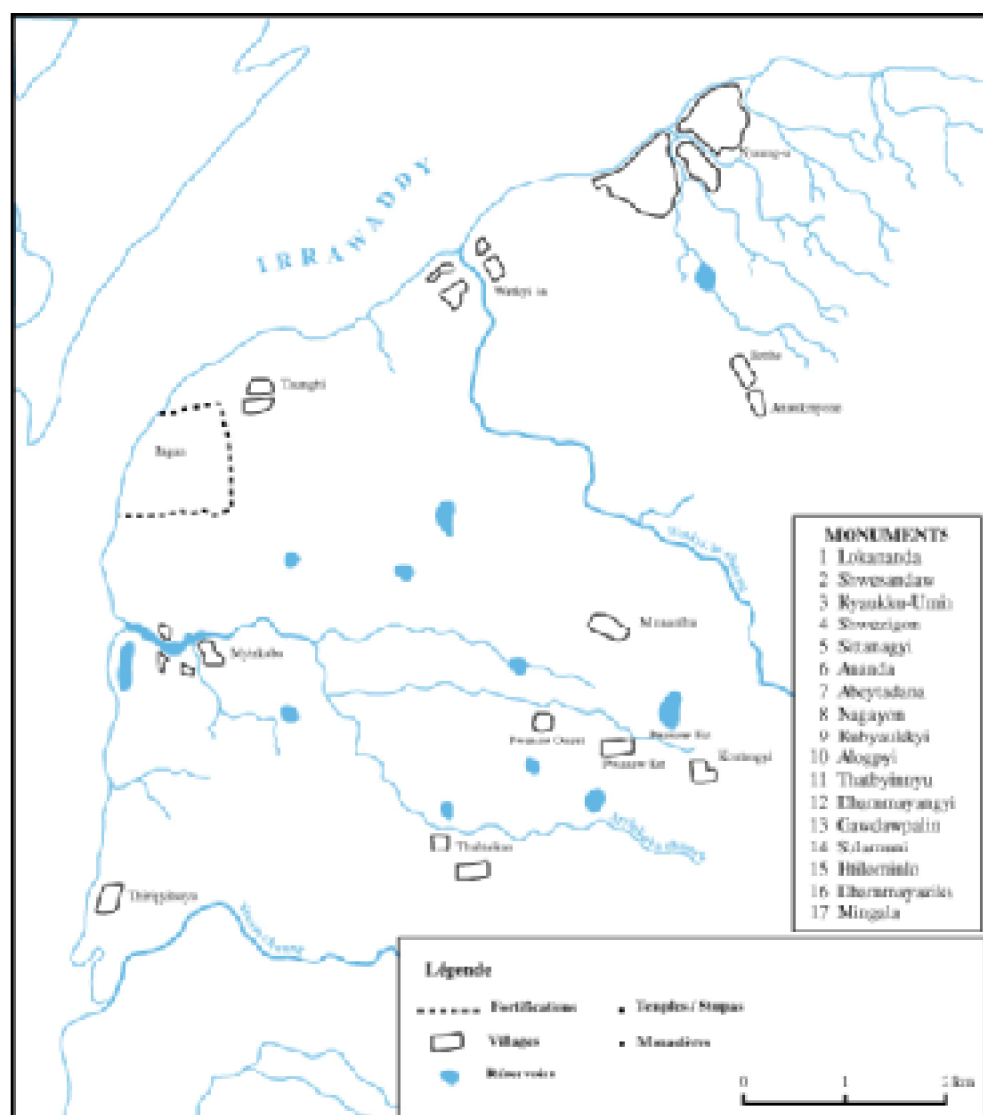


Figure 84. Pagan – la planification urbaine

(d'après Kan Hla 1977)

Les aménagements portuaires

La majorité de la population civile de l'ancienne capitale, résidait entre les berges de l'Irrawaddy et la route qui relie actuellement Pagan et Nyaung-U. Ce secteur forme une bande s'étirant sur une douzaine de kilomètres de Nyaung-U, à l'extrémité nord-est, et Thiripyitsaya, qui marque la limite sud, en traversant le village de Myinkaba et l'ancienne cité fortifiée. La largeur de cette zone varie de 500 à 1000 mètres. La population, qui semble avoir été la plus dense à l'époque médiévale, a formé une agglomération continue dont il ne reste aujourd'hui que des fragments, et dont les points forts se situaient aux alentours des aménagements portuaires, ou supposés tels. Ceux-ci se trouvaient à Nyaung-U, Wetkyi-in, Myinkaba et Thiripyitsaya, à l'embouchure du fleuve et des rivières qui pénètrent à l'intérieur des terres pendant la crue. Pendant la saison sèche, il était

possible de tirer les bateaux sur la berge. Des bassins artificiels ont été creusés près de ces embouchures, derrière la berge du fleuve, et formaient peut-être de petits ports protégés capables d'accueillir plusieurs dizaines d'embarcations. Celles-ci pouvaient rester à quai ou être halées sur le sable, afin de charger ou de décharger les marchandises. On rencontre des exemples de ces bassins artificiels au sud de la pagode Lokananda, zone portuaire qui semble avoir été la plus importante, à Myinkaba, et au nord-ouest de la pagode Shwézigôn. Les bateaux arrivant par le sud, notamment les marchands indiens et cinghalais, pouvaient être accueillis dans le port de Thiripyitsaya, alors que ceux provenant du nord pouvaient débarquer dans les ports de Nyaung-U ou de Wetkyi-in. La contemporanéité de ces aménagements n'est toutefois pas attestée puisque aucune recherche archéologique de terrain n'a pour l'heure été entreprise dans ces secteurs.

Il est possible que la cité fortifiée ait elle-même disposé de deux ports : l'un accolé aux douves de la face sud, et l'autre à l'est, au nord de la porte Tharaba. Le premier aurait pu être spécialisé et aménagé dans la perspective de réceptionner d'importants navires ou bateaux de gros tonnage si l'on considère la largeur exceptionnelle de la douve méridionale, bien plus importante que celles qui longent les autres faces. Les rectifications apportées sur le mur au fil du temps laissent voir plusieurs quais étagés sur différents niveaux. Soit ces décalages résulteraient de réaménagements successifs, soit ils seraient contemporains les uns des autres, et s'adaptent ainsi aux fluctuations du niveau du fleuve. On peut également supposer que ce port aurait pu servir au transport de forces militaires telles que la cavalerie ou l'éléphanterie de guerre, ainsi que les fantassins³²⁶. Pagan étant une capitale géographiquement centrée au cœur de son territoire, il est fort possible que les récoltes produites dans les zones agricoles spécialisées, les *khayaing*, qui transitaient inévitablement par la capitale avant d'être redistribuées, arrivaient par bateaux et étaient peut-être déchargées de ce côté de la ville ou dans l'un des deux ports situés aux extrémités nord et sud du territoire de la ville. Des aménagements destinés à l'accueil et à la préparation des bateaux de marchandises ou transportant des denrées diverses étaient de toute façon inévitables à Pagan, comme le montrent l'importance du fleuve dans le choix d'implantation du site pour y installer la capitale, et le choix délibéré d'un pouvoir centralisé qui contrôle l'ensemble des productions agricoles du pays et le commerce avec les pays étrangers.

Les douves de part et d'autre de la porte Tharaba ont également été dégagées, et des salles accolées à la muraille ont été mises au jour. Celles-ci pourraient avoir été, d'après Lubeigt, des magasins royaux³²⁷. Des quais les prolongent, qui sont probablement à envisager comme formant le port privé du palais royal, maintenant ainsi le contact avec les zones économiques importantes du royaume, tout en restant à l'écart des ports comme Nyaung-U et Thiripyitsaya, sans doute plus actifs en matière de commerce extérieur. La proximité de ces quais avec l'emplacement supposé du palais au centre de la cité fortifiée répond à l'idéologie des monarques birmans voulant entrer et sortir de leur résidence palatiale en barque, ou du moins s'en approcher au plus près. Un

³²⁶ Lubeigt 1998, p. 101

³²⁷ Lubeigt 1998, p. 119

dispositif similaire fut aménagé dans les capitales plus tardives des second et troisième empires birmans, à Ava, Amarapura et Mandalay. On sait, par l'exemple de cette dernière, que la barge royale n'empruntait pas le chemin le plus court lors des entrées et sorties du souverain mais un circuit calqué sur le trajet initiatique de la circumambulation autour des stupas qui s'effectue dans le sens des aiguilles d'une montre. Dans le cas présent, le palais, et peut-être par extension la vieille ville transformée en quartier palatin, serait considéré comme un lieu saint puisqu'il est la demeure d'un personnage prédestiné à devenir un futur Bouddha, et qu'il convient, comme dans les autres pays indianisés, d'en faire le tour par la droite pour l'honorer.

Il est possible que l'Irrawaddy se substituait directement aux douves de la face ouest des fortifications, schéma que l'on retrouve, par exemple, à Ava. Actuellement, même en période de crue du fleuve, les eaux n'atteignent pas les douves et restent à plusieurs mètres en dessous. Aucune trace d'un quelconque système hydraulique n'a été retrouvée. En fait Pagan est précisément située sur un petit axe anticlinal qui soulève peu à peu la terrasse de l'Irrawaddy ; de plus, cette région a été plusieurs fois soumise à de violents tremblements de terre, le dernier qui date de 1975 avait pour épïcentre la zone de Pagan. Ces mouvements et soulèvements du sol, ajoutés aux déplacements du lit du fleuve qui ont englouti une partie de la ville, ont conduit à l'assèchement de ces douves.

Des campagnes de fouille sont à ce jour indispensables pour en dire plus sur ces aménagements situés à Nyaung-U et Myinkaba, peut-être de fonction portuaire. Ce nouveau programme verra peut-être le jour dans les prochaines années comme le projette l'Université de Sydney³²⁸.

L'intérieur des terres

Les villages se déployaient de manière circulaire autour du point central que constituait la capitale. En suivant un axe nord-sud, ces villages sont respectivement : Teththe, Minnanthu, Hpyaukseikpin, Konsinkye, Pwasaw Est et Ouest, Kontangyi, et enfin Thuhtekan. Plusieurs d'entre eux existaient déjà à la période pyu, et certains avaient eu la fonction de capitale. D'un point de vue global, la plupart de ces villages appartenant au territoire de Pagan, mais les plus éloignés de l'Irrawaddy, étaient dévolus aux résidences monastiques, concordant ainsi à la disposition en arc de cercle des monastères à l'inverse du coude que forme le fleuve. Malgré la distance qui sépare les principaux monastères du centre fortifié, l'éloignement n'excède jamais un certain périmètre permettant aux moines d'assurer leurs obligations comme les visites ponctuelles au palais ou la mendicité quotidienne de leur nourriture pour être, au plus tard, revenus à midi. À Pagan, même des monastères les plus éloignés, il est possible de faire l'aller et le retour jusqu'à la vieille ville dans la matinée. Tous ces villages ont été pourvus de réservoirs nécessaires à l'approvisionnement en eau, mais leur capacité limitée témoigne d'une fonction réservée aux besoins domestiques, tant pour les humains que les animaux, mais interdit une quelconque utilisation pour l'agriculture irriguée. Apparemment, une grande zone agricole de culture sèche à Pagan, et peut-être la seule, pouvait se situer entre les

³²⁸ Bob Hudson, communication personnelle (2003).

limites de la vieille ville et Myinkaba à l'ouest et les villages de Pwasaw et Minnanthu³²⁹ à l'est. Plusieurs rivières, en provenance de l'Irrawaddy, traversent l'intérieur des terres : les deux plus importantes sont le Yeosin *chaung*, qui se forme au sud de Thiripyitsaya puis se dirige vers l'est, et le Wetkyi-in *chaung* qui, comme son nom l'indique, part de Wetkyi-in puis se dirige vers le sud-est en passant au nord de Minnanthu, dans le village de Hpyaukseikpin, et enfin près de Kontagyi. D'autres cours d'eau s'intercalent entre ces deux rivières : le Myinkaba *chaung* qui prend sa source à Myinkaba, puis se sépare en deux branches, l'une se dirigeant vers le sud puis vers l'est en traversant Thuhtekan, l'autre s'approchant de Pwasaw Ouest ; un autre cours d'eau prend sa source à Nyaung-U pour se diriger vers Teththe.

Le terroir de la ville se composait de riches, permettait la culture du millet, du sésame, et des arbres fruitiers tels que le tamarinier, le manguier ainsi que le palmier à sucre. Ce riche terroir offrait également de bonnes pâtures aux animaux. « Le livre des merveilles » de Marco Polo évoque d'ailleurs, dans sa description de la capitale qu'il nomme la cité de Mien, l'élevage en abondance d'éléphants, de bœufs sauvages, de cerfs, daims et chevreuils³³⁰.

Le village de Pwasaw est le seul dont l'histoire est évoquée dans nos sources. Il aurait été, à l'époque Pyu l'une des capitales de la région avant que Pyinbya ne la place sur le site de Pagan peu avant 850. Il portait alors le nom de Tampawaddy et fut choisie comme capitale par le roi Thaikdaing, 12^{ème} de la dynastie³³¹. Le terme de Pwasaw est quant à lui le nom de la dernière grande reine de la dynastie de Pagan³³². De nombreuses grottes excavées dans le grès sont visibles dans les environs de Pwasaw ouest, ainsi que le monastère de Thamathi qui aurait été le siège de la secte tantrique des Aris dans le secteur de Pwasaw-Thuhtekan. Cette confrérie pratiquant un bouddhisme issu du grand véhicule, survécut à Pagan jusqu'au XIII^e siècle et détenait une certaine influence sur la population de l'époque. Pour s'en débarrasser, Anawratha qui pratiquait une forme de bouddhisme plus austère tenant du petit véhicule, favorisa la montée de la secte de Shin Araham dont l'obédience était similaire à la sienne.

Des recherches archéologiques récentes, principalement axées sur les problèmes de datations et du début de l'occupation de Pagan ont eu lieu ces quelques dernières années. Des fouilles effectuées sur le site d'Otein Taung, près du temple Sulamani à mi-chemin entre la vieille ville et Pawsaw ont permis de faire des prélèvements et de fournir de nouvelles données en terme de datation absolue³³³. Trois secteurs sur ce site composé de deux monticules distants de 500 m ont fait l'objet d'investigations archéologiques : le monticule ouest, le monticule est, et un sondage a également été

³²⁹ Lubeigt 1998, p. 325-26

³³⁰ Marco Polo 1998 (éd.), vol. 2, pp. 317-318.

³³¹ Scott 1901, part II, vol. II, p. 711-12

³³² Luce 1959, « Geography of Burma... », p. 39.

³³³ Les fouilles à Otein Taung ont été menées par Bob Hudson, Université de Sydney, en 1999-2000.

ouvert à une centaine de mètres au sud-ouest du tertre oriental. Ce site semble avoir été un centre de production céramique. La butte occidentale a livré trois datations dont la plus ancienne à Otein Taung qui se situe entre 650 et 830 ; les deux autres montrent une occupation plus tardive avec des dates variant de 1010-1190 et 1020-1220. Du monticule est ont été prélevés deux échantillons calibrés entre 880-1030 pour le premier et 1290-1410 pour le second. Enfin le dernier sondage a fourni une seule datation mais qui figure parmi les plus anciennes, calée entre 760 et 980 de notre ère.

Cette étude et ces nouvelles analyses prouvent clairement que l'occupation de Pagan est bien antérieure à la présence birmane dans cette région, mais elles tendent également à montrer la continuité d'activité et d'occupation à Otein Taung depuis le VII^{ème}-IX^{ème} siècle jusqu'à une période postérieure à la chute de l'empire. On constate là encore que l'hypothèse d'abandon presque total du site après la disparition de la première dynastie birmane est progressivement remise en cause et se fragilise peu à peu, comme l'ont également montré les datations effectuées à partir d'échantillons prélevés sur le rempart.

X. Les établissements « secondaires »

Introduction

Ce que l'on appelle villes "secondaires" concerne des établissements de fonction moins bien déterminée ou moins spécialisée que les postes militaires ou les *khayaing*, mais qui participent pleinement au bon fonctionnement de l'état puisqu'elles complètent le réseau implanté à travers le territoire, et servent en quelque sorte de relais intermédiaires entre les grands centres commerciaux ou de production agricole. Elles assurent en quelque sorte la continuité territoriale. Certaines de ces agglomérations sont fortifiées, d'autres pas. Les sources dont on dispose à leur sujet relèvent souvent des chroniques locales ou de la tradition orale de chaque région. Ces dernières ont pour la plupart été recueillies, il y a plus d'un siècle par les Britanniques et publiées, de façon très éparées mais avec beaucoup de précision dans le récit, dans les recueils administratifs que l'on nomme les *Gazetteers*. Un premier inventaire et un état des lieux de nos connaissances avaient été dressé il y a quelques années au cours d'études préliminaires et préparatoires à mes campagnes sur le terrain. Plus de cent ans après les Anglais, les générations ont certes passé, mais les histoires locales, telles que les habitants me les ont racontées, restent identiques souvent jusque dans les plus infimes détails. Un bon nombre de ces établissements ont été prospectés, entre 2001 et 2004. Certains ne restent que des points isolés sur une carte, sans qu'aucun vestige archéologique ne viennent soutenir l'évidence de leur passé aux périodes qui nous concernent ; d'autres ont révélé des vestiges intéressants.

Pour des raisons pratiques de lisibilité géographique, ces villes secondaires sont présentées par région, du nord vers le sud.

Prospections et états des lieux

La région du Chindwin Nord

Cette région était à la période de Pagan, une principauté sous domination Shan et dans une situation politique de semi-autonomie accompagnée du paiement d'un tribut au pouvoir dominant³³⁴. La capitale de cette principauté était Kalemmyo qui aurait été fondée en 966 de notre ère ; elle n'a pu être prospectée, car elle est située à la frontière de l'état Chin, l'accès à cette région est soumis à autorisation spéciale.

Mingin

(မင်းကင်း)

La ville, établie sur la rive sud du Chindwin, serait une fondation de Narapatisithu que ce dernier aurait fait construire en 1172 (carte 9). Cinq cents ouvriers auraient été mis au service de la construction. Plusieurs édifices religieux auraient été édifiés par le même monarque, mais on ne sait si un rempart fut également construit. La tradition locale rapporte que le site était un camp militaire du roi. Les restes d'un mur de brique ayant été visiblement emporté par la rivière sont considérés comme étant les vestiges d'une ancienne fortification. Ces vestiges sont beaucoup trop superficiels pour que l'on puisse en tirer la moindre conclusion.

La région du Chindwin Sud

Sinshin

(ဆင်းရှင်း)

La première fondation de ce site serait dû, d'après les sources locales, au roi Naradina, 5^{ème} souverain de Vesali, capitale de l'Arakan à cette époque. Meikthila serait le nom de cette première ville. Ce roi aurait édifié des pagodes à la gloire du Bouddha, ainsi que des statues. La tradition poursuit son récit par la chute de cette ville suite à une défaite militaire dont le roi Pyu Duttabaung, qui régnait sur Sri Ksetra à cette époque, aurait été l'initiateur et le vainqueur contre Naradina. Après ce revers, la ville serait tombée dans l'oubli pour plusieurs siècles, jusqu'au règne de Kyanzittha qui refonda une seconde ville à cet endroit en 1104 sous le nom de Sin-Shin, et qui serait à l'origine de la construction du rempart de brique. Il reste aujourd'hui environ 600 m de cette fortification, dont la lecture n'est pas toujours aisée sur le terrain. L'angle sud-ouest est conservé, ainsi

³³⁴ Grant Brown 1913, pp. 7-8.

que quelques bribes de la face nord. Une brèche percée dans la face sud correspondraient à l'emplacement d'une ancienne porte (ph. 439, pl. CXLV). On peut supposer, en fonction de la répartition des vestiges que la surface de l'espace fortifié pouvait atteindre au moins 12,5 hectares. La structure défensive, lorsqu'elle est visible, se présente soit sous la forme d'une levée de terre dans laquelle se tient le mur du rempart, soit sous forme de traces de briques au sol (ph. 438 et 440, pl. CXLV). Le gabarit des briques est semblable à ce que l'on rencontre sur d'autres sites de la période de Pagan, à savoir 40 x 20 x 6 cm. Plusieurs édifices religieux sont encore présents sur le site, et souvent en très bon état, mais nombreuses de ces constructions sont plus tardives. Un roi de Sagaing construisit un stupa en demi-sphère, caractéristique de sa période, et le roi Mindôn ainsi que son fils Thibaw sont également à l'origine de plusieurs monastères. La pagode Sutaungpyi daterait, quant à elle, de la première fondation par Naradina et aurait fait l'objet de restaurations par Kyanzittha lorsqu'il réoccupa les lieux et fit construire le rempart (cartes 9 et 21).

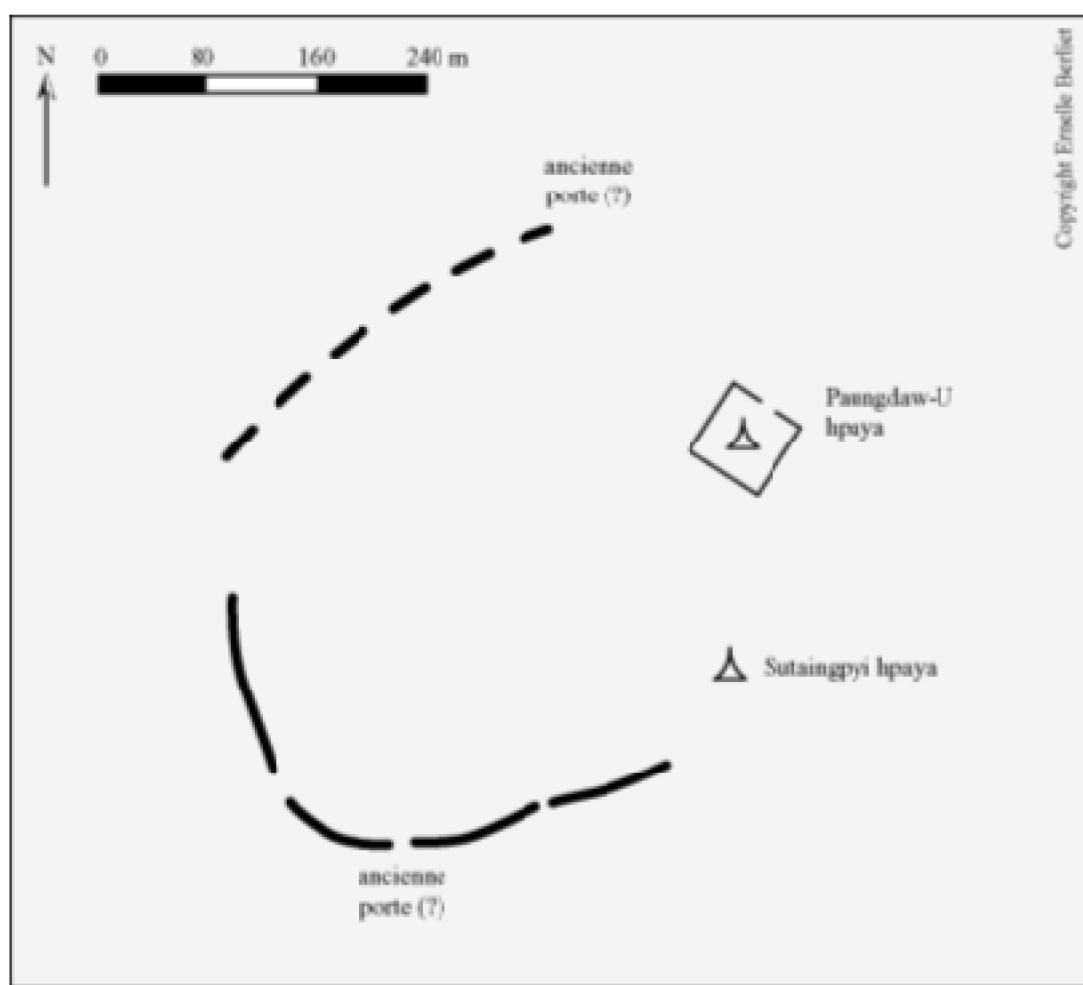


Figure 85. Sinshin – relevé des structures au sol (GPS)

La région de Sagaing-Monywa

Myinmu



Cette petite ville fut établit par le roi Alaungsithu. Sa célèbre pagode Shwesawlu, contemporaine de la ville, donne lieu à un festival annuel. Aucun vestige archéologique n'est aujourd'hui visible sur le site (cartes 9 et 20).

Yega



C'est dans ce village que Kyanzittha, avant qu'il n'accède au trône, se cacha lorsqu'il s'enfuit de Pagan. Anawratha l'aurait capturé peu après avec son armée, sur une colline voisine. À l'emplacement de sa capture est érigé la pagode Shwemyinmè. Aucun vestige, en dehors de ce stupa sans cesse rénové, ne subsiste dans ce village ni dans les environs (cartes 9 et 20).

Chaung-U



Cette petite ville est considérée comme étant la première agglomération ayant existé dans la région (cartes 9 et 20). Sa fondation remonterait à l'an 925 de notre ère, période à laquelle elle portait le nom de Pungat, puis celui de Thandauk et enfin celui de Chaung-U. Aucune trace archéologique de son occupation ancienne n'a été trouvée sur les lieux.

La région de Magwè

Magwè



Cette ville aujourd'hui importante, fut fondée en mars 1158 sur la rive orientale de l'Irrawaddy (cartes 9 et 24). Malgré son surnom "la ville aux 4 portes", elle ne semble pas avoir été de taille considérable ni d'importance majeure à la période qui nous concerne ici. Si un rempart a peut-être existé un jour, il n'en reste aucune trace aujourd'hui.

Myingun



Également établie sur les berges de l'Irrawaddy, face à Minhla, cette ville aurait été construite en 1045 (cartes 9 et 23). La tradition locale ajoute que Sawlu, fils et successeur d'Anawratha, serait à l'origine de sa création et qu'il y serait mort. Une partie du rempart de brique est encore visible, mais la beauté du site tient en particulier dans ses constructions religieuses, temples et stupas (ph. 445 à 473, pl. CXLVII à CLV). Une trentaine d'édifices, tous semble-t-il de la période de Pagan, sont érigés tant à l'intérieur qu'à l'extérieur de l'espace fortifié. Parmi ces structures de briques, on rencontre des édifices à superstructure curvilinéaire, qui s'inspirent des modèles indiens, notamment de l'Orissa, des temples à pilier central, également des bâtiments de plan cruciforme qui imitent l'Ananda de Pagan. Le montage des briques, particulièrement dans le cas des arcs et des voûtes, est là encore assez caractéristique de cette période et s'apparente directement aux édifices qui sont érigés à Pagan. Certains possèdent encore des traces de peintures murales à l'intérieur.

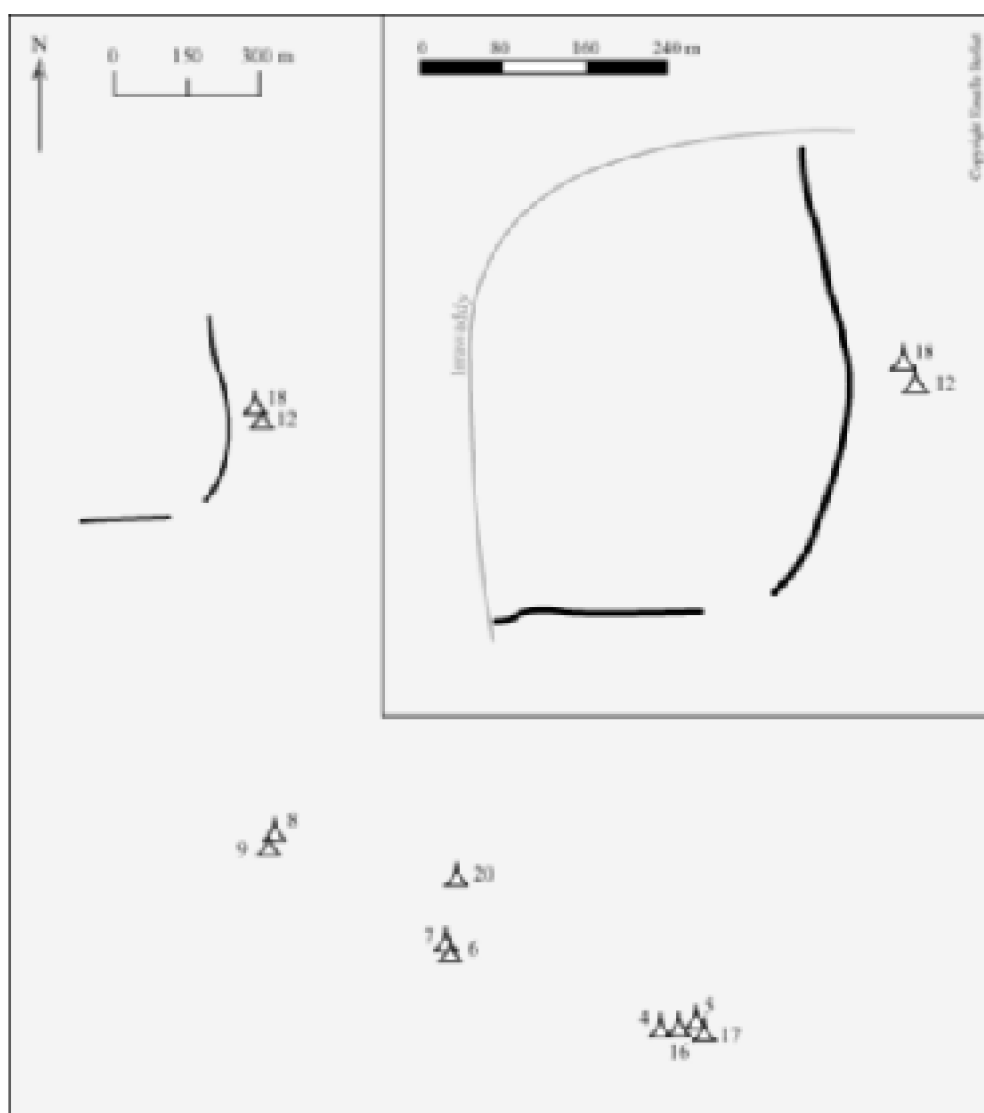


Figure 86. Myingun – relevé des structures au sol (GPS)

Il reste du rempart les faces sud et est (ph. 442-443, pl. CXLVI). On ne sait si la face ouest a un jour existé ou si les eaux de l'Irrawaddy l'ont emporté, ou encore si le fleuve se substituait à la face occidentale de la ville. La fortification qui demeure en place aujourd'hui est donc incomplète, puisqu'il manque également la face nord et l'angle qui la reliait au mur oriental. Le tracé est conservé sur près de 700 m, et la surface minimum reconstituée avoisine les 12,5 hectares. La section du rempart qui se trouve à proximité du fleuve, c'est-à-dire la partie ouest du mur sud, est particulièrement massif. Le module de brique utilisé est, dans ce cas encore, similaire à celui que l'on retrouve sur les autres sites fondés à la période de Pagan, et mesure ici 40 x 19 x 5,5 cm. Les traces d'une douve sont également visibles à certains endroits (ph. 444, pl. CXLVII).

La région de Pyinmana-Toungoo

Wanwagon

(Lewe-လူဝဲဒေဝး)

Cette ville qui se nomme Lèwe depuis l'annexion de la Birmanie par les Anglais, aurait connu de nombreuses transformations dans son histoire (cartes 9 et 25). Sa prospérité fut interrompue par un abandon de 174 ans consécutif à la chute du royaume de Toungoo, puis elle fut repeuplée à partir de 1752³³⁵. À une date inconnue, un certain Maung Nwè l'aurait fondée d'après les plans conçus par le ministre Nanda Kyawzwa, selon un schéma rectangulaire mesurant 100 *ta* d'est en ouest, et 80 *ta* dans l'axe nord-sud³³⁶, soit 320 m de long par 256 m de large³³⁷, et l'aurait d'abord nommée Nwègon. Elle est située à une quinzaine de kilomètres au sud-ouest de Pyinmana. À l'époque du légendaire Thiri-dhamma Thawka, le dirigeant de Wanwègon perçut de celui-ci une relique sacrée comptant parmi les 84 000 qu'il aurait distribuées. Il reçut le cerveau du Buddha et construisit la pagode Shwe Litla pour y déposer la relique, à l'endroit où le saint homme se serait transformé en daim sauvage. Ce monument fut restauré et étiré à une hauteur de 17 mètres par le roi Alaungsithu (1113-1155) dont la naissance mythique se rapporte à cette région, car il se disait issu des amours d'un prince étranger nommé Padeikkaya sachant voler grâce à la magie d'un rubis, et de Shwe Ainsî, princesse du royaume de Pugayama auquel appartenait la ville de Wanwègon. Il installa également quatre piliers marquant les limites de l'édifice, creusa un réservoir à côté, et fit étendre les terres cultivées en "paddy" attachées à la pagode vers les quatre points cardinaux. Le roi envoya par la suite son ministre Nandathuryia à la rencontre de Maung Shwe Hnyin, chargé du fonctionnement de l'édifice et de ses terres, mais ce dernier, refusant de se subordonner au souverain malgré les insistances du ministre, attacha une pierre autour de son cou et se jeta dans le fossé entourant Wanwègon. Alaungsithu coupa alors le corps en trois portions, mais, au moment de repartir, la barge royale refusa d'avancer. Le roi comprit alors que Maung Shwe Hnyin s'était transformé en *nat* qui l'empêcherait de quitter les lieux avant qu'un édifice ne soit érigé en sa mémoire. Le monarque lui fit donc construire un palais entouré d'immenses terrains dépendant, ainsi que deux pagodes à Wanwègon qui sont celles de Paung Daw U et Paung Daw Chi. Enfin, les descendants de Maung Shwe Hnyin prirent la relève dans la charge de la pagode Shwe Litla. Hélas, les enquêtes que j'ai menées sur le site en 2002 n'ont pu venir étayer l'histoire locale, et si le rempart a véritablement existé, il n'en reste aucune trace ni sur le terrain ni dans la mémoire collective des habitants. Le nom de la pagode Shwe Litla n'évoquait rien non plus ; par contre, restent toujours en place les pagodes Paung Daw U et Paung Daw Chi. La première est située à l'extérieur de la ville et d'accès peu aisé, tandis que la seconde est édifiée dans la ville même.

³³⁵ Scott 1901, part II, vol. 3, p. 339.

³³⁶ Wilkie 1934, vol. A, p. 25.

³³⁷ Le *ta* est une unité de mesure birmane s'appliquant à la longueur et à la distance. Un *ta* correspond à 10,5 pieds ou à 3,2 mètres (Scott 1901, part II, glossaire des volumes 1, 2 et 3).

Kyaktwara



La ville fut fondée par Thawonlekya, petit fils de Nandathuriya qui avait été ministre de Narapatisithu, ce qui situe son établissement dans la première moitié du XIII^{ème} siècle. Elle se trouve sur la rive nord de la rivière Swa, à une trentaine de kilomètres au nord de Toungoo (cartes 9 et 25). En 1256, Wareru, roi de Martaban, entreprit sa conquête vers le nord où il envahit la ville et fit de Thawonlekya son prisonnier ainsi que ses deux fils qu'il déporta un peu plus au sud, dans la ville de Pyu³³⁸. Le rempart de ce site est en fait une sorte de rempart naturel, formé par les collines de latérite dont l'implantation dessine une anse. Des traces de douve se distinguent pourtant à certains endroits, au pied des formations rocheuses. Deux stupas sont édifiés sur les hauteurs, mais leur date de construction est inconnue.

XI. Les frontières et problèmes associés

Introduction

La notion de frontière telle qu'on la perçoit aujourd'hui, c'est-à-dire comme une limite précisément définie, matérialisée au sol et représentée sous forme de trait sur une carte, est une notion totalement moderne et européenne. Dans le contexte géographique et temporel qui nous intéresse ici, le concept de frontière était beaucoup plus vague qu'il ne l'est aujourd'hui et demeurerait une idée relativement floue jusqu'à la colonisation britannique³³⁹. En effet, à la périphérie des grands états voisins, comme ont pu l'être la Chine et le royaume de Pagan par exemple, on constate très souvent, voire systématiquement, la présence de petits territoires formant des "zones tampons" que l'on qualifiera, dans notre étude, d'espaces transfrontaliers ou de confins. Ces territoires plus ou moins restreints vivaient généralement sous la coupe, ou devenaient tributaires, du puissant voisin, tout en restant parfois, et dans une certaine mesure seulement, en marge de l'influence culturelle de cet état dominant. Ce phénomène se rencontre sur toute la périphérie de la Birmanie avec, bien entendu, des variantes régionales. C'est ainsi qu'autour du "noyau" territorial minimum qui s'est formé dès le XI^{ème} siècle, et que les Birmans ont appelé *Tamradipa*, de nombreux royaumes aux origines plus anciennes que celui de Pagan mais dominé par ce dernier sur le plan militaire, se sont maintenus. La survie de ces multiples royaumes souligne l'aspect très morcelé du pays qui offre, encore

³³⁸ *Gazetteer of Burma*, vol. 2, pp. 817-818.

³³⁹ Leach 1960, p. 49.

aujourd'hui, une mosaïque de peuples hétérogènes tant dans le domaine culturel, que linguistique ou religieux. La prise de pouvoir par les Birmans ne semble avoir affecté en profondeur, sur le plan territorial, que la Birmanie centrale, autrefois dominée par les Pyu. Les transformations de la Basse Birmanie, précédemment occupée par la population Môn, sont moins évidentes et moins tangibles : les villes môn sont réoccupées et les centres importants semblent avoir conservé leur place, permettant ainsi la continuité des implantations urbaines et du réseau territorial de la région. Le modèle birman semble, dans ce secteur, s'être surimposé à l'organisation môn, sans pour autant changer ou bouleverser le fond des choses. Dans l'ancien domaine pyu, la situation paraît bien différente puisque la plupart des villes semblent avoir été réduites à un état d'abandon ou de semi-abandon, qui se traduit par le remplacement des anciennes grandes cités par de simples petits hameaux³⁴⁰.

Avant la conquête birmane, le nord-ouest de l'actuel état du Myanmar était occupé par le royaume d'Arakan qui se constitua à l'aube des premiers siècles de l'ère chrétienne. Celui-ci a toujours constitué une charnière entre les différents royaumes ou empires de Birmanie centrale et ceux du Bengale oriental, dont le développement historique vit l'alternance de longues périodes d'autonomie et de périodes d'occupation au cours desquelles les différents rois arakanais prêtèrent allégeance tantôt à la monarchie birmane, tantôt au sultanat du Bengale. Soumis au régime de Pagan dont il est tributaire entre les XI^{ème} et XIII^{ème} siècles, l'Arakan peut être considéré à cette période comme un territoire transfrontalier, établi aux confins de la Birmanie et du Bengale, et jouissant d'une relative autonomie. Le royaume véritablement frontalier et voisin à l'ouest de l'empire birman était celui de Pattikera dont le territoire correspondait à l'actuelle région sud-est du Bangladesh.

À l'extrémité sud du Myanmar actuel, dans la région du Ténassérim, s'est développé un petit royaume autour de la ville de Tavoy. La tradition situe son épanouissement aux alentours du VIII^{ème} siècle de notre ère et ce territoire, que l'on rattache souvent au pays Môn sans qu'aucune preuve n'ait pu être apportée à ce sujet aujourd'hui, constituait une zone intermédiaire entre la Basse Birmanie et le monde Malais. Étant donné l'absence totale de sources ou de données archéologiques et épigraphiques qui permettent de l'assimiler à la culture môn, nous considérons pour notre part que cette région de Tavoy s'est développée en marge du royaume Môn. Sa situation stratégique a souvent fait un enjeu militaire et un objet de rivalité entre la Birmanie et le Siam de cette région côtière qui connut, dès le XI^{ème} siècle, des périodes de domination alternée entre les deux états.

À l'est, les hauts plateaux du pays Shan étaient déjà occupés, plusieurs siècles avant la conquête birmane, par les peuples shan organisés en petits royaumes. Divers princes locaux régnaient chacun sur un territoire restreint, constituant ainsi un paysage politique relativement morcelé. Les sources évoquant l'histoire ancienne des Shan sont rares et

³⁴⁰ Cela semble avoir été le cas pour Beikthano et Maingmaw, et probablement pour d'autres établissements secondaires comme Thegon. Par contre, Halin conserva un rôle non négligeable à la période de Pagan, peut-être en raison de ses mines de sel, puisqu'un gouverneur y aurait été nommé. La région de Prome (Sri Ksetra) conserva aussi une partie de son importance puisqu'elle fut également le siège d'un gouverneur ; l'intérêt de Prome tenait sans doute à sa situation géographique, à mi chemin entre Pagan et les villes portuaires du delta.

seules des études de terrain pourraient permettre d'élargir nos connaissances dans ce domaine, mais cette région n'entre pas directement dans le sujet qui nous concerne ici. C'est essentiellement à cause des particularités du milieu géographique que notre étude et nos prospections se sont limitées aux secteurs de plaine, laissant les hauts plateaux du pays Shan à de futures recherches. Les quelques données dont nous disposons aujourd'hui concernent essentiellement la région de Bhamo où, comme nous l'avons déjà évoqué précédemment, la vieille ville de Sampenago est connue pour avoir été une des anciennes capitales shan avant le XI^{ème} siècle³⁴¹. Les environs de Möng Mit, au nord-est de Mogok, sembleraient également avoir correspondu à un centre important du pouvoir shan aux périodes qui nous intéressent. Tributaire de l'empire de Pagan, le territoire shan peut-être considéré, à l'instar de l'Arakan, comme une zone "tampon" ou transfrontalière qui bénéficiait également d'une certaine autonomie. Au-delà du pays Shan se trouvait un puissant voisin, le Nan-Chao, qui fit largement prévaloir sa puissance sur le peuple pyu. Cet état qui se désintégra progressivement connut ses heures de gloire au cours des VIII^{ème}-IX^{ème} siècles.

Le royaume du Nan-Chao

Au nord-est, les différents royaumes occupant la Birmanie centrale et notamment celui des Pyu, ont du faire face durant de longs siècles à leur puissant voisin du Nan-Chao. Cet état, qui vivait en marge du monde chinois, occupait l'actuelle province du Yunnan et entretenait de bonnes relations diplomatiques avec l'Empire du Milieu puisque c'est sous son "patronage" qu'une ambassade pyu se rendit à la cour des T'ang en 802³⁴². Il semblerait d'ailleurs, dans les années 760, que le royaume pyu et avec lui toute la Haute Birmanie tombèrent sous la domination du Nan-Chao, dirigé alors par Ko-lo-feng. Les sources chinoises nous indiquent par ailleurs que le sac de Sri Ksetra au IX^{ème} siècle fut organisé par ce royaume. La *Nouvelle Histoire des T'ang* affirme également que le Nan-Chao aurait préparé en 835, soit à la même époque, des attaques militaires contre le royaume Môn de Basse Birmanie³⁴³. Si la réalité d'une intervention militaire dans le Sud du pays n'est confirmée par aucune autre source ni aucune évidence historique, en revanche la chute du royaume pyu provoquée par l'armée du Nan-Chao ne fait plus de doute. On sait également que ce royaume contrôlait les voies terrestres reliant la Chine à l'Inde en passant par l'Assam et la Haute Birmanie. Ce grand axe de communication partait de Pataliputra (l'actuelle Patna) puis passait par Champa (Bhagalpur), Kajangala (Rajmahal), Pundravardhana (Mahasthan), puis Kamarupa (Gauhati) en Assam. Se poursuivant à travers les montagnes et forêts de Birmanie, il atteignait la haute vallée de l'Irrawaddy dans la région de Bhamo d'où l'accès à Kunming se fait facilement. Trois itinéraires différents, encore en usage aujourd'hui, menaient de Mahasthan ou Gauhati à Bhamo : le premier remontait la vallée du Brahmapoutre puis redescendait vers la

³⁴¹ Cf. *infra*, partie 2, chapitre I pour la description des vestiges archéologiques.

³⁴² Backus 1981, p. 98.

³⁴³ Backus 1981, p. 129.

Birmanie en passant par les montagnes de Patkai ; le second passait par Manipur puis la vallée du Chindwin et rejoignait ensuite la Haute vallée de l'Irrawaddy ; enfin la troisième passait par l'Arakan, traversait les montagnes par la route de Am et remontait l'Irrawaddy jusqu'à Bhamo³⁴⁴ .

La constitution de l'état de Nan-Chao résulterait de la fédération de six régions, appelées *Chao*, occupées par différents groupes de population. Chacun ne pouvant prendre le dessus ou au moins l'avantage sur son voisin, et tous étant en butte aux expéditions menées à leur encontre par les généraux T'ang, les six *Chao* s'unirent pour former au milieu du VII^{ème} siècle un royaume sur les traces qu'avaient laissées l'ancien royaume de Kunming³⁴⁵ . La machine administrative de ce nouvel état semble s'être largement inspiré du modèle chinois, mais les sources donnent finalement peu de détails à ce sujet. Le roi était entouré d'un conseil des ministres dont chacun détenait également une importante fonction militaire³⁴⁶ . Il est difficile d'établir des comparaisons avec leurs contemporains Pyu, qui obéissaient eux aussi à un monarque, car leur système administratif, bureaucratique et militaire nous sont à ce jour totalement inconnus.

La capitale du Nan-Chao était établie sur le site de l'actuelle ville de Tali. Nos sources ne nous fournissent aucune description de la ville elle-même, mais il semblerait que le rempart de la plupart des établissements urbains en Chine, sous la dynastie des T'ang, puis sous celle des Song, était fait de terre mêlée à des fragments de pierre, destinés à renforcer l'armature, l'ensemble étant recouvert régulièrement de chaux³⁴⁷ . Il est tout à fait probable que la région du Yunnan à cette époque, temporairement sous la domination du Nan-Chao n'ait pas fait exception à cette règle. D'ailleurs on peut se demander si les remparts de terre de nombreuses villes dont la répartition se concentre exclusivement sur la Haute Birmanie, ne remonte pas à une tradition chinoise.

L'affaiblissement puis le déclin de la dynastie T'ang à la fin du IX^{ème} siècle font que nous n'avons que peu de renseignements sur le Yunnan à cette époque, mais les influences culturelles venant d'Asie du Sud-Est se seraient intensifiées dès cette période³⁴⁸ . Cependant, sur le plan diplomatique, les échanges du Nan-Chao avec le reste de la péninsule indochinoise paraissent peu développés. Le Yunnan perdit définitivement son indépendance face aux Mongols en 1253.

La région de Tagaung

³⁴⁴ Bagchi 1981, p. 22.

³⁴⁵ Backus 1981, pp. 54-55. La liste communément admise des six *chao* est la suivante : Meng-sui, Yueh-hsi, Teng-t'an, Shih-lang, Lang-ch'iung et Meng-she. L'identification de ces *chao* avec des localisations modernes est incertaine dans certains cas.

³⁴⁶ Backus 1981, p.78-79.

³⁴⁷ Elisseff 1987, p. 370.

³⁴⁸ Backus 1981, p. 160.

La vieille ville de Tagaung est considérée comme le berceau de la civilisation birmane sur le territoire actuel du Myanmar, nous l'avons évoqué dans la partie précédente de notre travail. Quelques fouilles aux résultats difficilement accessibles, y ont été entreprises ces dernières années par le Département d'Archéologie, mettant au jour un éventuel troisième rempart qui cernerait les deux que l'on connaissait déjà. Ces deux derniers sont parfaitement visibles sur le site à certains endroits. On ne connaît pas de site pyu plus au nord que celui de Halin, et comme nous l'avons noté également plus haut, la région de Tagaung et son territoire environnant était essentiellement occupée par la population Kadu entre le XI^e et le XIII^e siècle.

Ainsi, que ce soit au cours du premier millénaire ou de la période de Pagan, la région de Tagaung semble avoir été un peu en marge du pouvoir dominant de la Birmanie centrale. Elle semble en effet avoir connu des phases d'autonomie avant la conquête birmane puis, une fois assujettie au royaume de Pagan, elle resta en marge du "noyau" central comme le montrent les limites géographiques que nous avons définies comme le territoire minimum du pouvoir central, *Tamradipa*. Ce sont ces limites territoriales qui nous ont amenées à considérer la région de Tagaung comme un territoire transfrontalier, une zone "tampon", intercalée entre la plaine de Birmanie centrale et le royaume du Yunnan ou Nan-Chao.

La légende de fondation fait état d'un royaume indianisé et situe sa création plusieurs siècles avant la naissance du Bouddha, l'attribuant à un prince Sakya qui avait quitté l'Inde. Elle mentionne ensuite une réoccupation de la cité par un autre prince en fuite vers le VI^e siècle avant notre ère. D'après la chronique du site, Tagaung aurait été, à l'époque du Bouddha, la capitale d'un royaume du nom de Kamboja³⁴⁹. Sur le plan archéologique, les fouilles réalisées entre 1967 et 1969 ont montré qu'il était impossible de faire remonter l'existence de Tagaung avant les premiers siècles de notre ère³⁵⁰.

Le site se présente sous la forme de deux petites villes jumelles fortifiées, juxtaposées l'une à l'autre. La plus petite dont l'enceinte forme un ovale imprécis, se trouve dans la partie nord. Les berges de l'Irrawaddy se sont déplacées vers l'est, et les eaux ont emporté une petite partie du mur ouest qui longe le fleuve. Néanmoins on y devine encore une porte. Des sondages effectués dans l'angle sud-ouest et de l'autre côté du mur ouest, ont permis de montrer que ce mur était une construction postérieure à l'enceinte occidentale initiale, après que celle-ci ait été totalement engloutie par le fleuve. À chacun de ces deux points (de part et d'autre du mur ouest dans l'angle sud-ouest), les fondations d'un bastion de plan carré ont été mises au jour. Ce dernier appartient au premier stade de construction de la fortification, puisque sa largeur est supérieure à la projection de l'angle que forment les murs sud et ouest. Le mur oriental s'étire sur une longueur d'environ 700 m et une porte d'accès en chicane, visible sur le plan, est ouverte dans le mur occidental, dans la partie sud qui n'a pas été emportée par les eaux du fleuve.

³⁴⁹ G.H. Luce & Pe Maung Tin 1921, p. 29.

³⁵⁰ Aung Thaw 1972, p. 103.

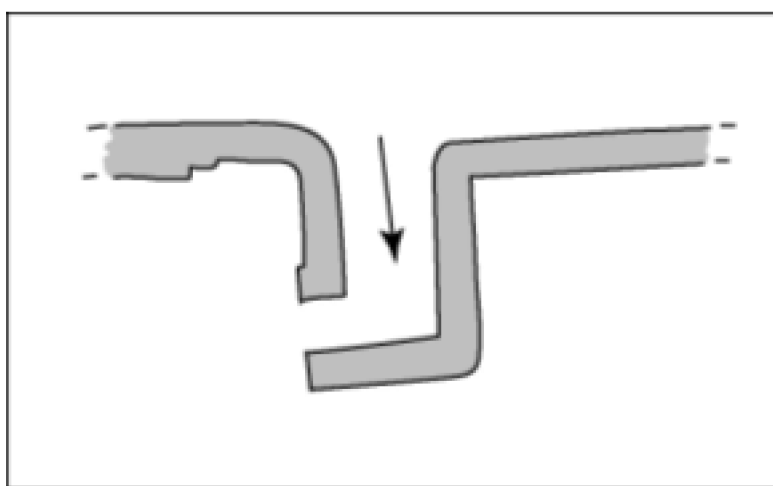


Figure 87. Tagaung – une porte de la ville

(d'après Win Maung 1997)

Le second ensemble fortifié, se situe au sud ; désigné sous le terme de “vieux Pagan”, il est de taille supérieure et ne possède de murs que sur trois côtés, le quatrième ayant sans doute été emporté par les eaux. Son plan rectangulaire est orienté nord-sud : la face orientale dépasse 1500 m, tandis que la face sud s'étire sur 750 m environ et que la face nord, qui est la plus courte, est conservée sur à peu près 500 m. Chacun des murs est et sud possède une porte d'entrée dont la configuration d'accès en chicane demeure un exemple unique en Birmanie. De nombreuses briques marquées au doigt ont été découvertes à maintes reprises sur le site, que ce soit au cours de fouilles ou de prospections³⁵¹. à l'intérieur de la fortification s'élève la pagode Shwezigon qui, d'après la tradition locale, aurait été construite sous le règne d'un roi de Tagaung du nom de Mingyi Maha en 445 avant notre ère³⁵². Seules des tablettes en terre cuite attribuées à la période de Pagan ont été retrouvées dans les ruines de ce monument qui a souffert de plusieurs tremblements de terre.

³⁵¹ Aung Myint & Moore 1991, p. ; Hudson 2001, p. 67.

³⁵² George 1915, vol. A, p. 37.



Figure 88. Tagaung – plan du site archéologique

(d'après Win Maung 1997)

Les prospections du site ont été brèves et incomplètes, faute d'autorisation spéciale pour séjourner sur les lieux, mais nous avons toutefois pu visiter une partie des vestiges. Le premier ensemble fortifié est clairement visible et le mur du rempart de brique est conservé sur une hauteur importante mais variable selon les endroits, et percé de plusieurs brèches. Cet ensemble est actuellement occupé par le village et constitue la zone la plus densément peuplée de la commune. La ville sud est en grande partie recouverte par les champs, mais son rempart marque souvent le paysage sous la forme d'une butte de terre ; la douve qui le longe permet également d'en suivre le tracé. Dans la zone *intra muros* sud de cette ville, nous avons noté la présence d'une forte concentration de fragments de tuiles en terre cuite à la surface d'un champ tout juste labouré. C'est également à l'intérieur de ce grand ensemble fortifié que le Département d'Archéologie de Mandalay, qui mène encore aujourd'hui des campagnes de fouille, a entrepris le dégagement d'un temple de brique découvert par les habitants en 2000. Le secteur dans

lequel l'édifice a été découvert était auparavant envahi par la végétation. Il n'en reste aujourd'hui que le pilier central sur deux des faces duquel s'appuie encore un Bouddha colossal; les façades et éléments de structures extérieures ont totalement disparu. Lors du dégagement du bâtiment, de nombreux fragments de sculpture ont été exhumés, ainsi qu'un ensemble d'environ 250 tablettes votives en terre cuite moulées. L'architecture des restes du temple ainsi que le matériel associé ont permis de dater cet ensemble à la fin de la période de Pagan. Lors de travaux agricoles, les habitants découvrent régulièrement des tablettes du même type, caractéristiques de la période de Pagan

Le royaume de Pattikera

Au-delà de l'Arakan se trouvait, comme nous l'avons évoqué plus haut, la frontière de l'empire de Pagan dont le voisin était alors le royaume de Pattikera. La localisation exacte de la ville même est inconnue, mais le territoire de ce royaume correspondait à l'actuelle région de Mainamati-Comilla-Chittagong, aujourd'hui la zone sud-orientale du Bangladesh. La limite territoriale entre l'Arakan et cet ancien royaume du Bengale est également mal définie. T. Frasch a proposé de considérer cette région comme une zone d'interaction et de « mobilité culturelle » en raison de l'accessibilité très aisée tant par voies terrestres que maritimes³⁵³. D'ailleurs, l'une des deux routes majeures reliant Pagan à l'Inde traversait l'Arakan et Pattikera³⁵⁴. Les mentions de ce royaume bouddhiste dans les chroniques birmanes sont nombreuses et récurrentes; d'autres témoignages apparaissent dans les sources propres au Bengale. Dans les sources birmanes Pattikera est mentionné à maintes reprises dans la *Chronique du Palais de Cristal*. On s'y réfère comme la frontière occidentale du royaume de Pagan; une autre histoire décrit les intentions du roi Kyanzittha de donner sa fille en mariage au prince de Pattikera; les dernières pages de la Chronique racontent que le monarque Alaungsithu, figure majeure du premier empire birman, fut dans l'une de ses vies antérieures le fils d'un roi de Pattikera; enfin, un autre chapitre du même texte relate une bataille qui se déroula à Pattikera entre l'armée du roi de Pagan et celle d'un usurpateur du trône d'Arakan³⁵⁵. La première mention datée du royaume de Pattikera figure dans un manuscrit rédigé en 1015, sans que la ville elle-même ne soit précisément localisée pour autant³⁵⁶. Une autre référence à ce royaume se trouve sur une "copper-plate" datant de 1220, et fait état de dons de terres religieuses à un monastère bouddhique de la part d'un fonctionnaire birman. Plusieurs auteurs ont suggéré que la capitale se trouvait sans doute sur les hauteurs avoisinantes de Mainamati où cette inscription a été découverte. Il est également

³⁵³ Frasch 2002, pp. 67-68

³⁵⁴ Chowdhury 1996, p. 97. Il est tout à fait possible que la mission birmane envoyée en Inde pour restaurer le temple de Bodhgaya, sous le règne de Kyanzittha, ait emprunté cette route.

³⁵⁵ GPC 1923, p. 99 au sujet des frontières de l'empire; p. 105 pour les projets d'alliance et de mariage de la fille de Kyanzittha; p. 120 concernant la légende des vies antérieures d'Alaungsithu; p. 121 à propos de la bataille contre Minpati.

³⁵⁶ Alam 1976, p. 21.

possible qu'elle soit recouverte par l'actuelle ville de Comilla car de nombreux vestiges archéologiques y sont régulièrement découverts au cours de travaux publics, attestant avec certitude que l'agglomération moderne est fondée sur un site beaucoup plus ancien³⁵⁷. En 1917, N.K. Bhattasali, curateur à l'époque du musée de Dacca crut avoir identifié la vieille ville de Pattikera. Au cours de travaux d'aménagements d'une route reliant Comilla à Kalir Bazar et traversant à mi-parcours les collines de Mainamati et de Lalmai, furent découvertes les ruines d'une ancienne forteresse « aux dimensions modestes » et associée aux vestiges d'autres bâtiments identifiés comme des monastères bouddhiques (*viharas*). L'identification proposée par N.K. Bhattasali reposait sur une description de Pattikera laissée en 1803 par Colebrook, découvreur de la "copper-plate", qui faisait état d'un fort établi sur une colline de la région et entouré de *viharas*³⁵⁸. La localisation précise de ce site pré-islamique n'a été retrouvée dans aucun rapport et les travaux d'aménagements de la voirie ont sans doute recouvert ou détruit ces vestiges. Les vestiges archéologiques très nombreux dans la région de Mainamati concernent essentiellement des structures religieuses, temples ou monastères bouddhiques, et si l'histoire ancienne du Bengale a plus largement bénéficiée de l'intérêt des chercheurs par rapport à l'Arakan ou la Birmanie en générale, l'extrémité orientale de la région apparaît comme un domaine d'étude étonnement délaissé. Pourtant, la ville de Chittagong figure parmi les ports les plus importants du Golfe du Bengale dans la *Géographie* de Ptolémée, description réitérée quelques siècles plus tard par les pèlerins et voyageurs chinois.

Un problème persistant subsiste quant à la toponymie des lieux. En effet, les sources indiennes font largement référence au Bengale oriental sous le nom *Samatata*. Celui-ci apparaît, par exemple, dans la *Brhatsamhita* et dans les inscriptions du pilier d'Allahabad érigé par Samudragupta ; on le trouve également sur de nombreuses plaques de cuivre (copper-plate)³⁵⁹. Le pèlerin chinois, Hiuen Tsang, qui se rendit sur les lieux au milieu du VII^{ème} siècle, y fait référence dans ses écrits sous le nom de *San-mo-ta-cha*³⁶⁰. L'usage du terme *Samatata* apparaît de façon autant systématique que celui de Pattikera pour désigner la même région, et même si l'appellation *Samatata* est attestée à des périodes bien plus anciennes, elle perdure néanmoins au-delà du XII^{ème} siècle. On sait que *Samatata* représentait une unité administrative qui dépendait d'une unité plus large, celle de *Vanga*³⁶¹, et que son territoire qui couvrait cette région incluait le secteur Comilla-Mainamati-Chittagong mais s'étendait bien plus au nord et comprenait également la région de Sylhet³⁶². Or le territoire de Pattikera ne semble jamais avoir été aussi vaste

³⁵⁷ Alam 1976, p. 23.

³⁵⁸ ASB 1922-23, p. 32.

³⁵⁹ Law 1954, p. 257.

³⁶⁰ Law 1954, p. 257.

³⁶¹ Le nom *Vanga* renvoie à un ancien royaume dont les limites territoriales et correspondent à l'ensemble du Bengale.

³⁶² Law 1954, p. 257.

et par conséquent, on peut s'interroger sur l'existence d'un découpage interne qui aurait subdivisé en unités plus petites le territoire de *Samatata*. Dans cette perspective, il serait possible que Pattikera ait été non pas un petit royaume autonome, frontalier de celui de Pagan, mais une région ou une sorte de "district", effectivement localisée aux marges de l'empire birman mais dépendant du royaume de *Vanga*. D'après un texte Jain³⁶³, *Vanga* était inclus au sein des seize *Mahajanapada*, c'est-à-dire les seize unités administratives qui subdivisaient le nord de l'Inde, du Bengale jusqu'à l'Indus, avant l'émergence de l'empire Maurya. Certaines de ces unités survécurent à cet empire et il semblerait que ce fut le cas de *Vanga* puisque ce nom apparaît, de longs siècles plus tard, comme celui d'un royaume sur lequel régna la dynastie Chandra³⁶⁴, contemporaine de la dynastie du même nom qui exerçait son pouvoir sur Vesali en Arakan.

XII. L'Arakan : Une « cité-état » aux frontières du Bengale ?

Introduction

De même que pour les autres régions de Birmanie, les sources fiables font largement défaut quant à l'histoire ancienne de l'Arakan. De plus, le peu de textes dont on dispose est extrêmement tardif et date généralement de la fin du XVIII^{ème} siècle³⁶⁵. Le *Rājwang* est une chronique arakanaise, au récit bien souvent légendaire, qui fournit la liste de rois et dynasties successives ayant exercé leur pouvoir sur la région depuis des temps les plus reculés jusqu'en 1784³⁶⁶. C'est essentiellement à partir de ce texte que Phayre a rédigé l'histoire de l'Arakan. Les sources birmanes, notamment la *Chronique du Palais de Cristal*, n'évoquent pas la région avant le XI^{ème} siècle et racontent comment le roi Anawratha aurait essayé vainement de s'emparer de l'image de Mahamuni³⁶⁷. Les sources épigraphiques, également peu nombreuses, sont précieuses. Ce sont des inscriptions en sanskrit traduites dans les années 1940. Un pilier gravé sous le roi Ananda Chandra, retrouvé près de Vesali constitue l'élément le plus important de ce matériel épigraphique : il porte, entre autres, une inscription de 100 lignes sur une face et une autre de 71 lignes sur un autre côté³⁶⁸. Ce pilier nous donne la lignée des rois de Dinnyawadi et Vesali et date du début du VIII^{ème} siècle³⁶⁹. D'autres inscriptions

³⁶³ Le *Bhagavatisutta*, cf. Chakrabarti 2000, pp. 377 & 379.

³⁶⁴ Law 1954, p. 268.

³⁶⁵ Raymond 1995, p 472, note 6.

³⁶⁶ Khan 1999, p. 11.

³⁶⁷ Raymond 1995, p. 476, note 18.

provenant des fouilles de Vesali, menées en 1957, ont procuré des informations sur la dynastie Chandra³⁷⁰. Une inscription sur plaque de cuivre ("copper-plate") a également été découverte fortuitement sur le même site ; provenant du même endroit, cette plaque est, semble-t-il, l'unique exemple de "copper-plate" jamais trouvé en Birmanie. L'étude paléographique fait remonter cette inscription au VI^e³⁷¹ siècle de notre ère.

On retrouve des éléments constants dans l'organisation spatiale des deux premières capitales, Dinnyawadi et Vesali, tandis que les quatre suivantes, toutes édifiées sur les rives du Lemro, marquent une nette rupture dans la manière d'occuper l'espace. Les deux premières cités spacieuses et chacune occupée pendant de longs siècles, laissent la place à de petits centres urbains éphémères qui disparaissent aussi vite qu'ils n'apparaissent. L'exploitation des axes fluviaux semble par ailleurs se décaler vers l'est par rapport à la période précédente puisque les rives du Kaladan sont délaissées au profit du cours du Lemro. Les événements historiques corroborent cette rupture temporelle entre l'abandon de Vesali et l'émergence des villes du Lemro, et font état des troubles politiques que voit naître le début du XI^e³⁷² siècle, et que traduit bien l'instabilité des implantations urbaines de cette époque. Au X^e siècle une invasion des Shan, venus de Haute Birmanie bouleverse le pouvoir politique en place et engendre cette longue période de troubles et d'instabilité. De plus, entre le XI^e et le XIII^e siècle, l'Arakan devient un territoire tributaire du royaume birman de Pagan.

Les deux premières cités, chacune de configuration très spacieuse, possèdent près de leur centre géométrique un secteur protégé par une enceinte et supposé être l'ancien quartier palatial. Elles ont également en commun le fait de posséder des aménagements hydrauliques destinés à l'agriculture mais dont notre connaissance actuelle se limite à de vastes réservoirs localisés près du secteur résidentiel. Des études d'après photographies aériennes permettraient peut-être, comme ce fut le cas pour certaines villes pyu, de déceler le tracé d'anciens canaux. Le régime des précipitations qui arrose l'Arakan varie entre deux extrêmes : la région est totalement sèche pendant la moitié de l'année, puis la saison des pluies déverse violemment des quantités d'eau excessives. Les températures sont suffisantes pour permettre de cultiver continuellement tout au long de l'année. L'eau de pluie ainsi stockée dans les grands réservoirs de chaque ville pouvait permettre la culture du riz pendant au moins une partie de la saison sèche. Ces aménagements urbains et hydrauliques, similaires en plusieurs points essentiels à ceux des anciennes villes pyu, pouvaient assurer l'autosuffisance alimentaire du royaume, voire produire un surplus dont il était possible de retirer des bénéfices. Si l'on peut rapprocher l'organisation du royaume d'Arakan, particulièrement au premier millénaire de notre ère, de celle des

³⁶⁸ Johnston 1943, p. 359. La provenance d'origine de ce pilier est inconnue.

³⁶⁹ Raymond 1995, p. 477.

³⁷⁰ Cf la publication de ces inscriptions dans Sircar 1962.

³⁷¹ San Tha Aung 1997, p. 27 ; pour une représentation de cette "copper-plate" cf la planche 16 du même ouvrage.

³⁷² Raymond 1995, p. 478.

“cité-états”, l'autosuffisance reste une caractéristique essentielle dans la définition de ce système politique. D'autres facteurs viennent soutenir l'hypothèse d'un système de “cité-état” en Arakan, notamment la surface limitée du royaume, l'absence apparente d'établissements secondaires ou d'autres centres urbains, contemporains et synchrones établis sur le même territoire. La pratique d'une économie de subsistance et une structure hiérarchisée de la population, comme l'atteste la présence d'une citadelle à l'intérieur de l'espace fortifié, peuvent être deux critères ajoutés avec certitude dans le cas des deux premières capitales : Dinnyawadi et Vesali.

Dinnyawadi



Le premier site urbanisé d'Arakan que l'on connaissait à ce jour est l'ancienne ville de Dinnyawadi. Il est également le plus septentrional des sites arakanais connus (carte 10). À l'instar des villes qui lui succéderont, ce premier établissement a été fondé au cœur des plaines limitées à l'ouest par le Kaladan et à l'est par le Lemro. La présence de ces deux fleuves, qui rejoignent directement les eaux du Golfe du Bengale, a en effet guidé et encadré toutes les implantations urbaines de la région par le passé.

Aucune fouille d'envergure n'a jamais été menée sur le site ; des découvertes fortuites ont mis au jour essentiellement des sculptures d'obédience bouddhique mais aussi brahmanique, conservées au musée du site, dans la pagode Mahamuni (ph. 483 à 489, pl. CLIX-CLX).

La ville est implantée en bordure d'un petit cours d'eau, le Thare Chaung, qui longe la face occidentale du rempart. Le tracé de la fortification dessine un ovale presque circulaire dont les mesures maximales atteignent 2600 m environ pour la longueur et 2300 m pour la largeur, portant l'ensemble de la surface enfermée à un peu plus de 4,4 km² ³⁷³, soit une surface quelque peu inférieure à celle que représente le site pyu de Halin. Au centre géométrique de la vieille ville se dresse la pagode qui renfermait la célèbre image de Mahamuni, aujourd'hui conservée à Mandalay, et dont la légende affirme qu'elle aurait été réalisée du vivant et en la présence de Gautama lui-même. Au sud du bâtiment, dans son voisinage, on peut suivre, par le biais d'images aériennes, le tracé d'une seconde enceinte de plan approximativement carré. Cette double fortification intérieure aux angles très arrondis est traditionnellement considérée comme l'ancien quartier palatial. L'étude de ces clichés a également permis de déceler la présence de quatre réservoirs creusés à proximité immédiate de chacune des faces de la citadelle ³⁷⁴. La face orientale de la ville n'est pas fermée : protégée par de hautes collines, elle n'a

³⁷³ Thin Kyi 1970, p. 6, (le texte donne des mesures en miles carré et non pas en kilomètres carré comme il l'indique) ; Gutman 1976, chap. I.

³⁷⁴ Gutman 1976, chap. I.

peut-être jamais été fortifiée. Il est possible que cette partie du rempart ait disparu, mais il est tout à fait plausible également que le plan d'origine du site ait intégré la topographie des lieux et utilisé le relief naturel en guise de clôture orientale. Dans le secteur sud-est, le mur de rempart s'incurve profondément vers l'intérieur du site et forme une sorte de long et étroit couloir (ph. 478 à 481, pl. CLVII-CLVIII). Cette distorsion crée un espace implanté au pied du relief naturel qui servait peut-être de réservoir d'eau en captant les écoulements ruisselants depuis le sommet de ces collines, c'est du moins ce que la configuration des lieux laisse à penser. Le rempart est encore en élévation dans cette partie du site, et sa fonction de récupérateur des écoulements naturels et des eaux de pluie paraît évidente aux yeux du visiteur. La présence des cours d'eau, dont le Thare Chaung qui borde la vieille ville à l'ouest et qui alimentait la douve de la vieille ville, et de cet éventuel bassin vaste et profond, conjuguées à l'ampleur de la surface que couvre l'espace fortifié soutiennent largement l'hypothèse d'une pratique de la riziculture *intra muros* à Dinnyawadi, comme on le verra dans le cas de la capitale suivante Vesali.



Figure 89. Dinnyawadi – plan d'après photo aérienne

(d'après Thin Kyi 1970)

Nous avons prospecté le site de Dinnyawadi, pour la présente étude, au début du mois de décembre 2002. À cette époque de l'année, les champs de paddy sont hauts et les traces du mur de rempart, dans la plupart des cas, se distinguaient au milieu des champs par la présence d'une végétation dissemblable (ph. 475, pl. CLVI). Le tracé de ce rempart est aujourd'hui invisible dans la partie nord-est. Sont essentiellement conservés des lambeaux de l'ancienne muraille dans la moitié sud ; le "couloir" que forme la distorsion de l'enceinte est également bien visible car il se trouve en dehors des aires cultivées et comme, nous l'avons déjà mentionné, sa hauteur est encore importante. Le tracé de ce "couloir" est, de plus, conservé dans sa totalité. Quelques traces éparses dans le secteur nord de la ville sont encore visibles, repérables par la concentration des briques au sol (ph. 474, 476-477 et 482, pl. CLVI à CLVIII).



Figure 90. Dinnyawadi – relevé des structures au sol (GPS)

D'après la tradition qui nous a été transmise par une chronique intitulée *Rājwang*,

Dinnyawadi aurait été fondée par un certain Mayaru et cette création remonterait à une date hautement légendaire : 2666 avant l'ère chrétienne. Cette tradition, outre ses aspects mythiques, fait mention de métissage et d'assimilation des cultures indiennes et birmanes³⁷⁵. Mayaru aurait été le roi fondateur de la première dynastie de Dinnyawadi. Une seconde dynastie, constituée de 25 monarques, aurait par la suite réoccupé la capitale, et ce dès l'an 146 de notre ère. Le roi Tsandathuria en serait à l'origine et c'est au cours de son règne que le bouddhisme aurait été introduit en Arakan. Certains historiens, notamment Phayre et Harvey, considèrent que Dinnyawadi fut capitale de l'Arakan de 146 à 788, date à laquelle émerge la dynastie des rois Chandra et le siège du pouvoir se déplace de quelques kilomètres vers l'est pour s'établir à Vesali ; cette datation s'appuie sur la chronique. D'autres historiens, notamment E.H. Johnston, s'appuyant sur les études paléographiques des inscriptions Chandra, placent la fondation de Vesali au IV^{ème} siècle ap. JC, vers les années 370.

Deux chroniques relatent l'abandon et le transfert de la capitale³⁷⁶. L'une affirme que la décision fut prise par le roi après que ses astrologues lui aient appris la destruction et des catastrophes prochaines sur la ville. La nouvelle capitale aurait été bâtie en cinq mois et après y avoir régné un an seulement, le roi fut assassiné par trois de ses ministres qui se succédèrent sur le trône pendant seize mois. La seconde version met en cause le caractère néfaste de la capitale car la mort de plus de 3000 hommes, éléphants et chevaux fut interprétée comme un signe mauvais augure. Ces incidents imputés à la malveillance du dieu Indra et à sa négligence quant à la protection du roi, auraient contraint au transfert de la ville. Le nouveau site fut également indiqué par Indra qui, s'étant transformé en âne, traça le plan de ses pas. Comme dans plusieurs légendes de fondation en Basse Birmanie, on retrouve ici le rôle d'Indra dans le choix du site et son intervention directe pour le tracé préalable au sol de la ville.

Vesali



Localisée au sud-est de la capitale précédente, la date de fondation du nouveau siège du pouvoir, Vesali, qui marque par ailleurs l'émergence de la dynastie Chandra, reste indéterminée. Pour certains qui se fondent sur les inscriptions de pilier d'Ananda Chandra, sa création remonte au IV^{ème} siècle de l'ère chrétienne, vers les années 350-70 ; pour d'autres qui suivent le récit des sources textuelles, notamment le *Rājwang*, Vesali succéda en tant que capitale à Dinnyawadi en 788 de notre ère. C'est au cours de cette période durant laquelle dominent les rois Chandra que les contacts avec le Bengale oriental, la région est du Bangladesh actuel, semblent les plus étroits. Une dynastie portant le même nom de Chandra, bouddhiste elle aussi, exerçait son pouvoir sur la

³⁷⁵ Khan 1999, p. 11.

³⁷⁶ Ces deux textes sont le *Danyawadi Ayedawpon* et le *Rakhaingyazawinthat*, cf. Gutman 1976, chap. I.

région de Comilla-Mainamati-Chittagong, région nommée à cette période *Samatata*. La tradition orale arakanaise fait état d'une invasion victorieuse de Chittagong par le roi de Vesali Tsulataing Chandra en 953, qui défit le chef local nommé Kantideva³⁷⁷. D'après P. Gutman, les données archéologiques permettraient de situer sa fondation vers le début du VI^{ème} siècle³⁷⁸. L'interruption du commerce à travers la Baie du Bengale au milieu du XI^{ème} siècle par les invasions Cola et les incursions en Arakan des populations venues de l'est auraient précipité la chute de Vesali (carte 10).

La ville fortifiée revêt la forme d'un ovale irrégulier et très étiré, proche du rectangle. La face orientale est toutefois plus courte que la muraille ouest, mesurant environ 3200 m. La largeur maximale du site approche les 2100 m, et la surface intérieure au rempart atteint 7 km² ce qui, en terme de grandeur, place Vesali entre Beikthano et Halin. De même qu'à Dinnyawadi, l'espace urbain s'est développé au pied de collines, mais dans le cas présent, le relief ne se substitue pas au rempart, à l'exception peut-être de l'angle nord-est. De nombreux petits cours d'eau traversent et alimentent l'intérieur du site ; le Rann Chaung longe pour sa part la face occidentale de la vieille ville. Plusieurs réservoirs destinés à récupérer les eaux de pluies se comptent sur le site dont un de taille importante dans le secteur est³⁷⁹.

³⁷⁷ Khan 1999, p. 17.

³⁷⁸ Gutman 1976, chap. I.

³⁷⁹ Thin Kyi 1970, p. 7.



Figure 91. Vesali – plan d'après photo aérienne

(d'après Thin Kyi 1970)

Certaines sections du rempart de brique sont encore clairement visibles, particulièrement le mur nord. Celui-ci a été récemment transformé en voie de passage et élargi par un comblement de terre réparti de part et d'autre du mur de brique (ph. 496 à 498, pl. CLXIII). L'ancienne douve se distingue également dans cette partie du site ; bien qu'elle soit aujourd'hui sèche et comblée, la trace de son creusement a laissé une légère dépression à la surface du sol. Rien ne demeure des faces est et ouest ; côté sud, seule une petite partie du rempart est accessible car coupé par un canal ou un petit cours d'eau, le pont permettant de le traverser était détruit lors de notre visite sur le terrain en 2002 (ph. 499, pl. CLIX). Localisée près du centre géométrique de la vieille ville, dans le secteur nord-est, la petite citadelle présente un plan rectangulaire allongé sur l'axe nord-sud. Sa présence figure parmi les caractéristiques communes avec le site de Dinnyawadi mais ici ses dimensions sont plus modestes et atteignent environ 500 m de long et un peu plus de 300 m de large. L'enceinte se détache clairement dans le paysage aujourd'hui,

en vertu de la loi du droit d'auteur.

notamment dans la partie sud-est. Comme à Dinnyawadi, de nombreux éléments de sculpture ont été exhumés soit au cours de fouilles soit à l'occasion de travaux agricoles (ph. 500 à 502, pl. CLXIV).

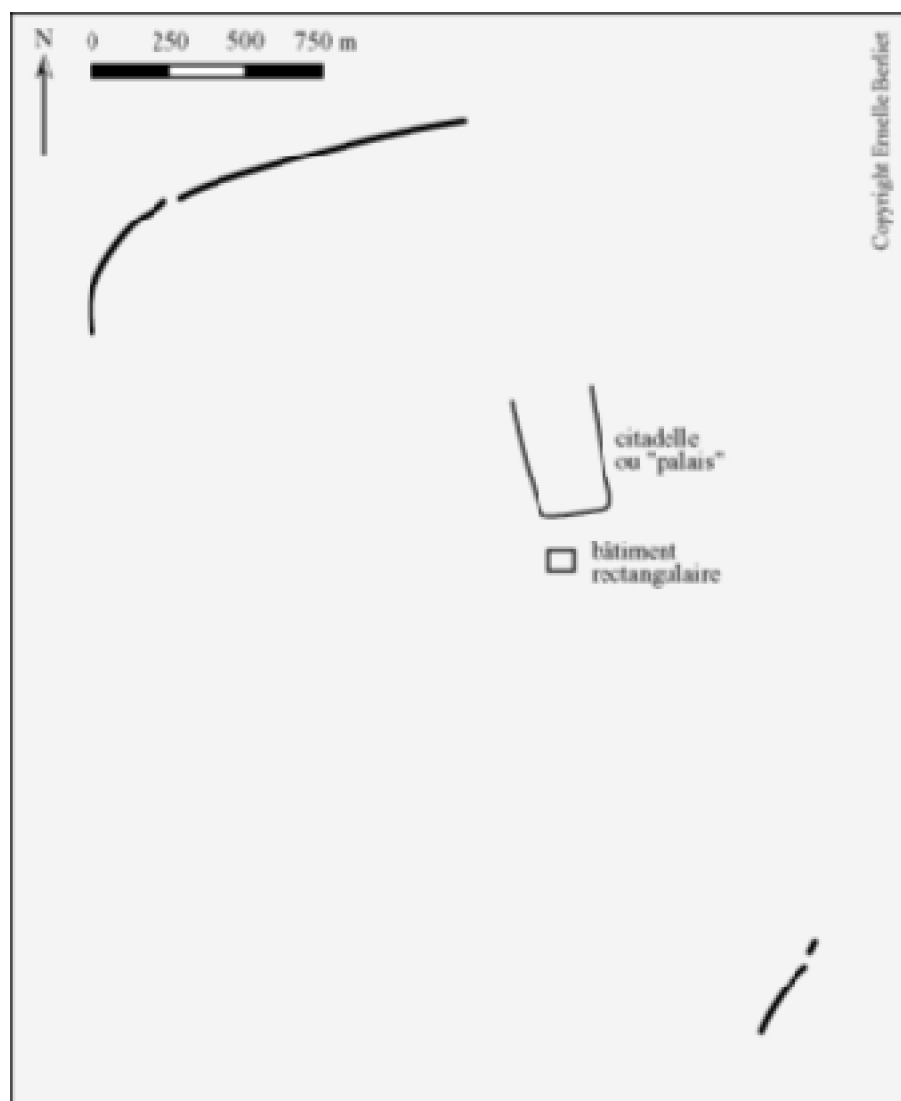


Figure 92. Vesali – relevé des structures au sol (GPS)

La période du Lemro

Comme nous l'avons préalablement évoqué, la chute de la dynastie Chandra en 957 et les bouleversements qui en découlèrent se traduisent par une période particulièrement instable que souligne également le caractère éphémère des implantations urbaines de cette époque. L'Arakan, qui entretenait jusqu'ici des relations semble-t-il assez proches avec le royaume voisin, l'actuel Bangladesh, devient tributaire de la monarchie birmane récemment établie à Pagan. La région se transforme donc à cette époque en une sorte de royaume vassal. Toutes les villes qui succèdent à Vesali sont localisées sur la rive

occidentale du fleuve Lemro. Le premier déplacement de capitale s'effectue à Sanbawak en 1018 ; celle-ci restera le siège du pouvoir arakanais jusqu'en 1103 et aurait été fondé par un descendant direct de la dynastie Chandra³⁸⁰. Le transfert suivant se déplace pour s'établir sur le site de Parein jusqu'en 1167. Le pouvoir politique régional s'établit ensuite plus au nord, toujours sur les rives du Lemro, à Hkrit dont la durée d'occupation sera la plus courte puisqu'elle ne servira de capitale que pendant 13 ans. Le site de Sanbawak est alors réoccupé et retrouve son statut de 1180 à 1237. Enfin le site de Launggret connaît une longévité plus durable et sera capitale de l'Arakan jusqu'en 1430 ; cela reste la plus méridionale des fondations urbaines connues dans la région. La dernière capitale, qui dépasse le cadre chronologique de cette étude, sera fondée à Myauk-U par Min Saw Mun ; ce dernier menacé par les luttes de pouvoir et les tentatives de conquêtes de l'Arakan tant de la part des Birmans du royaume d'Ava, que des Môn de Pegu, trouva refuge en 1404 auprès du Sultanat de Gaur (Bangladesh). À nouveau sur le trône, Min Saw Mun dut, en échange de l'aide du Sultan, renoncer au tribut que lui versait douze villes du Bengale et payer un tribut à son tour³⁸¹. Selon d'autres sources³⁸², les actes tyranniques de Min Saw Mun envers sa population auraient poussé celle-ci à demander de l'aide au royaume birman d'Ava. Le roi aurait alors fuit vers l'ouest et serait resté 26 ans au Sultanat de Gaur d'où il aurait tenté de reprendre son trône à plusieurs reprises, et même avec l'aide du royaume môn de Pegu. Grâce au soutien du sultan Jalaluddin, Min Saw Wun aurait reconquis son territoire et chassé les Birmans en 1430 puis fondé une nouvelle capitale, Myauk-U. Il ne reste que peu de vestiges de ces anciennes capitales de la vallée du Lemro et l'édification de rempart en terre semble être une caractéristique commune de ces implantations urbaines éphémères.

Prospections des sites du Lemro

Sanbawak



D'après les données du *Gazetteer* de l'ancien district d'Akyab, il ne resterait plus rien des vestiges de la vieille ville. Or les prospections, menées à l'aide d'un moine vivant sur le site, ont permis de relever quelques structures encore en place de l'ancienne capitale. Il reste une petite section d'un rempart en terre qui s'étend d'est en ouest sur environ 120 m. Les habitants, qui considèrent cette petite butte de terre comme un vestige de l'ancienne structure urbaine, en ont protégé l'accès (ph. 503-504, pl. CLXV). On ne rappellera pas ici les doutes et les difficultés d'identification que posent les constructions

³⁸⁰ Thin Kyi 1970, p. 8.

³⁸¹ Thin Kyi 1970, p. 9.

³⁸² Khan 1999, pp. 20-21.

de terre, mais une large douve, clairement identifiable, a été repérée aux abords immédiats du Lemro (ph. 505-506, pl. CLXV-CLXVI). Orientée nord-sud, elle est conservée sur plus de 1000 m et bordée d'un rempart de terre, peut-être même d'un double rempart, qui est visible sur près de 500 m (ph. 507-508, pl. CLXVI). Le second mur n'a pu être repéré nettement sur toute la longueur. Par ailleurs, l'emplacement de ces deux sections de rempart en terre, l'une orientée est-ouest et l'autre nord-sud, fait sens et il est tout à fait plausible que les deux structures aient appartenu à un même ensemble. À propos de la situation géographique du site, de nombreuses cartes de la région reproduisent celle figurant dans l'article de Thin Kyi (1970) et qui est erronée : elle localise Sanbawak tout à fait au sud du Lemro tandis que le site se trouve en fait bien plus au nord de la vallée, à 5 km au sud de Hkrit (carte 10). Le fait que l'auteur, mais également les textes britanniques, indiquent qu'aucun vestige de la ville n'est conservé tient peut-être à cette erreur de localisation.

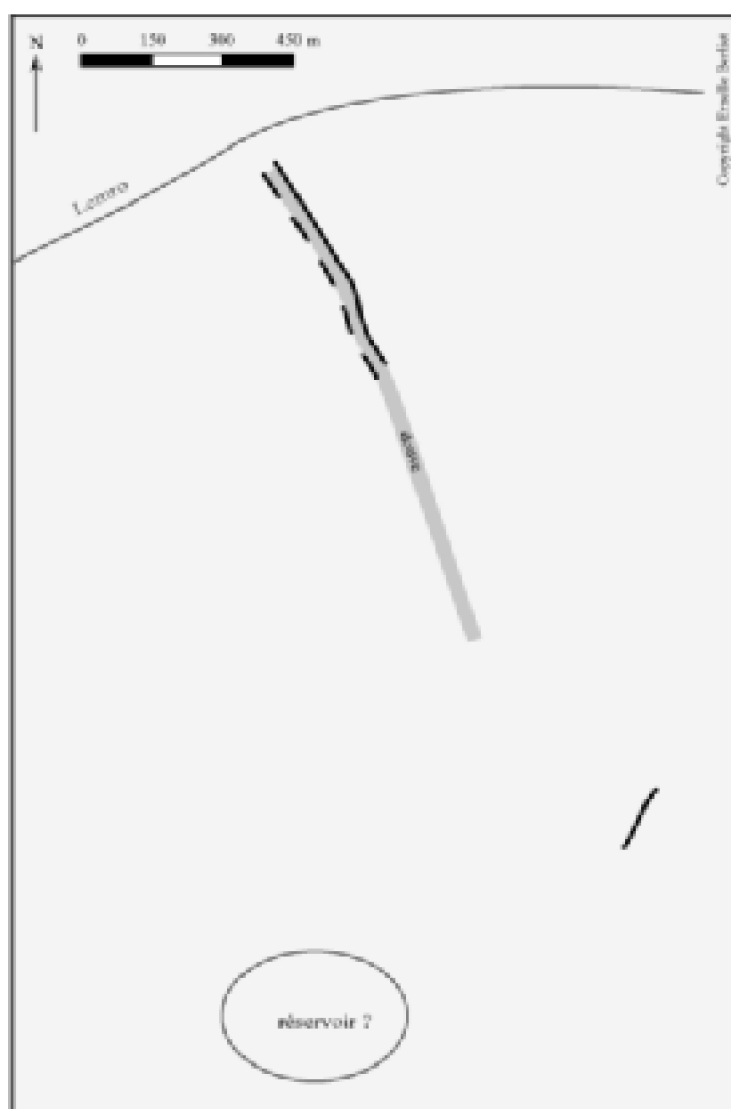


Figure 93. Sanbawak – relevé des structures au sol (GPS)

Parein



Les éléments défensifs de l'ancienne ville, qui étaient encore en place au début du XX^{ème} siècle, ont aujourd'hui totalement disparu (carte 10). Les sources anglaises font état de traces de murs et de bâtiments qu'elles décrivent très sommairement mais précisent que ces derniers étaient construits de pierre et de brique³⁸³. D'après un habitant du village actuel, le rempart aurait été démantelé il y a une quarantaine d'années pour récupérer les matériaux et édifier une pagode et une enceinte de monastère. La tradition orale rapporte également qu'une enceinte de grès, détruite il y a une dizaine d'années, délimitait le quartier palatial ; celle-ci aurait été de plan rectangulaire. À l'extérieur de cet enclos résidentiel, un stupa, nommé Nanoo, aurait été édifié dans le même temps que la capitale ; une pierre marque actuellement au sol le site de l'ancien édifice.

Hkrit



Cette ville, qui est la plus septentrionale des implantations de la région mais qui fut également la plus brève, est majoritairement peuplée de Chins à l'heure actuelle et n'est plus qu'un modeste village reculé (carte 10). Les vestiges sont peu nombreux mais relativement intéressants. On voit, encore aujourd'hui, les restes d'un rempart de terre qui se résument à un unique mur rectiligne. Celui-ci s'étend parallèlement au fleuve et suit un tracé nord-est / sud-ouest. Le départ de ce mur, visible mais inaccessible à cause de la végétation s'intercale entre deux collines ; on peut néanmoins le suivre sur environ 700 m (ph. 509 à 513, pl. CLXVII-CLXVIII). Il est également possible que la fortification ait intégré et utilisé les particularités topographiques du site dans son tracé. Pourtant en 1970, Thin Kyi donne une description de la ville à partir de photos aériennes et les vestiges du site semblent avoir formé un ensemble plus complet³⁸⁴. Toutefois, il faut préciser qu'aucune vérification de terrain n'a pu être menée à l'époque et que la description n'a pu se fonder que sur la lecture d'images. Le plan aurait formé un carré de 400 m de côté, bordé d'une douve étroite ; au sud de cette structure, l'auteur mentionne la présence d'un double rempart long d'un peu plus de 1000 m. Cette description s'accorde assez mal avec les vestiges que nous avons prospectés en 2002 ; peut-être que le mur de terre que nous avons relevé appartient à cette double structure protégeant la ville au nord. Par ailleurs, Thin Kyi n'évoque pas la présence du stupa de grès bien visible sur le site : de plan

³⁸³ Akyab District, p. 73.

³⁸⁴ Thin Kyi 1970, p. 8.

octogonal, à environ 400 m de là au nord-ouest de ce mur de terre (ph. 514, pl. CLXVIII). Sa superstructure est en partie ruinée et effondrée, mais l'édifice témoigne encore d'un passé sans doute plus lumineux que la situation présente de ce village isolé. La tradition, fort vraisemblable, fait remonter l'édification de ce stupa de pierre à l'époque où Hkrit jouissait de son statut de capitale.

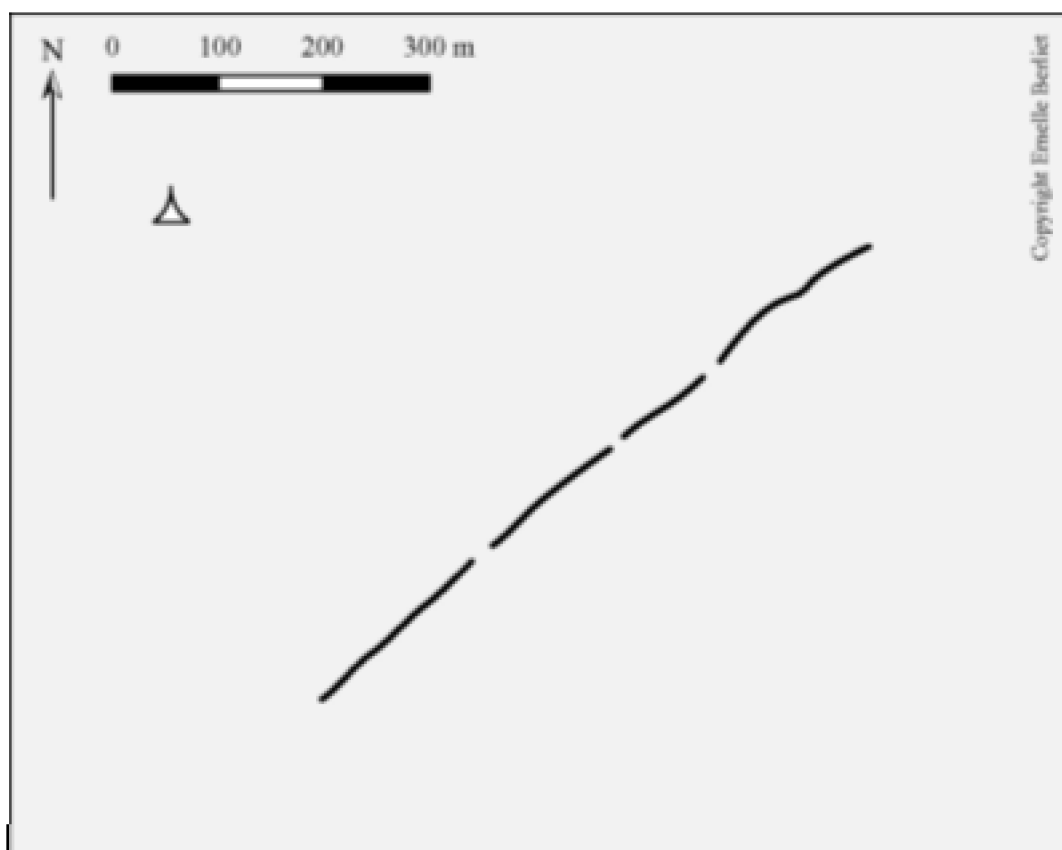


Figure 94. Hkrit – relevé des structures au sol (GPS)

Launggret

(လော့ဂရက်)

Aucun vestige n'atteste avec certitude du passé de la vieille ville. Là encore, une section de mur en terre, long de 150 m et considéré comme l'ancien rempart, se dresse sur la rive du fleuve et s'oriente perpendiculairement par rapport au cours d'eau (ph. 520, pl. CLXX). La description de Thin Kyi, toujours basée sur l'analyse de clichés aériens, précisait que la face ouest ainsi que les deux tiers du rempart avaient été emportés par le fleuve³⁸⁵. Au nord-ouest de ces vestiges difficilement identifiables, se trouvent alignés deux stupas (le Lemyethna et le Ratanabon, espacés de 150 m l'un de l'autre -

³⁸⁵ Thin Kyi 1970, p. 9.

ph. 518-519, pl. CLXX) et la célèbre inscription de Launggret (ph. 516, pl. CLXIX). Celle-ci, gravée sur un rocher en pleine nature, se situe à 600 m à vol d'oiseau des supposés vestiges de la ville, et 270 m de la pagode Ratanabon. Il ne reste en fait que deux monticules de brique de ces édifices originaux, chacun surmonté d'un petit stupa moderne (carte 10).

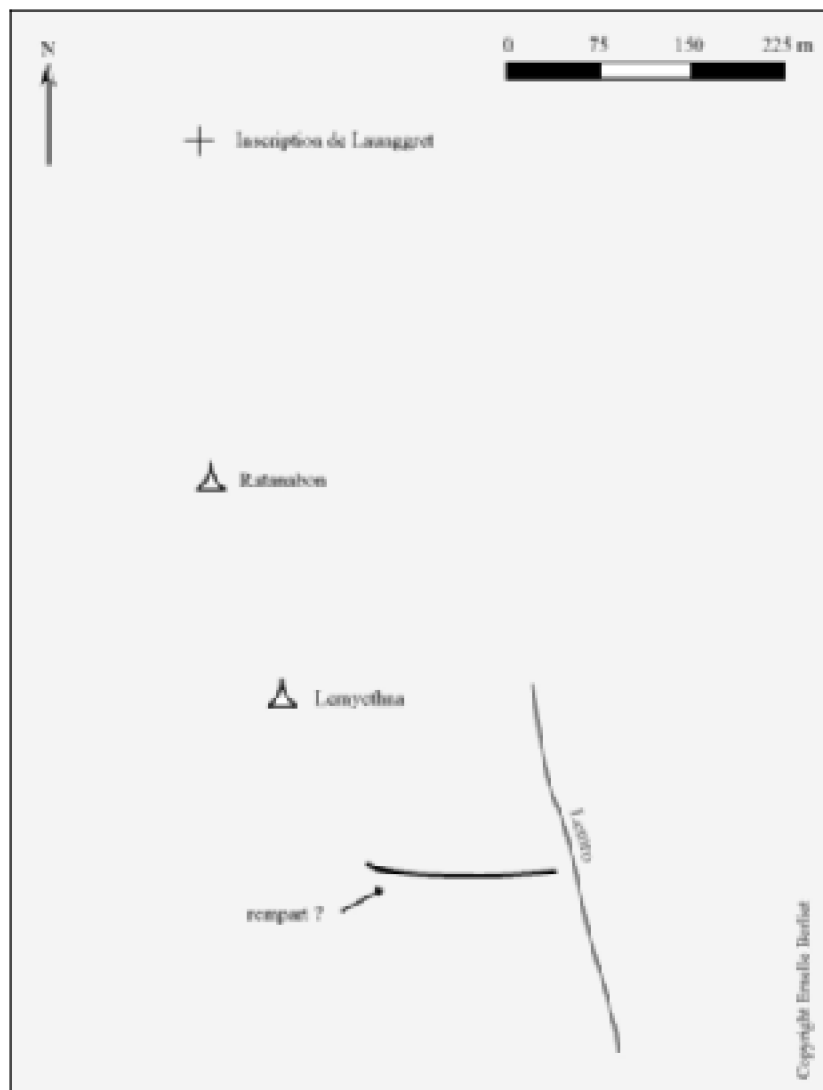


Figure 95. Launggret – relevé des structures au sol (GPS)

XIII. La région de Tavoy : un royaume en marge de la civilisation môn ?

Introduction

L'histoire de la Birmanie méridionale d'avant la fin du XIII^{ème} siècle demeure l'une des plus mal connues du pays. En effet, avant que les axes maritimes de grande distance ne se développent au cours de la période médiévale et que la région du Ténassérin ne devienne un carrefour des routes majeures, de larges zones d'ombre subsistent. Plusieurs fois disputée entre la Birmanie et le Siam, cette région n'a cessé d'être un enjeu stratégique et commercial de taille, et fut tantôt soumise par l'un de ces deux royaumes et tantôt par l'autre. Cette région doit sa prospérité à ses mines d'étain situées près de Pakayi (Pagaye), à une quinzaine de kilomètres à l'est de Tavoy³⁸⁶. On ne sait quel peuple était maître en ces lieux avant qu'Anawratha ne conquière les terres du Sud au milieu du XI^{ème} siècle. Très peu d'informations concernant la région de Mergui-Ténassérin nous sont parvenues bien que l'occupation humaine y soit attestée aux périodes anciennes.

Située sur le fleuve du même nom, la ville de Ténassérin (Taninthayi) est communément identifiée avec l'antique Tun Sun qui apparaît dans les récits chinois de la dynastie des Liang (502-556 ap. JC), et souvent décrite comme l'aboutissement d'une route commerciale menant vers la péninsule malaise³⁸⁷. Maurice Collis mentionne pour sa part, la découverte sur le site de céramique caractéristique de la dynastie T'ang (618-907 ap. JC)³⁸⁸. Divers auteurs font référence à Ténassérin et Mergui comme étant des villes portuaires importantes plus tardivement, au cours de la période médiévale. Ainsi, Ténassérin dès le XV^{ème} siècle dans les récits de Nicolo de Conti ou d'Abdur Razzak de Samarcande, puis au XVI^{ème} siècle dans les textes de Tristan d'Acunha et de Duarte Barbosa ; Mergui est fréquemment décrite à la même époque, notamment chez le voyageur Cesare de Frederici qui parcourut la région en 1568.

D'un point de vue strictement archéologique, le rempart de Ténassérin et son pilier de fondation en granit est l'œuvre des habitants du Siam et date de 1373. Son enceinte présenterait un tracé octogonal selon les sources britanniques, mais un plan dressé dans les années 1950³⁸⁹ fait état d'une ville parfaitement carrée de 1600 m de côté (exactement les mêmes dimensions qu'Amarapura), sillonnée d'un réseau de voirie orthogonal et très régulier. Ce type de ville correspond au modèle des grands centres urbains qui se développera dès le XIV^{ème} et jusqu'au XIX^{ème} siècle. Cette période que l'on qualifie souvent de "féodale" verra naître de nombreuses autres villes importantes construites sur le même schéma comme l'attestent Pegu, Toungoo, Shwebo, Amarapura ou encore Mandalay. La face nord borde la rive du fleuve Ténassérin tandis que la vieille ville s'intercale entre une rivière tributaire du fleuve, à l'est, et des collines situées à l'ouest. Deux promontoires se trouvent à l'intérieur de l'enceinte urbaine : l'un se trouve au nord, l'autre au sud. Le site lui-même n'a pas encore fait l'objet de prospections, faute d'autorisation. Le plus ancien témoignage épigraphique de la région date du règne du roi

³⁸⁶ Chhibber, H.L., 1934, p. 181-82.

³⁸⁷ *Imperial Gazetteer of India*, 1908-1931, Clarendon Press, Oxford, 3^{ème} éd., vol. XVII, p. 296.

³⁸⁸ Collis, M., 1953, p. 227.

³⁸⁹ Kan Hla 1978, p. 97 ; plan p. 94, fig. 6.

Sawlu (1077 ?-1084). Cette inscription aujourd'hui détruite, a été trouvée à Maunlaw, à une quinzaine de kilomètres au sud-est de Mergui, et était rédigée en langue pali³⁹⁰. La première inscription en langue birmane date de 1269 ; retrouvée dans la pagode Shinkodaw à Thandôk, près de Maunglaw, décrit des dons à cette pagode par un certain Nga Pôn, usurier du roi de Pagan Naratihapathi (1255-1287). On connaît également la mention d'un autre édifice bouddhique: il s'agit d'un monument nommé Zedawon et édifié par le roi Narapatisithu en 1208 sur une colline surplombant le fleuve.

Les îles au large de Mergui ont, pour leur part, été un lieu d'échange maritime considérable, mais aucune source bibliographique ne mentionne le moindre vestige archéologique dans ce secteur. Les prospections dans la région n'ont pour l'instant donné que trop peu d'éléments pour en tirer des résultats probants, et il faut surtout prendre en compte le fait que la plupart des 800 îles que compte l'archipel sont couvertes de forêts primaires. Ces conditions sont bien entendu inappropriées à laisser des traces d'une quelconque implantation humaine, même récente.

En ce qui concerne la région de Tavoy, peu de vestiges archéologiques subsistent dans cette partie septentrionale du Ténassérin, mais l'état de nos connaissances dans ce secteur est toutefois plus approfondi. Le recensement des sites dans la littérature coloniale britannique concernant l'ancien district de Tavoy avait regroupé un total de dix-neuf édifices bouddhiques auxquels s'ajoutaient les treize pagodes de la ville de Tavoy. Ces sources, mentionnent l'existence des vestiges de neuf villes anciennes, sans toutefois en donner les noms. Parmi ces neuf sites, la mention de sept d'entre eux a été retrouvée dans d'autres sources bibliographiques plus éparses, cinq ont été localisés et quatre ont fait l'objet de prospections : Atkalienaung et Yunmyo sont les deux sites qui n'ont pu être localisés ; Maungkara, Mokti, Thagara et Wedi ont été prospectés ; enfin le site de Kyethlut a été repéré sur carte mais non visité. Pour les périodes antérieures à celle de Pagan (1044-1287), les mentions d'anciens royaumes locaux concernent généralement le VIII^{ème} siècle de notre ère. Les sources traditionnelles contemporaines aux événements de cette période sont rares ou inexistantes, l'oralité demeure donc le moyen de transmission le plus fréquemment en usage en Birmanie. La région de Tavoy n'échappe pas à cette règle puisque les chroniques locales sont fondées sur la tradition orale. D'après celle-ci, Yunmyo serait la ville la plus ancienne des environs mais sa date de création et le nom de son fondateur sont tombés dans l'oubli. Il est mentionné à propos de ce site³⁹¹, qui n'a pu être localisé, qu'il était déjà en grande partie recouvert par les rizières au XIX^{ème} siècle. Atkalienaung serait également un des sites les plus anciens puisque les sources orales s'accordent à situer sa chute en 715 de notre ère et à l'attribuer à des Shan. Il s'agit plus probablement d'habitants de l'actuelle Thaïlande qui sont communément désignés par les Birmans, et sans aucune distinction, comme étant des Shan.

Suite à la destruction d'Atkalienaung, non localisée, la ville fortifiée de Maungkara, dont il reste quelques vestiges aurait été édifiée. La vieille ville de Tavoy, connue

³⁹⁰ Luce 1969, vol. I, p. 26.

³⁹¹ *List of Objects of Antiquarian and Archaeological Interest in British Burma*, p. 33, § n° 13.

également sous son nom vernaculaire Thagara, s'inscrit dans la continuité des fondations urbaines de la région. La tradition place sa fondation en 113 de l'ère birmane, soit en 751 de l'ère chrétienne, et l'attribue à un certain monarque nommé Thameinda. À la fondation de Thagara suivent celles de Wedi et Mokti. On ne connaît pas leur date de création mais toutes deux sont considérées, dans les sources traditionnelles, comme étant contemporaines l'une de l'autre et antérieures au XIII^{ème} siècle.

Prospection et état des lieux de la région de Tavoy

Maungkara



Situés à l'extrémité occidentale de l'actuelle commune de Dawei, les vestiges du rempart en brique de Maungkara sont encore visibles sur une partie de son ancien tracé (carte 11). Il subsiste aujourd'hui, à l'angle nord-ouest, près de 800 m de la fortification : 300 m sur la face nord et près de 500 m à l'ouest. Il ne reste presque plus rien de l'élévation du rempart, les structures encore présentes étant très souvent à l'affleurement du niveau de circulation actuel (ph. 521-522, pl. CLXXI ; ph. 527 à 529, pl. CLXXIII), sauf à l'extrémité occidentale de la face nord (ph. 524-525, pl. CLXXII). Aucune brique complète n'a pu être mesurée sur le site, mais de même que les autres constructions de la région, l'argile utilisée pour la fabrication des briques est grossière, de couleur chamois très clair après cuisson et contient de nombreuses inclusions de latérite ; certaines sont estampillées (ph. 523, pl. CLXXI). À l'est des vestiges, se dresse une pagode nommée Shin Shwebontha qui serait, d'après la tradition locale, un édifice ancien.

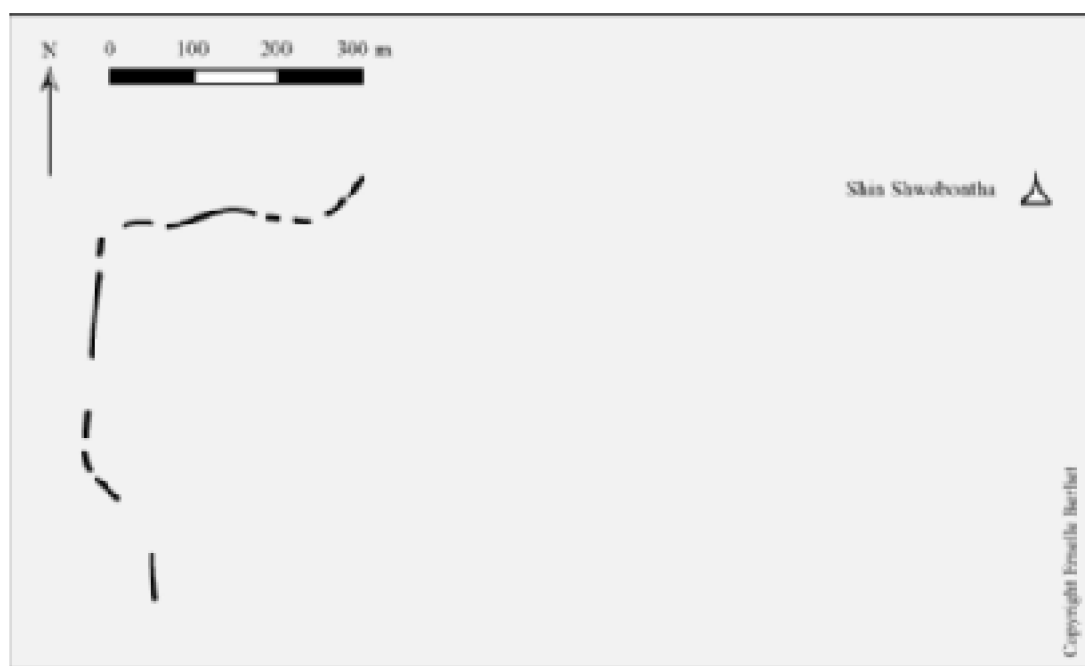


Figure 96. Maungkara – relevé des structures au sol (GPS)

Thagara-Tavoy



Cette ville est une des seules villes rondes de Basse Birmanie, sinon la seule (carte 11). La tradition locale situe, rappelons le, sa fondation en 113 de l'ère birmane, c'est-à-dire en 751 de notre ère. L'espace fortifié, d'une surface de près de 99 hectares, est enserré par trois remparts de brique presque circulaires, concentriques et séparés par de larges douves (ph. 532 à 538, pl. CLXXIV à CLXXVI). La lecture des vestiges à partir de photos aériennes ne permet pas de distinguer ces trois murs concentriques qui, sur ce type d'images, ne forment qu'un tout³⁹². C'est sur l'axe est-ouest que la ville est la plus large et atteint 1230 m environ dans sa partie médiane et jusqu'à 1600 m dans sa largeur maximum ; du nord au sud, toujours sur l'axe médian, les dimensions du site avoisinent 980 m.

Les briques correspondent à des modules de grandes dimensions que l'on trouve sur l'ensemble des sites antérieurs au XI^{ème} siècle, avec des dimensions qui atteignent 40 x 24 x 10 cm pour certaines et 42 x 23 x 7 cm pour d'autres. Quelques exemples de briques marquées au doigt ont été retrouvées sur le site par les équipes birmanes : ces témoignages archéologiques corroborent la tradition locale à propos de la période de fondation du site, largement antérieure au XI^{ème} siècle. Quelques exemples de briques estampillées ont également été découvertes par ces mêmes équipes³⁹³ ; celles-ci font

³⁹² Aung Myint & Moore 1991, p. 98.

écho aux briques estampillées que nous avons vues lors de nos prospections sur le site de Mokti. Le gabarit de ces briques portant des estampillages est similaire à celui des briques complètes, non marquées, que nous avons trouvées à Thagara³⁹⁴.

Dans la zone sud du secteur *intra muros*, s'élèvent les vestiges d'une structure de brique, peut-être postérieure à la fondation de la ville. Il reste de cette construction un mur orienté est/ouest visible sur 400 m, et qui formait autrefois la face sud de cet ensemble ; sont également encore en place la face orientale, sur une centaine de mètres, et l'angle sud-est qui relie ces deux murs. Le stupa le plus important de la ville, le Shinzalu, s'élève dans le secteur nord ; un autre édifice bouddhique se tient un peu plus au sud, dans la zone centrale du site. Plusieurs petits stupas, de plan carré, circulaire ou octogonal, s'élèvent sur le rempart même et sont considérés par la tradition locale comme contemporains à l'édification de la structure défensive : deux sont localisés sur le rempart extérieur nord et un autre sur le même mur de rempart, côté ouest (ph. 539 à 541, pl. CLXXVII). Des dégagements ont été entrepris il y a deux ans par le Département d'Archéologie de Rangoun, sur un tertre situé au centre de la vieille ville et que la tradition identifie comme le site de l'ancien palais, mettant partiellement au jour un bâtiment de brique barlong, divisé en plusieurs cellules et muni d'un avant-corps (ph. 530-531, pl. CLXXIV). Les résultats de ces fouilles n'étant pas encore disponibles, on ne sait quel type de matériel a pu être exhumé et donc la fondation du site et sa durée d'occupation demeurent pour l'instant incertaines. La contemporanéité de ce bâtiment avec l'édification du rempart n'est pas établie non plus pour le moment.

³⁹³ Aung Myint & Moore 1991, p. 99, fig. 16

³⁹⁴ Les mesures des briques marquées au doigt et estampillées sont : 41 x 20 x 7 cm et ? x 23 x 8 cm (Aung Myint & Moore 1991, p. 101).

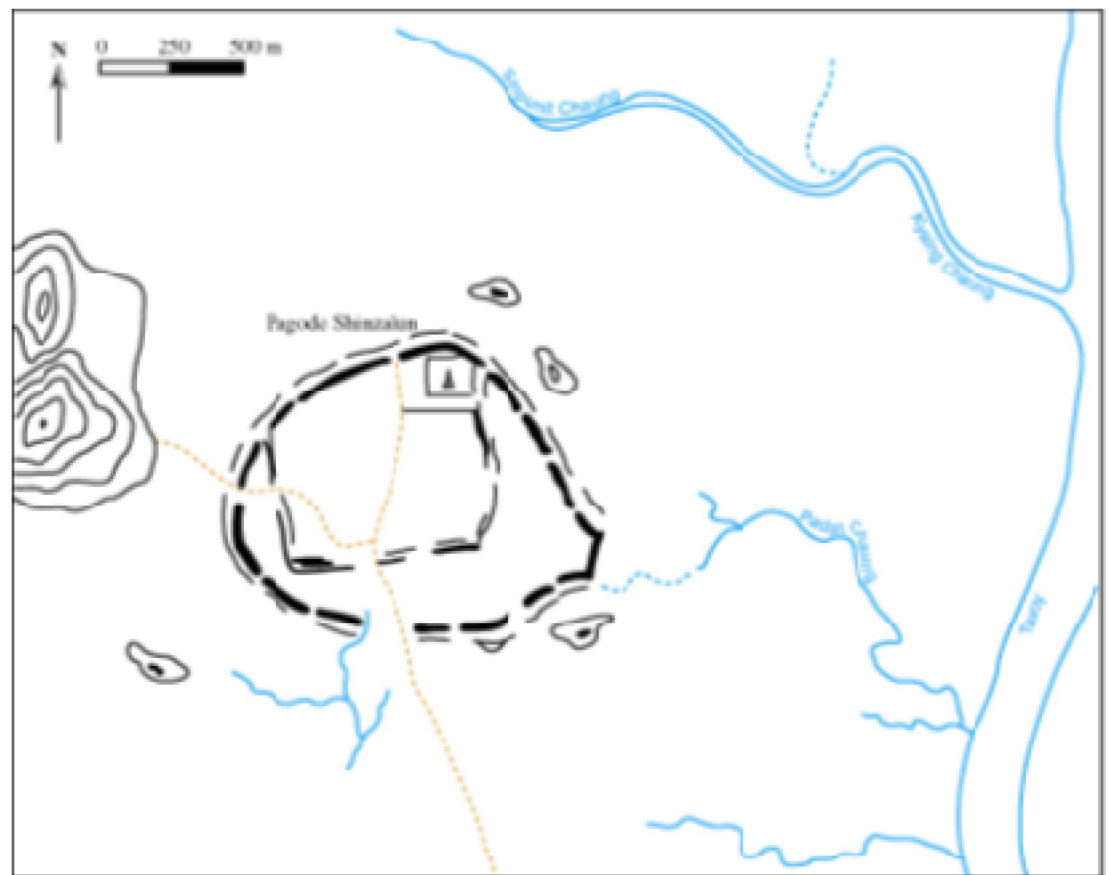


Figure 97. Thagara (Tavoy) – plan d'après photographie aérienne
(d'après Aung Myint & Moore 1991)

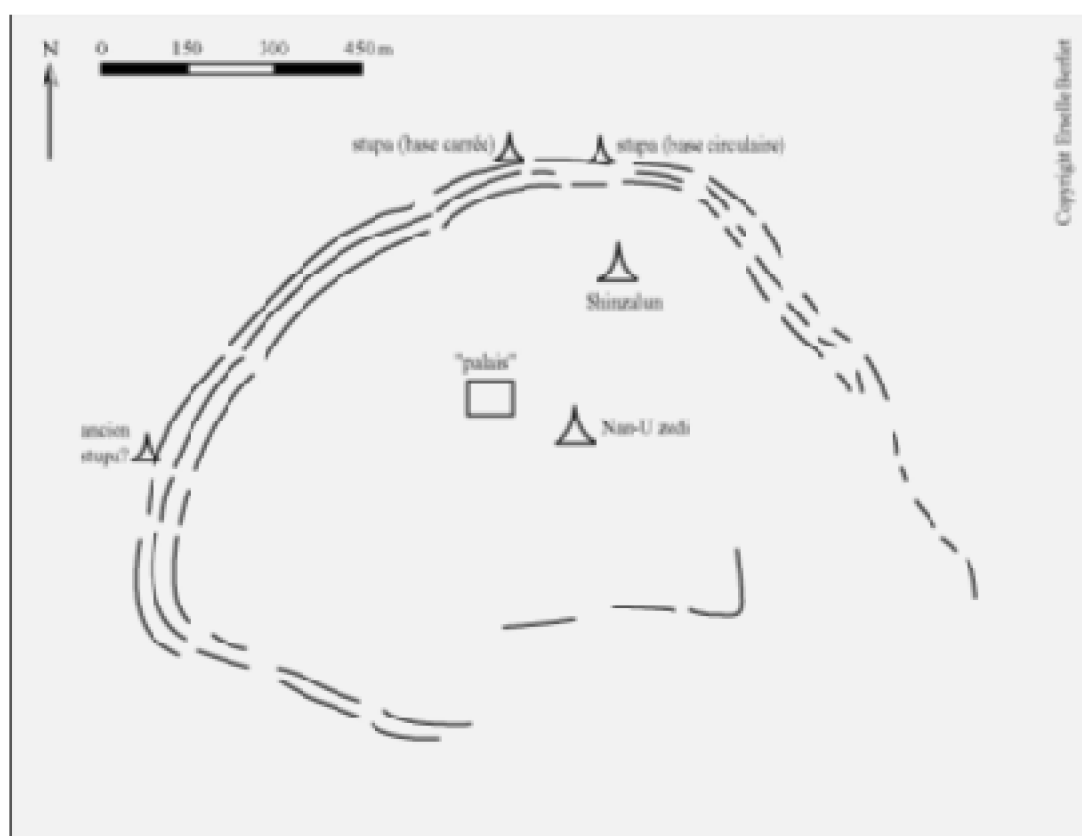


Figure 98. Thagara (Tavoy) – relevé des structures au sol (GPS)

Wedi

La vieille ville de Wedi possède encore un rempart presque complet dans son tracé : le mur nord est incomplet (ph. 544, pl. CLXXVIII ; carte 11), le mur ouest est entier et parfaitement rectiligne (ph. 545 à 548, pl. CLXXIX-CLXXX), et le mur sud s'arrête sur le bord d'une rivière (ph. 549-550, pl. CLXXX). Celle-ci constituait peut-être la limite est de la ville, mais on ne peut totalement écarter l'hypothèse d'un mur longeant la rivière car, si aujourd'hui aucune trace ne subsiste, il peut s'être effondré dans le cours d'eau. Le plan suivait très probablement une forme rectangulaire : la face ouest est conservée sur toute sa longueur mesure 850 m environ tandis que la face sud est encore en place sur 650 m. La surface minimum de l'espace *intra muros* peut donc être estimée à 55 hectares environ. Les briques utilisées dans cette structure atteignent des dimensions qui correspondent à des modules anciens et mesurent 40 x 17 x 8 cm. Dans l'angle nord-ouest apparaissent très clairement les traces d'une large douve. On trouve également dans la partie nord-est du site un large tertre, relativement élevé et sur lequel on distingue une nette concentration de tessons, qui cache très probablement des structures archéologiques et que la population locale interprète comme l'ancienne résidence palatiale de la ville (ph. 542, pl. CLXXVIII).

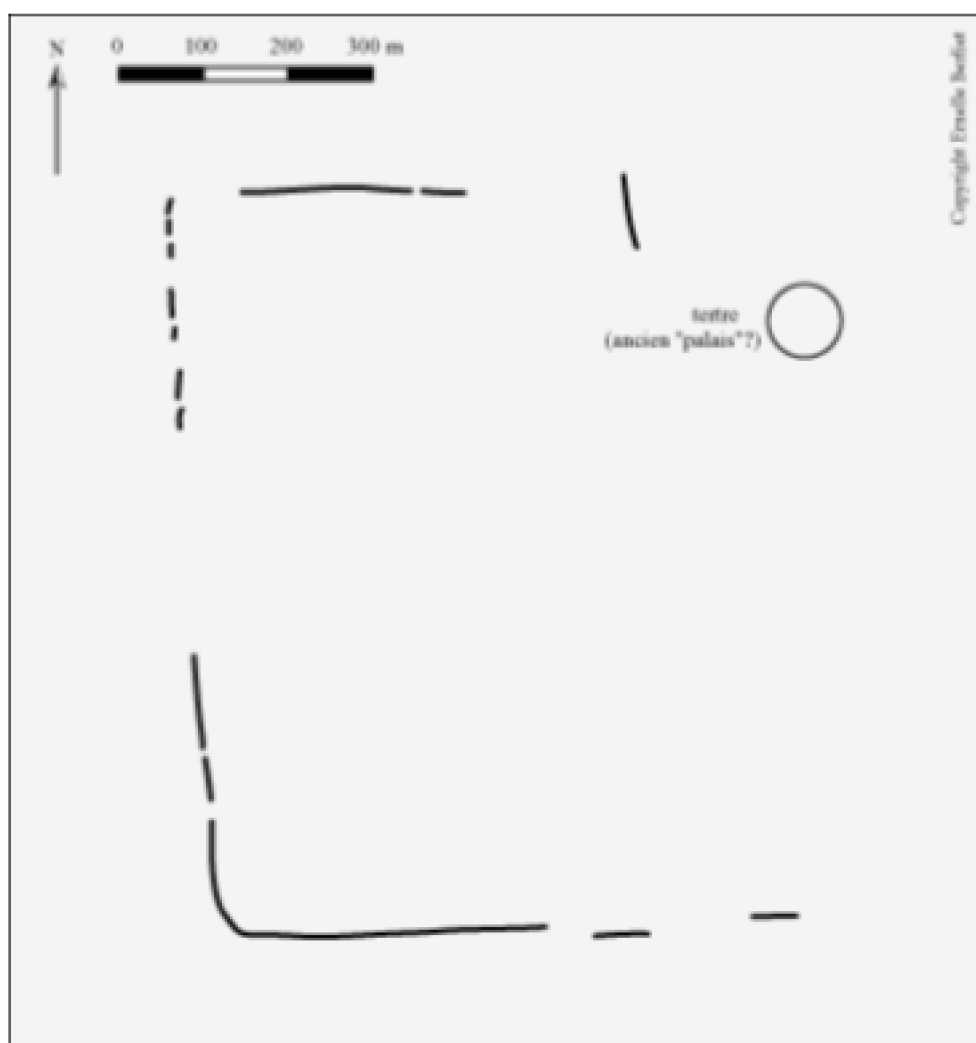


Figure 99. Wedi – relevé des structures au sol (GPS)

Mokti

(မုခ်တီ)

Le rempart de Mokti a fait plusieurs fois l'objet de recherche, notamment du Département d'Archéologie, mais les prospections n'ont pas donné les résultats escomptés : retrouver les limites de la ville avec son rempart (carte 11). Quelques découvertes qui ont été faites sur ce site ne sont toutefois pas inintéressantes. Tout d'abord, la pagode Shwe Mokti, qui est une construction moderne, est implantée sur un petit promontoire qui recouvrirait les vestiges d'un ancien palais qui serait, d'après l'histoire locale, contemporain au rempart. Si cette tradition est exacte, cela implique que ce point est géographiquement situé à l'intérieur de l'ancienne fortification, et que, par

conséquent, on détiendrait la localisation exacte de la vieille ville. Lors du creusement d'un puits domestique, les habitants ont retrouvé des briques accompagnées de tablettes votives en terre cuite de culte bouddhique. Une monnaie de forme circulaire, d'un diamètre atteignant 6,5 cm, a également été fortuitement retrouvée sur le site (l'endroit exacte de cette découverte ne nous a pas été précisé - ph. 553, pl. CLXXXI). Les carreaux de brique sont de grande taille et correspondent à des modules d'environ 40 x 20 cm, et plusieurs d'entre eux portaient des estampes circulaires (ph. 551, pl. CLXXXI). On retrouve ce type de module sur la plupart des sites antérieurs au XI^{ème} siècle, comme dans l'ancienne ville môn Ayetthema, ou sur des sites pyu de Birmanie centrale. L'une de ces tablettes est visible au monastère : elle est en terre cuite moulée, mesure environ 10,5 cm de large et 14 cm de haut, et porte une inscription, qui semble être en écriture thaïe, de deux lignes sur la partie inférieure de la face décorée (ph. 554, pl. CLXXXII). La monnaie porte des lettres probablement birmanes et semble très tardive. On connaît également à Mokti de nombreuses tablettes votives en terre cuite, portant des dédicaces en langue môn, qui furent rédigées par deux gouverneurs que le roi Kyanzittha (1084-1113) avait nommé à Tavoy³⁹⁵. Enfin, une dernière découverte a été exhumée dans un champ il y a une soixantaine d'années : une stèle en grès sculptée d'un Visnu à quatre bras sur Garuda qui marque aujourd'hui l'entrée de la ville et qui est considéré comme son génie protecteur ou *nat*. La divinité porte, entre autres attributs, une massue dans sa main droite (ph. 555-557, pl. CLXXXII).

XIV. Les Môn du Siam ancien : quelques éléments de comparaison

Introduction

L'émergence du royaume de Dvaravati

C'est aux abords du VI^{ème} siècle de notre ère que les terres du Golfe de Siam virent l'émergence du royaume Môn de Dvaravati. La naissance de cet état semble résulter d'une lente et progressive gestation puisque l'on ne connaît pas de rupture brutale entre les populations établies dans cette région aux époques protohistoriques et l'apparition de ce royaume qui marque le début des périodes historiques en Thaïlande. On constate au contraire une certaine continuité d'occupation qu'un long développement est venu transformer graduellement au cours des siècles pour fédérer en un état les diverses communautés de ce vaste territoire. L'histoire et l'occupation ininterrompues, de l'âge protohistorique au XII^{ème} siècle, sur les sites d'U Thong ou de Chansen en sont les plus beaux exemples³⁹⁶. Le cœur même de l'ancien royaume de Dvaravati représente un pays aux ressources multiples : des mines d'or de cuivre, de fer, de plomb et parfois

³⁹⁵ Luce 1969, vol. I, pp. 27 et 100.

d'étain se rencontrent à divers endroits³⁹⁷ ; le terroir, ensuite, se compose de vastes terres arables, d'un réseau hydraulique dense et généreux. Enfin, les habitants, selon leur zone d'implantation, pouvaient tirer profit des produits de la mer, de la forêt mais aussi de la montagne, dans un milieu rarement sujet aux catastrophes naturelles.

Pour certains auteurs, notamment H.G. Quaritch Wales, la région de Dvaravati anciennement dénommée Chin-Lin constituait une entité culturelle et politique clairement distincte de l'ancien royaume du Fu-Nan, centré sur le célèbre site d'Oc-éo dans l'actuelle Vietnam. Ce puissant voisin qui dominait largement la partie Sud orientale de la péninsule indochinoise connut une fin irrémédiable au milieu du VI^{ème} siècle. Toujours d'après ce même auteur, c'est la chute du Fu-Nan, jusqu'alors un écrasant état limitrophe, qui aurait donné l'opportunité au royaume de Dvaravati d'émerger³⁹⁸. Depuis la formulation de ces hypothèses, de nombreuses recherches archéologiques dans la région, favorisées par le caractère stable de sa situation politique, ont clairement montré la prédominance du Fu-Nan dans le bassin du Ménam. L'abondance d'un matériel typique et caractéristique, notamment sur le site d'U Thong, témoigne de la main mise du Fu-Nan sur l'ensemble de la région durant les premiers siècles de notre ère³⁹⁹. Le développement du royaume de Dvaravati connut son plus bel essor à partir du VIII^{ème} siècle puis ne résista pas, au tournant du I^{er} millénaire, à la montée en puissance et aux ambitions de conquête de l'empire Khmer.

Aujourd'hui, 65 sites au moins ont été repérés par le biais d'images aériennes dans la seule vallée du Chao Phraya⁴⁰⁰, l'ancien noyau du royaume de Dvaravati.

Les sources

Les sources concernant l'actuelle Thaïlande sont singulièrement peu nombreuses pour les périodes antérieures au VIII^{ème} siècle de notre ère⁴⁰¹. Les récits chinois sont, comme bien souvent en Asie du Sud-Est, les premiers témoignages textuels évoquant cette région. *L'Histoire des T'ang* s'y réfère sous l'appellation *To-ho* ou *To-ho-lo*, puis le moine Hian-tsang mentionne l'existence du royaume de *To-lo-po-ti* et le situe entre les royaumes de Sri Ksetra et d'Isanapura (Sambor Prei Kuk au Cambodge) ; par la suite, un second moine chinois, I-Ching, fera allusion à Dvaravati sous un nom très similaire au précédent (*To-ho-po-ti*), et enfin les compilations de T'ung-Tien, rédigées au VIII^{ème} siècle, rendent compte du royaume de *To-ho* ou *To-ho-lo*⁴⁰².

³⁹⁶ Wheatley 1983, p. 204 ; Vallibhotama 1992, p. 126.

³⁹⁷ Lyons 1979, p. 353.

³⁹⁸ Wales 1969, p. 7.

³⁹⁹ Loofs 1979, p. 342.

⁴⁰⁰ Vallibhotama 1992, p. 123.

⁴⁰¹ Lyons 1979, p. 352.

Le répertoire épigraphique, qui est peu abondant dans ce contexte, constitue notre seconde source d'information, et c'est par l'intermédiaire de ce corpus que nous est parvenu le nom de Dvaravati. On connaît à ce jour l'usage de trois langues dans cet ancien royaume : le vieux môn, employé pour les inscriptions dédicatoires ; le sanskrit qui était utilisé pour les enregistrements officiels ; enfin le pali pour les citations de textes bouddhiques⁴⁰³.

Tout d'abord, les découvertes provenant d'U Thong dont la plus importante reste une inscription de six lignes gravées sur une plaque de cuivre (copper-plate), rédigée en sanskrit et dont l'écriture utilise des caractères pré-angkorien⁴⁰⁴. Celle-ci, découverte près du rempart nord, fait état de l'accession au trône du roi Harsavarman, petit fils du roi Isanavarman. On ne reprendra pas ici le débat sur l'identification possible d'Isanavarman comme étant ou pas celui qui devint roi du Chen-la vers l'année 615, ni sur l'hypothèse de l'origine khmère de ce roi. Le contenu de ces quelques lignes ont en tous cas permis de prouver et d'interpréter la fonction de la ville d'U Thong comme étant la première capitale du royaume de Dvaravati. Une seconde inscription d'importance majeure, retrouvée dans la vieille ville de Nakhon Pathom, gravée sur une médaille d'argent et dont les caractères sont attribués au VII^{ème}-VIII^{ème} siècle, relate les travaux méritoires du roi de Sri Dvaravati. De même que dans le cas précédent, cette inscription a permis de supposer que Nakhon Pathom fut la seconde capitale du royaume⁴⁰⁵.

Choix de la zone étudiée

Dans notre perspective comparatiste, ce qui semble avoir été les limites politiques réelles du royaume de Dvaravati seront prises en compte, cela pour plusieurs raisons. Tout d'abord, le rayonnement culturel de cette civilisation Môn a de loin dépassé les frontières strictement politiques de Dvaravati pour s'étendre à des régions éloignées de la vallée du Chao Phraya comme la Thaïlande du Nord-Est⁴⁰⁶. Ces secteurs attestent d'une assimilation certaine de la culture de Dvaravati mais présentent également des traits culturels bien particuliers qui ne relèvent pas, *a priori*, de la même population. C'est en tous cas les témoignages que nous ont laissés les anciens occupants du Plateau du Khorat, ou ceux des vallées du Mun et du Chi, où l'usage des bornes bouddhiques (*sima*), à titre d'exemple. Très fréquentes et très répandues dans ces régions, ces pierres destinées à matérialiser les limites d'un espace religieux (souvent des salles d'ordination) ne constituent pas une pratique connue dans le bassin du Chao Phraya⁴⁰⁷, pas plus que

⁴⁰² Saraya 1999, p. 52.

⁴⁰³ Skilling 2003, pp. 104-105.

⁴⁰⁴ Wales 1969, p. 21-22 ; Wheatley 1983, p. 204.

⁴⁰⁵ Wheatley 1983, p. 206.

⁴⁰⁶ Lyons 1979, p. 353.

⁴⁰⁷ Skilling 2003, p. 101.

chez les Môn de Basse Birmanie.

Ensuite, les exigences d'une vision de comparaison requièrent bien entendu de confronter des éléments comparables. Le milieu et les conditions géographiques constituent le premier facteur qui s'impose d'emblée puisque le développement et la survie de ces sociétés traditionnelles se basaient essentiellement sur les ressources agricoles. Il convient donc de limiter la zone "étrangère" étudiée à des secteurs qui permettent, comme chez les Môn de Basse Birmanie, la culture du riz inondée, mais qui offre aussi la possibilité de contacts maritimes et d'en retirer ainsi des revenus liés à la pratique du commerce que proposent ces voies d'échanges. La moyenne vallée du Chao Phraya sera intégrée à notre étude dans la mesure où, même si cette région n'entre pas en contact direct avec la mer, le fleuve constitue une voie de communication de premier ordre et l'éloignement relatif des établissements de cette région au Golfe du Siam correspond par ailleurs à une distance équivalente de certains établissements môn de Basse Birmanie, notamment les villes fondées au nord de Pegu. En cela, la diversité des lieux d'implantation, et donc des ressources liées aux conditions géographiques, que l'on rencontre au sein même de l'état de Dvaravati est très proche des conditions de l'ancien royaume de Ramannadesa.

Présentation des principaux sites

Les capitales

U Thong

Comme nous l'avons déjà mentionné dans les pages précédentes, U Thong était, d'après les témoignages épigraphiques, la première capitale du royaume de Dvaravati. Implantée dans le bassin inférieur du Chao Phraya, le rôle prépondérant de la ville dans les échanges commerciaux transparaît à travers l'abondance du matériel étranger qui a été exhumé au cours des fouilles (carte 12). Cette hétérogénéité laisse également à penser qu'une société très cosmopolite peuplait peut-être la ville⁴⁰⁸. Cette première capitale de Dvaravati a sans doute joué un rôle important de relais entre le centre et le sud du pays comme le montre son implantation au cœur du réseau routier, sa situation de carrefour au croisement des grands axes terrestres. Une occupation continue est attestée sur le site depuis les périodes pré et protohistoriques jusqu'à l'époque de Dvaravati à la fin de laquelle le site est brutalement abandonné. Étonnamment délaissé durant toute la durée de l'occupation khmère en Thaïlande, le site reprend vie à l'époque d'Ayudhya⁴⁰⁹.

Le rempart de terre qui était probablement rehaussé d'une palissade de bois décrit un plan irrégulier et plus ou moins elliptique, allongé nord-nord-est/sud-sud-ouest avec une face occidentale rectiligne, opposée au mur oriental qui s'incurve largement vers l'extérieur ; les raccords qui les relient à la face sud sont très arrondis et s'opposent

⁴⁰⁸ Saraya 1999, p. 97.

⁴⁰⁹ Boisselier 1965, pp. 144 et 151.

également à l'extrémité nord qui forme une pointe orientée vers le nord-nord-est.



Figure 100. U Thong – plan général du site archéologique

(d'après Boisselier 1965)

Si l'existence de cultes hindouistes, tant sivaïte que visnuïte, est attestée à U Thong, le bouddhisme n'en reste pas moins la religion dominante comme le montre les édifices religieux et le matériel archéologique. De nombreux stupas, localisés tant à l'intérieur de la ville que hors les murs, ont été dégagés lors des investigations menées dans les années 1960. On y rencontre des stupas sur base carrée avec des édifices miniatures aux angles mais également des édifices à base octogonale (stupas n° 6, 13, 15, 28) qui sont considérés, en Basse Birmanie comme une signature du peuple Môn. Q. Wales mentionne également la présence d'un monastère bouddhique, ou *vihara*⁴¹⁰. Le matériel mis au jour compte de très nombreuses figurines en terre cuite moulées à représentation humaine et animale. Des tablettes votives bouddhiques en argile cuite sont également présentes sur le site, et l'on soulignera les ressemblances de ces objets par la forme, la taille et l'aspect général avec les tablettes pyu de Birmanie centrale⁴¹¹. Une grande quantité de perles a également été découverte, mais aussi quelques bijoux en or, de la vaisselle de bronze, des empreintes de sceau et surtout des médailles d'argent qui attirent plus particulièrement notre attention. Ces médailles relativement courantes dans le

⁴¹⁰ Wales 1969, p. 25.

⁴¹¹ Pour un exemple de ces tablettes, voir Boisselier 1972, fig. 16.

contexte du royaume de Dvaravati portent des symboles très répandus en Asie du Sud-Est tels que la conque, le soleil levant et le srivasta. Ces objets, très répandus en Birmanie aux époques antérieures à la conquête birmane, et que l'on trouve tant chez les Pyu que chez les Môn ou encore en Arakan et dans l'état Shan, sont souvent interprétés comme des monnaies dans le contexte de la Birmanie ancienne. À l'inverse, les auteurs traitant de l'archéologie de Dvaravati perçoivent plus volontiers ces mêmes objets comme étant des médailles à usage rituel ou qui pourraient être employées comme dépôt de fondation⁴¹². Ce sont les inscriptions que portent ces médailles, qui font souvent allusion à des actes méritoires, qui ont poussées les chercheurs à les interpréter comme telle. La question sur l'usage de ces objets restent néanmoins ouverte au débat.

Nakhon Pathom

Seconde capitale du royaume, Nakhon Pathom est également l'une des plus vastes villes de Dvaravati. Elle aurait été fondée au cours du dernier quart du VII^{ème} siècle, à une période d'extension du pouvoir et de développement du commerce maritime. Il n'est pas exclu que les troubles politiques que connut le Chenla à cette époque laissa une opportunité au royaume de Dvaravati d'étendre et d'affirmer ses propres frontières⁴¹³. Parallèlement à cette situation, la dynamisation des échanges maritimes dans la région, notamment avec le royaume de Srivijaya, favorisa sans doute l'émergence de cette nouvelle capitale à proximité des rivages du Golfe de Thaïlande⁴¹⁴ (carte 12).

Comme précédemment évoqué, deux médailles d'argent portant des inscriptions ont été retrouvées sur le site et ont d'identifié Nakhon Pathom comme l'ancienne capitale du royaume. La paléographie de ces mêmes inscriptions a permis de dater le site dont la fondation remonterait, d'après G. Coëdès, au VII^{ème} siècle de notre ère⁴¹⁵. Les fouilles qui ont été effectuées sur le site ont révélé très peu de niveaux stratigraphiques et peu de matériel pour les périodes antérieures à celle de Dvaravati, à l'inverse d'U Thong où une population anciennement installée sur le site était encore présente lorsque celui-ci devint un centre urbain fortifié. Contrairement à cette première capitale, les Khmers réoccupèrent Nakhon Pathom.

L'espace fortifié trace un rectangle irrégulier aux angles très arrondis, et qui se déploie d'est en ouest. Un cours d'eau traverse également le site. Au centre géométrique de la vieille ville se dresse le Phra Pathon. Le dépôt de fondation du monument a été retrouvé intact et *in situ*. Celui-ci se composait d'un mobilier en bronze varié comprenant, entre autres, des chandeliers à trois branches, des cymbales et clochettes ainsi qu'une plaque représentant le Bouddha. À l'extérieur de l'enceinte, en direction du sud-ouest, fut édifié le Wat Phra Men. La superstructure de l'édifice, qui était sans doute un stupa, a

⁴¹² Skilling 2003, p. 93.

⁴¹³ Wales 1969, p. 32.

⁴¹⁴ Saraya 1999, p. 107.

⁴¹⁵ Wales 1969, p. 33.

disparu. Seuls les niveaux inférieurs du monument sont conservés et présentent une base carrée entourée d'une galerie et de terrasses cruciformes et concentriques. L'ensemble rappelle le stupa de Paharpur (actuel Bangladesh) ou le temple Ananda de Pagan. À l'intérieur de la galerie, quatre Bouddhas assis, taillés dans de la quartzite, s'appuient au corps du bâtiment central. On ne peut s'empêcher de penser aux nombreuses structures à pilier central contre lequel s'adosse quatre Bouddhas que compte la Birmanie centrale, notamment à Pagan, mais que l'on rencontre également dans la dernière capitale pyu Sri Ksetra. Un peu plus au nord, toujours hors les murs, s'élève le Phra Phatom mais, la structure d'origine ayant subi diverses rénovations n'est plus lisible. Les Khmers l'ont d'abord transformé en temple, puis de lourdes modifications sont venues se surimposer au XIX^{ème} siècle.

L'art et l'architecture de Nakhon Pathom, dans leur ensemble, atteste de la présence de plusieurs courants religieux sur le site et la pratique du bouddhisme theravada mais aussi mahayana⁴¹⁶. Cette variété des croyances reflète sans doute la mixité de la population de ce grand centre commercial.

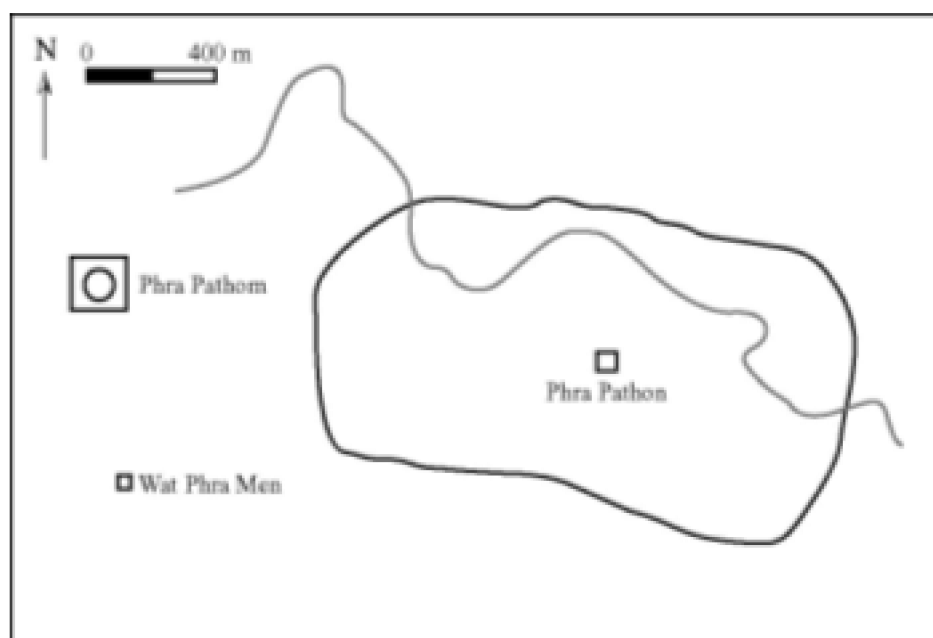


Figure 101. Nakhon Pathom – plan général du site

(d'après Wheatley 1983)

Lamphun

Cette ville non fortifiée était la capitale du royaume d'Haripuñjaya, le troisième royaume môn. Ce dernier est le plus mal connu et le plus septentrional des trois (carte 12). Il est également celui dont le territoire était le plus restreint, celui dont la zone d'influence était la plus limitée sur le plan géographique. Ce royaume centré sur la ville de Lamphun aurait été fondé, d'après des chroniques en pali, au VIII^{ème} siècle par la princesse Camadevi,

⁴¹⁶ Saraya 1999, p. 111.

originaires de la région de Lopburi. Cette petite entité territoriale et politique conserva son indépendance à la période khmère mais ne pu résister à la domination thaïe et tomba entre leurs mains à la fin du XIII^e siècle, en 1290⁴¹⁷. La plus ancienne inscription môn découverte sur le site remonte au XI^e-XII^e siècle tandis que des textes thaïs plus tardifs évoquent l'existence du royaume d'Haripuñjaya au VI^e-VII^e siècle de notre ère⁴¹⁸. Les édifices religieux, qui semblent être les seuls témoignages du passé de la ville encore en place, datent des XII^e et XIII^e siècles⁴¹⁹, le principal monument étant le Wat Kukut, stupa de plan octogonal. Pourtant, du matériel typique de la période de Dvaravati, notamment des stucs ont été retrouvés en nombre conséquent sur le site⁴²⁰.

Les établissements « secondaires »

La vallée inférieure du Chao Phraya

L'urbanisme ancien de cette région, couverte de plaines inondées, se caractérise par la présence d'un nombre limité de sites, constituant un réseau urbain relativement lâche par rapport aux régions septentrionales de la vallée du Chao Phraya. Ces villes plus éloignées les unes des autres que dans le nord du pays enserrant également de leurs remparts des surfaces beaucoup plus vastes⁴²¹. On retiendra de ce secteur l'image de grands centres urbains rares et espacés sur le territoire, mais postés à des endroits clés pour l'économie du royaume Môn, tournée à la fois sur le commerce maritime extérieur et sur les ressources intérieures du pays, particulièrement la riziculture.

Ku Bua

La vieille ville de Ku Bua fait partie des sites les plus proches de la côte du Golfe du Siam (carte 12). Légèrement en retrait du rivage, elle est directement accessible par les voies fluviales du Mae Klong, profitant ainsi de la proximité de la mer mais aussi des terres fertiles intérieures. Son plan qui forme un rectangle presque régulier et très allongé s'oriente approximativement nord-nord-ouest/sud-sud-est ; une vaste douve, large d'une cinquantaine de mètres, longe l'extérieur de ce rempart. Un petit cours d'eau saisonnier entre vers l'angle sud-ouest et traverse la moitié méridionale de la ville, alimentant les douves sur son passage. De nombreux stupas ou structures archéologiques parfois mal connues, sont dispersés à l'intérieur du site et dans ses environs, avec une concentration qui semble plus marquée dans la zone sud.

⁴¹⁷ Dupont 1959, pp. 92-93.

⁴¹⁸ Saraya 1999, p. 151.

⁴¹⁹ Wales 1969, p. 85.

⁴²⁰ Saraya 1999, pp. 55-56 & 151 ; Wales 1969, p. 86.

⁴²¹ Vallibhotama 1992, pp. 124-25.

Le monument le plus important demeure le Wat Khlong, structure rectangulaire, érigé au centre de la vieille ville. Des dégagements entrepris sur ce bâtiment par J. Boisselier en 1964 ont montré l'usage de briques portant des empreintes de doigt⁴²². Ces traces soulignent les diagonales, faisant de ces briques des exemplaires identiques à ceux que l'on retrouve dans la Birmanie ancienne, tant dans la zone centrale occupée par les Pyu que dans le Sud peuplé alors par les Môn. Les briques de l'époque de Dvaravati en Thaïlande, qui sont généralement connu pour leur fabrication particulière mêlant la balle de riz à l'argile, ne présentent jamais, à notre connaissance, de telles marques sur leur surface. Un autre spécimen décoré a été retrouvé dans l'appareillage de la structure : cette brique portait une roue de la loi, imprimée sur une face⁴²³. Parmi les objets les plus fréquents et les plus célèbres qui ont été exhumé du site, on compte de nombreuses figurines et stucs qui proviennent, pour la plupart, du stupa n° 10. Les effigies royales mais aussi les représentations de princesses accompagnées de servantes demeurent parmi les objets les plus fréquemment illustrés de l'art de Dvaravati. De nombreuses autres figurines mettant en scène des musiciens, danseurs ou guerriers mais également des prisonniers sont relativement nombreuses. C'est également à Ku Bua que l'on a retrouvé des images en terre cuite, provenant de la décoration des murs, et représentant des marchands étrangers originaires d'Asie Centrale, reconnaissables au couvre-chef qui les coiffe⁴²⁴. Des figurines similaires ont également été retrouvées sur d'autres sites près de Ku Bua, notamment à Thung Setthi qui est le site le plus proche de la mer parmi les villes portuaires du royaume de Dvaravati⁴²⁵.

⁴²² Boisselier 1972, p. 76, fig. 40 & 41.

⁴²³ Boisselier 1972, p. 38 & p. 75, fig. 35.

⁴²⁴ Wales 1969, p. 59 & pl. 32-34.

⁴²⁵ Skilling 2003, p. 87 & illustrations n° 7 à 19 (pp. 90-92).

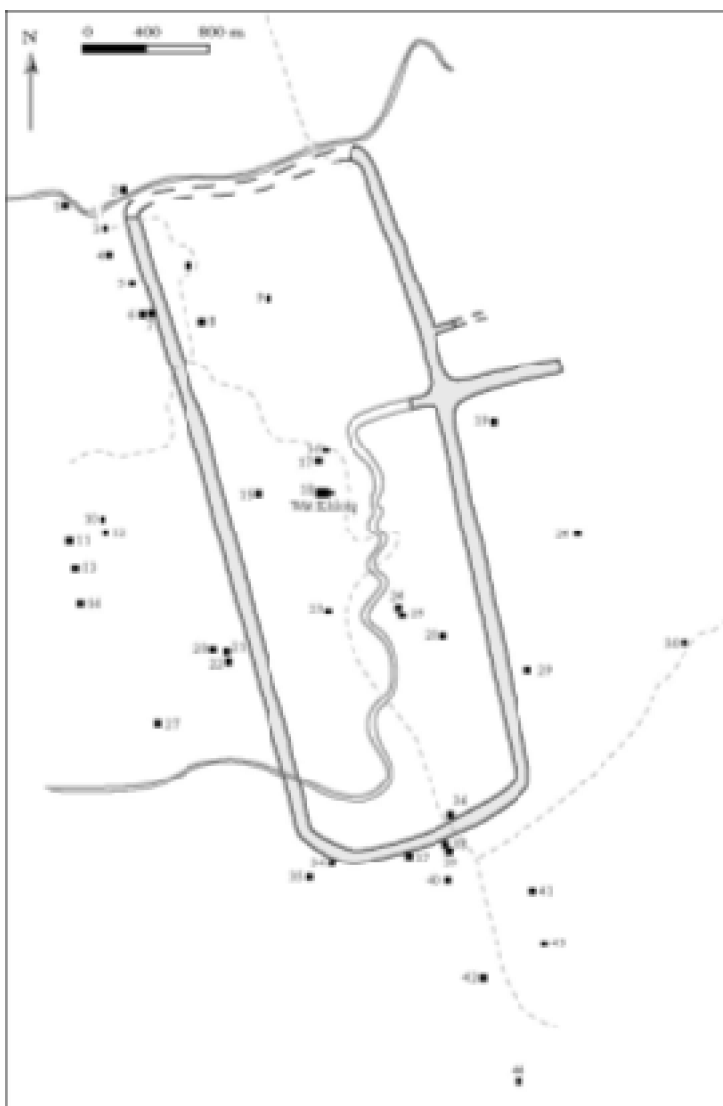


Figure 102. Ku Bua – plan général du site archéologique

(d'après Boisselier 1972)

Pour certains auteurs, la naissance de cette ville serait consécutive à la disparition de U Thong⁴²⁶ et son abandon aurait été effectif vers la fin du VIII^{ème} siècle. C'est en tous cas la suggestion de Q. Wales qui base cette hypothèse sur l'absence relative de l'influence du royaume de Srivijaya et le peu d'objets témoignant, sur le plan iconographique, de cette influence⁴²⁷. On gardera toutefois une certaine réserve car les récentes recherches sur le royaume de Srivijaya ont peut-être apporté de nouvelles réponses à ces questions.

Pong Tuk

⁴²⁶ Vallibhotama 1992, p. 128.

⁴²⁷ Wales 1969, pp. 54-55.

Cette ville non fortifiée du royaume de Dvaravati reste un site d'une importance majeure dans la connaissance du réseau commercial qui était actif à cette période (carte 12). C'est en effet à Pong Tuk qu'a été découverte dans les années 1920 la fameuse lampe de bronze romaine. D'après G. Coëdès, qui ramena l'objet en 1927, cette lampe pourrait dater du I^{er} ou II^{ème} siècle de notre ère⁴²⁸. D'après des études plus récentes, des datations un peu plus tardives ont été avancées : l'objet pourrait provenir d'Alexandrie et remonter au VI^{ème} siècle⁴²⁹. Q. Wales qui a effectué des investigations archéologiques à Pong Tuk en 1937, a proposé de dater l'occupation du site aux environs du VIII^{ème} siècle, basant son hypothèse sur l'iconographie d'images de bronze⁴³⁰. Notons, parmi les structures importantes que compte le site, un stupa octogonal et les vestiges d'un bâtiment qui pourrait être une résidence monastique⁴³¹. P. Dupont a, pour sa part, souligné les analogies architecturales avec les structures de Nakhon Pathom⁴³²; enfin G. Coëdès a relevé une influence Gupta sur certaines sculptures et noté la présence de statuettes du style d'Amaravati⁴³³.

Müang Si Mahosot (Dong Si Maha Pot)

Ce site, localisé dans la vallée du Prachin constituait sans doute l'un des sites portuaires les plus à l'est du bassin du Chao Phraya (carte 12). Il se développe sous la forme d'un plan grossièrement rectangulaire, allongé approximativement d'est en ouest, et représente la plus vaste ville de cette région avec une surface fortifiée qui dépasse les 75 hectares. Les monuments, essentiellement des stupas, se répartissent, à l'intérieur des murs, dans la zone sud tandis que les édifices construits à l'extérieur de la ville sont implantés dans le secteur oriental. Dans son ouvrage de 1969, Q. Wales précise qu'il ne restait à cette époque de la vieille ville que sa large douve⁴³⁴. Du matériel similaire à celui exhumé par L. Malleret à Oc-éo aurait été retrouvé, particulièrement un linga, attestant par la même des pratiques concomitantes du bouddhisme et de l'hindouisme sur le site à l'époque qui nous concerne. La ville fut réoccupée par les Khmers à la période suivante, comme le montre l'inscription retrouvée lors des fouilles, stipulant qu'en 1187, elle portait le nom Khmer Sri Vatsapura⁴³⁵. Müang Si Mahosot aurait émergé en même

⁴²⁸ Coëdès 1928, p. 207.

⁴²⁹ Saraya 1999, p. 87.

⁴³⁰ Wales 1969, p. 65.

⁴³¹ Wales 1969, p. 64.

⁴³² Dupont 1959, p. 114.

⁴³³ Coëdès 1928, pp. 202-204.

⁴³⁴ Wales 1969, p. 89.

⁴³⁵ Wales 1969, pp. 92-93.

temps que U Thong⁴³⁶.

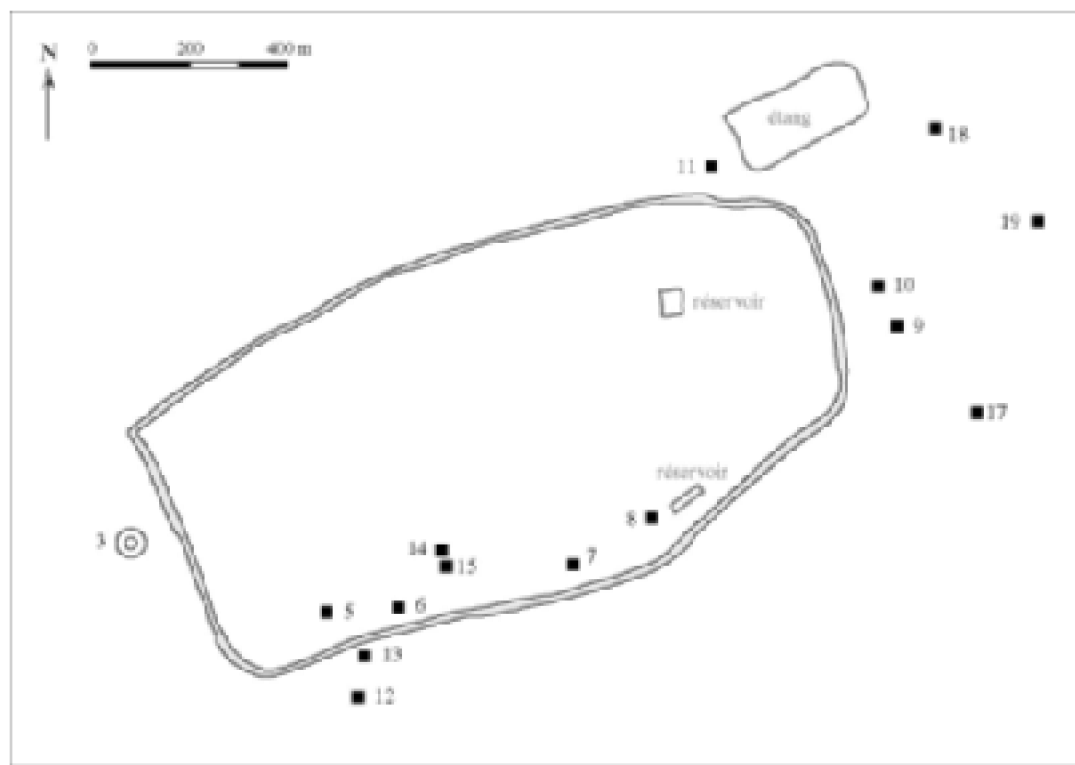


Figure 103. Mueang Si Mahosot – plan général du site archéologique
(d'après Wales 1969)

La haute vallée du Chao Phraya

Comme nous l'avons déjà mentionné plus haut, l'urbanisation de la haute vallée du Chao Phraya se distingue de celle des côtes du Golfe du Siam par une multiplicité d'établissements urbains pour la plupart de petite taille, qui couvrent des espaces fortifiés souvent restreints et qui composent un réseau relativement dense et serré à travers le territoire⁴³⁷. Nombreux sont les sites de cette région qui connaissent une occupation ininterrompue depuis la préhistoire, par exemple à Chansen.

Lavo (Lopburi)

Cette cité très prospère durant la période de Dvaravati mais également au cours des siècles suivants, était implantée au carrefour de divers axes routiers tant terrestres que fluviaux (carte 12). L'occupation du site est attestée à partir du VII^{ème} siècle au moins. Le nom ancien de la ville nous est parvenu grâce à une monnaie d'argent provenant d'U Thong qui portait l'inscription *Lavapura*⁴³⁸. Les chroniques chinoises la désignent

⁴³⁶ Saraya 1999, p. 83.

⁴³⁷ Vallibhotama 1992, p. 125.

également sous la même appellation⁴³⁹. Le rempart visible sur presque la totalité de son pourtour décrit une ellipse étirée du nord vers le sud. Un vaste réservoir est installé hors les murs, à l'est de la vieille ville. Le plan dont nous disposons n'indiquant pas l'échelle⁴⁴⁰, il nous est impossible d'en apprécier les dimensions ni de le comparer à d'autres sites importants de la même époque.

Un matériel épigraphique abondant provient de Lavo, avec des inscriptions rédigées dans les trois langues dont on connaît l'usage à la période de Dvaravati, c'est-à-dire le môn, le sanskrit et le pali⁴⁴¹. Ces inscriptions proviennent des monuments bouddhiques de la vieille ville : certaines étaient gravées sur des statues du Bouddha, une autre marquée sur le pilier d'un temple, et enfin une dernière était inscrite sur une roue de la loi. Toutes ces inscriptions sont datées des VII^{ème} et VIII^{ème} ; par ailleurs, la plupart du matériel archéologique exhumé sur le site date des environs du VIII^{ème} siècle⁴⁴². L'histoire générale de la ville est, dans l'ensemble, obscure et méconnue mais l'importance de ce centre culturel et commercial laisse peu de doute au regard du mobilier, d'une qualité rare, notamment les stucs et sculptures représentant le Bouddha, qui ont été retrouvés. La ville fut également réoccupée durant la période de domination khmère en Thaïlande. Des liens commerciaux étroits avec la Chine sont attestés dès le XII^{ème} siècle⁴⁴³.

⁴³⁸ Wales 1969, p. 68 ; Saraya 1999, p. 123.

⁴³⁹ Wheatley 1983, p. 208.

⁴⁴⁰ Saraya 1999, p. 121.

⁴⁴¹ Wales 1969, pp. 68-69.

⁴⁴² Wheatley 1983, p. 208.

⁴⁴³ Saraya 1999, p. 129.

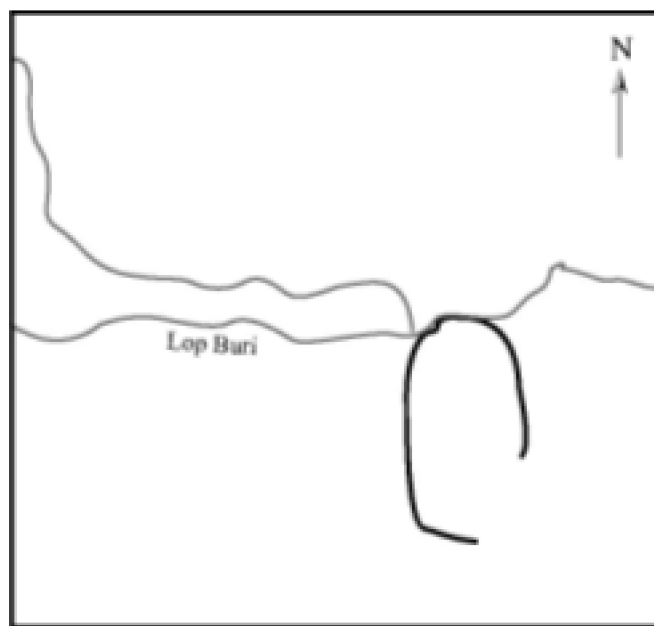


Figure 104. Lavo (Lopburi) – plan d'après photographie aérienne
(d'après Saraya 1999)

Si Thep

Ce site figure parmi les villes à double rempart que l'on connaît en Thaïlande. Comme dans les cas précédents, nous n'avons pu mettre la main sur un plan à l'échelle pour évaluer la surface et la taille de cette ville qui serait, d'après J. Boisselier, l'une des plus vastes du pays. Un autre auteur indique une surface de 4,7 km² ⁴⁴⁴. Son implantation dans la vallée du Nam Sak (parfois orthographié Pa Sak) paraît extrêmement isolée au premier abord, mais il est aujourd'hui presque certain que Si Thep jouait un rôle essentiel de relais entre la vallée du Chao Phraya et le plateau du Khorat (carte 12). On a longtemps cru que la première occupation du site ne remontait pas au-delà de la période de Dvaravati, or des fouilles récentes ont prouvé que le site était déjà occupé à l'Âge du fer ⁴⁴⁵. Le matériel épigraphique atteste que la fondation de la ville daterait du V^{ème} siècle ou, au plus tard, du premier quart du VI^{ème} siècle. La réoccupation des lieux à l'époque khmère sera également importante comme en témoignent les vestiges architecturaux de style angkorien, notamment les trois temples, érigés sur le site ⁴⁴⁶.

En ce qui concerne la production d'objets datant de la période qui nous concerne ici, elle est bien plus abondante dans le domaine du culte brahmanique. Ce matériel date des environs du VI^{ème} siècle, et les objets d'obédience bouddhique sont, quant à eux, moins nombreux et surtout de provenance souvent mal connue ⁴⁴⁷. La statuaire de pierre, très

⁴⁴⁴ Higham 2002, p. 258.

⁴⁴⁵ Higham 2002, p. 221.

⁴⁴⁶ Boisselier 1988, p. 8.

originale, qui a été découverte à Si Thép a largement contribué à la célébrité de ce site dont on ne connaît par ailleurs que peu de choses.

Le plan de l'espace fortifié se divise en deux secteurs : la ville occidentale de forme circulaire et de taille plus modeste que sa voisine orientale qui décrit, pour sa part, un rectangle irrégulier, aux angles arrondis, et allongé d'est en ouest. On ne saurait dire aujourd'hui si la construction de ces deux remparts s'est faite dans le même temps, ou si l'édification d'un deuxième secteur fortifié a constitué une seconde étape dans l'histoire de cette ville. Cette seconde possibilité pourrait alors indiquer une phase d'agrandissement. Une volonté de hiérarchiser l'espace pourrait également expliquer cette composition urbaine en deux secteurs distincts ; dans ce cas la construction des deux zones auraient pu se faire de manière synchrone mais aussi à des périodes distinctes.



Figure 105. Si Thép – plan d'après photographie aérienne
(d'après Saraya 1999)

Müang Bon

Ce site est un autre exemple des villes organisées en deux secteurs fortifiés, dans la

⁴⁴⁷ Boisselier 1988, p. 9.

haute vallée du Chao Phraya (carte 12). Il est également un des rares endroits à n'avoir jamais connu d'occupation postérieure au royaume de Dvaravati, laissant en ces lieux des vestiges que seul le temps a pu endommager sans aucune intervention humaine. Une enceinte circulaire, secondée d'une douve, se dresse à l'intérieur d'un espace clos par un rempart de forme allongée. À la différence de Si Thep où les deux villes sont mitoyennes, ici l'une s'insère dans l'autre. La surface de la ville intérieure, de plan circulaire, avoisine les 5 hectares tandis que l'ensemble urbain couvre, avec la ville extérieure, un peu plus de 33 hectares. La présence des deux remparts et leur emplacement ont été interprétées comme un témoignage du développement urbain, une extension de la ville⁴⁴⁸. On ne sait en réalité si les deux enceintes sont contemporaines l'une de l'autre, et dans le cas d'une construction asynchrone, il est impossible de dire, en l'état actuel de nos connaissances, lequel des deux remparts est venu s'ajouter à l'autre. Si c'est le rempart extérieur qui a été édifié dans un second temps, on peut alors supposer qu'il est venu agrandir la ville ; dans le cas de figure inverse, on peut penser que la ville ronde est peut-être venue hiérarchiser ou spécialiser l'espace urbain préexistant. Dans le cas d'une construction contemporaine des deux structures, et l'exemple est également valable pour Si Thep, on peut présumer que les deux espaces pouvaient revêtir des fonctions différentes. Les enceintes géométriquement circulaires, relèvent du modèle de la ville ronde, attestée dès la période protohistorique et qui semble très durable. Celle-ci assumait sans doute un rôle de protection, tandis que les enceintes rectangulaires ou allongées pouvaient être des dispositifs hydrauliques et assumer une fonction d'irrigation, avec des terres arables à l'intérieur comme à l'extérieur de l'enceinte⁴⁴⁹.

D'après le plan de Q. Wales⁴⁵⁰, la petite citadelle serait doublée d'une douve, large de 35 mètres environ, creusée à l'intérieur de l'espace fortifié et non à l'extérieur du rempart comme on le voit habituellement. D'après l'étude d'images aériennes, il apparaît qu'un ancien cours d'eau aurait longé la face ouest de la ville, et qu'un lien était sans doute établi avec la douve intérieure⁴⁵¹. Il apparaît également que les établissements religieux aient tous été bâtis en dehors des remparts, dans la zone extra urbaine orientale. Une partie des édifices est implantée sur les petites collines qui bordent la vieille ville, tandis que les autres monuments se dressent au-delà des collines, à l'est de celles-ci. Contrairement à de nombreux sites de cette période, les fouilles entreprises dans les années 1960 n'ont révélé la présence d'aucun objet de bronze ni de pierre. Seul l'usage de la brique et du stuc est pour l'instant attesté à Müang Bon, ce qui a amené aux conclusions d'une influence peu étendue et d'un rayonnement très provincial de la ville⁴⁵².

⁴⁴⁸ Wales 1969, p. 75.

⁴⁴⁹ Dagens 2004, communication personnelle.

⁴⁵⁰ Wales 1969, p. 73, fig. 6.

⁴⁵¹ Saraya 1999, p. 181-82.

⁴⁵² Saraya 1999, p. 177 & 181.

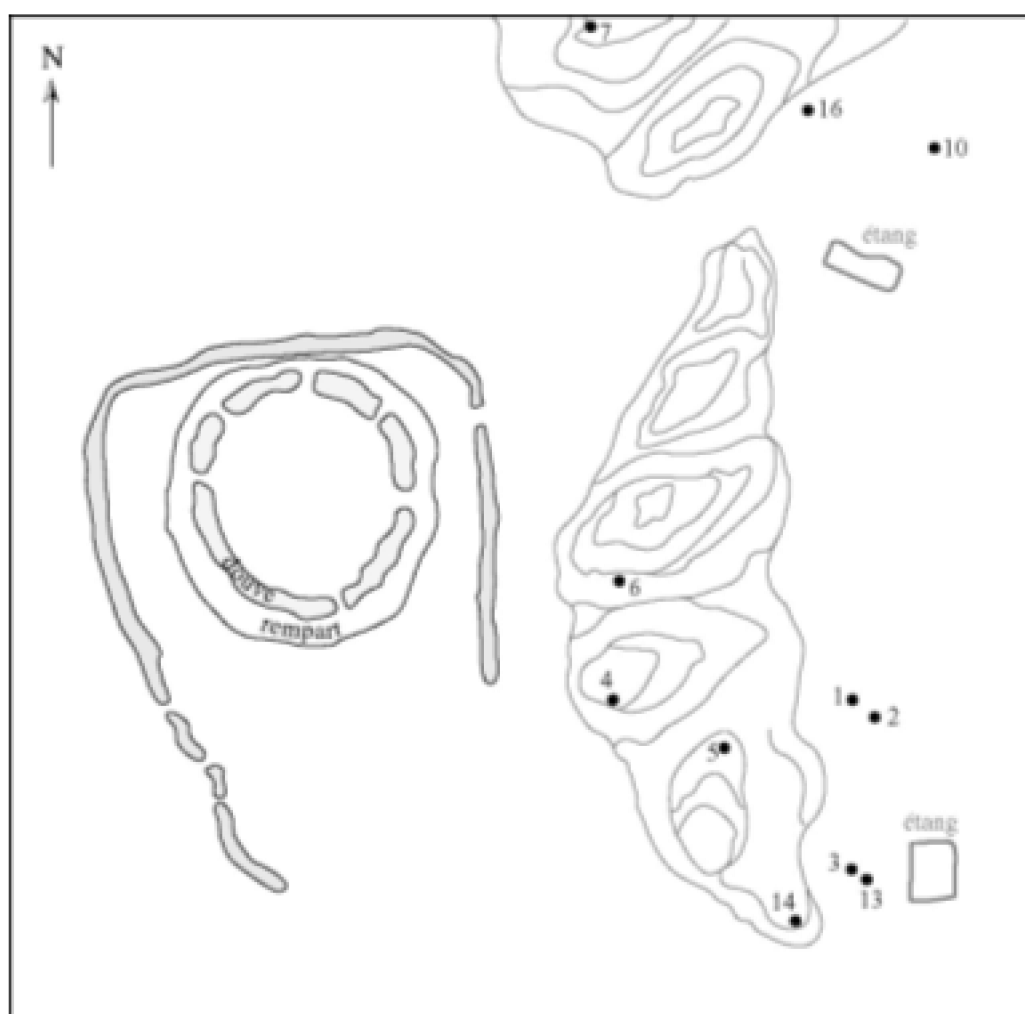


Figure 106. Müang Bon – plan général du site archéologique
(d'après Wales 1969)

Mise en parallèle

Les matériaux

Si des ressemblances essentielles se perçoivent chez les Môn de Birmanie et ceux de Thaïlande, notamment le développement diversifié des ressources et donc des implantations urbaines qui s'étendent sur l'ensemble du territoire sous forme de réseau, il n'en demeurent pas moins de nombreuses dissemblances. Les matériaux de constructions en sont un exemple puisque les pratiques architecturales des deux populations témoignent respectivement de caractéristiques constantes.

Les "fortifications" des villes tout d'abord qui emploient systématiquement la terre à Dvaravati est une technique de construction inconnue en Basse Birmanie où l'on rencontre toujours des remparts de brique ou plus rarement de latérite. En Thaïlande,

en vertu de la loi du droit d'auteur.

l'espace urbain est toujours délimité par une levée de terre, bordée à l'extérieur d'un imposant fossé. La présence de larges douves autour des villes est un élément commun aux deux populations, quel que soit le matériau mis en œuvre pour l'édification du rempart. Il faut voir en cela sans doute une pratique à des fins agraires plutôt que défensives, voire la combinaison des deux rôles, l'eau contenu dans ces vastes fossés pouvant servir de réserve d'eau à la saison sèche mais également de pépinière avant le repiquage du riz.

Les édifices religieux de Dvaravati sont, à ce jour, les seules structures construites en matériaux durables connues⁴⁵³. Elles emploient le plus souvent la brique mais parfois la latérite. Un grand nombre de sites a été fouillé jusqu'à présent en Thaïlande, et tous témoignent de cette même caractéristique. Il est plus difficile d'établir des comparaisons sur cette question avec la Basse Birmanie, en raison de l'inégalité des recherches de terrain qui ont été entreprises dans les deux pays. Néanmoins, l'exemple de Kyaikkatha, mais aussi Thagara dans la région de Dawei⁴⁵⁴, montre que l'emploi de la brique pouvait être destiné à des constructions civiles. Si la fonction des bâtiments découverts sur ces deux sites, chacun de plan rectangulaire, n'a pas été établie, rien n'indique en revanche une destination religieuse ou monastique.

Les briques, lorsqu'elles sont utilisées, possèdent des propriétés constantes mais dissemblables entre les deux régions. Comme nous l'avons vu dans la première partie de notre étude, les constructions môn de Birmanie du Sud antérieures à la période de Pagan (en l'occurrence lorsqu'il s'agit de fortifications) emploient des carreaux de briques de grandes dimensions sur lesquelles des traces de doigt ont laissé leur empreinte avant la cuisson. Dans le cas des édifices de Dvaravati, les auteurs s'accordent à dégager plusieurs singularités qui rendent les briques de cette période et de cette région reconnaissables. Les grandes dimensions sont systématiquement évoquées⁴⁵⁵ mais surtout, ces briques se distinguent par l'usage de la balle de riz dans leur fabrication⁴⁵⁶.

Formes urbaines et planification

Nombreux sont les auteurs qui classent les villes de Thaïlande selon deux types⁴⁵⁷. Reposant sur une étude formelle, ils distinguent les villes de plan irrégulier et celles dont

⁴⁵³ Loofs 1979, p. 349.

⁴⁵⁴ On inclut ici Thagara, la vieille ville de Tavoy, même si son origine môn n'est pas prouvée. Il n'en demeure pas moins que la région était en contact étroit avec le royaume Môn de Ramannadesa et de Dvaravati, étant peu distant de ce dernier et fondé sous les mêmes latitudes. On ignore qui occupait précisément la région de Tavoy dans le passé mais les ressemblances frappantes dans le domaine de l'urbanisme laissent supposer que les occupants de Tavoy étaient sans doute proches des Môn sur le plan culturel, voire qu'ils en constituaient peut-être un "sous groupe".

⁴⁵⁵ Les dimensions exactes des briques utilisés dans les monuments de Dvaravati ne sont pas précisées dans la documentation que nous avons pu consulter pour notre étude. On suppose que les gabarits sont à peu près similaires, étant donné que la taille des briques est toujours plus importante aux périodes anciennes et qu'elle tend à s'amincir au cours des siècles.

⁴⁵⁶ Loofs 1979, p. 349.

le tracé répond aux exigences de la symétrie ou de la géométrie. On rejette cette méthode d'analyse qui nous paraît tout à fait insuffisante et ses critères peu pertinents, dans la mesure où nous considérons que la simple forme d'une ville ne fournit que peu d'informations valables. À ces caractéristiques formelles sont souvent rattachées ou sous-entendues des considérations sur le niveau de "développement" de la population qui a construit et occupé ces espaces. Les tracés circulaires ou irréguliers sont généralement interprétés comme des fondations plus "primitives" que les villes de plan orthogonal. Or, l'exemple de la Birmanie démontre parfaitement que la forme urbaine n'a pas ou peu d'incidence sur la ville elle-même, tant chez les Pyu que chez les Môn, et même à la période birmane. La première fondation Pyu connue, Beikthano, est bien de plan orthogonal, et leur dernière capitale fondée plusieurs siècles plus tard, Sri Ksetra, une vaste ville de plan ovale et irrégulier, dont les structures urbaines et d'irrigation attestent d'un développement plus abouti au regard de la complexité des aménagements hydrauliques et de l'évolution des techniques architecturales. On fait bien entendu référence au réseau circulaire de canaux concentriques qui distribue l'eau de manière optimale à travers le terroir cultivé *intra* et *extra muros*, et aux stupas géants en forme de bulbe : le Bawbawgyi, le Payagyi et le Payama. L'idée de lien entre forme et niveau de développement ne résiste pas non plus à la comparaison avec les sites de la période de Pagan. Le premier royaume birman, qui atteste d'une gestion du territoire inégalée dans les autres pays d'Asie du Sud-Est continentale aux mêmes périodes, d'après les connaissances dont nous disposons à ce jour, est pourtant jalonné de villes au plan parfois très irrégulier comme le montre certains postes militaires du XI^{ème} siècle (Thagara, Nyaungyan, etc).

Outre la forme elle-même, d'autres facteurs et sources d'information nous paraissent bien plus éloquentes : la surface fortifiée, le choix de l'implantation d'un site et notamment la relation de celui-ci avec les axes fluviaux ou routiers, les structures urbaines et aménagements divers, notamment ceux qui concernent l'exploitation et les réserves en eau. Le tracé d'une enceinte a lui seul peut-il être envisagé comme autre chose qu'une simple enveloppe de brique ou de terre ? Si l'on devait diviser les centres urbains en deux types, on choisirait plutôt de les différencier selon leur site d'implantation : soit en bord de mer, soit sur les rives d'un fleuve à l'intérieur des terres, ce qui implique deux types de ressources distinctes.

Si l'on s'attache à la forme des villes, sans pour autant utiliser ce facteur comme un critère sélectif ou classificateur, on constate de nombreuses similitudes entre les villes môn de Birmanie et celles de Thaïlande. D'un point de vue générale, la diversité des tracés est un caractère commun aux deux régions, de même que l'absence d'orientation cardinale qui est quasi-systématique, et qui montre que les contraintes du terrain et en particulier des réseaux hydrauliques l'emportent sur la norme. Dans ce contexte indianisé qu'est l'Asie du Sud-Est à cette époque, on pourrait s'attendre à une application plus stricte du modèle indien.

La présence de larges douves, comme nous l'avons déjà évoqué plus haut, est également une constante et un élément essentiel de l'urbanisme môn aux périodes qui

⁴⁵⁷ Moore 1988 ; Vallibhotama 1992.

nous intéressent. En ce qui concerne les analogies formelles, on soulignera particulièrement la similitude des villes ayant une extrémité en pointe que l'on trouve à Twante, dans le delta de l'Irrawaddy, et à U-Thong, dans le bassin du Ménam. Les villes rectangulaires très allongées se retrouvent également des deux côtés de la frontière avec les exemples de Thaton, Pegu ou Hmawbi (Sanpannagon) en Basse Birmanie et l'exemple de Ku Bua au bord du Golfe de Thaïlande. Par contre, les villes circulaires qui sont fréquentes à Dvaravati (Chansen, Bung Khok Chang, la citadelle intérieure de Müang Bon, la partie occidentale de la ville de Si Thep) sont exceptionnelles en Birmanie du Sud. à ce jour, la seule ville circulaire connue en Basse Birmanie reste l'exemple de Thagara, l'ancienne Tavoy.

Quant à la surface des espaces fortifiées, là encore la diversité est particulièrement marquée puisque l'on peut rencontrer des écarts de taille très prononcés d'une ville à l'autre, et cela tant à Ramannadesa qu'à Dvaravati. Parmi les plans de sites localisés en Thaïlande que nous avons pu consulter, nombreux sont ceux publiés sans échelle⁴⁵⁸, ce qui explique le faible nombre de sites de Dvaravati avec lesquels nous pouvons établir des comparaisons. Ces plans publiés souvent sous forme de croquis donnent bien entendu une idée claire de la forme mais laisse le lecteur dans l'ignorance de la surface du site. Les exemples que nous avons trouvés nous ont tout de même permis de constater certaines similitudes. Dans les deux cas, les capitales encerclent une très large surface ; les autres sites de fonction inconnue sont de taille très variable. Pour une lecture plus immédiate, nous présentons ici, par ordre de grandeur décroissante, un tableau récapitulatif des surfaces urbaines chez les Môn de Thaïlande et ceux de Birmanie ; nous avons volontairement séparé les sites connus pour avoir été des capitales régionales des provinces de Pegu, dans la mesure où ce statut est inconnu à Dvaravati :

⁴⁵⁸ Wales (1969) présente une majorité de ces plans sous forme de croquis sans échelle indicative (ni graphique ni numérique) ; Saraya (1999) publie 9 plans de villes anciennes, d'après photographies aériennes, sans échelle non plus ; enfin, au sujet de Si Thep, Boisselier (1988) évoque dans son texte qu'elle est une des plus vastes villes anciennes de Dvaravati, mais n'en précise pas les dimensions et le plan qui accompagne l'article est également sans indication de mesure.

		Ramannadesi		Dvaravati	
		Site	Surface (en ha)	Site	Surface (en ha)
capitale		Thaion	~330	Nakhon Pathom	~300 (minimum)
		Pegu	~109	Ti Thon	26,2
Samaracandi		Kyaikkatha	281	Kathu	138,7
		Samu'ni (Sanpannagon)	153 (min)	Tung Si Macapot	76,4
		Tuance	48,5	Ean Ku M'ang	46,2
		Kharin	18,3	Muang Eon	33,3
		Kyongit (?)	22,2	Charan	~30
33 Provinces de Pegu		Tamagrit	67,4		
		Payagyn	34		
		Sittang	34		
		Tagan'gye	31,5		
		Yecwè	28		
		Kawliya	25		
		Huing	20,3		
		Minyetha	20		
		Meyimacya	13,3		

Outre la grandeur des capitales, un autre phénomène se dégage de ce tableau comparatif. On remarque en effet, que les sites les plus proches du bord de mer, jouant un rôle portuaire, possède un rempart beaucoup plus grand, encerclant ainsi un espace *intra muros* bien plus vaste que les sites implantés au cœur des terres. La mise en parallèle de Ku Bua, un des sites les plus proches du bord de mer de la période de Dvaravati est localisé à quelques kilomètres du rivage, comme Hmawbi (Sanpannagon), implanté à l'embouchure du Salween et dont la fonction de port maritime ne laisse également aucun doute. L'exemple est aussi valable avec Kyaikkatha, établie à l'embouchure du Sittang, et dont les dimensions surpassent de très loin les autres sites de Basse Birmanie comme ceux de Thaïlande. On peut penser que l'étendue de ces vastes villes était liée autant à la fonction agraire des douves qu'à l'importance de la population : l'espace limité par le système remparts/douves devait contenir, en sus des zones habitées, de vastes secteurs agricoles irrigués à partir de ces douves.

Thaion et Nakhon Pathom, assumant toutes deux le statut de capitale ayant joué un rôle portuaire (comme le montre leur implantation respective), sont de taille similaire, chacune avoisinant les 300 hectares de surface⁴⁵⁹. On soulignera le choix identique, dans les deux royaumes, d'une capitale tournée plus volontiers vers le commerce maritime que sur l'intérieur du pays et ses ressources agraires.

La disproportion des recherches menées dans les deux pays n'autorise pas, une fois encore, la mise en parallèle du côté de la Birmanie, mais les témoignages archéologiques

⁴⁵⁹ Nous avons pris en compte la surface qui résulte du seul plan à l'échelle dont nous disposons de Nakhon Pathom et qui provient de l'ouvrage de P. Weatley (1983). Plusieurs descriptions, non concordantes (Wales 1969 et Saraya 1999), donnent des dimensions bien plus vastes dont les plus grandes formeraient une ville de plus de 500 hectares.

découverts en Thaïlande ont mis en exergue la place privilégiée du commerce international dans l'économie du royaume de Dvaravati et attestent de l'intensité des échanges avec le monde Méditerranéen mais aussi avec l'Asie Centrale et la Chine. L'objet le plus spectaculaire reste la lampe romaine en bronze exhumée à P'ong Tük⁴⁶⁰, à laquelle s'ajoute, pour les découvertes majeures, une monnaie romaine datant du règne de l'empereur Victorien (278-280 ap. JC) trouvée à U Thong⁴⁶¹, ou encore des *intaglios* en cornaline provenant du site de Khlong Thom qui attestent à leur tour de ces échanges avec la Méditerranée⁴⁶². Des liens commerciaux sont également connus entre Dvaravati et le Moyen Orient puisque des tessons de céramique à couverte turquoise, d'époque sassanide, auraient été retrouvés à divers endroits en Thaïlande, tant sur des sites côtiers qu'à l'intérieur des terres⁴⁶³. Enfin, en dernier exemple des témoignages d'échanges commerciaux de longue distance, il faut mentionner les figurines de terre cuite représentant des marchands d'Asie Centrale (Sogdiens, probablement de Bactriane), dont les effigies se distinguent par le port d'un bonnet⁴⁶⁴. Une belle figurine a été découverte récemment à Thung Setthi, mais on en connaît d'autres exemplaires à U Thong (sous forme de stucs), Ku Bua ou encore Nakhon Pathom. Les échanges avec l'Asie du Sud sont, pour leur part, largement attestés par le biais de petits objets comme les perles de cornaline en forme de tigre, ou la vaisselle de bronze qui reprend les formes de céramique à bouton central plus communément appelée "knobbed ware"⁴⁶⁵.

Une organisation territoriale en réseau

Cette caractéristique commune aux Môn de Basse Birmanie et de Thaïlande reste sans doute la plus fondamentale. On constate en effet, des deux côtés de la frontière, une gestion et une diversification similaires des ressources que reflètent les implantations urbaines avec la présence de sites tournés vers la mer et le commerce maritime d'une part, et des établissements fondés à l'intérieur des terres fertiles qui tiraient profit des ressources agricoles d'autre part. On remarque par ailleurs que dans le cas du royaume de Dvaravati et celui de Ramannadesa les capitales étaient des implantations côtières et le sont restées au fil des siècles et des périodes de transfert de pouvoir. Pegu ne constitue pas une réelle exception à cette règle dans la mesure où son accès à la mer était facile et direct. D'ailleurs, U Thong comme Nakhon Pathom étaient établis légèrement en retrait du littoral avec un accès très aisé et rapide au Golfe du Siam.

⁴⁶⁰ Glover 1996, p. 371, fig. 3.

⁴⁶¹ Wales 1969, p. 10 ; Glover 1996, p. 373, fig. 4.

⁴⁶² Veraprasert 1992, p. 156 ; Glover 1996, p. 374, fig. 5.

⁴⁶³ Di Crocco 1990, p. 87. Les sites concernés, mentionnés par l'auteur, sont Dong La Khon, U Thong et Lopburi pour la Thaïlande centrale, Kho Kho Khao sur la côte ouest et Laem Pho sur la côte orientale.

⁴⁶⁴ Skilling 2003, p. 92, fig. 19 ; Chowdhury 1996, p. 99 ; Wales 1969, plate 34b.

⁴⁶⁵ Glover 1996, p. 388-92, fig. 15 à 17.

Le nombre important de ces villes tend à mettre en valeur (comme dans le contexte de la Basse Birmanie) le système d'occupation du territoire chez les Môn, qui semble fortement avoir été basé sur une répartition en réseau. Ces établissements, par leur multiplicité, tissaient un ensemble homogène couvrant la totalité du pays, et pouvaient former autant de relais et d'intermédiaires entre les régions qui composaient ce territoire. Comme nous l'avons déjà évoqué, l'absence cruciale de sources concernant l'histoire des Môn de Thaïlande ne nous permet pas de comparer d'éventuels statuts de villes, ou de suspecter une hiérarchisation territoriale qui dépasse le simple système de capitale et périphéries telle qu'on la connaît en Basse Birmanie avec l'exemple du découpage en 32 provinces.

Conclusion

L'apparition des villes en Birmanie fait suite à l'invention de nouvelles techniques d'agriculture comme le montre l'aménagement de systèmes d'irrigation dans les secteurs que les Pyu ont occupé. L'urbanisation de ce territoire, dans le centre du pays, reflète en quelque sorte une "révolution" agraire. On rencontre en effet, dès le II^{ème} siècle avant notre ère, à Beikthano puis dans les capitales suivantes, de vastes cités où la riziculture se pratiquait à l'intérieur des remparts. Ce phénomène vient quelque peu bouleverser nos conceptions occidentales de la ville et remet en question, dans ce contexte, l'opposition courante entre villes et campagnes que l'on observe souvent dans d'autres milieux.

Les aménagements hydrauliques, en particulier les canaux, s'insèrent dans l'espace fortifié et s'intègrent à la planification de la ville de façon plus marquée à mesure que les siècles passent et que les fondations urbaines se multiplient. À ce titre, le réseau concentrique de Sri Ksetra qui distribue et répartit l'eau sur tout le terroir interne et externe de la ville proprement dite, en est l'exemple le plus abouti et le plus éloquent. L'émergence du bouddhisme vient également modeler la ville où l'on voit apparaître de nombreux stupas et parfois même des monastères. L'adoption de cette religion par l'ensemble de la société pyu n'a pas pour autant supprimé toutes les traditions indigènes qui prévalaient jusqu'alors, comme le montre la continuité de certaines pratiques, notamment dans le domaine funéraire.

Certaines cités pyu semblent former des paires avec un établissement secondaire géographiquement proche, une sorte d'unité urbaine formée de deux composantes. On s'en tiendra pour l'instant au stade de la simple supposition car s'il apparaît bien que

certaines villes s'organisaient en couple, aucune fouille n'a été menée à ce jour pour vérifier cette hypothèse. On observe en tout cas cette répartition à divers endroits du territoire et sur des sites majeurs de l'histoire pyu : à Beikthano qui a peut-être fonctionné avec Taungdwingyi ; Sri Ksetra avec Thegon, ou encore Maingmaw avec Pinlè.

On est toutefois en mesure de penser aujourd'hui que l'organisation politique et territoriale chez les Pyu correspondait au système d'une "cité-état". C'est ce que tend à montrer le processus d'urbanisation en Birmanie centrale avant la conquête birmane, puisque les villes pyu répondent à différents critères qui distinguent la "cité-état" des autres systèmes politiques. Le territoire, qui se limite au terroir immédiatement dépendant de la ville, est centré sur un centre urbain d'importance majeure. Ces centres sont délimités et protégés par des remparts, même si dans le cas un peu exceptionnel de la région, les aménagements remparts-douves jouaient probablement un rôle agricole. Les structures urbaines *intra muros*, en particulier la citadelle, attestent d'une hiérarchisation au sein de la population. L'autonomie de l'état pyu, comme l'indiquent les textes chinois, semble se fragiliser à certaines périodes face au Nan-Chao : il n'en demeure pas moins qu'une reconnaissance de sa population perdure envers le souverain pyu (c'est la "reconnaissance interne" dont parle M.H. Hansen) comme semble le montrer la continuité de la dynastie Vikrama, attestée par le matériel épigraphique, jusqu'au sac de Sri Ksetra. C'est la "reconnaissance interne" dont parle M.H. Hansen. Enfin l'autosuffisance, sur le plan alimentaire et économique, est indéniable au vu des aires cultivées *intra* et *extra muros*, et les échanges commerciaux sont attestés sur les sites pyus qui ont été fouillés, avec plus ou moins d'intensité selon les endroits. On soulignera à nouveau, dans ce domaine, l'importance de l'activité commerciale à Halin comme le montre le matériel archéologique exhumé ainsi que sa position sur l'axe routier qui menait de Chine en Inde.

Les Môn ont développé, en Basse Birmanie, un royaume organisé en réseau, avec des établissements urbains multiples et disséminés à travers l'ensemble de leur royaume. La mise en place d'un tel système assurait une continuité territoriale sur toute la région. La localisation des villes môn tend également à mettre en évidence une diversité des ressources économiques puisque l'on rencontre tant des ports de mer que des ports fluviaux. Cette variété des implantations tend à montrer que certaines villes fondaient plus volontiers leur revenus sur les échanges maritimes, tandis que celles établies au bord des fleuves à l'intérieur des terres privilégiaient sans doute une économie basée sur les ressources agricoles. Ces ports fluviaux pouvaient également jouer un rôle important dans les échanges intérieurs, l'acheminement et la répartition des denrées. Le climat de Basse Birmanie rend inutile tout aménagement d'irrigation pour cultiver et l'on pratique dans cette région la riziculture inondée. De ce fait, on ne sait si les Môn de Ramannadesa cultivaient à l'intérieur des espaces fortifiés puisque l'on ne peut suivre le tracé d'anciens canaux, mais la taille des villes, bien plus réduite que chez les Pyu, semble indiquer que cette pratique n'était pas de mise dans ce contexte.

L'occupation du territoire dans ce secteur paraît avoir évolué vers une hiérarchisation de l'ensemble du delta. Le réseau territorial se spécialise puisque la capitale délègue peu à peu un certain pouvoir, au moins administratif, aux régions par l'intermédiaire de certains centres, appelés des provinces et que l'on compte au nombre de 32. Celles de Pegu sont les plus célèbres et la liste complète nous est parvenue, bien qu'un grand

nombre de ces capitales régionales ne soient à ce jour identifiées. Certaines sources font état d'un organisation similaire dans la région de Martaban et celle de Bassein, mais les informations que nous avons recueilli à ce sujet sont trop lacunaires et imprécises pour que nous ayons pu en tirer des renseignements plus probants.

La conquête birmane est venu bouleverser ces systèmes étatiques préétablis et les nouveaux dirigeants ont su exploiter certains éléments de l'urbanisme ou de l'organisation territoriale dont ils héritaient des Pyu comme des Môn. Les techniques d'irrigation et les aménagements en place ont été réutilisés et développés dans le centre du pays ; par ailleurs, les zones portuaires môn ont été conservées et maintenues en activité, même si le commerce ne semble avoir joué qu'un rôle de second plan à la période de Pagan. Les Birmans ont su réutiliser mais surtout transformer les systèmes préexistants et les adapter aux besoins d'un empire. Ainsi, le pays se voit doter de postes militaires, dès la création du royaume par Anawratha qui a posé les jalons de ce nouvel empire, pour protéger l'intégrité des territoires récemment conquis. Cette ligne frontière, qui se maintient jusqu'au renversement de l'empire par les Mongols, part de la frontière chinoise et s'étire jusque dans les environs de Toungoo. Elle donnera l'exemple à la création de nouvelles forteresses qui seront établies dans la région de Shwebo, sous le règne de Narapatisithu dans les années 1190, pour renforcer la frontière nord du territoire.

Dès le début de la période de Pagan, la nouveauté la plus marquante dans la gestion du territoire et de ses ressources tient à la spécialisation des villes et la diversification de leurs rôles et de leurs statuts. Nous l'avons déjà évoqué avec l'exemple des 43 forteresses, mais la production des denrées agricoles dépend désormais de quelques villes dotées d'un nouveau statut : les *khayaing*. Trois domaines sont désignés et aménagés pour devenir les greniers de l'état. Les deux plus importants se trouvent dans la région de Kyaukse, où onze villes administraient le terroir, et les environs de Salin qui se voient gérées par six établissements urbains. La région de Taungbyon, près de Mandalay, devient le troisième et le moins productif de ces domaines.

La capitale est le véritable centre incontournable de l'empire, tant sur le plan économique que politique ou encore religieux. Le choix du site, une fondation pyu à l'origine, a probablement contribué à la légitimation de la prise de pouvoir par les Birmans, derniers arrivés dans la vallée de l'Irrawaddy, mais également pour sa situation au cœur de la zone sèche. La distance qui sépare Pagan de ses deux principaux *khayaing* est équivalente et le riz, bien plus qu'une denrée alimentaire servait également de monnaie d'échange et de salaire pour les fonctionnaires. À ce titre, le contrôle de l'état sur les récoltes se devait d'être absolu dès la première étape de production jusqu'à la redistribution. Les récoltes étaient d'abord ramenées à Pagan puis réparties dans les diverses régions par le pouvoir central. Le choix d'établir la capitale sur un site au bord de l'Irrawaddy a sans doute prévalu pour le développement des échanges intérieurs.

La nouvelle gestion du territoire à cette époque répond aux exigences d'un empire et en traduit les ambitions : elle devient un véritable outil de pouvoir.

Autour du royaume de Pagan, on rencontre des territoires périphériques que nous avons qualifié d'espaces transfrontaliers ou de confins. Le royaume d'Arakan en est un exemple, et dans notre étude, nous considérons que ce royaume constituait une

“cité-état” intercalée entre le Bengale oriental et la Birmanie. Il connut tantôt des périodes de pleine autonomie, tantôt des moments de domination de la part d’un de ses puissants voisins dont il devenait alors tributaire. Il apparaît cependant que durant ces périodes d’allégeance, l’Arakan conservait une forme de semi-autonomie, et il semble qu’une reconnaissance interne de la souveraineté de cet état se soit maintenue durant ces moments les plus troublés. Nous avons constaté d’autres facteurs qui permettent de distinguer cette région comme une “cité-état”, au moins au cours du I^{er} millénaire de notre ère, à Dinnyawadi et Vesali. On observe les caractéristiques suivantes : l’étendue du territoire avec une surface relativement limitée ; l’ensemble de ce territoire est organisé autour d’un centre urbain unique ; il existe des systèmes défensifs comme le montrent les remparts et les douves ; l’espace urbain est hiérarchisé avec une citadelle implantée au cœur de la ville ; la cité est autosuffisante, au moins sur le plan alimentaire puisque la riziculture était de toute évidence pratiquée sur le terroir des deux premières capitales, et sans doute à l’intérieur des murs, comme chez les Pyu.

La région de Tavoy constitue également une zone périphérique qu’il est aujourd’hui impossible de rattacher avec certitude au royaume Môn, au regard des sources textuelles et épigraphiques très lacunaires qui concernent cette région. Il s’est peut-être développé en marge de la civilisation môn de Ramannadesa ou Dvaravati, mais des similitudes apparaissent néanmoins dans l’urbanisme. La ville approximativement circulaire de Thagara (Tavoy) cernée d’un triple rempart laisse apparaître dans sa forme et certaines de ses caractéristiques, des ressemblances avec d’autres sites môn, particulièrement ceux de la haute vallée du Chao Phraya en Thaïlande.

L’étude en parallèle des villes les plus importantes du royaume de Dvaravati, et plus modestement du royaume d’Haripunjaya, a permis d’établir des comparaisons entre les sites urbains fondés par les Môn de Thaïlande et ceux de Basse Birmanie. Cette perspective a permis d’apporter un éclairage quelque peu nouveau par la confrontation des données dont nous disposons, et bien que celles-ci soient souvent inégales dans les deux régions, elles n’en demeurent pas moins complémentaires dans certains cas. Ainsi, la similitude des implantations dans leur diversité, qui souligne probablement une variété des ressources, s’est confirmée : la taille des villes et les larges écarts que l’on rencontre parfois d’un site à l’autre se retrouvent dans les deux pays. Le choix d’une capitale qui enserme une vaste surface en ses murs, implantée au bord de mer ou avec un accès direct et rapide au littoral, est également similaire dans les deux royaumes. Par contre, d’importantes dissemblances opposent les deux populations et leur confèrent des caractéristiques particulières. L’usage des matériaux en est un exemple des plus marquants, alors que les deux pays disposent dans ce domaine des ressources équivalentes. Les remparts des sites môn de Thaïlande sont exclusivement édifiés en terre, les matériaux durables étant réservés aux édifices religieux, tandis qu’en Basse Birmanie, on ne connaît à ce jour que des fortifications de brique ou de latérite. La présence de bâtiments civils construits dans les mêmes matériaux reste à confirmer dans leur fonction, mais les exemples à Kyaikkatha et Thagara (Tavoy) soutiennent cette hypothèse.

Enfin l’organisation du territoire chez les Môn des deux régions est semblable et constituée en réseau, ce qui nous paraît être l’élément le plus fondamental.

D'autres études de terrain, en particulier des fouilles, sont indispensables pour vérifier certaines de nos hypothèses et approfondir nos connaissances de cette région où il reste beaucoup à découvrir et à comprendre. Cette mise en lumière sur l'organisation du territoire en Birmanie, aux époques que nous avons déterminées, peut ouvrir sur de nombreuses études, et les éléments inédits que nous avons apportés grâce à nos prospections peuvent aider à l'élaboration de nouveaux axes de recherche dans différentes régions et à diverses époques.

Dans l'état actuel de notre savoir, on ne connaît pas d'autres régions en Asie du Sud-Est où se seraient développés, entre les XI^{ème} et XIII^{ème} siècles, une organisation territoriale de telle ampleur et des systèmes urbains si diversifiés et spécialisés. On pourrait opposer le cas d'Angkor, cependant le manque de données est indéniable sur les statuts des villes au Cambodge à cette époque. À ce titre on ne peut dégager des fonctions différenciées entre les cités dans les régions que les Khmers ont occupé : on ne connaît pas, pour l'instant, de postes militaires pour les frontières, ni d'autres statuts pour les centres urbains. La Birmanie reste donc, à ce jour, l'exemple le plus abouti en terme d'urbanisation et de gestion du territoire à cette période et, à l'exception d'Angkor, on ne peut distinguer dans le reste de la péninsule indochinoise d'autres villes clairement définies en tant que telles.

Annexes

Annexe 1. Chronologie des rois de la dynastie de Pagan⁴⁶⁶

⁴⁶⁶

La liste des rois tels qu'ils sont nommés dans les inscriptions n'est pas exhaustive. Les dates de règnes proposées par G.H. Luce sont issues de son ouvrage de 1969, vol. 2 ; les dates de règnes proposées par Maung Htin Aung sont issues de son ouvrage de 1967, p. 335.

Nom donné par les inscriptions	Nom populaire moderne	Dates de règne d'après G H Luce	Dates de règne d'après Maung Htin Aung
Aniruddha	Anawratha	1044-1077	1044-1077
Man Lulan	Saw Lu	1077-1084	1077-1084
Tiluin Man	Kyanzittha	1084-1113	1084-1112
Cansu Ier	Alaungsithu	1113-1155 / 60	1112-1167
Kula-kya	Narathu	1155 / 60-1165	1167-1170
	Naratheinka	1166-1173	1170-1173
Cansu II	Narapatisithu	1174-1211	1173-1210
Nadonmya	Nantaungmya	1211-1230	1210-1234
Klacwa	Kyazwa	1235-1249	1234-1250
Uccana	Uzana	1249-1255	1250-1254
Man Yan	Thihathu	1255 / 56	absent de la liste
Cansu / Utcana	Narathihapati	1255 / 56-1287	1254-1287
Tala Sukri	Kyawswa	1288-1297	1287-1298
Man Lulan / Kamarakassapa	Saw Nit	1299-1334	1298-1312

Annexe 2. Chronologie des rois d'Arakan

- Dinnyawadi (146 ap JC - 788) ⁴⁶⁷

⁴⁶⁷ D'après Harvey 1925, pp. 369-372.

Nom	Année d'accession au trône	Durée de règne	Lien avec le prédéceseur
Sandhatvira	146	52 ans	
Thudiyapagat	198	47 ans	fil
Thudiyapat.pat	245	53 ans	fil
Thudiyun.apu	298	15 ans	fil
Thudiyamandala	313	62 ans	fil
Thudiyawunmu	375	43 ans	fil
Thudiyasatha	418	41 ans	fil
Thudiyowuntha	459	9 ans	fil
Thudiyabanda	468	6 ans	fil
Thudiyasitham	474	13 ans	fil
Thudiyamukika	492	21 ans	fil
Thudiyatam	513	31 ans	fil
Thudiyapudaya	544	8 ans	fil
Thudiyakala	552	23 ans	fil
Thudiyapabba	575	25 ans	fil
Thudiyasitya	600	18 ans	fil
Thudiyakubha	618	22 ans	fil
Thudiyawemala	640	7 ans	fil
Thudiyata	648	22 ans	frère
Thudiyasantha	670	16 ans	fil
Thudiyakagya	686	8 ans	oncle
Thudiyasiri	694	20 ans	fil
Thudiyakethu	714	8 ans	fil
Thudiyasatha	723	23 ans	fil
Thudiyakelu	746	42 ans	fil

Vesali (788 – 1018) ⁴⁶⁸

Nom	Année d'accession au trône	Durée de règne	Lien avec le prédéceseur
Mahataung Chandra	788	22 ans	fil
Suryataing Chandra	810	20 ans	fil
Mawrataing Chandra	830	19 ans	fil
Pawrataing Chandra	849	26 ans	fil
Kalataung Chandra	875	9 ans	fil
Tulataing Chandra	884	9 ans	fil
Sintaung Chandra	903	32 ans	fil
Thinhkaraing Chandra	935	6 ans	fil
Chulataung Chandra	951	6 ans	fil
Amyakhu	957	7 ans	
Vajrasa	964	30 ans	neveu
Nayapinnasatth	994	24 ans	

⁴⁶⁸ Phayre 1967 (2^{ème} éd.) ; Khan 1999, p. 196.

· **Vesali (370 – 600), d'après le *Rājwang***⁴⁶⁹

Nom	Année d'accession au trône	Durée de règne
Daven Chandra	370	55 ans
Rāja Chandra	425	21 ans
Kāsa Chandra	446	5 ans
Dewa Chandra	451	22 ans
Vaṭṭa Chandra	473	7 ans
Chandra Parithi	480	4 ans
Shura Chandra	484	7 ans
Shuk Chandra	491	14 ans
Veti Chandra	505	55 ans
Vaṭṭa Chandra ou Vēya Chandra	570	3 ans
Poti Chandra	573	2 ans
Prithvi Chandra	581	7 ans
Śānta Chandra	588	1 ans

· **Vesali (600 – 720), d'après Johnston**⁴⁷⁰

Nom	Année d'accession au trône	Durée de règne
Māhāvū	600	12 ans
Vṛyajap	612	12 ans
Sevūvū	624	12 ans
Dharmasura	636	13 ans
Vajrasakti	649	16 ans
Sri Dharmavijaya	665	36 ans
Narendravijaya	701	2-9 mois
Un nommé	?	?
Dharma Chandra	703	17 ans

· **Sanbawak (1018 – 1103)**⁴⁷¹

⁴⁶⁹ Khan 1999, p. 13.

⁴⁷⁰ Khan 1999, p. 13.

⁴⁷¹ D'après Harvey 1925, pp. 369-372 ; Khan 1999, p. 196.

Nom	Année d'accession au trône	Durée de règne
Hkathalon	1118	10 ans
Chandathin	1128	11 ans
Mingyinyu	1133	10 ans
Nagathunya	1148	3 ans
Surayama	1152	2 ans
Ponaka	1164	4 ans
Mingyugyi	1168	2 ans
Sachin	1169	1 an
Munangyi	1171	2 ans
Mintala	1174	6 ans
Minkulu	1175	3 ans
Mimbih	1175	3 ans
Thinnaga	1178	14 ans
Munhan	1178	8 ans
Mimpari	1179	3 ans

Parein (1103 – 1167) ⁴⁷²

Nom	Année d'accession au trône	Durée de règne
Letyarninon	1103	6 ans
Thabab	1108	1 an
Kazagy	1111	2 ans
Thagiwinyi	1112	3 ans
Thagiwinyon	1115	8 ans
Kawilya	1131	20 ans
Dakharaja	1153	8 ans
Ananthir	1165	2 ans

Hkrit (1167 – 1180) ⁴⁷³

Nom	Année d'accession au trône	Durée de règne
Minansa	1167	7 ans
Pyinsakawa	1174	3 ans
Kennayik	1176	3 ans
Salukabo	1179	1 an

Sanbawak II (1180 – 1237) ⁴⁷⁴

⁴⁷² Idem ; . Khan 1999, pp. 196-197.

⁴⁷³ Idem ; Khan 1999, p. 197.

⁴⁷⁴ Idem ; Khan 1999, p. 197.

Nom	Année d'accession au trône	Durée de règne
Misathin	1180	11 ans
Ngayamar	1191	3 ans
Ngazun	1193	2 ans
Ngapahkeng	1195	3 ans
Ngacron	1198	3 ans
Ngasu	1201	4 ans
Ngawwehtin	1205	1 an
Minthamunzgyi	1206	1 an
Minthamunzgye	1207	1 an
Kabalawunzgyi	1208	1 an
Kabalawunzgye	1209	1 an
Natyangyi	1210	8 ans
Natyang	1218	11 ans
Tharabin	1229	3 ans
Ngathin	1232	2 ans
Ngathon	1234	3 ans

Launggret (1237 – 1433)⁴⁷⁵

Nom	Année d'accession au trône	Durée de règne
Alawthathgyu	1237	7 ans
Yazathgyi	1244	2 ans
Sawlu	1246	5 ans
Ossanagyi	1251	9 ans
Sawmunzgyi	1260	8 ans
Natyangyi	1268	4 ans
Minthun	1272	4 ans
Alhabun	1276	3 ans
Muthi	1279	"
Ossunung	1285	2 ans
Thewarit	1287	3 ans
Tharhar	1290	4 ans
Asathu	1294	1 an
Alhabun	1295	2 ans
Myathawnggyi	1297	quelques mois
Razathu	1297	4 ans
Thaminbathan	1401	32 ans

⁴⁷⁵ Idem ; Khan 1999, pp. 197-98.

Bibliographie

- *BEFEO* : Bulletin de l'École Française d'Extrême Orient
- *BSOAS* : Bulletin of the School of Oriental and African Studies
- *JÂ* : Journal Asiatique
- *JBRS* : Journal of the Burma Research Society
- *JRAS* : Journal of the Royal Asiatic Society
- *JSS* : Journal of the Siam Society
- *JSAS* : Journal of Southeast Asian Studies

ADAS, Michael, 1974, *The Burma Delta*, University of Wisconsin Press.

ALAM, Shamsul A.K.M., 1976, *Mainamati*, 2^{de} éd 1982, Dacca, Department of Archaeology and Museums.

ALLCHIN, F.R., 1995, « Early Cities and States Beyond the Ganges Valley » in *The Archaeology of Early Historic South Asia. The Emergence of Cities and States*, ed. by F.R. Allchin, Cambridge University Press, pp. 123-151.

ANDREW, G.P., 1912, *Mergui District*, coll. Burma Gazetteer, vol. A, Rangoon, Office of the Superintendent, Government Printing.

ANONYMES, 1892, *List of Objects of Antiquarian and Archaeological Interest in British Burma*, Rangoon, Superintendent Government Printing.

- 1908-31, *Imperial Gazetteer of India*, 26 vols., 3^{ème} éd., Oxford, Clarendon Press.
- 1910, *Salween District*, coll. Burma Gazetteer, vol. A, Rangoon, Office of the Superintendent, Government Printing.
- 1911, *Thayetmyo District*, coll. Burma Gazetteer, 2 vols., Rangoon, Office of the Superintendent, Government Printing.
- 1913, *Myingyan District*, coll. Burma Gazetteer, vol. B, Rangoon, Office of the Superintendent, Government Printing.
- 1920, *Tharrawaddy District*, coll. Burma Gazetteer, vol. A, Rangoon, Superintendent Government Printing.
- 1921, *Amended List of Ancient Monuments in Burma*, Rangoon, Superintendent, Government Printing.
- 1924, *Minbu District*, coll. Burma Gazetteer, vol. B, Rangoon, Office of the Superintendent, Government Printing.
- 1925a, *Katha District*, coll. Burma Gazetteer, 2 vols., Rangoon, Office of the Superintendent, Government Printing.
- 1925b, *Magwe District*, coll. Burma Gazetteer, vol. B, Rangoon, Office of the Superintendent, Government Printing.
- 1987, *Gazetteer of Burma*, 2 vol., Delhi, Gian Publishing House, 2^{ème} édition, Compiled by the Authority, (1^{ère} éd. parue sous le nom *British Burma Gazetteer*).
- AUNG MYINT, 1998, *Kaun Kin Dapon Mya Hma Myanma Shé Aung Myo Daw Mya*, (Vues Aériennes des Villes Anciennes de la Birmanie _ en birman), Rangoon, Ministère de la Culture.
- AUNG MYINT & MOORE, Elizabeth, 1991 « Finger-Marked Designs on Ancient Bricks in Myanmar », *JSS*, vol. 79, part 2, pp. 80-102.
- 1993, « Beads of Myanmar. Line decorated beads amongst the Pyu and Chin », *JSS*, vol. 81, part 1, pp.54-87.
- AUNG THAW, 1972, *Historical Sites in Burma*, Rangoon, Ministry of Culture.
- AUNG THWIN, Michael, 1976a, « Kingship, the Shanga and Society in Pagan » in *Explorations in Southeast Asian History: the Origins of Southeast Asian Statecraft*, Ann Arbor, Michigan Papers on South and Southeast Asia n° 11, pp. 205-256.
- 1976b, « The Problem of Ceylonese-Burmese Relations in the 12th Century and the Question of an Interregnum in Pagan : 1165-1174 A.D. », *JSS*, vol. 64, part 1, pp. 53-74.
- 1981, « Jambudipa: Classical Burma's Camelot », *Contributions to Asian Studies*, vol. XVI, pp. 38-61.
- 1982, « Burma Before Pagan: the Status of Archaeology Today », *Asian Perspectives*, vol. XXV, n° 2, pp. 1-21.
- 1983, « Divinity, Spirit and Human: Conceptions of Classical Burmese Kingship » in *Centers, Symbols and Hierarchies: Essays on the Classical States of Southeast Asia*, Yale University Southeast Asia Studies, Monograph Series n° 26.
- 1985, *Pagan, the Origins of Modern Burma*, Honolulu, University of Hawaiï Press.
- 1987, « Heaven, Earth, and the Supernatural World: Dimensions of the Exemplary

- Center in Burmese History » in *The City as a Sacred Center. Essays on Six Asian Contexts*, Leiden, éd. E.J. Brill.
- 1990, *Irrigation in the Heartland of Burma: Foundations of the pre-Colonial Burmese State*, Northern Illinois University Center for Southeast Asian Studies, Occasional Paper n° 15.
- 1994, « Principles and Patterns of the Precolonial Burmese State » in *Tradition and Modernity in Myanmar*, Berlin, Humboldt Universität zu Berlin, éd. Uta Gartner et Jens Lorenz, pp. 15-44.
- 1998, *Myth and History in the Historiography of Early Burma, Paradigms, Primary Sources and Prejudices*, Singapore, University Institute of Southeast Asian Studies.
- 2002, « Lower Burma and Bago in the History of Burma » in *The Maritime Frontier of Burma*, ed. by J. Gommans & J. Leider, Leiden, KITLV Press, pp. 25-57.
- BACKUS, Charles, 1981, *The Nan-chao Kingdom and T'ang China's Southwestern Frontier*, Cambridge University Press.
- BAGCHI, Prabodh Chandra, 1981, *India and China. A Thousand Years of Cultural Relations*, Calcutta, Saraswat Library (2^{ème} édition).
- BA SHIN, 1936, « History of Minbu District », *JBRS*, vol. XXVI, part 1, pp. 43-51.
- BAUTZE, Joachim K., 1999, « Stucco Decoration in Bengal and Pagan during the Pala Period », *Journal of Bengal Art*, vol. 4, pp. 359-372.
- BAYARD, Donn, 1992, « Models, Scenarios, Variables and Suppositions: Approaches to the Rise of Social Complexity in Mainland Southeast Asia, 700BC-500AD » in *Early Metallurgy and Urban Centres in Thailand and Southeast Asia*, Bangkok, White Lotus, pp. 13-38.
- BENNETT, Paul, 1971, « The "Fall of Pagan": Continuity and Change in 14th Century Burma » in *Conference under the Tamarind Tree: Three Essays in Burmese History*, Yale University Southeast Asia Studies, Monograph Series n°15.
- BERNOT, Lucien, 1974, « Notes sur les Mesures de Capacité et de Poids Utilisées par les Riziculteurs Birmans », *Études Rurales*, n° 53-56, pp. 343-55.
- BINNS, B.O., 1935, *Amherst District*, coll. Burma Gazetteer, vol. A, Rangoon, Superintendent Government Printing and Stationery.
- BHATTACHARYA, Swapna, 1994, « The Ari Cult of Myanmar » in *Tradition and Modernity in Myanmar*, Berlin, Humboldt Universität zu Berlin, éd. Uta Gartner et Jens Lorenz, pp. 15-44.
- BHATTACHARYYA, Amitabha, 1977, *Early Geography of Ancient and Early Medieval Bengal*, Calcutta, Sanskrit Pustak Bhandar.
- BOELES, J.J., 1964, « The King of Dv#ravat# and his Regalia », *JSS*, vol. LII, part 1, pp. 99#114.
- BOISSELIER, Jean, 1965, « Récentes Recherches Archéologiques en Thaïlande (juillet-novembre 1964) », *Arts Asiatiques*, vol. XII, pp. 125-74.
- 1972, « Travaux de la Mission Archéologique Française en Thaïlande (juillet-novembre 1966) », *Arts Asiatiques*, vol. XXV, pp. 27-90.
- 1988, « Si Thep et son Originalité » in *Premier Symposium Franco-Thai. La*

- Thaïlande des Debuts de son Histoire jusqu'au XV^e Siècle*, Bangkok, Université de Silpakorn, pp. 4-16.
- BOPEARACHCHI, Osmund, 1999, « Sites portuaires et emporia de l'ancien Sri Lanka, nouvelles données archéologiques », *Arts Asiatiques*, tome 54, pp. 5-23.
- BRAC DE LA PERRIÈRE, Bénédicte, 1989, « L'Histoire des Neuf Kharuin », *JA*, vol. 277, part 1-2, pp. 47-87, part 3-4, pp. 299-361.
- 1993, « Symbolique de l'Espace Urbain Traditionnel et Politiques Contemporaines d'Urbanisme en Birmanie (Myanmar): Une Note Préliminaire » in *ASIES _ Pour Aménager l'Espace*, CREOPS n°2.
- 1995, « Urbanisation et Légendes d'Introduction du Bouddhisme au Myanmar (Birmanie) », *Journal des Anthropologues*, n° 61-62, pp. 41-65.
- BRIGGS, Lawrence Palmer, 1945, « Dv#ravat#, the Most Ancient Kingdom of Siam », *Journal of the American Oriental Society*, vol. 65, n° 2, pp. 98-107.
- BRONSON, Bennett, 1992, « Patterns in Early Southeast Asian Metal Trade » in *Early Metallurgy, Trade and Urban Centres in Thailand and Southeast Asia*, Bangkok, éd. White Lotus, pp. 63-114.
- BRUNEAU, Michel, 1991, « Modèles Spatiaux des Etats de l'Asie du Sud-Est Continentale », *Cahiers de Géographie du Québec*, vol. 35, n° 94, pp. 89-116.
- BURGESS, J., 1901, « Fabricated Geography », *Indian Antiquary*, vol 30, pp. 387-88.
- CHAKRABARTI, Dilip K., 1997, *The Archaeology of Ancient Indian Cities*, Delhi, Oxford University Press.
- 2000, « Mahajanapada States of Early Historic India » in *A Comparative Study on Thirty City-State Cultures*, ed. by Mogens Herman Hansen, Copenhagen.
- CHEW, Anne-May, 1999, *Les Temples Excavés de la Colline de Po Win en Birmanie Centrale*, Thèse de doctorat, Université Paris III-Sorbonne Nouvelle.
- CHHIBBER, H.L., 1934, *The Mineral Ressources of Burma*, London, Macmillan and Co.
- CHIHARA, Daigoro, 1996, *Hindu-Buddhist Architecture in Southeast Asia*, Leiden, E.J. Brill.
- CHOWDHURY, A.M., 1996, « Bengal and Southeast Asia: Trade and Cultural Contact in the Ancient Period » in *Ancient Trades and Cultural Contacts in Southeast Asia*, Bangkok, The Office of the National Culture Comission.
- CHUTINTARANOND, Sunait & THAN TUN, 1995, *On Both Sides of the Tenasserim Range: History of Siamese Burmese Relations*, Asian Studies Monographs n° 50, Bangkok, Chulalongkorn University.
- CLAVAL, Paul, 1995, *La Géographie Culturelle*, Paris, coll. Fac. Géographie, éd. Nathan.
- CŒDÈS, Georges, 1928, « The Excavations at P'ong Tük and their Importance for the Ancient History of Siam », *JSS*, vol. XXI, part 3, pp. 195-209.
- 1956, « Les Premières Capitales du Siam aux XIII^e-XIV^e siècles », *Arts Asiatiques*, tome III, fascicule 4, pp. 243-67.
- 1962, *Les Peuples de la Péninsule Indochinoises*, Paris, éd. Dunod.
- 1964 *Les Etats Hindouisés d'Indochine et d'Indonésie*, Paris, éd. de Broccard.
- COLLIS, Maurice, 1953, *Into Hidden Burma*, London, Faber and Faber.

- CONINGHAM, R.A.E. & ALLCHIN, F.R., 1995, « The Rise of Cities in Sri Lanka » in *The Archaeology of Early Historic South Asia. The Emergence of Cities and States*, ed. by F.R. Allchin, Cambridge University Press, pp. 152-183.
- COOPER, W.G., 1913, « The Origin of the Talaings », *JBRS*, vol. III, part 1, pp. 1-11.
- DAGENS, Bruno, 1994, « Recherches Archéologiques Franco-Thai dans la Thaïlande du Nord-Est. Les Fouilles de Muang Champasi », *Académie des Inscriptions et Belles Lettres*, comptes rendus des séances de l'année 1994 Janvier-Mars, fascicule 1.
- DATTA, Asok, 1999, « Bengal and Southeast Asia – Early Trade and Cultural Contacts », *Journal of Bengal Art*, vol. 4, pp. 49-60.
- DAWSON, G.W., 1912, *Bhamo District*, coll. Burma Gazetteer, 2 vols., Rangoon, Office of the Superintendent, Government Printing.
- DECOURT, J.-Cl., 1992, « Étude d'Archéologie Spatiale : Essai d'Application à la Géographie Historique en Béotie » in *Topographie Antique et Géographie Historique en Pays Grec*, Monographie du CRA n° 7, Paris, Éditions de CNRS.
- DELOCHE, Jean, 1992, « Études sur les fortifications de l'Inde. I. Les fortifications de l'Inde ancienne », *BEFEO*, vol. 79.1, pp. 89-131.
- DELVERT, Jean, 1974 *Géographie de l'Asie du Sud-Est*, Paris, Presses Universitaires de France, collection "Que sais-je".
- DE TERRA, H., & MOVIUS, L., 1943, « Research on Early Man in Burma », *Transactions of the American Philosophical Society*, Philadelphie, vol. XXXII (new series), pp. 267-394.
- DI CROCCO, Virginia M., 1990, « Banbhore, an Important River Port on the Ceramic and Glass Routes. A transit Area for Art Styles from the West of Thailand and Burma, circa 1st c. B.C.-13th c. A.D. », *JSS*, vol. 78, part 2, pp.78-89.
- 1992, « Silver Coins: Evidence for Mining at Bawzaing in the Shan State circa 6th-8th Century A.D. », *JSS*, vol. 80, part 2, pp. 125-28.
- 1996, « References and Artefacts Connecting the Myanmar Area with Western and Central Asia and China Proper via the Ancient Southwestern Silk Route from ca. The 3rd century B.C. to the 13th century C.E. » in *Ancient Trades and Cultural Contacts in Southeast Asia*, Bangkok, The Office of the National Culture Comission.
- DI MÉO, Guy, 1998, *Géographie Sociale et Territoires*, Paris, coll. Fac. Géographie, éd. Nathan.
- DON HEIN, 1996, « Ceramic Production in Myanmar – Further Evidence on Old Traditions » in *Traditions in Current Perspective*, Yangoon, Universities Historical Research Centre, pp. 179-205.
- 2003, *Summary Report on Archaeological Fieldwork at Myaung Mya, Bagan and Other Sites in Myanmar. August-September 1999*, Deakin University, non publié.
- DUPONT, Pierre, 1959, *L'Archéologie Mône de Dvaravati*, Paris, Publications de l'école Française d'Extrême Orient vol. XLI.
- DUROISELLE, Charles, 1905 « Note sur la Géographie Ancienne de la Birmanie, à propos de la Légende de Purna », Extrait du *BEFEO*, vol. V.
- 1923, « Apocryphal Geography of Burma », Report of the Superintendent,

- Archaeological Survey, Burma, pp. 15-22.
- DUROISELLE, C., BLAGDEN, C.O., MYA, TAW SEIN KO, 1919-28, *Epigraphia Birmanica*, 6 vol., Rangoon, Superintendent, Government Printing.
- ELISSEEFF, V. & D., 1987, *La Civilisation de la Chine Classique*, Paris, coll. Les Grandes Civilisations, Arthaud.
- ENRIQUEZ, C.M., 1921, « Pagan », *JBRS*, vol. XI, part 1, pp. 10-14.
- FRIEDMANN, J., 1961, « Cities in Social Transformation », *Comparative Studies in Society and History, An International Quarterly*, vol. IV, n° 1, pp. 86-103.
- FINOT, Louis, 1912, « Un Nouveau Document sur le Bouddhisme Birman », *JA*, tome XX, 10^e série, juillet-août, pp. 121-136.
- FISTIÉ, Pierre, 1985, *La Birmanie ou la Quête de l'Unité*, Paris, école Française d'Extrême Orient.
- FORCHHAMMER, Ph. D., 1891 *Notes on the Early History and Geography of British Burma. I#The Shwedagon Pagoda*, Rangoon, Superintendent Government Printing.
- FRASCH, Tilman, 1996a, *Pagan. Stadt und Staat*, Stuttgart, Steiner Verlag.
- 1996b, « An Eminent Buddhist Tradition: The Burmese Vinayadharas » in *Traditions in Current Perspective*, Yangon, Universities Historical Research Centre, pp. 115-144.
- 2002, « Coastal Peripheries during the Pagan Period » in *The Maritime Frontier of Burma*, ed. by J. Gommans & J. Leider, Leiden, KITLV Press, pp. 59-78.
- FRIEDMANN, John, 1961, « Cities in Social Transformation », *Comparative Studies in Society and History, an International Quarterly*, vol. IV, n° 1, pp. 86-103.
- FRYER, G.E., 1872, « Note on an Arakanese Coin », *Journal of the Asiatic Society of Bengal*, vol. XLI, n° 2, pp. 201-203.
- FURNIVALL, J.S., 1911, « The Fondation of Pagan », *JBRS*, vol. I, part 2, pp. 6-9.
- 1913a, « Notes on the History of Hanthawaddy _ Part I Pre-Talaing » ; « Notes on the History of Hanthawaddy _ Part II The First Talaing Dynasty », *JBRS*, vol III, part 1, pp. 47-53, & part 2, pp. 165-169.
- 1913b, « Some Place Names », *JBRS*, vol. III, part 2, pp. 187-190.
- 1914a, *Insein District*, coll. Burma Gazetteer, vol. A, Rangoon, Office of the Superintendent, Government Printing.
- 1914b, *Syriam District*, coll. Burma Gazetteer, vol. A, Rangoon, Office of the Superintendent, Government Printing.
- 1915, « The History of Syriam (with Translation and Notes) », *JBRS*, vol. V, part 1, pp. 1-11/ part 2, pp. 49-57/ part 3, pp. 129-149.
- GEORGE, E.C.S., 1915, *Ruby Mines District*, coll. Burma Gazetteer, 2 vols., Rangoon, Office of the Superintendent, Government Printing.
- GHOSH, A., 1973, *The City in Historical India*, Simla, Indian Institute of Advanced Study.
- GLOVER, Ian C., 1996, « The Archaeological Evidence for Early Trade between India and Southeast Asia » in *The Indian Ocean in Antiquity*, ed. by Julian Reade, Columbia University Press, pp. 365-400.

- GRANT BROWN, R., 1912, « The Origin of the Burmese », *JBRS*, vol. II, pp. 1-7.
- 1913, *Upper Chindwin District*, coll. Burma Gazetteer, 2 vols., Rangoon, Office of the Superintendent, Government Printing.
- GRAVE, Peter & Bartbetti, Mike, 2001, « Dating the City Wall, Fortifications, and the Palace Site at Pagan », *Asian Perspectives*, vol. 40, n° 1, pp. 75-87.
- GUILLON, Emmanuel, 1974, « Note sur l'Ancienne Région de Thaton », *Artibus Asiae*, vol. XXXVI, 4, pp. 273-286.
- 1999, *The Mons, a Civilization of Southeast Asia*, ed. by James V. di Crocco, Bangkok, Siam Society.
- GUTMAN, Pamela, 1976, *Ancient Arakan, with Special Reference to its Cultural History between the 5th and the 11th centuries*, (thèse de doctorat non publiée), Australian National University, Canberra.
- 1978, « The Ancient Coinage of Southeast Asia », *JSS*, vol. 66, part 1, pp. 8-21.
- 1986, « Symbolism of Kingship in Arakan » in *Southeast Asia in the 9th to 14th Centuries*, ed. by Marr & Milner, Singapore, Institute of Southeast Asian Studies.
- 1996, « The Pyu Maitreyas » in *Traditions in Current Perspective*, Yangon, Universities Historical Research Centre, pp. 165-178.
- 2001, « The Martaban Trade: An Examination of the Literature from the Seventh Century until the Eighteenth Century », *Asian Perspectives*, vol. 40, n° 1, pp. 108-118.
- GUY, John, 1997, « A Warrior-Ruler Stele from Sri Ksetra, Pyu, Burma », *JSS*, vol. 85, part 1 & 2, pp. 85-94.
- 2002, « Offering up a New Jewel: Buddhist Merit-Making and Votive Tablets in Early Burma » in *Burma, Art and Archaeology*, ed. by A. Green & T.R. Blurton, London, British Museum Press, pp. 23-33.
- HAGGETT, Peter, 1973, *L'Analyse Spatiale en Géographie Humaine*, Paris, éd. Armand Colin (1^{ère} éd. en anglais, 1965).
- HALL, D.G.E., 1950, *Burma*, Londres, Hutchinson's University Library (3^{ème} éd. 1998).
- HALLIDAY, R., 1923, *Lik Sminh Asah. The Story of the Founding of Pegu and a Subsequent Invasion from South India*, Rangoon, American Baptist Mission Press, éd. Halliday.
- 1932, « The Mon Inscriptions of Siam », *JBRS*, vol. XXII, part 3, pp. 107-119.
- HARVEY, G.E., 1925, *History of Burma*, New York, Toronto, Longmans, Green & Co.
- HERBERT, Patricia, 1991 *Burma*, World Bibliographical Series 132, Oxford, Santa Barbara & Denver, Clio Press.
- HERTZ, W. A., 1912, *Myitkyina District*, coll. Burma Gazetteer, vol. A, Rangoon, Office of the Superintendent, Government Printing.
- HEWETT, H.P. & CLAGUE, J., 1916, *Bassein District*, coll. Burma Gazetteer, vol. A, Rangoon, Office of the Superintendent, Government Printing.
- HIGHAM, Charles, 2002, *Early Cultures of Mainland Southeast Asia*, Bangkok, River Books.

- HODDER, Ian & ORTON, Clive, 1975, *Spatial Analysis in Archaeology*, Cambridge University Press.
- HOSHINO, Tatsuo, 2002, « Wen Dan and its Neighbours : the Central Mekong Valley in the Seventh and Eighth Centuries » in *Breaking New Ground in Lao History. Essays on the Seventh to Twentieth Centuries*, ed by M. Ngaosrivathana & K. Breazeale, Chiang Mai, Silkworm Books.
- HUBER, Édouard, 1909, « La Fin de la Dynastie de Pagan », *BEFEO*, vol. IX, pp. 633-80.
- HUDSON, Bob & al., 2001, « The Origins of Pagan: New Dates and Old Inhabitants », *Asian Perspectives*, vol. 40, n° 1, pp. 48-74.
- 2002, « Digging for Myths: Archaeological Excavations and Surveys of the Legendary Nineteen Villages of Pagan » in *Burma, Art and Archaeology*, ed. by A. Green & T.R. Blurton, London, British Museum Press, pp. 9-21.
- ISHIZAWA, Yoshiaki, 1988, « Considerations Regarding the Basic Framework of Burmese History and Buddhism » in *Historical and Cultural Studies in Burma*, Tokyo, Institute of Asian Cultures Sophia University, pp. 19-64.
- ISHIZAWA, Y. & KONO, Y. (eds), 1989, *Study on Pagan*, Cultural Heritage in Asia n° 4, Tokyo, Institute of Asian Cultures Sophia University.
- JACQ-HERGOUALC'H, Michel & al., 1996, « La région de Nakhon Si Thammarat (Thaïlande péninsulaire) du V^e au XIV^e siècle », *JA*, vol. 284, n° 2, pp. 361-435.
- 1998, « Une Étape de la Route Maritime de la Soie. La partie Méridionale de l'Isthme du Kra au IX^e siècle », *JA*, vol. 286, n° 1, pp. 235-320.
- JOHNSTON, E.H., 1943-46, « Some Sanskrit Inscriptions of Arakan », *BSOAS*, vol. XI, pp. 357-385.
- KAN HLA, 1977, « Pagan: Development and Town Planning », *Journal of the Society of Architectural Historians*, vol. XXXVI, n° 1, pp. 15-29.
- 1978, « Traditional Town Planning in Burma », *Journal of the Society of Architectural Historians*, vol. XXXVII, pp. 92-104.
- 1979, « Ancient Cities in Burma », *Journal of the Society of Architectural Historians*, vol. XXXVIII, n° 2, pp. 95-102.
- KENOYER, Jonathan M., 1998, *Ancient Cities of the Indus Valley Civilization*, American Institute of Pakistan Studies, Karachi and Islamabad, Oxford University Press.
- KERVAN, Monique, 1994, « Forteresses, Entrepôts et Commerce : une histoire à suivre depuis les rois Sassanides jusqu'aux princes d'Ormuz », *Res Orientales*, vol. VI, pp. 325-351.
- 1999, « Multiple Ports at the Mouth of the River Indus: Barbarike, Deb, Daybul, Lahori Bandar, Diul Sindé » in *Archaeology of Seafaring. The Indian Ocean in the Ancient Period*, ed. by Himanshu Prabha Ray, Delhi, Pragati Publications, pp. 70-153.
- KHAN, Abdul Mabud, 1999, *The Maghs: a Buddhist Community in Bangladesh*, Dhaka, The University Press Limited.
- KHIN MAUNG KYI, 1999, « Winka-Ayetthema daytha nay Thuwanabumi ahyu ahsa » (« La région de Winka-Ayetthema, considérations sur Suvannabhumi ») in *Bypaths of*

- Myanmar History, Essays given to Than Tun on his 75th Birthday*, vol. 2, Than Tun Diamond Jubilee Publication Committee, Yangon, pp. 1-12.
- KHIN MAUNG NYUNT, 1996, « History of Myanmar Jade Trade till 1938 » in *Traditions in Current Perspective*, Yangon, Universities Historical Research Centre, pp.247-290.
- KYAW DIN, 1917, « The History of Tenasserim and Mergui », *JBRS*, vol. VII, part 3, pp. 252#254.
- LAW, B.N., 1954, *Historical Geography of Ancient India*, Paris.
- LEACH, Edmund, 1960, « The Frontiers of Burma », *Comparative Studies in Society and History, an International Quarterly*, vol. III, n° 1, pp. 49-73.
- LEBEAU, R., 1979, *Les Grands Types de Structures Agraires dans le Monde*, Paris, Masson, (3^{ème} éd.).
- LEHMAN, F.K., 1987, « Monasteries, Palaces and Ambiguities: Burmese Sacred and Secular Space », *Contributions to Indian Sociology*, vol. 21, part. 1, pp. 169-186.
- 2003, « The Relevance of the Founders' Cult for Understanding the Political Systems of the Peoples of Northern Southeast Asia and its Chinese Borderlands » in *Founders' Cults in Southeast Asia: Ancestors, Polity, and Identity*, ed. by N. Tannenbaum & C.A. Kammerer, Monograph 52, Yale Southeast Asia Studies, pp.15-39.
- LÉVI, Jean (trad.), 2000, *Sun Tzu. L'art de la Guerre*, Paris, coll. Pluriel, Hachette Littératures.
- LEWIS, Mark Edward, 2000, « The City-State in Spring-and-Autumn China » in *A Comparative Study on Thirty City-State Cultures*, ed. by Mogens Herman Hansen, Copenhagen.
- LIEBENTHAL, Walter, 1956, « The Ancient Burma Road _ a Legend », *Journal of the Greater India Society*, vol. XV, n°1, pp. 1-17.
- LIEBERMAN, Victor, 1995, « An Age of Commerce in Southeast Asia ? Problems of Regional Coherence – a Review Article », *The Journal of Asian Studies*, vol. 54, n° 3, pp. 796-807.
- LOMBARD, Denys, 1994, « À Propos de l'Histoire des Villes d'Asie du Sud-Est, Nouvelles Considérations » in *Cités d'Asie*, Les Cahiers de la Recherche Architecturale 35/36, Marseille, éd. Parenthèses.
- LOOFS, H.H.E., 1979, « Problems of Continuity between the Pre-Buddhist and Buddhist Periods in Central Thailand, with Special Reference to # Thong » in *Early Southeast Asia. Essays in Archaeology, History and Historical Geography*, ed. by R.B. Smith & W. Watson, New York, Kuala Lumpur, Oxford University Press, pp. 342-51.
- LUBEIGT, Guy, 1974, « Les Villages de la Vallée de l'Irrawaddy (Birmanie Centrale) », *études Rurales*, n° 53-56, pp. 259-299.
- 1998, *Pagan, Histoire et Légende. Contribution à la Géographie Historique d'une Capitale Indochinoise*, Paris, éd. Kailash.
- LUCE, G.H., 1922, « A Cambodian (?) Invasion of Lower Burma _ A Comparison of Burmese and Talaings Chronicles », *JBRS*, vol XII, part 1, pp. 39-45.
- 1924a, « Fu-kan-tu-lu », *JBRS*, vol. XIV, part 2, pp. 88-99.

- 1924b, « Countries Neighbouring Burma », *JBRS*, vol. XIV, part 2, pp. 138-205.
- 1937, « The Ancient Pyu », *JBRS*, vol. XXVII, part 3, pp. 239-253.
- 1953, « Mons of the Pagan Dynasty », *JBRS*, vol. XXXVI, part. 1, pp. 1-19.
- 1958-59, « The Early Syam in Burma's History », *JSS*, vol XLVI, part 2, pp. 123-213, & vol. XLVII, part 1, pp. 59-101.
- 1959a, « Old Kyaukse and the Coming of the Burmans », *JBRS*, vol. XLII, part 1, pp. 75-109.
- 1959b, « Geography of Burma under the Pagan Dynasty », *JBRS*, vol. XLII, part 1, pp. 75-109.
- 1961, *The Man Shu, Book of the Southern Barbarians*, (traduction), Ithaca, New York, Cornell University.
- 1965a, « Some Old References to the South of Burma and Ceylon » in *Felicitation Volumes of Southeast-Asian Studies*, vol. 2, Bangkok, The Siam Society.
- 1965b, « Rice and Religion, a study of old Mon-Khmer evolution and culture », *JSS*, vol. LIII, part 2, pp. 139-152.
- 1969, *Old Burma-Early Pagan*, 3 vols., Artibus Asiae and the Institute of Fine Arts, New York University, J.J. Augustin Publisher.
- 1985, *Phases of Pre-Pagan Burma*, 2 vol., Oxford University Press.
- LUCE, G.H. / PE MAUNG TIN, 1921, « Chronicle of the City of Tagaung », *JBRS*, vol. XI, part 1, pp. 29-54.
- 1923, *The Glass Palace Chronicle of the Kings of Burma*, (traduit par~), London, Oxford University Press (2^{ème} éd. AMS, New York, 1976).
- 1939, « Burma Down to the Fall of Pagan (an outline) », *JBRS*, vol. XXIX, part 3, pp. 264-82.
- LU PE WIN, 1958, « Some Aspects of Burmese Culture », *JBRS*, vol. XLI, part 1-2, pp. 19-37.
- LYONS, E., 1979, « Dvaravati, a Consideration of its Formative Period » in *Early Southeast Asia. Essays in Archaeology, History and Historical Geography*, ed. by R.B. Smith & W. Watson, New York, Kuala Lumpur, Oxford University Press, pp. 352-59.
- MACKENZIE, J.C., 1913, « Climate in Burmese History », *JBRS*, vol. III, part 1, pp. 40-46.
- MA MYA THAN, 1932, « Some of the Earlier Kings of the Pagan Dynasty », *JBRS*, vol. XXII, part 2, pp. 98-102.
- MAJUMDAR, R. C., 1963, *Hindu Colonies*, Calcutta, Firma K. L. Mukhopadhyay (2^{ème} éd).
- MAUNG HLA, 1923, « The Chronological Dates of the Kings of Burma who Reigned at Thayekhittaya (ancient Prome), and at Pagan », *JBRS*, vol. XIII, part 2, pp. 82-94.
- MAUNG HTIN AUNG, 1967, *A History of Burma*, New York & Londres, Columbia University Press.
- MAUNG MAUNG, 1921, « A History of Lower Burma », (traduit par ~), *JBRS*, vol. XI, part 2, pp. 75-88.

- MAY OUNG, 1912, « The Chronology of Burma », *JBRS*, vol. II, part 1, pp. 8-29.
- 1917, « Some Mon Place-Names », *JBRS*, vol. VII, part 2, pp. 143-145.
- MIKSIC, John, 2001, « Early Burmese Urbanization: Research and Conservation », *Asian Perspectives*, vol. 40, n° 1, pp. 88-107.
- MILLS, J.A., 1997, « The Swinging Pendulum: From Centrality to Marginality _ A Study of Southern Tenasserim in the History of Southeast Asia », *JSS*, vol. 85, part 1-2, pp. 35#58.
- MITCHINER, Michael, 2000, *The Land of Water: Coinage and History of Bangladesh and Later Arakan, circa 300BC to the present day*, London, Hawkins Publications.
- MOORE, Elizabeth, 1988, « Notes on Two Types of Moated Settlement in Northeast Thailand », *JSS*, vol 76, pp. 275-287.
- MORRISON, W.S., 1915, *Henzada District*, coll. Burma Gazetteer, vol. A, Rangoon, Office of the Superintendent, Government Printing.
- MYINT AUNG, 1970, « The Excavations at Halin », *JBRS*, vol. LIII, part 2, pp. 55-64.
- 1977, « The Capital of Suvannabhumi unearthed? », *Shiroku*, vol. 10, pp. 41-53.
- 1999, « The excavations of Ayetthema and Winka (?Suvannabhumi) » in *Studies in Myanma History. Essays given to Than Tun on his 75th birthday*, vol. I, Yangon, Innwa Publishing House, pp. 17-64.
- NAI PAN HLA, 1996, « Old Terracotta Votive Tablets and New Theories on History of Old Burma » in *Traditions in Current Perspective*, Yangon, Universities Historical Research Centre, pp. 145-164.
- NGAOSRIVATHANA, M., BREAZEAL, K. (éds), 2002, *Breaking New Ground in Lao History. Essays on the Seventh to Twentieth Centuries*, Chiang Mai, Silkworm Books.
- NGUYEN, Rémy, 1984 "Quelques Sources Françaises pour la Géographie de la Birmanie", *Cahiers de l'Asie du Sud-Est* (tiré à part _ BIU des langues orientales).
- O'CONNOR, Richard A., 1983, *A Theory of Indigenous Southeast Asian Urbanism*, Research Notes and Discussions Paper n° 38, Singapore, Institute of Southeast Asian Studies.
- 1995, « Indigenous Urbanism: Class, City and Society in Southeast Asia », *JSAS*, vol. 26, n° 1, pp. 30-45.
- 2000, « A Regional Explanation of the Tai *Müang* as a City-State » in *A Comparative Study on Thirty City-State Cultures*, ed. by Mogens Herman Hansen, Copenhagen.
- 2003, « Founders' Cults in Regional and Historical Perspective » in *Founders' Cults in Southeast Asia: Ancestors, Polity, and Identity*, ed. by N. Tannenbaum & C.A. Kammerer, Monograph 52, Yale Southeast Asia Studies, pp. 269-311.
- PAGE, A.J., 1917, *Pegu District*, coll. Burma Gazetteer, vol. A, Rangoon, Superintendent Government Printing.
- PANERAI, Ph., DEPAULE, J.C., DEMORGON, M., 1999, *Analyse Urbaine*, Marseille, coll. Eupalinos, éd. Parenthèse.
- PAPET, Jean-François, 1997, « La Notion de Mü:ang chez les Thaï et les Lao », *Péninsule*, vol. 35, n° 2, pp. 219-22.
- PELLIOT, Paul, 1904, « Deux Itinéraires de Chine en Inde à la Fin du VIII^e Siècle »,

- BEFEO, vol. IV, pp. 131-413.
- PHAYRE, Sir Arthur P., 1846, « The Coins of Arakan: the Historical Coins », *Journal of the Asiatic Society of Bengal*, vol. XV, pp. 232-37.
- 1873, « The History of Pegu », *Journal, Asiatic Society of Bengal*, vol. XLII, part 1, pp. 23-57.
- 1882, *Coins of Arakan, of Pegu and of Burma*, The International Numismata Orientalia, London, Trübner & Co.
- 1967 (éd.), *History of Burma including Burma Proper, Pegu, Taungu, Tenasserim and Arakan*, Londres, Susil Gupta (2^{de} édition).
- PICHARD, Pierre, 1992-2001, *Inventory of Monuments at Pagan*, 8 vols., Paris & Garmore, Unesco Kiscadale EFEO.
- PICHARD, Pierre & ROBINNE, François (eds.), 1998, *Études Birmanes _ en Hommage à Denise Bernot*, École Française d'Extrême Orient, Études Thématiques 9.
- PITIPHAT, Sumitr, 1992, *Ceramics from the Thai-Burma Border*, Bangkok, Thai Khadi Research Institute, Thammasat University.
- POLO, Marco, 1998 (éd.), *Le Devisement du Monde. Le Livre des Merveilles*, 2 vols, Paris, La Découverte & Syros.
- RAY, Amita, 2000, « Early Urban Centres in Ancient Bengal », *Journal of Bengal Art*, vol. 5, pp. 153-165.
- RAY, Himanshu P., 1989, « Early Maritime Contacts between South and Southeast Asia », *JSAS*, vol. XX, n° 1, pp. 42-54.
- RAY, Niharranjan, 1932, *Brahmanical Gods in Burma*, University of Calcutta.
- 1936, *Sanskrit Buddhism in Burma*, University of Calcutta.
- 1939, « Early Traces of Buddhism in Burma », *The Journal of the Greater India Society*, vol. VI, n° 2, pp. 99-123.
- 1946, *Theravada Buddhism in Burma*, University of Calcutta.
- RAYMOND, Catherine, 1995, « Étude des relations religieuses entre le Sri Lanka et l'Arakan du XII^e au XVIII^e siècle : documentation historique et évidences archéologiques », *JA*, tome 282, n° 2, pp. 469-501.
- RISPAUD, Jean, 1966, « Contribution à la Géographie Historique de la Haute Birmanie (Mien, Pong, Ko#ambi et Kamboja » in *Essays offered to G.H. Luce*, Ascona, Artibus Asiae Publishers, vol. I, pp. 213-23.
- ROBINNE, François, 1994, « Pays de Mer et Gens de Terre, Logique Sociale de la Sous-Exploitation du Domaine Maritime en Asie du Sud-Est Continentale », *BEFEO*, vol. 84, pp. 181-216.
- RONALD, C.Y., 1979, « The Geographical Habitat of Historical Settlement in Mainland Southeast Asia » in *Early Southeast Asia. Essays in Archaeology, History and Historical Geography*, ed. by R.B. Smith & W. Watson, New York, Kuala Lumpur, Oxford University Press, pp. 262-72.
- RONCAYOLO, Marcel, 2002, *Lectures de Villes. Formes et Temps*, Marseille, coll. Eupalinos, éd. Parenthèse.
- SAN SHWE BU, 1921, « The Legend of the Early Aryan Settlement of Arakan », *JBRS*,

- vol. XI, part 2, pp. 66-69.
- SAN THA AUNG, 1997, *The Buddhist Art of Ancient Rakhine*, 2nd edition, Insein, U Ye Myint (1^{ère} éd. 1979).
- SARAYA, Dhida, 1992, « The Hinterland State of Sri Thep Sri Deva: a Reconstruction » in *Early Metallurgy and Urban Centres in Thailand and Southeast Asia*, Bangkok, White Lotus, pp. 131-47.
- 1999, *(Sri) Dvaravati. The Initial Phase of Siam's History*, Bangkok, Muang Boran Publishing House.
- SCOTT, Melford E., 1901, *Gazetteer of Upper Burma and the Shan States*, 5 vols., Rangoon, Government Press.
- SCOTT O'CONNOR, V.C., 1907 *Mandalay and Other Cities of the Past in Burma*, 2^{ème} éd., Bangkok, White Lotus, 1987.
- SEARLE, H.F., 1928, *Mandalay District*, coll. Burma Gazetteer, 2 vols., Rangoon, Office of the Superintendent, Government Printing.
- SEIDENFADEN, Erik, 1922, « An Excursion to Lophburi », *JSS*, vol. XV, part 1, pp. 66-77.
- SHORTO, H.L., 1961, « A Mon Genealogy of Kings: Observations on the Nidana Arambhakatha » in *Historians of South-East Asia*, Londres, Oxford University Press.
- 1963, « The 32 Myos in the Medieval Mon Kingdom », *BSOAS*, vol. XXVI, part 3, pp. 572-591.
- 1967, « The Dewatau Sotapan: a Mon Prototype of the 37 Nats », *BSOAS*, vol. XXX, part 1, pp. 127-141.
- SINCLAIR, W.B., 1920, « The Monasteries of Pagan », *JBRS*, vol. X, pp. 1-4.
- SINGER, Noel F., 1990, « Ceramic Sites in Burma », *Arts of Asia*, vol. 20, pp. 108-117.
- SIRCAR, D.C., 1962, « Inscriptions of Chandras of Arakan », *Epigraphia Indica*, vol. XXXII, 1957-1958, pp. 103-109.
- SKILLING, Peter, 2003, « Dv#ravat#: Recent Revelations and Research » in *Dedications to Her Royal Highness Princess Galyani Vadhana Krom Luang Naradhiwas Rajanagarindra on Her 80th Birthday*, Bangkok, The Siam Society.
- SMITH, 1905, « Asoka's Alleged Mission to Pegu (Suvannabhumi) », *Indian Antiquary*, vol. 34, pp. 180-186.
- SMITH, Bradwell L., 1981, « The Pagan Period (1044-1287): a Bibliographical Note », *Contributions to Asian Studies*, vol. XVI, pp. 112-130.
- SRISUCHAT, Amara 1998, « A Proposed Outline of the Chronology of early History in Thailand: Dating and Re-analysis of Data from Recently Excavated Sites in Thailand » in *Southeast Asian Archaeology 1996*, ed. by M.J. Klokke & T. de Bruijn, University of Hull, pp. 99-113.
- STARGARDT, Janice, 1990, *The Ancient Pyu of Burma _ Early Pyu Cities in a Man-Made Landscape*, vol. 1, Cambridge, PASCEA.
- 1992a, « Water for Courts or Countryside: Archaeological Evidence from Burma and Thailand Reviewed » in *The Gift of Water: Water Management, Cosmology and the State in South East Asia*, School of Oriental and African Studies, University of London, pp. 59-72.

- 1992b, « Le Cosmos, les Ancêtres et le Riz: l'Eau dans l'Espace Urbain des Pyus en Birmanie » in *Disciplines Croisées _ Hommage à B. P. Groslier*, Paris, E.H.E.S.S., Atelier ASEMI n°2, pp. 311-335.
- STERNSTEIN, Larry, 1964, « An Historical Atlas of Thailand », *JSS*, vol. LII, part 1, pp. 7-20.
- STEWART, J.A., 1917, « Excavation and Exploration in Pegu », *JBRS*, vol. VII, part 1, pp. 13#25.
- 1921, « Kyaukse Irrigation: a Side-Light on Burmese History », *JBRS*, vol. XI, part 1, pp. 1-4.
- 1925, *Kyaukse District*, coll. Burma Gazetteer, Vol. A, Rangoon, Superintendent Government Printing.
- STUART, J., 1913, *Old Burmese Irrigation Works*, Rangoon, Office of the Superintendent, Government Printing.
- 1914, « Why is Burma Sparsely Peopled », *JBRS*, vol. IV, part 1, pp. 1-6.
- SWITHINBANK, B. W., 1914, *Toungoo District*, coll. Burma Gazetteer, vol. A, Rangoon, Superintendent Government Printing.
- TAW SEIN KO, 1892, « Notes on an Archaeological Tour Through Ramannadesa (The Talaing Country of Burma) », *Indian Antiquary*, vol. 21, pp. 377-386.
- TEMPLE, R. C., 1893, « Notes on the Antiquities in Ramannadesa », *Indian Antiquary*, vol. 22, pp. 327-366.
- TET HTOOT, 1961, « The Nature of Burmese Chronicles » in *Historians of South-East Asia*, Londres, Oxford University Press.
- THAN TUN, 1958, « Social Life in Burma, A.D. 1044-1287 », *JBRS*, vol. XLI, part 1-2, pp. 37-47.
- 1959, « Religion of Burma, A.D. 1000-1300 », *JBRS*, vol. XLII, part 2, pp. 47-69.
- 1970, « An Estimation of Articles on Burmese History Published in the *JBRS*, 1910#70 », *JBRS*, vol. LIII, part 1, pp. 53-66.
- 1979, « A Forgotten Town of Burma », *Shiroku*, n°12, pp. 51-56.
- 1983-90, *The Royal Orders of Burma AD 1598-1885*, 10 vols., The Centre for Southeast Asian Studies, Kyoto University.
- THAW KAUNG, 2003, « Lagunbyee Old Town and the Discovery of the First Ceramic Kiln » in *Ceramic Tradition in Myanmar*, Yangon, SEAMEO Regional Centre for History and Tradition.
- THIN GYI, 1931a, *Maubin District*, coll. Burma Gazetteer, vol. A, Rangoon, Superintendent Government Printing and Stationery.
- 1931b, *Thaton District*, coll. Burma Gazetteer, vol. A, Rangoon, Superintendent Government Printing and Stationery.
- THIN KYI, 1959, « The Early Capitals of Burma, a Brief Geographical Appraisal », *New Burma Weekly*, 24 Janvier.
- 1966, « The Old City of Pagan » in *Essays offered to G.H. Luce*, Ascona, Artibus Asiae Publishers, vol. II, pp. 179-88.

-
- 1970, « Arakanese Capitals: a Preliminary Survey of their Geographical Siting », *JBRS* vol. LIII, part 2, pp. 1-13.
- VALLIBHOTAMA, Srisakra, 1992, « Urban Centres in the Chao Phraya Valley of Central Thailand » in *Early Metallurgy and Urban Centres in Thailand and Southeast Asia*, Bangkok, White Lotus, pp. 123-29.
- VARASARIN, Uraisi, 1988, « Les Inscriptions Mônes Découvertes dans le Nord-Est de la Thaïlande » in *Premier Symposium Franco-Thai. La Thaïlande des Debuts de son Histoire jusqu'au XV^e Siècle*, Bangkok, Université de Silpakorn, pp. 196-211.
- VILAIKEAW, Jaruk, 1995, « Le développement des États situés sur la Côte Orientale de la Thaïlande » in *Troisième Symposium Franco-Thai. Les Apports de l'Archéologie à la Connaissance des Anciens États en Thaïlande*, Bangkok, Université de Silpakorn, pp. 171-93.
- WALES, H.G. Quaritch, 1936, « Further Excavations at P'ong Tük (Siam) », *Indian Art and Letters*, vol. X, n° 1, pp. 42-48.
- 1938, « Some Notes on the Kingdom of Dv#ravati », *Journal of the Greater India Society*, vol. V, n° 1, pp. 24-30.
- 1947, « Anuruddha and the Thaton Tradition », *JRAS*, part 3-4, pp. 152-156.
- 1957, « An Early Buddhist Civilization in Eastern Siam », *JSS*, vol. XLV, part 1, pp. 42-60.
- 1965, « Müang Bon, a Town of Northern Dv#ravat# », *JSS*, vol. 53, part 1, pp. 1-7.
- 1969, *Dvaravati. The Earliest kingdom of Siam*, London, Bernard Quaritch LTD.
- 1973, *Early Burma-Old Siam. A comparative Commentary*, Londres, Bernard Quaritch LTD.
- WELCH, D.J. & MCNEILL, J., 1989, « Archaeological Investigations of Pattani History », *JSAS*, vol. XX, n° 1, pp. 27-41.
- WHEATLEY, Paul, 1973, *The Golden Khersonese*, Connecticut, Greenwood Press (1^{ère} éd. 1961).
- 1975, « Satyanrta in Suvarnavdipa. From Reciprocity to Redistribution in Ancient Southeast Asia » in *Ancient Civilisation and Trade*, Albuquerque, University of New Mexico Press.
- 1979, « Urban Genesis in Mainland Southeast Asia » in *Early Southeast Asia. Essays in Archaeology, History and Historical Geography*, ed. by R.B. Smith & W. Watson, New York, Kuala Lumpur, Oxford University Press, pp. 288-303.
- 1983, *Nagara and Commandery, Origins of Southeast Asian Urban Traditions*, University of Chicago, Department of Geography Research Paper n° 207-208.
- WICKS, Robert S., 1992, *Money, Markets and Trade in Early Southeast Asia. The Development of Indigenous Monetary System to AD 1400*, Southeast Asia Program, New York, Cornell University.
- WILKIE, R.S., 1934, *Yamethin District*, coll. Burma Gazetteer, 2 vols., Rangoon, Office of the Superintendent, Government Printing.
- WILLIAMSON, A., 1929 *Shwebo District*, coll. Burma Gazetteer, vol. A, Rangoon, Superintendent Government Printing and Stationery.

WIN MAUNG (TANPAWADY), 1997, *Tagaung myo haung hnit paukwinkyin ywa mya*, (Les deux vieilles villes de Tagaung et les villages environnants), rapport non publié

WOLTERS, O.W., 1966, « A Note on the Capital of Sr#vijaya During the Eleventh Century » in *Essays offered to G.H. Luce*, Ascona, Artibus Asiae Publishers, vol. I, pp. 225-39.

WYATT, David K., 1984, *Thailand. A Short History*, Chiang Mai, Silkworm Books.

Index des sites étudiés

- Athok,119
- Ayetthema,74
- Bassein,121
- Beikthano,17
- Chaung-U,209
- Dinnyawadi,227
- Donzayit,91
- Halin,34
- Hinthamaw,137
- Hkanlu,165
- Hkrit,237
- Hlaing,89
- Hlaingdet,151
- Hmawbi,90
- Hmawbi (Sanpannagon),105
- Htigyin,136
- inscription,238

- Kama,57
- Katha,135
- Kaungsin,132
- Kaungton,132
- Kawliya,96
- Kayein,89
- Kèlin,155
- Khabin,114
- Kontha,141
- Ku Bua,257
- Kyahnyat,137
- Kyaikkatha,108
- Kyakatwara,212
- Kyangin,123
- Kyaukzayit,93
- Kyontu (Waw),112
- Lagunbyee,101
- Lamphun,256
- Launggret,238
- Lavo (Lopburi),261
- Madaya,140
- Magwè,209
- Magwe-Taya,138
- Maingmaw,31
- Martaban,104
- Ma-u,90
- Maungkara,243
- Mekkaya,145, 165
- Meyinsaya,98
- Mingaladon,91
- Mingin,207
- Minyehla,95
- Moda,135
- Mokti,247
- Müang Bon,263

-
- Müang Si Mahosot (Dong Si Maha Pot),259
 - Myadaung,136
 - Myanaung,122
 - Myayde (Allanmyo),56
 - Myedu,182
 - Myingondaing,168
 - Myingun,209
 - Myinmu,209
 - Myinzaing,147
 - Myittha,149, 170
 - Myohla,155
 - Nakhon Pathom,254
 - Nga Yin,133
 - Nga Yôn,134
 - Ngasauggyan,156
 - Ngayane,186
 - Nyaungyan,153
 - Pa-aing,90
 - Pada,113
 - Pagan,187
 - Pakayi,240
 - Panan,167
 - Parein,236
 - Pattikera,222
 - Payagyi,99
 - Pegu,82
 - Pinlè,170
 - Pong Tuk,259
 - Pyinmana,170
 - *Salin*,175
 - Sampenago,138
 - Sanbawak,235
 - Shwegu,134
 - Shwemyo,154
 - Si Thep,262

- Singu, 138
- Sinshin, 207
- Sipottara, 184
- Sitha, 181
- Sittang, 100
- Sôn-myo, 138
- Sri Ksetra, 43
- Swa, 155
- Syriam, 112
- Tabayin, 180
- tablette votive, 247
- Tabyettha, 171
- Tagaung, 136, 218
- Tamôk, 166
- Ta-ôn, 144
- Taungbyon, 142
- Taungdwingyi, 54
- Thagara, 149
- Thagara-Tavoy, 243
- Thaton, 65
- Thegon, 52
- Thetkegyin, 143
- Thidamyo, 120
- Thindaung, 165
- Tôngo, 144
- Toungoo-Myogyi, 158
- Twante, 117
- U Thong, 252
- Vesali, 231
- Waddi, 55
- Wanwagon (Lewe), 211
- Wayindok, 142
- Wedi, 246
- Winka, 75
- Yamôn, 172

-
- Yega,209
 - Yenatha,139
 - Yenwe,92
 - Yinhkè,134
 - Yinmatè,139
 - Yunmyo,242
 - Zainganaing,91
 - Zalun,122
 - Zokthok,106

Planches

[berliet_e_planches.pdf](#)

Cartes

Cartes thématiques

[berliet_e_cartes_thematiques.pdf](#)

Cartes régionales

[berliet_e_cartes_regionales.pdf](#)